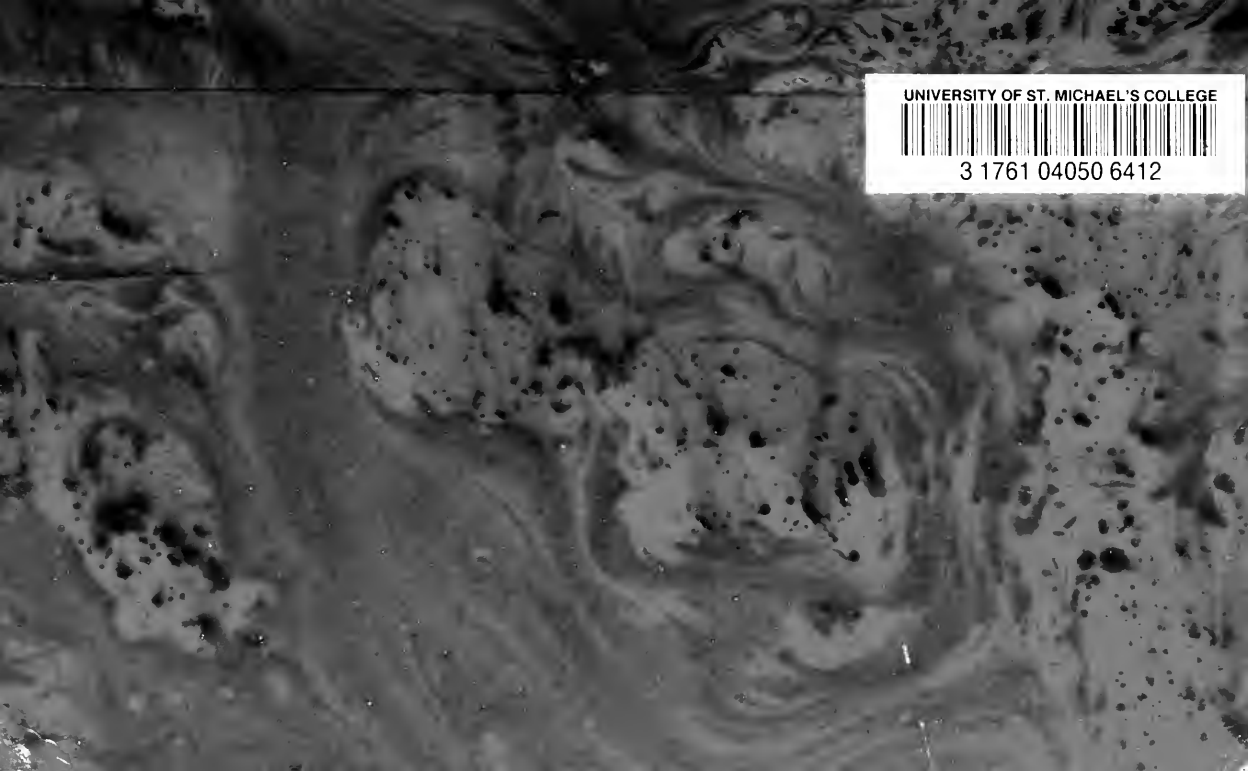
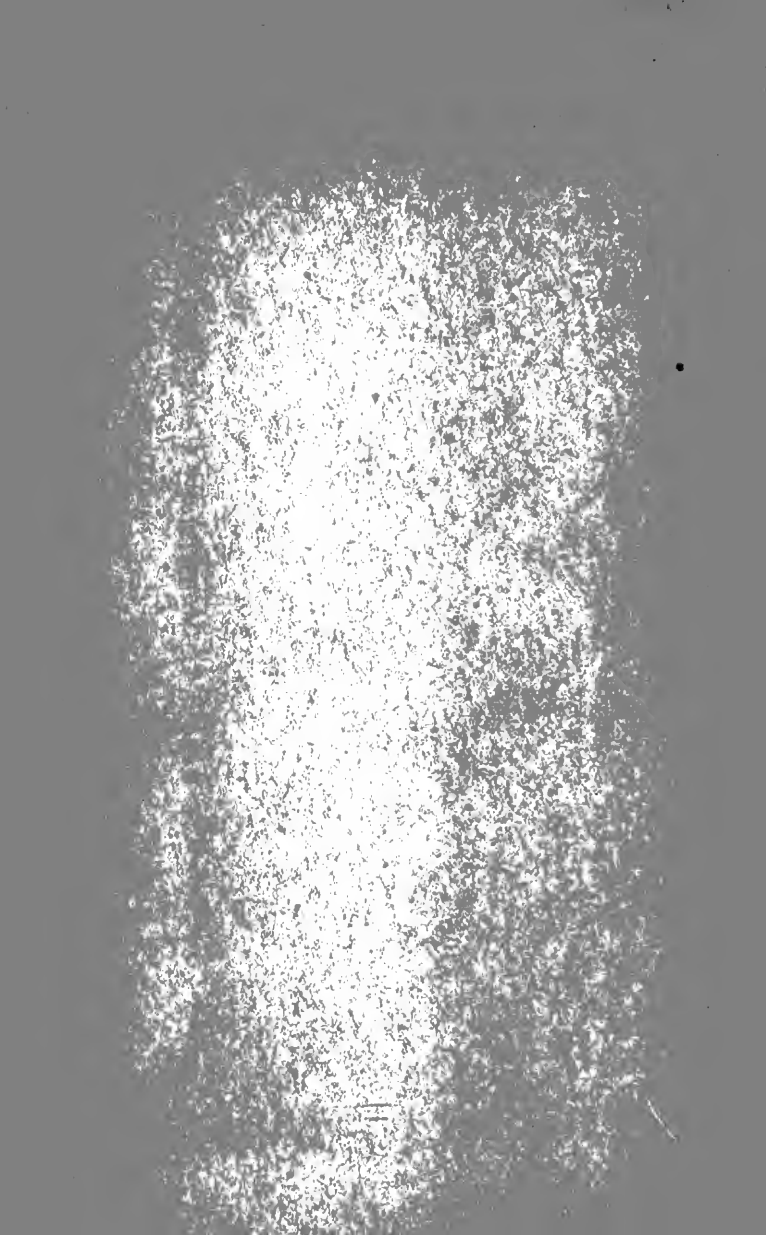

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 6412

H. CASTERMAN

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



XXII. 4

ÉTUDE COMPLÈTE

DU

CHRISTIANISME

A L'USAGE

DES CATÉCHISMES DE PERSÉVÉRANCE

I.

Librairie **BERCHE ET TRALIN**, 69, rue de Rennes, **Paris.**

DU MÊME AUTEUR

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

Huitième édition, revue et augmentée

3 beaux volumes in-**12**. — Prix, *franco*..... **10 fr. 50**

L'ouvrage de M. Doublet est l'un des livres les plus sérieux et les mieux faits que nous ayons sur la matière. La conception en est neuve; l'exécution puissante, la forme constamment brillante et forte, d'une suite, d'un coup d'œil, d'une seule et entraînante lecture, sans confusion, sans arrêt, sans obstacle; nous nous rendons compte de toute cette vaste et splendide Théologie. Son exposition est une exposition oratoire en même temps que théologique; un souffle de vraie et de forte éloquence passe sur toutes ses pages : on sent dans l'auteur un prédicateur au fait de toutes les exigences et de toutes les ressources de l'éloquence chrétienne.

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

DANS SAINT THOMAS D'AQUIN

Huitième édition

3 beaux volumes in-**12**. — Prix, *franco*..... **10 fr. 50**

Dans cet ouvrage, M. l'abbé Doublet poursuit la route qu'il s'est si solidement et si brillamment ouverte dans ses études sur saint Paul. Après avoir, dans un exposé tout oratoire, livré aux prédicateurs les immenses richesses dont les divines épîtres sont remplies, il leur offre dans un travail analogue sur saint Thomas, les trésors de doctrine non moins splendides et non moins variés du *Docteur Angélique*. Sous la plume élégante autant que solide de l'auteur, les grands sujets traités par saint Thomas se dépouillent de leur austérité scolastique et revêtent, sans rien perdre de leur fond, la plus belle forme oratoire et les plus précieuses qualités de l'éloquence chrétienne.

ÉTUDE COMPLÈTE

DU

CHRISTIANISME

à l'usage

DES CATÉCHISMES DE PERSÉVÉRANCE

PAR

M. L'ABBÉ DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de *Saint Paul*, *Jésus-Christ*, les *Psaumes*, les *Leçons d'histoire*, les *Conférences*, etc.

THEOLOGICAL SEMINARY
ST. PAUL, MINN.

TOME I

PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1887

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE
BAR-LE-DUC

LIBRARY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

PRÉFACE.

Un mal, dont la génération actuelle est profondément atteinte, dont les effets sont plus terribles qu'il ne semble au premier abord, c'est l'ignorance de la religion.

Quelle ressource reste-t-il à l'homme qui n'a plus de la religion aucune notion vraie et sérieuse? Toute pensée supérieure lui est fermée, toute aspiration vers une destinée plus haute qu'ici-bas lui devient impossible; sa vie se matérialise, ses sentiments s'abaissent, son horizon finit aux choses terrestres; il devient, selon l'énergique expression du grand Apôtre, « l'homme-animal incapable de rien comprendre à ce qui est de l'Esprit de Dieu. » Il ne demeure

plus même ce qu'avait chanté le poète : un ange tombé

Qui se souvient des cieux,

Celui qui ne connaît plus rien que la matière : comment élèverait-il sa pensée et son cœur vers une patrie dont l'existence même lui est cachée?

Si cet homme est assez heureusement doué pour échapper aux sollicitations du vice et aux excès des passions, il deviendra l'indifférent sans haine comme sans amour pour la vérité; il passera tranquillement devant Dieu sans le saluer, devant son âme sans la comprendre, devant sa destinée future sans daigner y donner ni une préoccupation ni un désir.

Si les passions se soulèvent et l'entraînent, ne trouvant plus aucun appui solide, aucune force supérieure contre leur effort, aucune lumière vive contre leurs illusions décevantes, il en deviendra infailliblement la victime.

Et si l'ignorance de la religion forme l'indifférent et le vicieux, elle désarme

lamentablement le catholique. Elle le condamne devant l'attaque et la calomnie à un honteux silence; elle fait plus, elle ébranle au dedans de lui les croyances du premier âge, elle met en question les vérités les plus fermes comme les plus indispensables devoirs. La sève de la divine science ne circulant plus dans cette intelligence et dans ce cœur, peu à peu la vie religieuse s'en retire, ou, si elle demeure quelque temps encore, elle n'y sera plus que maladive et inféconde. Dès lors, nous assisterons à ce triste spectacle. Un article de journal, quelques pages d'une revue réputée savante, un entretien avec un incrédule, un doute, une objection, une difficulté insignifiante, un de ces mille légers nuages que la vérité, comme un puissant soleil, dissipe et fait soudainement évanouir, deviendront pour lui d'invincibles obstacles, où la foi dénuée de ses secours et de ses soutiens nécessaires ne retrouvera plus aucune issue. Le catholique instruit sourit à ces misères : lui en reçoit de fatales et de profondes impressions.

Ces ruines misérables sont de tous les

temps : mais quelle époque les vit plus nombreuses que la nôtre? quand les vérités de la religion ont-elles été traitées avec une légèreté plus étrange? Quand nos dogmes ont-ils été plus cyniquement attaqués? Quand a-t-on joint à une ignorance plus absolue de la religion une plus absolue prétention d'en discourir? De là cette multitude d'écrits de toute sorte où toutes les notions religieuses sont brouillées, les dogmes travestis, les points historiques dénaturés ou plutôt complètement faussés avec la plus insigne mauvaise foi. A ce dévergondage de l'erreur que convient-il d'opposer sinon une science approfondie, appui indispensable des convictions de l'esprit comme des bonnes volontés du cœur?

N'ayons garde d'oublier la conjuration actuelle de l'impiété franc-maçonnique, qui veut à tout prix tuer la foi révélée dans la génération qui se lève. Après avoir patiemment fait le siège de toutes les charges publiques et s'être rendue maîtresse de tous les pouvoirs, elle les tourne maintenant vers son but unique qui est la déchristianisation de la France. Du haut des

chaires de l'enseignement comme des tribunes publiques, dans ses journaux et ses revues innombrables, par tous les organes et tous les moyens, elle s'efforce de ruiner la vérité catholique, en y accumulant les mensonges, en même temps qu'elle étouffe chaque jour davantage la voix de l'enseignement chrétien.

Que la France catholique le sache, elle court à l'heure actuelle un immense danger. La perversité audacieuse des uns, la nonchalance du grand nombre, l'ignorance religieuse chez presque tous, livre la vérité catholique, dans notre patrie, à de suprêmes périls.

En face de ces périls où seront l'espérance et le salut? Où peuvent-ils être? Rien que dans une instruction religieuse, solide, complète, approfondie.

A l'invasion de l'erreur, il importe au plus tôt d'opposer l'invasion de la vérité. Le prêtre dans sa paroisse, le professeur au milieu de ses élèves, l'aumônier dans sa communauté pieuse, le père et la mère au foyer domestique, doivent rivaliser de zèle et de savoir. Jamais, à aucune époque, en

aucun moment, les *catéchismes* et surtout le *catéchisme de persévérance* n'ont eu une pareille importance et n'ont été investis d'une aussi grave mission. Le clergé tout entier a su le comprendre; il voit le péril et il se met partout à l'œuvre avec ardeur.

Aux efforts de tous nous apportons notre humble effort.

Dans ce cours d'instruction religieuse nous avons songé avant tout à être complet sans longueurs. Dans une limite relativement étroite, réunissant le dogme et la morale, nous avons donné l'exposé complet du christianisme.

Notre préoccupation constante, dans tout le cours de notre exposition, a été l'*apologétique*. Nous nous sommes efforcé de faire précéder chaque dogme, chaque point du christianisme des arguments qui en vengent l'existence et en démontrent la victorieuse et divine grandeur.

Dans l'exposé de la morale nous avons

religieusement suivi les théologiens les plus sûrs.

Afin de ne jamais obstruer la marche ni surcharger l'exposition, nous avons rejeté dans des notes beaucoup de matières qui nous semblaient utiles aux catéchistes comme développement ou charme de leurs leçons.

Dans de très nombreux renvois à la sainte Écriture, nous avons donné aux vérités religieuses leur appui naturel, en même temps que leur parure la plus belle et leur plus pénétrante onction.

Enfin, si nous avons eu très à cœur de rester didactique, nous nous sommes aussi efforcé de faire de notre travail un livre de lecture courante et facile, capable de retenir, peut-être même de charmer, l'homme du monde qui y chercherait ou l'affermissement d'une foi conservée ou le précieux retour à une foi oubliée et perdue.

ÉTUDE COMPLÈTE

DU

CHRISTIANISME.

CHAPITRE I.

Dieu.

—

1.

Dieu existe.

Il existe tellement, il est tellement l'Être premier, nécessaire, absolu, il est à ce point la raison dernière de toutes choses, il résume si nécessairement en Lui-même la vie, la force, l'ordre, la perfection de tous les êtres, qu'un seul mouvement de ma raison, un seul regard étendu autour de moi ou plongé en moi-même suffit à me démontrer invinciblement cette divine Existence.

Où irai-je, s'écrie le Prophète, *où irai-je pour vous fuir, ô mon Dieu? O mon Dieu, comment échapperai-je à votre invincible présence? Si je m'élève dans les cieux, vous y êtes. Si je m'enfonce dans les abîmes je vous y retrouve encore. Que je prenne mon vol à l'aurore et que*

j'aille aux extrémités des mers, c'est votre main qui m'y mène, c'est votre droite qui soutient cet essor.

Ainsi, de quelque côté qu'elle se tourne, quelque réflexion qu'elle fasse, notre raison rencontre Dieu partout et ne le peut fuir nulle part.

I. — **1**. Voici l'univers, voici la multitude des êtres. Quelles splendeurs! quelles immensités! quelles œuvres! Depuis l'insecte qui m'émerveille par le fini de sa structure et l'économie entière de sa délicate existence, jusqu'à ces soleils qui roulent innombrables à de prodigieux éloignements, au travers d'effroyables espaces, l'univers déroule devant moi ses parties diverses, toutes admirables d'immensité ou de perfection. — Qui est l'auteur de ce grand œuvre? — Rien ne se fait sans une main quelconque, pas le plus petit travail, pas le plus mince ouvrage. Dirai-je que, sans cause connue, à un moment donné, par pur hasard, toute cette création s'est trouvée faite et organisée? C'est là un mot sans signification, sans logique; c'est une absurdité, c'est une impertinence.

Dirai-je que cette matière est éternelle? Alors elle est Dieu, et c'est une absurdité nouvelle, la matière étant inerte et inintelligente, et Dieu, l'Être suprême, infini, parfait, ne pouvant être que vivant et pensant.

M'enfoncerai-je dans l'extravagance du Panthéisme? Dirai-je que Dieu n'est autre que la nature elle-même? Quoi! cette pierre, cette chenille, ce ver, cette matière brute est Dieu et possède l'intelligence souveraine et infinie de Dieu!....

Non! au-dessus de cette création, distinct d'elle, indé-

pendant de son ouvrage, renfermant en Soi toutes les perfections, les beautés et les puissances dont il a répandu des reflets dans les créatures, est le Dieu véritable, le Dieu créateur, l'Être tout-puissant, tout bon, tout sage, *que les cieux chantent* et dont l'univers proclame invinciblement la réalité.

2. N'y eût-il qu'un seul être, qu'on n'en pourrait expliquer que par Dieu la fragile existence. N'y eût-il qu'un atome de matière, que cet atome défierait éternellement l'athéisme. Mais que sera-ce de l'univers tel qu'il apparaît à nos yeux?

La *vie* afflue dans cet univers; elle y déborde d'une extrémité à l'autre. Cette vie des êtres est bornée et contingente, elle commence, elle finit, elle s'éteint, elle réapparaît, sans laisser jamais apercevoir rien d'immuable et d'éternel. Or, de quel océan sortent tous ces fleuves? D'où viennent ces innombrables gouttes, sinon, d'une vie primordiale, source infinie de toutes les existences finies? Car enfin, si je regarde de près ces existences, je les vois sortir toutes les unes des autres : mais il faut bien un premier anneau à cette chaîne; il faut donc une vie essentielle, absolue, éternelle; une vie qui possède tout de soi et n'emprunte rien ailleurs ni à d'autres. Or, qu'est-cela, sinon Dieu?

3. De plus ce n'est pas la vie seule des êtres contingents qui me fait remonter à une vie première, source de toutes les autres, le *mouvement* me mène aussi invinciblement à Dieu. Tout se meut dans le monde, intelligences, cœurs, volontés, corps, créatures intellectuelles, créatures sans raison, tout jusqu'aux êtres les plus infimes. — Or, comment concevoir le mouvement sans moteur? on aura beau me dire que les êtres impriment les uns aux autres le mouvement qui les emporte; tou-

jours me faudra-t-il arriver à un mouvement premier, à une impulsion suprême qui imprime à tout le reste l'activité sans l'avoir elle-même reçue. — Or, ce mouvement premier et par soi, cette *activité pure* n'est autre que Dieu, si bien défini par la philosophie catholique, l'*acte pur*.

4. De plus, l'univers offre partout la preuve d'une organisation merveilleuse. Rien dans la création n'est laissé au hasard, ni livré à l'arbitraire. Des lois d'une sagesse supérieure dirigent tous les êtres vers leurs fins; la croissance du brin d'herbe, la plume de l'oiseau, l'économie sociale de l'insecte, prouvent aussi invinciblement que le cours harmonieux des astres et les grandes lois du ciel qu'une Intelligence infinie a créé et continue à régir un monde si savamment conçu et exécuté d'après un plan si précis et des règles si merveilleusement proportionnées.

II. La voix des peuples, l'affirmation universelle de tous les hommes ne peut être une preuve moins décisive de l'existence de Dieu. — Comment ce que le genre humain tout entier affirme pourrait-il être faux, puisqu'il ne l'affirme que parce qu'il le tire de la nature elle-même? L'erreur est limitée, justement parce qu'elle s'écarte de la vérité universelle; mais ce que le genre humain a toujours tenu pour vrai ne peut être que vrai (1).

Or, tel est son témoignage sur Dieu. Partout, tou-

(1) S. Thom. *contra Gentiles*, II, 34.

jours, chez tous les peuples, dans toutes les civilisations, parmi toutes les barbaries, sous toutes les latitudes, l'idée de Dieu se retrouve. L'idolâtrie a pu fausser ce dogme, la barbarie le dénature et l'amoindrit sans aucun doute, mais rien n'a jamais pu l'anéantir.

En présence de cette innombrable multitude qui affirme, que sera la poignée d'athées qui nie, qui nie sans preuves et sous la dictature des passions ?

III. De notre être même, si nous l'interrogeons, sortira la même affirmation victorieuse. Tout notre être intime proclame Dieu. Qu'est-ce d'abord que cet invincible besoin de Dieu que nous ressentons au dedans de nous? Le tumulte de la vie, les cris des passions, les mille agitations des plaisirs et des affaires couvrent sans doute trop souvent ces voix de la nature, et nous dérobent les mystères de notre être les plus réels et les plus profonds : mais dès que le silence se fait, nous sentons renaître ces aspirations vers un idéal supérieur, ce besoin de nous réfugier vers un bien infini, et si à la solitude et au silence s'ajoutent l'angoisse et le sentiment de quelque suprême détresse, épouvantés d'être seuls, nous poussons spontanément ce cri : Mon Dieu!

D'où vient cette clameur intime, si invincible qu'elle s'échappera, à un moment donné, des lèvres mêmes de l'incrédule et de l'impie?

D'où viennent ces aspirations, si Dieu n'existe pas? Et comment expliquer, si Dieu n'est rien, ces appels de notre nature? Tout phénomène a une cause, tout sentiment répond à un objet : il faut donc, sous peine d'avouer que nous sommes d'inexplicables chimères et

des monstres, que ce Dieu que notre être connaît et appelle est une vivante réalité.

Écartons d'ailleurs ces inacceptables explications que l'incrédulité nous donne de l'existence de Dieu. Les prêtres auraient inventé Dieu? Autant vaudrait dire que la croyance au soleil vient des astronomes! Je le suppose, le soleil n'existe pas, la nature est dans l'ombre, et les astronomes ont fini par persuader à tous les peuples que le soleil existe! L'âme humaine voit aussi clairement Dieu que l'œil humain voit le soleil : voilà la seule cause pourquoi elle y croit.

Dira-t-on avec d'autres incrédules que c'est la terreur, qui a créé Dieu? Comment alors expliquer les sentiments d'espérance, d'amour, de joie que renferme pour l'homme l'idée de Dieu?

Il en est qui ont vu dans les cataclysmes de la nature et le jeu terrifiant des forces physiques le point de départ de la croyance en Dieu. Mais quoi? Quelle relation logique entre ces commotions matérielles et l'immatérielle idée de la divinité? Si l'homme a parfois attaché aux forces physiques quelque idée de divinité, c'est la preuve la plus manifeste que cette idée même préexistait.

D'ailleurs nous n'en n'avons pas fini avec les phénomènes de notre nature. Combien d'autres restent absolument inexplicables en dehors de l'idée de Dieu! Notre intelligence perçoit les vérités premières, les vérités mathématiques, par exemple. Ces vérités sont indépendantes de nous, elles sont éternelles. D'où donc viennent-elles? Comment sont-elles possibles, sans la croyance au Dieu éternel, suprême Vérité, d'où elles émanent et s'insinuent en nous?

Nous connaissons le *bien*, la *vertu*, le *juste*, le *beau*. D'où viennent ces choses et comment les concevoir, si

elles ne sont pas les reflets, de Celui qui est la Bonté, la Justice, la Beauté infinies? D'où coulent ces flots si nous supprimons la source qui seule les peut produire?

Ainsi Dieu se révèle à nous de toutes parts. La création matérielle nous apparaît comme son ouvrage; les générations le proclament et l'adorent; le monde supérieur des idées le reconnaît comme sa source unique, et l'homme, le résumé de la création tout entière, rend en son âme des sons divins.

II.

Qu'est-ce que Dieu?

I. Demander si notre raison peut comprendre Dieu, ce serait demander si le petit pâtre ignorant peut suivre dans ses théorèmes le plus profond géomètre; c'est demander si une coquille peut renfermer l'océan.

Non, la raison humaine ne peut pas comprendre Dieu. — D'autre part, est-elle si impuissante qu'elle ne s'élève jusqu'à une certaine contemplation appropriée à son état et à ses forces naturelles? La raison humaine a déjà devant elle une magnifique carrière et parvient à de sublimes contemplations de la Divinité.

1. *Dieu est l'Être infini et infiniment parfait.* — Dieu, Être suprême, cause première de tout ce qui existe, doit posséder en lui-même toutes les perfections que j'aperçois dans les êtres créés.

De plus, outre les perfections réalisées sous mes yeux, combien d'autres sont possibles! Mais si elles n'avaient en Dieu leur possibilité, comment seraient-

elles possibles? c'est-à-dire, si Dieu ne les pouvaient réaliser, comment seraient-elles possibles? Mais comment les manifesterait-il si elles n'étaient primordialement en Lui? Or, comme je puis supposer possibles toutes les perfections, toutes les perfections sont donc en Dieu.

Dieu est l'Être incréé, le premier des êtres, l'Être par soi; rien donc ne le limite, rien ne le borne, il a donc l'être dans une plénitude absolue. Il EST. Ce mot comprend toute perfection, puisque la perfection, c'est ce qui est. Et comme Dieu a l'être dans sa plénitude, il a dans sa plénitude la perfection.

2. *Dieu est pur esprit.* Dieu ne peut pas être matière; il ne peut pas avoir de corps. Pourquoi? Parce qu'Il est infini, donc sans limites, donc indivisible, donc immuable : or la matière est bornée, divisible, muable.

Ne nous étonnons pas des manières de parler de la Bible, qui prête à Dieu un corps, des organes, des mouvements corporels. La Bible s'accommode à nos façons de parler; ce que nous disons à toute heure de notre âme, substance immatérielle, l'Écriture-Sainte le dit de Dieu. Nous disons : *un esprit lourd;* nous parlons de l'*œil de l'intelligence*, des *mouvements* de l'âme, de la *marche de l'esprit humain :* c'est aussi par ces formes sensibles que nous essayons de comprendre et de désigner Dieu.

3. *Dieu est un.* Dieu est infini; mais comment y aurait-il plusieurs infinis? Qui dit infini dit plénitude absolue, perfection entière. Si le vase est plein, comment y ajouter? Si Dieu infini remplit tout de sa plénitude : quelle place est laissée à un autre Dieu? — Supposons-nous plusieurs dieux? Ou bien ils sont, les uns supérieurs, les autres inférieurs : dès lors celui-là seul sera Dieu qui dominera les autres et sera le Dieu su-

prême. Ou bien nous les ferons tous absolument égaux, semblables, sans distinction, sans degré d'être et de perfection : or ce sera là un seul et même Dieu, suprême, infini, absolu.

De ce que le *Polythéisme* ou la croyance à plusieurs dieux se soit étendu à bien des siècles et à bien des peuples, de ce que l'idolâtrie règne encore dans de nombreuses régions non civilisées, on ne peut rien inférer contre le dogme fondamental de l'unité de Dieu. L'erreur ne saurait détruire la vérité, pas plus que l'abus ne renverse la règle, ni le vice la vertu. Les hommes ont dénaturé en eux les lumières de la raison naturelle et corrompu la notion primitive de la Divinité. Entraînés à deux passions toutes différentes : la passion de Dieu et la passion d'eux-mêmes, ils ont, par l'idolâtrie, cherché à satisfaire l'une et l'autre. Ayant de Dieu un besoin continuel et immense, ils en ont, en en corrompant l'idée, multiplié la présence ; ayant pour leurs vices une avidité égale, ils les ont exaltés en les déifiant. C'est là le triste et honteux secret du Polythéisme. Vénus deifiait la chair, Mars l'orgueil, Mercure le vol. L'homme fut à l'aise avec ses vices les plus déshonorants quand il les eut transportés dans le ciel et adorés sous l'image des dieux.

Telle fut la foule : mais ne croyons pas que cette extravagance immonde ait jamais entamé l'élite de l'esprit humain. A travers bien des folies, les philosophes anciens conservèrent l'idée d'un Dieu unique. Leur crime fut de cacher par peur ou par calcul cette idée au vulgaire.

Tout à l'heure, en complétant par les lumières de la Révélation la notion de Dieu, nous verrons que, *un* en nature, Dieu est cependant *Trinité* de personnes. Cette

trinité dans l'unité n'implique aucune contradiction. Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule *nature divine;* mais cette nature, restant unique, peut parfaitement se communiquer en trois personnes distinctes. La distinction des personnes n'implique nulle division de la nature.

4. *Dieu est immuable.* Il est immuable parce qu'Il est infini. Dieu ayant la plénitude de l'être, étant l'Être sans limite, sans mesure, ne peut subir ni diminution, ni accroissement, ni altération, ni changement d'aucune sorte. Dieu étant éternel fait tout éternellement. Il a créé le temps sans être soumis aux évolutions du temps. Il a voulu et créé le monde; il en a décrété toute la succession et toute l'histoire, sans qu'il y ait eu jamais altération ni changement dans son immuable volonté.

Quand nous parlons d'un Dieu qui s'irrite, s'apaise, condamne, pardonne : ne voyons aucuns changements en Dieu; le changement est pour nous qui nous plaçons tour à tour soit devant la Justice éternelle et immuable, soit devant l'immuable Bonté.

Au moment où Dieu décrétait la marche des choses et l'économie des lois de la création, il décrétait les dérogations que son immuable Sagesse trouvait nécessaires, et ainsi l'exception à la règle est en Dieu contemporaine de la règle elle-même. Ainsi tombe l'objection que la prière ferait *changer* les résolutions divines et que le miracle altérerait son immuabilité.

5. *Dieu est éternel.* Dieu est l'Être par excellence, sans restriction, l'Être infini. Il n'a donc jamais pu être le *non-être*, pas plus que la lumière ne peut être obscurité, ni la bonté sans bonté. Dieu n'a donc jamais pu n'être pas l'Être; il n'a donc jamais pu ne pas exister, Dieu est donc éternel, n'y ayant en Lui ni commencement possible ni fin.

La vie de Dieu est un éternel *présent*. Cette vie ne connaît ni le hier, ni le demain. La succession des jours se meut autour de Dieu comme autour d'un centre immobile. C'est en ce sens que l'Écriture dit de Dieu que « mille années ne sont rien devant Lui. » Pour Dieu ni le passé ni l'avenir n'existent, tout est le présent, tout est éternel, tout est *maintenant*.

6. En Dieu nous devons reconnaître encore l'*Immensité*. Si quelque image pouvait être donnée de cette plénitude infinie qui fait que Dieu est présent partout à la fois, et que nous sommes en Lui comme en un océan sans rivage ni horizon, ce serait la présence de l'âme dans le corps. Notre âme est toute entière à toute extrémité de notre corps. Elle est toute entière dans notre corps, elle est toute entière dans chacun de nos membres. Ainsi Dieu est partout à la fois, et c'est en Dieu, dit saint Paul, que « nous trouvons la vie, le mouvement et l'être (1). »

Dieu donc est présent partout, Dieu voit tout, Dieu sait tout, Dieu pénètre sans obstacle toute obscurité, tout secret, tout mystère; tout est nu et à découvert pour Dieu et rien n'échappe à sa souveraine présence.

7. Dieu est l'*Intelligence*, la *Science*, la *Sagesse*, infinies. De même que Dieu est la plénitude de l'Être, il est la plénitude de la science : et rien ne peut échapper à son regard infini.

Dieu se connaît Lui-même dans une infinie perfection.

Tous les êtres créés, l'ayant été par Lui, Il les connaît dans les plus intimes replis, dans les derniers détails de leur complexion; aucune opération de ces êtres

(1) Actes des Apôtres, XVII, 28.

ne lui échappe, aucun secret n'a de ténèbres pour son infinie Science.

Dieu connaît, non-seulement tous les êtres que sa volonté et sa puissance ont réalisés, mais il sait aussi tous les êtres possibles, tous ceux qui pourraient, à leur tour, être tirés du néant.

Pour la science divine il n'y a ni passé ni futur, puisque l'éternité ne connaît pas la succession des moments. — Dieu, Sagesse infinie, se propose dans tous ses actes une fin toujours digne de lui, et adapte à cette fin des moyens toujours proportionnés. La contemplation de l'univers et des lois qui régissent tous les êtres nous est une merveilleuse preuve de la sagesse divine, Dieu ayant tout fait « avec poids, nombre et mesure (1). »

8. *Dieu est la toute-puissance.* Sauf le mal et la contradiction, Dieu peut tout, et nul ne saurait mettre une borne ou indiquer une limite à son action. Commettre une injustice, induire en erreur, etc., Dieu ne le peut. Faire qu'un cercle soit carré ou que la partie soit plus grande que le tout, sans doute la toute-puissance divine n'y a que faire. En tout le reste Dieu opère absolument ce qu'il veut. D'un acte de sa volonté, il fait que ce qui n'était pas existe; il a créé le monde : aussi facilement il créerait mille mondes. Du même jeu de sa toute-puissance, il les replongerait tous dans le néant. — Combien plus Dieu est-il tout-puissant dans le gouvernement des choses? Celui qui conduit l'univers et « porte tout sur la parole de sa force (2), » est Celui aussi qui impose aux royaumes et aux empires sa volonté souveraine, imprime aux événements la marche qui lui plaît,

(1) Sagesse.
(2) Saint Paul, aux Hébreux.

et « brise au jour de sa puissance la tête (1) » des plus puissants, l'orgueil des potentats les plus dominateurs.

9. *Dieu est souverainement libre.* Dieu ne peut être nécessité à agir d'aucune manière et par aucune force. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait librement.

La volonté divine ne peut être, comme la nôtre, sujette à l'erreur et au mal, Dieu veut tout ce qu'il veut par les motifs les plus saints, pour les fins les plus sages.

En Dieu la volonté n'a que faire de délibérations, ni de réflexions successives. Ce que Dieu veut *absolument* se réalise de toute nécessité. Dieu veut *conditionnellement* aussi : par exemple il veut nous accorder telle grâce, nous faire éviter tel danger, mais à la condition que nous le prierons à cet effet.

10. *Dieu est souverainement bon*, nous entendons ici *miséricordieux* et *bienfaisant.* Le propre du soleil est de verser partout sa lumière; le propre de la Bonté infinie est de répandre partout ses bienfaits : *Bonum sui diffusivum.* Dieu sera donc « bon à tous les êtres; » Lui seul sera leur premier, leur suprême bienfaiteur.

Posons néanmoins les principes et pour ainsi dire, les règles de la Bonté divine. Cette Bonté donne à tous, mais non pas à tous dans la même mesure. Dieu, bienfaiteur souverainement libre dans ses munificences, veut élever certaines créatures et ne donne aux autres qu'un rang et des biens inférieurs; et ainsi se produit l'harmonieuse série des débiteurs de cette universelle Miséricorde. L'insecte d'un jour a reçu plus que la pierre et la plante, l'homme « a été abaissé un peu au-dessous des anges, » tout en restant le roi de l'univers. — Dieu donne plus aux baptisés; il réserve moins aux enfants

(1) Psaume 109.

morts sans baptême. A ceux-là la vue de Dieu et la béatitude surnaturelle; à ceux-ci une existence heureuse mais d'un bonheur seulement naturel.

Sous un Dieu bon il y a un enfer et des damnés?..... Oui, mais cet enfer a été librement allumé par les misérables obstinés à repousser Dieu et à se rire de son inépuisable bonté; oui, mais ces damnés se sont, par un acte de révolte absolument obstiné et volontaire, mis hors l'étreinte passionnément amoureuse de la Miséricorde qui les voulait à tout prix sauver.

11. *Dieu est Providence.* Savoir que Dieu est infiniment bon et sage et nier sa Providence; affirmer qu'il a créé le monde et nier qu'il le gouverne, c'est, à la vérité, impertinence et folie. Dieu n'est plus même l'égal du plus vulgaire père de famille; il devrait prendre des leçons du plus médiocre monarque, et sa création ne vaut pas le plus insignifiant des États. L'abeille et la fourmi déploient une vigilance merveilleuse et régissent leur œuvre avec une sollicitude que rien ne déroute ni n'arrête : Dieu seul, le suprême Ordonnateur des choses, laisserait sa création en proie au désordre et au hasard! — Il serait d'ailleurs puéril de plaider la grandeur de Dieu à l'encontre de la Providence. Serait-il donc plus digne de Dieu de laisser s'abîmer son œuvre après avoir daigné la créer? — De même encore, ne nous figurons pas que le gouvernement de l'univers pèse à Dieu. Est-ce que illuminer le monde, faire resplendir les fleurs, féconder le sol, animer la nature entière cause au soleil quelque fatigue et quelque ennui? Qui peut lasser une force et une activité infinies?

Et ce n'est pas seulement notre raison individuelle qui se prouve à elle-même, invinciblement, la Providence; la voix du genre humain tout entier acclame ce dogme,

en étouffant les quelques négations solitaires qui le repoussent. Dans tous les siècles, chez tous les peuples, on a imploré la Divinité : l'humanité a donc toujours cru à sa miséricordieuse intervention dans les choses humaines.

D'ailleurs à quoi bon prouver ce qui se voit et se touche partout dans la création? Quel ordre! quelle harmonie! Quel jeu puissant de tant de forces, assouplies par une direction manifeste et dirigées vers un but parfaitement déterminé! Supposons, par impossible, que ce gouvernement se brise et que cette Providence se retire, laissant le monde à ses forces, ou plutôt à son impuissance et à son néant : peu d'instants suffiraient à accumuler les ruines et à livrer toutes choses à d'épouvantables désastres. Non, tant de lois ne subsistent, une telle harmonie ne se maintient, l'univers ne dure que parce que Dieu « le porte sur la parole de sa puissance » et continue à prononcer sur lui le premier « *fiat* » créateur (1).

Ainsi contempler, ne fût-ce qu'un instant, la création et sa marche harmonieuse, c'est voir et toucher une Providence qui la dirige.

Laissons néanmoins la parole aux *objections contre la Providence*. Les négateurs prétendent élever contre elle six difficultés, aussi fragiles qu'ils les croient inébranlables.

Ils opposent d'abord contre le dogme de Providence une prétendue *fatalité*. Si Dieu, dit-on, a ainsi tout réglé, comme Dieu est tout-puissant, ce qu'il règle

(1) Nous avons, dans notre ouvrage : *Les Psaumes étudiés*, etc., développé d'après les magnifiques données de l'Écriture tous ces attributs et ces perfections de Dieu.

devient inévitable, et, pour ainsi dire, fatal. L'homme n'est plus libre, et quoi qu'il fasse, il n'en arrivera que comme Dieu a vu et déterminé. — Dieu régit la nature intelligente et libre en nature libre, sans l'écraser sous aucune fatalité. L'homme est libre de se tourner vers le bien comme vers le mal; il le sent invinciblement, il l'expérimente à toute heure. Dieu voit sans doute où l'homme aboutira, mais sans que ce regard violente la liberté de l'homme, qui, s'il se perd, se perd de son plein gré. Je vois que ce malheureux, par le chemin qu'il prend, tombera tout à l'heure dans un précipice : en quoi mon regard qui le suit et l'enveloppe, violente-t-il sa marche et cause-t-il sa chute?

On argue de l'*incohérence* dans l'œuvre divine. Que de cataclysmes sans raison! que d'êtres nuisibles! quel désordre dans la nature! — Cette objection est aussi raisonnable que celle qu'un ignorant élèverait en face de l'une de nos admirables machines. Cet ignorant demeure stupéfait devant ces mille rouages emportés à une vitesse vertigineuse, ce bruit infernal, ces jets désordonnés de vapeur, tout ce chaos d'une vaste usine; il appelle cela désordre, quand ceux qui conçoivent l'ensemble l'appelle ordre, force, harmonie.

D'autres voient dans l'*inégalité* des positions et des dons naturels matière à nier une Providence organisatrice, sans s'apercevoir qu'ils en donnent là l'une des plus irréfutables preuves. Sans la diversité des membres, quel corps pourrait-être constitué? « Si tout était yeux, dit saint Paul, où serait l'oreille?... S'il n'y avait qu'un membre, où serait l'harmonie du corps? Sans ouvrier, où le travail? Sans riche, où la rémunération? Sans le génie, où les œuvres? Sans le vulgaire, où le bras et la main? »

Mais voici la grande objection : la *douleur* vit et règne dans le monde. Elle broie l'homme sa victime et le broie sans raison comme sans pitié. Ne calomnions pas la douleur et ne parlons pas de l'inintelligence brutale de ses coups. Rien autant qu'elle ne montre l'action d'une Providence juste, sage, miséricordieuse. — La douleur est d'abord un *châtiment;* c'est l'implacable retour à l'ordre par la répression, et, dix-neuf fois sur vingt, individus, familles, peuples, sociétés portent le lendemain le poids des excès de la veille. — Mais par des voies toutes miséricordieuses, la Providence fait aboutir la douleur à l'*expiation* et au *repentir.* Despote intraitable dans la prospérité, Nabuchodonosor revient par la douleur à la sagesse de l'humilité et de la justice. — La douleur est un *remède* à tous les orgueils et à toutes les sensualités de l'homme. Sans elle l'homme se rive follement à la matière; par elle, se détachant des biens périssables, il comprend et ambitionne d'éternelles destinées. — La douleur est un *préservatif* tout providentiel. Que d'hommes la Providence arrache au crime et dépose dans le port du salut, en les privant de leur santé, de leur fortune, de leur vie! — La douleur est la plus magnifique occasion d'*héroïsme* aux grandes âmes. Sans la douleur, on ne chanterait pas, depuis quatre mille ans, la gloire de Job; et c'est elle qui fait les sociétés robustes et grandes, comme c'est l'abject sensualisme qui les couche dans leurs ignominieux tombeaux. — Enfin élevons-nous au sommet de cette thèse grandiose. Platon avait dit que le triomphe du juste était de mourir crucifié. Un Dieu a voulu pour lui ce triomphe, et tous ceux que la douleur cloue au divin Calvaire se couvrent du même immortel éclat.

Mais une cinquième objection est plus forte contre

la Providence : c'est, dans la création, la présence du *mal moral*, du *péché*. Si Dieu gouverne le monde, comment y permet-il l'envahissement du péché, qu'il doit ensuite réprimer et punir? — Le mal moral, le péché, ne vient pas, ne peut en aucune manière venir de Dieu, pas plus que l'obscurité ne peut venir de la lumière. Le mal moral est l'œuvre de la créature. Le mal moral vient du libre abus que fait la créature intelligente de sa liberté. Pour que l'objection ait du poids il faut affirmer que Dieu devait enlever à l'homme sa liberté. Or, l'affirmer est affirmer que Dieu eût bien fait de découronner, de dégrader l'homme, de lui ravir ce qui le fait grand et capable de grandes choses. Qui l'osera prétendre? Qui osera dire que l'artiste doit briser son pinceau parce que ce pinceau, dans un faux mouvement, a fait tache? Qui l'osera dire surtout quand l'artiste a la puissance de convertir cette tache en une beauté nouvelle et de la tourner à la plus grande perfection du dessin?

Puis, si Dieu donne à l'homme tous les moyens de se sauver, et, par là, exalte sa bonté, qui osera prétendre que, en punissant un insulteur et un rebelle obstiné, Dieu ne peut pas venger sa justice?

Enfin, n'ayons pas, comme les déistes, l'impertinence et la sottise d'arguer des obscurités impénétrables du gouvernement divin contre ce gouvernement même. Saint Paul répond superbement à ces téméraires et à ces orgueilleux : « Qui es-tu donc, ô homme, pour contester avec Dieu? » Qui es-tu intelligence bornée et fragile, pour oser scruter l'insondable abîme de la sagesse et de la puissance de Dieu? Ton rôle est de dire : « Vous êtes juste, Seigneur, et l'injustice ne peut se trouver en vous. » Le cri de ton humilité doit toujours être : « O

profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Oh! qu'incompréhensibles sont ses jugements et inscrutables ses voies (1). »

LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Si nous voulions ici garder l'ordre logique, nous ne devrions pas traiter de la Très Sainte Trinité puisque la révélation divine seule nous la fait connaître.

Jusqu'ici, la raison humaine a pu atteindre aux notions de l'existence, des attributs, des perfections, du gouvernement d'un Dieu unique et infiniment parfait.

Mais quant à la vie intime de Dieu, à ce qu'est Dieu en lui-même, la raison demeure absolument impuissante à nous le dire; Dieu seul peut révéler à ses créatures intelligentes l'inaccessible mystère qui recouvre son Être intime. — Nous démontrerons tout à l'heure la réalité d'une révélation faite par Dieu à l'homme sur ce magnifique mystère comme sur les autres, dont l'ensemble forme le Credo catholique. — En attendant servons-nous-en.

I. Il importe, avant tout, de bien définir l'auguste mystère de la Très Sainte Trinité.

1. Dieu est unique, mais Dieu ne mène pas dans son

(1) Saint Paul, Rom., xi.

inaccessible gloire une vie solitaire (1). Dieu se suffit à Lui-même et trouve en Lui les délices infinies qu'aucun être créé ne lui procurerait jamais. Dieu a un Fils : ce Fils Il l'engendre de toute éternité : parfait comme Lui, grand, saint, infini comme Lui. Ce Fils « est son image vivante et substantielle (2). » Ce Fils le reproduit tout entier, dans toute son infinie perfection.

Mais comment concevoir que Dieu ait un Fils, et que ce Fils soit sa parfaite image, qu'il resplendisse de sa beauté et de ses perfections, sans qu'un tel Père aime d'amour infini un pareil Fils? Dieu aime donc son Fils, Il l'aime d'un infini amour. « Cet amour n'est imparfait, ni accidentel en Dieu. L'amour de Dieu est substantiel comme sa pensée, et le *Saint-Esprit* qui sort du *Père* et du *Fils*, comme leur amour mutuel, est de même substance que l'un et l'autre. » — Tel est donc nôtre grand Dieu : il est *un* en nature : il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, une seule nature, une seule substance divine : mais cette Nature unique subsiste en trois distinctes personnes. Ne nous lassons pas de formuler un aussi sublime mystère; c'est la grande révélation, c'est la vérité fondamentale : « Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit (3)? »

Le dogme repose tout entier sur cette double notion : *Unité de nature : Distinction des personnes.* Il n'y a pas trois natures divines, il n'y a pas trois Dieu : il n'y a qu'une seule Nature divine, il n'y a qu'un seul Dieu. —

---

(1) « Dieu est unique, mais non pas solitaire. » Saint Pierre Chrysologue.

(2) Bossuet, *Élévations*.

(3) Bossuet, *Méd. sur l'Évangile*.

D'autre part, il y a en Dieu trois personnes distinctes, participant toutes trois également de la nature divine, mais distinctes l'une de l'autre, de sorte que l'une n'est point l'autre. Il y a distinction de personnes, mais unité de nature. « Autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Et néanmoins *une* est la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit; égale leur gloire, co-éternelle leur majesté (1). »

Comment se distinguent l'une de l'autre les trois personnes en Dieu? Ces trois divines Personnes sont constituées comme telles par des caractères personnels et des propriétés distinctives, qui expriment leurs relations réciproques et les déterminent en tant que personnes. Le Père n'a point de principe d'où il soit sorti, mais il engendre le Fils. Le Fils a pour propre d'être engendré du Père. Le Saint-Esprit a de propre qu'il procède à la fois du Père et du Fils. « Le Père n'a été fait de personne, ni créé, ni engendré. Le Fils est du Père seul, ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit est du Père et du Fils, ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant de l'un et de l'autre. Il y a donc un Père et non trois pères, un Fils et non trois fils; un Saint-Esprit et non trois Saints-Esprits. »

Ainsi : distinction des *personnes*, mais, comme nous l'avons dit : *unité* de *nature*. Unité qui fait que les trois Personnes divines sont également Dieu, un seul et même Dieu. Ces Personnes ne sont pas, en Dieu, juxtaposées et extérieures l'une à l'autre, elles sont intérieures l'une à l'autre et se compénètrent réciproquement. Tous les attributs de la divinité leur sont communs; ainsi la Sagesse, la Puissance, la Sainteté, etc. Communes aussi

(1) Symbole de S. Athanase.

toutes les œuvres extérieures de Dieu, telles que la Création, la Rédemption, la Sanctification. — Quoique cependant, par *appropriation*, on puisse attribuer telle œuvre et tel effet à l'une des Personnes divines plutôt qu'à l'autre. Il faut dire aussi que Rédemption du monde par l'Incarnation est l'œuvre *personnelle* du Fils, en tant qu'il s'est fait homme pour nous.

Le mystère de la Très Sainte Trinité est assurément un profond et impénétrable mystère. Impossible à notre faible intelligence de comprendre l'essence incommunicable de Dieu. Mais d'autre part, impossible aussi à l'incrédule de montrer dans ce mystère aucune contradiction.

En quoi donc la Très Sainte Trinité est-elle un impénétrable mystère? En quoi, d'autre part, n'est-elle nullement une contradiction?

Elle est un *mystère*. Car ici nous ne pouvons étudier Dieu dans les vestiges de ses œuvres et les traces de ses perfections laissées dans les choses visibles. Nous sommes en face de l'Essence divine Elle-même, et rien de créé ne nous peut révéler ce qu'Elle est. — En chacun de nous, la nature est tellement individualisée, que trois, qui ont la nature humaine, sont trois hommes et non un seul. En Dieu il n'en est nullement ainsi. Trois personnes parfaitement distinctes ne sont qu'une seule Nature divine. C'est là le fond insondable du mystère. Et ce fond vient de ce que, connaissant en nous ce qu'est la nature et ce que sont les personnes, nous ne savons plus ce que sont en Dieu ni *Nature* ni *Personnes*.

Dans ce mystère y a-t-il *contradiction*, absurdité? Disons-nous que trois ne sont qu'un? que trois dieux ne sont qu'un seul Dieu? — Nullement. — La doctrine d'un Dieu unique en trois Personnes distinctes n'implique au-

cune contradiction, par la raison péremptoire que nous ne laissons pas tomber le *un* et le *trois* sur le même objet. Nous ne disons pas que trois personnes font une seule personne; ou bien que une seule nature divine fait trois natures divines. Nous disons que, en Dieu, les trois personnes distinctes, n'ont à Elles trois qu'une seule et même Divinité.

2. Après l'exposition d'un dogme, rien n'achève de le faire mieux connaître comme le coup d'œil jeté sur les erreurs qui l'ont dénaturé.

Trois grandes erreurs ont attaqué le mystère de la Sainte Trinité, efforts de la raison orgueilleuse révoltée contre les parties diverses de cette magnifique révélation.

Le *Monarchianisme* s'attacha tellement à l'*unité* de Dieu, qu'il nia en Dieu la trinité des personnes. Pour cette erreur, il n'y a en Dieu qu'*une personne*, qui prend les différents noms de Fils ou de Saint-Esprit suivant les opérations diverses ou les divers attributs.

L'*Arianisme* voulant nier les personnes divines prit une autre voie blasphématoire. Pour lui, le Fils est simple créature, plus parfaite que toutes les autres et par laquelle Dieu créa le monde.

Les *Déistes* modernes, héritiers des erreurs anciennes, enchaînés au rationalisme protestant, et se refusant à admettre un mystère quel qu'il fût, rejetèrent à leur tour le dogme catholique d'un Dieu unique en trois personnes distinctes.

Tous repoussent la plus éclatante lumière; tous sont en révolte contre les plus formelles révélations de Dieu. Ces révélations, il nous reste à les parcourir, et par elles nous verrons sur quelle inébranlable base est fondée la vérité catholique de la Très Sainte Trinité.

II. Dieu, dans la Personne de son divin Fils Jésus-Christ, se réserva de nous rappeler lui-même le grand et sublime secret de son intime Essence.

Comme pour toutes les autres vérités de la foi, il esquissa d'abord à grands traits, dans l'Ancien Testament, le dogme de la Sainte Trinité que le Nouveau devait ensuite définir avec une entière précision.

Dès l'origine du monde les trois Personnes divines apparaissent. C'est d'Elles, c'est de leur mystérieux conseil que sort la résolution de créer l'homme, de le créer roi du monde visible, majestueuse figure de la Divinité : Faisons *l'homme à* Notre *image et à* Notre *ressemblance.* — Dès le chaos, la troisième Personne divine, qui devait, aux jours de la Rédemption, du chaos païen faire jaillir l'Église nouvelle, préludait à ce grand œuvre en fécondant la matière informe et stérile d'où la terre allait être formée. *Et l'*Esprit *planait sur les eaux.* — David a par avance contemplé le Fils *engendré dès l'éternité.* — Les Livres anciens posaient cette question mystérieuse : *Dites-moi le nom de Dieu et le nom de son* Fils *si vous le savez?*

De ce pressentiment de l'auguste vérité, Jésus-Christ et, après Lui, ses Apôtres font une révélation précise, lumineuse, impossible à méconnaître et à nier. Dans la prédication de Jésus-Christ, dans l'Église, dans l'économie entière du Christianisme, tout repose sur la Sainte Trinité, tout s'accomplit en son nom, tout emprunte d'elle son efficacité et sa puissance. — Le monde est conquis, éclairé, converti, baptisé *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* — Le grand mystère de la régénération baptismale de l'humanité et son élévation à une sainteté et à une gloire surnaturelles et divines s'opère au nom tout-puissant *du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Mais ce n'est pas seulement l'ensemble du dogme mais chacune de ses parties constitutives qui nous sont clairement révélées. Le Fils est distinct du Père, bien qu'il soit un en nature. *Comme mon Père m'a envoyé :* voilà bien deux Personnes distinctes dont l'une envoie et l'autre est envoyée. — Mais, néanmoins, ces deux n'ont qu'une seule et même nature : *qui Me voit, voit mon Père*, parce que *je suis en mon Père et mon Père est en moi.*

Le Fils envoie le Saint-Esprit. C'est cet *Esprit-Saint* qui procède à la fois du Père et du Fils (1). C'est cet Esprit-Saint qui ne parle pas de Lui-même, mais qui annonce ce qu'il a entendu (2). Il reçoit tout du Père et du Fils (3).

Ainsi, comme le résume saint Jean : « Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel, et ces trois sont une même chose : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit. »

Un seul Dieu en trois Personnes distinctes.

III. Efforçons-nous maintenant autant qu'il nous sera possible d'éclairer l'impénétrable obscurité de la vérité divine dans le mystère de la Sainte Trinité.

C'est là un mystère et un insondable mystère, et si haut, et si inaccessible à la raison humaine que celle-ci n'eût jamais pu le concevoir ni l'inventer. — Pouvons-nous cependant nous en faire quelque idée? Trouvons-nous quelque image, quelque similitude qui nous en représente en quelque manière l'inaccessible réalité?

---

(1) Evang. Joan., xvi, 13, 15.
(2) Evang. Joan., xvi, 13.
(3) Evang. Joan., xvi, 15.

Oui, hors de nous et surtout en nous des images nous sont offertes, qui, sans nous découvrir le mystère, nous aident cependant à le concevoir.

Hors de nous. Voyez ce soleil qui nous éclaire : il n'est qu'un seul astre et cependant des choses bien distinctes s'y réunissent pour le faire ce qu'il est. Le soleil est tout ensemble chaleur et lumière. — De quoi se compose toute plante? De la racine, de la tige, des rameaux. — Nous disons *une* famille : or, cette unité se compose de trois membres : le père, la mère, l'enfant.

En nous, l'image dépouille ses plus saillantes dissemblances et revêt d'admirables similitudes. Descendons dans les réalités immatérielles de notre âme. — Qu'y voyons-nous? Une âme qui *est*, qui *voit*, qui *aime*. Cet être, cette pensée, cet amour, sont trois et ne font qu'une seule et même âme. Nous pensons : cette pensée est comme le fruit, comme le fils de notre intelligence qui l'enfante. Mais de plus nous aimons ce fils, cette pensée; nous l'aimons nécessairement, sans qu'il nous soit possible de ne pas l'aimer.

Concevez maintenant les ineffables opérations de la vie intime de Dieu. « La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît, et, en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui

les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie (1). »

Très certainement nous ne sommes qu'une image, et une image imparfaite de la très adorable Trinité. Tandis que notre *pensée* qu'engendre notre *esprit* est extérieure et éphémère, en Dieu cette Pensée, ce Verbe est parfait, infini, vivant, éternel dans l'Intelligence infinie et éternelle qui l'engendre. En nous, cette pensée et cet amour par lequel nous aimons cette pensée et l'esprit d'où elle sort sont des phénomènes sans vie; en Dieu ce sont des Personnes vivantes, éternelles, infinies.

« Ainsi, infiniment au-dessus est parfaite, inséparable, une en son essence et enfin égale en tous sens, la Trinité que nous servons et à laquelle nous sommes consacrés par notre Baptême (2). »

---

(1) Bossuet, *Méditations, Élévations*.

(2) Bossuet.

CHAPITRE II.

Les erreurs sur Dieu.

I. *L'Athéisme.* — **1.** Que faut-il penser de l'athéisme, c'est-à-dire de cette extravagance impie entre toutes qui nie que Dieu existe? Y a-t-il, peut-il y avoir de véritables athées?

Peut-être que, à force de s'aveugler, de se plonger dans l'ignorance, d'abuser de l'irréflexion, l'homme peut en venir jusqu'à nier cette vérité première, fondamentale, plus visible, plus éclatante que le soleil. L'homme ne peut-il pas se crever les yeux, s'isoler absolument de la lumière, et par suite la perdre si complètement qu'il arrive enfin à en nier l'existence? — Peut-être. — En tout cas l'athée véritable, s'il existe, sera toujours une monstrueuse exception. L'âme qui contemple voit Dieu dans le spectacle des choses; l'âme qui réfléchit l'aperçoit en elle-même; le cœur qui étudie ses aspirations infinies le proclame; les peuples l'ont connu et adoré; les siècles se sont empreints de sa notion souveraine; l'univers est plein de Lui. « L'existence de Dieu, dit Cicéron, est si visible, si absolument manifeste, que j'aurais peine à croire au bon sens de celui qui la nierait. » — C'est le même Cicéron qui affirmait

encore que pas une peuplade, si sauvage qu'elle fût, n'avait été sans Divinité. Sans doute, certains peuples peuvent s'abrutir jusqu'à des cultes monstrueux et des superstitions extravagantes, mais derrière ces folies elles-mêmes, se dresse toujours victorieuse l'idée de Dieu.

Quand les athées ont prétendu avoir rencontré des peuples entiers sans aucune notion religieuse, ils en imposent et leur affirmation en l'air est contredite par la vraie science ethnographique.

2. Si l'athée de conviction n'existe guère, l'athée de passion est trop réel et trop multiplié. L'Écriture Sainte dit de lui : « *L'homme a dit dans son cœur : Dieu n'est pas.* » C'est cela! « Dans son cœur, » au siège de ses cupidités et de ses vices, de ses désirs et de ses remords. Sans Dieu, le cœur coupable est à l'aise, le vice triomphe, l'orgueil est sans maître, la chair lascive est sans frein.

Ce qu'on n'a jamais vu, ce qu'on ne verra jamais, c'est l'homme chaste et probe, savant et désintéressé, faire jaillir d'une longue méditation, d'une étude profonde, d'une contemplation consciencieuse, ce cri d'un athéisme sûr de lui-même et pleinement convaincu : *Dieu n'est pas.* — Cet athée là est encore à trouver.

D'ailleurs les conséquences de l'athéisme sont effroyables. L'homme, la famille, la société, l'âme, le corps, la vie future, les destinées éternelles, tout s'effondre dans un vaste et terrible écroulement. La vertu n'est qu'un mot, le vice est la seule chose vraie, honorable, nécessaire; la loi est une insupportable usurpation, l'autorité une tyrannie inique. Ni Dieu ni maître. L'homme est le jouet du hasard; il s'agite sans cause comme sans but; il est la victime aveugle de la douleur, la proie dé-

sespérée de la mort. Comme il ne sait le mystère de sa naissance, il est précipité, malgré l'horreur qu'il en ressent, dans l'abîme sans issue et sans espérance de son tombeau.

Que deviendrait donc un peuple où s'étendrait l'athéisme? On se rappelle ce mot d'un roi libre-penseur et incrédule, Frédéric de Prusse, qui disait que s'il avait une province à châtier il la ferait gouverner par des athées. Avec l'athéisme, toutes les horreurs de l'anarchie y feraient invasion à la fois.

II. *Le Matérialisme.* — Quand on a nié Dieu, et qu'il faut rendre compte des choses, on roule dans une suite non interrompue d'extravagances. Le *matérialisme* est la première.

Pour le *matérialiste* non-seulement Dieu n'existe pas, mais il n'est même aucun besoin de Lui pour rendre raison de l'univers. La *matière* est tout; elle produit tout, organise tout, maintient tout. La vie, l'intelligence, le sentiment, l'ordre, l'harmonie sont des jeux divers de la matière. C'est elle qui produit en nous le raisonnement tout aussi bien que la pierre brute, l'arbre et l'animal. C'est extravagant, et c'est répandu, contagieux, redoutable. De bons esprits se sont laissés choir dans cette folie, et il importe de nous bien rendre compte en détail de ce qu'est ce grossier matérialisme.

1. Première absurdité. Les matérialistes prétendent tout expliquer par la matière, ses combinaisons et ses forces, et cette *matière* elle-même est ce qui nous reste de plus mystérieux et de plus inconnu! Impossible à

nous de la saisir dans son fond, et nous ne pouvons jamais que constater et étudier ses phénomènes et ses formes. — Ainsi, pour expliquer l'origine et l'histoire de la création toute entière, les matérialistes s'appuient sur l'inconnu le plus inscrutable et le plus inaccessible mystère.

2. Pour les matérialistes, les atomes sont chargés de l'œuvre entière de création, d'organisation et de reproduction éternelles. — Or, ces atomes indestructibles, éternels, sont en même temps impondérables, indivisibles, imperceptibles, et ne peuvent tomber sous nos sens. — Et ce sont ces atomes indivisibles qui s'agglomèrent et forment des corps! Ce sont ces atomes sans intelligence qui produisent l'intelligence? Ce sont ces atomes sans liberté qui produisent l'âme libre! Inertes et morts, ils doivent seuls engendrer le mouvement et la vie!

3. C'est, en effet, ici, que perce la folie du matérialiste. Il ne tient pas compte de l'abîme, absolument infranchissable, qui sépare la matière de l'esprit, l'inertie du mouvement, le chaos de l'organisation et de l'harmonie. N'y eût-il qu'UNE SEULE PENSÉE au monde depuis les siècles, que cette pensée détruirait absolument le principe même du matérialisme, qui est que rien n'existe que la matière.

4. Mais il y a plus qu'une pensée et mille pensées; tout part de la pensée, tout y aboutit, tout se fait par elle, tout la sert et lui obéit. Dès que la pensée s'éteint, la matière sans guide et sans soutien se désorganise. Dès que l'âme disparaît le corps se dissout.

De plus il faut bien, sous peine d'extravagance brutale, rendre compte de la vertu.

Sous peine de se mettre hors la loi du sens commun et de la commune conscience, de s'exiler de la société

telle que tous les siècles l'ont faite, il faut bien poser une différence entre la vertu et le vice, entre l'héroïsme qui meurt pour la patrie et la lâcheté qui l'abandonne et la trahit. Or, tout cela n'est plus que chimère pour le matérialiste. Tuer son père ou l'honorer et le nourrir est chose absolument semblable, jeu égal d'une même inconsciente matière.

5. Le monde physique lui-même est manifestement, tant est parfaite son harmonie et merveilleuses les lois qui en régissent les parties diverses, l'œuvre d'une intelligence. — Or, quoi de plus brute et de plus inintelligent que la matière? — Comment donc, sans déraison, la prendre comme organisatrice de l'univers?

III. *Le Panthéisme.* — Cette erreur presque aussi extravagante que la précédente a pour but de se passer d'un Dieu personnel, distinct, créateur et dominateur souverain de l'univers. Sa formule est celle-ci : Dieu n'est autre que la création elle-même prise dans son ensemble. Tout ce que nous voyons, depuis la pierre jusqu'au génie de l'homme, depuis l'animal jusqu'à la plus parfaite intelligence, depuis la vertu la plus héroïque jusqu'au vice le plus bas, TOUT EST DIEU. Le scélérat et l'honnête homme sont deux manifestations différentes d'une même divinité. — Sans doute il suffirait du simple énoncé d'une pareille erreur pour en faire justice; néanmoins discutons-la plus en détail.

1. *Le panthéisme est un système absolument faux et absurde.* — D'abord, il doit de toute nécessité professer que la matière est éternelle; car si elle est créée, elle l'a

été par un premier être absolu et éternel qui est Dieu lui-même. — Que si le panthéiste affirme que la matière est éternelle, il affirme une impossibilité et une contradiction. Le monde est contingent, il aurait pu ne pas être, on peut le supposer très bien n'existant plus : il n'est donc pas éternel. — Le monde est divisible, il n'est donc pas infini. — Le monde est imparfait, il n'est donc pas Dieu qui ne peut être que souverainement parfait et infini.

De plus le panthéisme détruit une chose que chacun sent avec la dernière évidence : la *personnalité*. Je sens que je suis MOI et non pas un autre; l'idée de me confondre avec un autre homme, avec une plante, avec un animal, avec une pierre, est pour moi une idée insensée. Insensée est donc l'erreur panthéiste.

2. *Le panthéisme est un système immoral et pernicieux.* — Il combat la croyance du genre humain tout entier en un Dieu distinct et personnel, créateur et souverain maître de toutes choses. Il détruit la conscience humaine, la responsabilité des actes et broie l'homme sous la plus aveugle fatalité. Il détruit toute distinction possible entre le vice et la vertu. — Il détruit toute loi et toute morale et rendrait toute société impossible. — Il détruit la raison elle-même et fait de l'homme un je ne sais quoi indéfinissable. Le fougueux panthéiste Fichte en est venu à écrire : « La réalité autour de moi s'est évanouie en un songe bizarre, et je suis moi-même le songe de ce songe. »

IV. *Le Dualisme.* — La révélation chrétienne a seule donné la solution au problème terrible du *mal* dans le

monde. Quand la raison humaine l'a cherchée sans cette lumière supérieure elle a toujours abouti à deux abîmes : le stoïcisme qui follement nie le mal, le *dualisme* qui en donne l'extravagante explication que voici.

Il y a deux principes souverains et éternels de toutes choses, il y a deux dieux : l'un créateur de tout ce qui est bon, l'autre créateur du mal — Il est à peine nécessaire de réfuter une si visible erreur.

1° S'il y a deux dieux, ni l'un ni l'autre n'est souverain, ni souverainement parfait, ni infini, ni éternel. Dire qu'il y a deux dieux égaux, c'est les nier l'un et l'autre.

2° Le dualisme se trompe de plus sur la nature du mal. Il en fait une créature existante à l'instar du bien, tandis que le mal n'est rien autre chose que l'*absence* du bien. Le mal est un défaut, un manque ; il n'est donc pas un être existant.

3° Le dualisme, en faisant un Dieu le principe du mal, détruit toute responsabilité, toute conscience, tout libre arbitre, et fait de l'homme la victime de la plus atroce fatalité.

V. *Le Déisme.* — Le déisme, moins grossier en apparence que les précédentes erreurs, est resté le système de tous ceux qui, trop logiques et trop sages pour nier Dieu, ne veulent cependant pas de lui dans le gouvernement des choses. Ce qu'ils regarderaient monstrueux de la part du père de famille, du roi, du maître le plus vulgaire, ils ne font pas difficulté de l'attribuer à Dieu. — Dieu vit solitaire, relégué dans sa gloire, sans communication avec cet univers qui vient de lui. — Dieu a

créé le monde, mais, une fois créé, il le délaisse, le méprise, l'abandonne au désordre, à la douleur, à tous les caprices du hasard. — Dieu, sans sagesse comme sans justice, voit d'un œil égal le vice et la vertu, le juste et le coupable. Dieu a abandonné tellement sa puissance, ses droits, sa gloire elle-même, qu'il ne veut recevoir aucun hommage de ses créatures, ni leur imposer en rien son autorité.

Le déisme qui ne veut admettre aucune intervention de Dieu dans le monde, nie à plus forte raison la Révélation, l'Incarnation, la Rédemption, la Grâce, l'élévation surnaturelle, etc. Dans cette erreur désolante l'homme est un fils abandonné par son père, errant sur une terre lointaine, sans soutien, sans ressource, sans espoir. Le Créateur suprême ne l'a fait venir dans le monde que pour le livrer à sa propre impuissance, aux mille désastres de sa triste vie, aux horreurs désespérées de son sépulcre.

CHAPITRE III.

La Création.

I.

La Création.

L'Univers est devant nos yeux, avec ses splendeurs, ses immensités, sa beauté merveilleuse, son harmonie, sa vie, son mouvemeent, ses forces sans égales.

Qui a fait cet Univers? Il ne pouvait préexister puisque alors il serait Dieu et que la matière ne peut l'être. Il a donc été créé; il n'a pu l'être que de rien, puisque sans cela la matière serait éternelle, ce qui répugne et est impossible : il a donc été créé.

Mais qui l'a créé?

La seule réponse qui soit la réponse du bons sens et de la vraie philosophie est celle que donne la Révélation chrétienne, la réponse du *Credo* catholique : *Je crois en Dieu le Père tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et de toutes les invisibles.* — Dieu, qui seul existe par lui-même, qui est seul l'Etre absolu, nécessaire, éternel, Dieu a, dans le temps, avec le temps, créé le monde.

I. La Création connue de nous comprend trois grands ordres : trois séries d'êtres. — Dieu pur esprit a d'abord créé des intelligences pures, sans les unir à la matière (1). — Après ces premiers êtres, les plus élevés, les plus nobles, les plus beaux, il a créé le monde matériel, tel qu'il apparaît à nos regards; ce ciel immense peuplé d'astres sans nombre et destiné à nous verser la lumière, puis cette terre avec tout ce qu'elle renferme, ses océans et ses fleuves, ses continents et ses îles, ses forêts et ses moissons, ses animaux de toute sorte, de toute forme, de toute grandeur et de tout emploi. — Enfin, terminant son grand œuvre, Dieu a fait l'homme, créature mystérieuse, centre des autres créations, trait d'union entre la matière et l'esprit, confinant aux deux pôles, et renfermant dans sa personne unique les éléments de l'univers tout entier. L'homme! qui dira sa fortune future? Qui racontera son incomparable gloire, lui qui, pontife de la création matérielle, était créé sur l'idée primordiale, le type éternellement conçu par Dieu, du Verbe incarné, Pontife de tout l'Univers, Vie, Gloire, Sainteté, éternel hommage au Très-Haut, chargé dans le temps et l'éternité de prêter à la Création une vie divine pour célébrer le Dieu Créateur.

Ainsi, l'ange, le monde physique, l'homme : tel est le nombre et l'ordre des créations connues de nous par la révélation que Dieu a daigné surajouter à nos lumières naturelles.

---

(1) Nous ne pouvons que plus tard démontrer la vérité d'une Révélation divine : nous nous en servons néanmoins ici, comme plus haut en étudiant la Très Sainte Trinité. La logique peut nous reprendre, mais la clarté du travail y gagne sensiblement.

II. Les trois Personnes divines ont également créé le monde par leur commune sagesse, leur puissance et leur bonté. Dieu étant un en nature, c'est en cette unique nature que les trois Personnes ont tout créé.

Cependant la Création, pour une raison d'une grande sublimité, est souvent attribuée au Fils. Pourquoi? Le Fils, le Verbe, est la Pensée substantielle et vivante du Père. Or, la Création, avant d'être réalisée au dehors, était pensée par Dieu; de sorte que l'œuvre extérieure n'est que l'expression de la pensée divine. La Création était donc dans le Verbe comme la conception d'un chef-d'œuvre est primordialement dans l'intelligence et la pensée de l'artiste : c'est en ce sens que l'Ecriture nous dit que Dieu a tout créé par son Verbe.

II.

La Création matérielle.

Nous nous occuperons dans les Chapitres suivants de l'Homme et de l'Ange : dans celui-ci étudions la création du monde matériel : comment et pourquoi il a été tiré par Dieu du néant.

I. Dieu a créé le monde : la raison comme la foi est d'accord à proclamer cette vérité. Mais comment Dieu a-t-il créé? Qu'est-ce que créer? Ici le mystère le plus insondable s'ouvre devant nous. — Dieu, nous l'avons vu, n'a pu tirer de lui-même ce monde que nous contemplons; car ce monde serait Dieu, ce que nous avons

reconnu absurde. — Dieu n'a pas trouvé devant lui une matière préexistante susceptible du seul travail d'organisation et d'arrangement : cette matière incréée serait éternelle, serait Dieu : nouvelle absurdité.

Dieu l'a donc créé. Qu'est-ce à dire? Dieu par sa puissance infinie a pu faire que ce qui n'existait pas, commençât à exister. Là où rien n'était, le monde fut. Cette expression : Dieu a tiré le monde du néant; ou cette autre : *Dieu a fait le monde de rien*, ne signifie pas autre chose. Quand l'incrédule crie à l'absurde, sous prétexte que de rien rien ne peut se faire, il engage une simple querelle de mots.

L'acte créateur est l'acte divin par excellence, et celui qui sépare à l'infini l'homme de Dieu. L'homme, grâce à une matière préexistante, crée des formes, des manières d'être nouvelles. Ce n'est qu'en ce sens restreint et borné qu'il est *créateur*. — Dieu, puissance sans limite, peut seul être *créateur* dans la pleine acception du mot. Dieu crée la matière elle-même qu'il dispose ensuite et façonne à son gré.

II. Comment le monde a-t-il été créé? Grande et solennelle question. A cette question la science essaye de donner quelque réponse; elle tâtonne, risque des affirmations, construit des systèmes, parvient, surtout de nos jours, à de très remarquables solutions, mais ne possède néanmoins que des données incomplètes et trop souvent changeantes. — Il est une autre réponse. Celle-ci est d'origine divine et elle est merveilleuse de simplicité, de grandeur, de vérité.

L'origine du monde, telle que la Bible la décrit a eu

et aura cette fortune unique de n'être jamais contredite par aucune donnée sérieuse de la science et au contraire de prêter à toute science approfondie et loyale la plus exacte confirmation (1).

1. Laissons d'abord en manière de préambule et de préparation parler la science, en résumant les trouvailles magnifiques de ses plus illustres représentants.

A une époque dont il est impossible de préciser l'antiquité et que l'on peut reculer, si on veut, à des milliers d'années, la terre a dû être un immense corps gazeux. Dans ce premier état elle était sans forme précise, sans consistance. — Peu à peu, par un travail de condensations successives, ce corps passa à l'état d'incandescence. Les substances, chacune selon sa propriété, se dégagèrent les unes des autres, les plus lourdes formant un noyau solide, autour duquel les autres durent venir peu à peu se ranger. — La main du Créateur avait donné le mouvement de rotation à cette masse ardente où tout est désormais en fusion.

De cette masse bouillonnante s'élevaient des vapeurs qui, en se refroidissant, retombaient pour s'échauffer, s'élever et retomber encore. Toute vie organique était impossible. Des combinaisons chimiques d'une incalculable puissance dégageaient partout également de la lumière. Bien avant l'apparition du soleil cette lumière primitive fut répandue sur toute la surface du globe, et c'est par elle que de gigantesques flores ont été ren-

(1) « Moyse, dit Cuvier, nous a laissé une cosmogonie dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés. »

dues possibles. — Le premier phénomène paru sur cette terre en préparation a donc été la lumière.

Mais un vaste obstacle empêchait encore le développement de la vie organique. Les vapeurs qui montaient incessamment et incessamment retombaient durent être séparées de la surface de la terre. Il dut y avoir séparation dans cette masse liquide, dans cet océan primordial qui couvrait le globe. Une partie de ces vapeurs furent retenues en haut par la pesanteur de l'air, et formèrent l'océan de nuages qui nous recouvrent. Il y eut donc alors : 1° les nuées d'en haut; 2° l'air intermédiaire qui les retenait; 3° au-dessous, le globe terrestre qui allait achever de se former.

Ce globe était encore sous les eaux. Mais, sous ces eaux, il était livré à toute la puissance du feu qui le soulevait avec violence. De gigantesques poussées firent surgir les continents et les îles, et lancèrent vers le ciel la cîme des monts. Les eaux chassées de leur étendue primitive, se resserrèrent et formèrent les océans. — A peine dégagée de l'étreinte des eaux, la terre fut dans les conditions les plus favorables à la production des plantes. Ces plantes poussées dans un sol brûlant, sous une lumière demi-obscure, atteignirent vite ces proportions énormes dont les restes retrouvés en terre nous font foi. Aucune fleur encore, mais des plantes verdâtres, sans grande consistance et d'une extraordinaire dimension. — Peut-être y eut-il dès lors quelque apparition de la vie animale la plus grossière : mollusques et polypes; mais la flore envahissait et couvrait la surface entière du globe.

Cette flore primitive, en absorbant les gaz délétères, avait singulièrement purifié l'atmosphère; mais ni les animaux ni l'homme ne pouvaient vivre dans ce milieu

sans astres, sans soleil. L'apparition du soleil a dû précéder l'épanouissement de la vie animale.

D'après les données géologiques, les premiers animaux qui aient paru sur la terre ont été d'énormes reptiles et de grands oiseaux. C'est leurs restes qu'on retrouve comme d'impérissables monuments dans les terrains calcaires, au-dessus des houilles qui renferment la flore épanouie avant eux.

Les eaux et le ciel étaient peuplés d'animaux : la terre restait déserte encore, car ce n'est qu'à la surface, dans les terrains supérieurs, que l'on retrouve les débris de nos animaux terrestres tels qu'ils nous sont restés en grand nombre.

Si la science réclame de très longues périodes pour les créations que nous venons d'énumérer, elle affirme avec une force égale la très récente apparition de l'homme. L'homme, de l'aveu de tous les vrais savants, est le dernier en date de tous les êtres créés, et il est impossible de faire remonter très loin sa venue sur cette terre.

Tel est le langage de la science : nous le répétons, elle a pu parvenir à de merveilleuses découvertes et à de profondes inductions, cependant ses affirmations sont trop souvent fragiles et ses systèmes incertains et changeants.

2. Au-dessus d'elle, élevée comme le ciel, sûre comme la vérité éternelle, prodigieuse de clarté et de science, est la *révélation Mosaïque*, qui nous présente, par ordre, les six œuvres successives du Dieu créateur. Dieu créa le monde en *six jours* ou périodes, et à chacune de ces périodes, de « ces progrès (1), » comme parle Bossuet, la terre et tout ce qu'elle renferme fut amenée à sa suprême perfection.

---

(1) Bossuet, *Hist. univers.* — *Élévations.*

Au *premier* jour Dieu créa le ciel et la terre informe encore et ténébreuse. En ce même jour il fit la lumière.

Au *second* jour il sépara les eaux, et retint au firmament celles qui devaient planer.

Au *troisième* jour il dessécha la terre en rassemblant en un même lieux les eaux qui la couvraient. — Puis il fit les plantes et les arbres.

Au *quatrième* il fit le soleil, la lune, tous les astres.

Au *cinquième* il créa les oiseaux et les poissons.

Au *sixième* Dieu commença par peupler la terre de tous ses animaux, puis il fit l'HOMME « à son image et à sa ressemblance. »

Tel est le tableau grandiose que Moïse inspiré nous trace de l'origine du monde que nous habitons (1). Moïse si admirablement exact dans ses données scientifiques n'avait cependant pas la science pour objectif. Sa genèse du monde est avant tout une consignation religieuse. Moïse retrace à la reconnaissance et à la piété de tous les âges les grandes œuvres de Dieu. Et le point culminant de tout son récit est peut-être la simple et so-

---

(1) Les savants les plus illustres, émerveillés de la science du récit Mosaïque, ont écrit des phrases comme celles-ci : « L'ordre d'apparition des êtres organisés est précisément l'ordre de l'œuvre des six jours. Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré. » Ampère. — « Il est matériellement démontré que Moïse n'a écrit et n'a pu écrire que sous la dictée même de l'Auteur de la nature. » Linné.

« Quelques sciences, dans le premier essor de leurs développements ont troublé les idées de ceux qui s'énivrèrent à leur source et il en résulta des théories hâtives, incomplètes, inconciliables avec l'enseignement de la foi; mais elles ne furent ensuite que des preuves plus frappantes de la vérité divine et inattaquable de notre sainte croyance. Des découvertes plus étendues et un examen plus approfondi amenèrent toujours l'abandon des théories anti-religieuses. » Faber.

lennelle annonce du repos de Dieu, image du repos dominical, image plus auguste encore de l'éternel repos qui attend la créature fidèle dans la béatitude du ciel.

Remarquons, dans ce récit, des affirmations qui commandent impérieusement notre foi, et des points laissés libres aux systèmes de la science.

Voici les premières. — 1° C'est Dieu et Dieu seul qui, au commencement, a créé le ciel et la terre. — 2° Dieu a formé notre terre, telle que nous l'habitons aujourd'hui. — 3° Dieu ne fit pas cette œuvre d'un seul jet, il s'y prit, pour l'organisation complète, à six reprises différentes, que nous nommons *jours*. — 4° Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, et le fit le chef, le père de tout le genre humain. — Dieu, en créant le monde en six jours, institua pour toute la suite des âges la période de six jours du travail de l'homme. — Puis, cessant de créer après le sixième jour et rentrant dans son repos, Dieu consacra le septième dont il fit, depuis l'origine du monde, le jour du repos sacré et de la prière.

Voici les secondes. Il est libre d'entendre d'une période indéterminée l'espace appelé *jour* dans le récit Mosaïque. Si la science demande des séries de siècles, on peut les lui concéder. — Le chaos où tombèrent les premières paroles organisatrices de Dieu, ce corps informe et ténébreux que nous trouvons à l'origine des choses, est-ce le débris d'une création précédente, d'une flore primitive, engloutie dans d'immenses cataclysmes? Rien ne nous empêche de le croire. — Au quatrième jour mosaïque, Dieu fit le soleil, la lune, les astres. Faut-il entendre que Dieu les créa à ce moment, ou que, déjà existants, Dieu les mit seulement alors en rapport direct avec notre globe, et que de la terre, débarrassée de

ses vapeurs des premiers temps, on put commencer à les apercevoir? Rien n'est défini par l'Église, et libre nous est d'embrasser telle opinion qui nous saura plaire. — Le monde n'est pas éternel ni incréé : voilà où commence la croyance chrétienne. Quant à son *ancienneté*, aucune décision de foi ne nous est imposée. — Depuis la création de l'homme, la Bible, dans une chronologie assez incertaine, compte entre 6 à 7 mille ans d'Adam jusqu'à nous. — Aux systèmes fantaisistes, aux affirmations gratuites, aux prétendues découvertes géologiques qui ont voulu assigner à la création de l'homme une antiquité fantastique, la vraie science a répondu. Les traces de l'homme n'apparaissent véritablement que dans les dernières couches du sol; par conséquent, lorsque la terre avait terminé les périodes de sa formation. Les données historiques ne sont pas moins formelles sur ce point.

III. Une dernière question nous reste à traiter : quel *but* Dieu s'est-il proposé en créant le monde? But multiple, digne en tout de sa sagesse, de sa grandeur et de sa bonté.

1. *La gloire de Dieu* est le but premier et essentiel. Dieu ne peut rien faire au dehors que ce ne soit pour sa gloire, pour la manifestation de ses perfections infinies. Quel est le but du soleil, si ce n'est de manifester partout son éclat? Quel est le but du chef-d'œuvre sinon de présenter à nos hommages sa beauté et son prix? Comme les fleuves par leur cours nécessaire reviennent à l'océan,

ainsi tout être créé doit revenir à l'océan de la divine gloire.

2. *La manifestation de Dieu,* la diffusion de sa connaissance, est le second but de la création. La création est le livre ouvert devant les regards de l'homme, qui doit, par elle, remonter à son Auteur, et, par ses magnificences, reconnaître les perfections infinies de Celui qui l'a tirée du néant. — Les immensités du monde sont effrayantes; quelle pensée peut suffire à embrasser les espaces célestes? Quel chiffre suffit à nombrer les étoiles? Dans des immensités sans borne, espacées entre elles par d'incalculables distances, des milliards d'étoiles, toutes d'un volume énorme, sont emportés par une vertigineuse rapidité (1). — Sur la terre, mesurez ces grandes mers, embrassez ces océans sans limite, engagez-vous sur ces immenses continents, parcourez ces îles innombrables : quelle image partout de l'immensité et de la puissance du Créateur!

Quelle image aussi de sa beauté dans ces scènes si gracieuses, si éblouissantes, si exquises, que la nature

---

(1) Le soleil est d'un million et demi plus grand que la terre, et il est éloigné de nous de trente-huit millions de lieues. — Les planètes, ses satellites, gravitent autour de lui dans un rayon de un milliard cent quarante sept millions de lieues. — Or, ce soleil et son immense couronne de planètes, ne sont qu'un point imperceptible de la *voie lactée,* réunion d'astres par millions, et d'une étendue telle que, avec une vitesse de soixante dix-sept mille lieues à la seconde, on mettrait pour aller de l'une à l'autre de ses extrémités quinze mille ans! — Dans la voie lactée, soixante-quinze millions d'étoiles sont comptées, et ce nombre n'est rien devant les autres, restées inconnues et que le télescope aperçoit confusément comme une sorte d'étincelante poussière. — Et que dire de la distance qui sépare ces astres innombrables? Il faudrait trois ans, avec une vitesse de soixante-dix-sept millions de lieues à la minute, pour aller à l'étoile la plus voisine de nous!

étale dans chacune de ses régions et dans chacun de ses règnes! Quelle force pour retenir dans un fonctionnement toujours régulier un aussi immense ensemble! Quelle inépuisable source de vie qui alimente le cours de ces perpétuelles reproductions! Mais surtout quel amour, quelle tendresse maternelle, quelles délicates attentions de la Providence, prodiguant à tous les êtres les soins qui les conservent, et donnant ces êtres eux-mêmes à l'homme comme les appuis ou les charmes de sa noble et précieuse existence.

3. Indiquons d'avance et sans encore nous y arrêter le but le plus réel et le plus sublime de la création. *Le monde a été créé pour le Verbe, Fils de Dieu.* Si tout a été fait pour les élus : les élus eux-mêmes n'ont été créés qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Ne nous étonnons plus de la beauté et de la grandeur des mondes : Dieu travaillait pour un Fils. — Dieu travaillait aussi pour le jour du grand et éternel triomphe de ce Fils et des élus qui doivent former sa couronne. Ces cieux renouvelés, cette terre glorifiée et étincelante s'harmoniseront avec l'état béatifique des enfants de Dieu. En attendant, leur beauté actuelle et leur stupéfiante immensité doivent porter l'homme à l'admiration, la reconnaissance, l'adoration et l'amour.

CHAPITRE IV.

L'homme.

I.

L'homme considéré en lui-même.

I. Quand Dieu créait le monde avec tant de magnificence, Dieu songeait à une créature plus parfaite et plus grande à elle seule que le monde matériel tout entier. En le créant il se recueille en lui-même comme en face de quelque vaste projet de quelque œuvre considérable, et quand il tire l'homme du néant, il résume en lui l'univers, il en fait un centre où se réunissent la matière et l'esprit; la matière par son corps, l'esprit par son âme. Par son corps l'homme sera fils de la terre, par son âme, par les traits divins déposés dans cette âme, l'homme sera le frère des anges, l'image et l'enfant de Dieu.

Noble et sublime créature! Dès son abord on connaît sa dignité souveraine; tous les autres animaux sont courbés vers la terre, lui est droit et regarde le ciel: Faible par son corps, nous le voyons, par son âme, déployer de prodigieuses puissances, et conquérir sur le monde entier un empire que rien ne lui peut arracher.

A ne considérer que son corps, l'homme est déjà un chef-d'œuvre de délicatesse et de fini; ses charmes sont plus ravissants que ceux de la nature entière; et quoique son organisme ressemble à celui des animaux qui le servent, son aspect seul, le rayonnement de son regard, le sourire de ses lèvres, l'éclat et la douceur de sa voix, suffisent à lui donner un rang à part et une royauté réservée.

II. Mais ce n'est pas son corps qui lui assure son rang suprême. Dans ce corps est renfermée une *âme*, et cette âme est à elle seule plus élevée et plus noble que la nature toute entière. Dans cette âme le plus rapide examen suffit à découvrir la ressemblance divine, les reflets saisissants de l'être infini.

1. *Cette âme est spirituelle.* Elle ne peut être matière; elle sent qu'elle existe, et en même temps elle sait que ses opérations ne dépendent pas de la matière. Je pense : ma pensée n'a rien de ce qui convient à la matière; elle n'a ni étendue, ni couleur, ni poids, ni divisibilité. L'âme qui produit cette pensée est donc de même nature, simple, indivisible, immatérielle. — Je sais porter un jugement, faire un raisonnement, tirer une déduction : toutes choses sont absolument distinctes de la matière. Mon âme est donc une substance *spirituelle*.

Les matérialistes qui nient l'âme sous prétexte qu'ils ne la *voient* pas, disent donc une absurdité. Comment voir ce qui, étant esprit, ne peut tomber sous les sens? — A ses opérations diverses je sais, sans qu'il me soit possible de douter, qu'il y a en moi autre chose que

mon corps; que ce quelque chose est une substance immatérielle; je sais que j'ai une âme, mais la vouloir palper est une folie. Quand un incrédule demandait pour y croire, à la rencontrer sous son scalpel, il se montrait insensé. Non-seulement notre âme est immatérielle, mais elle peut percevoir des objets absolument inaccessibles aux sens. Elle connaît le *vrai*, elle juge le *bon*, elle savoure le *beau*, elle s'élève aux plus hauts sommets de la spéculation, elle atteint Dieu lui-même dans son essor que la matière ni n'entrave ni ne suit. — Sa connaissance des objets sensibles est d'un ordre tout transcendant. Elle n'est pas seulement frappée par les objets sensibles, elle les distingue, les juge, les définit, et par eux s'élève aux plus magnifiques spéculations.

Et la pensée n'est pas la seule manifestation de l'âme en nous : nous *voulons :* Nous voulons ce qui souvent est en opposition avec les sens. Nous voulons le bien moral; nous aspirons au bien infini. Souvent à un bien sensible nous préférons la vertu, le sacrifice, le devoir; c'est-à-dire qu'en nous des opérations s'accomplissent en sens inverse de notre être matériel.

De plus nous sommes *libres;* nous sentons parfaitement en nous la faculté de choisir, de prendre un parti plutôt qu'un autre; nous pouvons choisir de résister aux sens. Si les sens étaient tout en nous, comment serait possible cette résistance?

2. *Cette âme est unie à un corps.* Il est nécessaire de se le rappeler pour expliquer d'importants phénomènes, et surtout trouver contre les spécieux arguments du matérialisme de victorieuses réponses. — Une comparaison nous facilitera la perception de ces phénomènes. Supposez un instant que l'artiste ne fasse avec l'instrument dont il joue qu'une seule et même chose. Que se

produira-t-il? D'abord nous distinguerons toujours de l'instrument matériel, inerte et aphone, l'artiste qui le fait vibrer et seul tire de lui les mélodies qui nous enchantent. Sans l'artiste l'instrument est muet, il est impuissant, il est mort. De lui-même il n'a et ne peut avoir ni opération, ni pensée, ni inspiration. D'autre part l'artiste est toujours tributaire de cet instrument matériel. Si l'instrument se détériore, si ses cordes se brisent, son inspiration la plus élevée devient faible et maladive, et si l'instrument lui est tout à fait rebelle, son génie perd tout à fait toute expansion au dehors. Ce génie reste vivant dans l'artiste, mais ce génie, faute de son auxiliaire matériel, devient muet et sans force. — Ainsi en est-il de l'âme et du corps, son indispensable auxiliaire dans les conditions actuelles de l'existence. L'âme est parfaitement distincte du corps, mais néanmoins, comme c'est par les sens que le monde extérieur lui devient accessible, dès que les organes s'altèrent, la perception s'affaiblit, le jeu se fait difficile, l'âme refoulée toute entière en elle-même, n'a plus pour le dehors son fonctionnement normal. — L'esprit souffrira des vicissitudes du corps; la maladie pèsera sur sur ses inspirations, la vieillesse contrariera ses opérations, la folie, en détraquant le cerveau, la réduira à des divagations inconscientes.

Le matérialisme part de là pour nier l'âme et ne voir dans nos pensées et les plus hautes opérations de notre esprit qu'une sécrétion de la matière. Cette conclusion est illogique, l'*idée* restera toujours absolument distincte de la matière. Ce qu'il faut logiquement et uniquement conclure c'est que, dans notre condition actuelle d'existence, notre âme se sert des organes pour ses habituelles opérations et en subit les vicissitudes.

3. *Cette âme est libre.* — Nous sommes libres : dans quel sens et dans quelles limites sommes-nous libres? En face de quels adversaires sommes-nous libres?

Nous sommes libres. A qui nierait le mouvement il suffirait de marcher. A qui voudrait nier la *liberté*, ou, ce qui est la même chose, le *libre arbitre*, il suffit de montrer notre vie entière, la série ininterrompue de nos actes, la continuité de l'exercice de notre liberté. Je fais tel acte, sentant parfaitement que je pourrais l'omettre ou faire son contraire. « J'entends beaucoup raisonner contre cette liberté, dit J.-J. Rousseau, et je méprise tous ces sophismes, parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses raisonnements, les dément sans cesse. » — Aussi la liberté de l'âme humaine a-t-elle eu pour témoin et pour vengeur le genre humain tout entier. Toujours, chez tous les peuples, on a rendu l'homme jouissant de sa raison responsable de ses actes; toujours et partout on a puni le crime et récompensé la vertu. Preuves formelles de la croyance au libre arbitre, fondement nécessaire de la morale et des lois. — On peut affirmer que toute société est basée sur le libre arbitre. Niez-le : tout s'écroule, lois, justice, tribunaux, répression, sécurité publique, ordre social, vie même de la société. Oui l'homme est libre, il le sait, il le sent; le genre humain l'affirme et le bon sens l'affirme aussi haut que lui.

Mais qu'est-ce que cette liberté? Une distinction capitale est à établir entre ce que l'homme *peut* et ce que l'homme *doit;* entre la liberté physique et la liberté morale. Par la première l'homme, sans doute, a en son pouvoir de choisir le mal comme le bien. Mais le peut-il pour cela? Non : l'homme n'a pas et ne peut avoir

le droit de faire le mal. La liberté morale, la vraie liberté, se définira donc pour l'homme : *le droit de faire son devoir*. Qu'il puisse librement, sans contrainte du dedans ni du dehors, choisir le bien à faire, sa noble fin à atteindre : voilà la vraie liberté. — La fausse liberté, celle que rêvent, par une déplorable équivoque, nos libéraux de toute nuance, c'est le *droit* au mal comme au bien. L'homme n'a pas plus le droit au suicide moral qu'au suicide physique. Sans doute il a le pouvoir de se suicider : mais il n'a pas la liberté, c'est-à-dire le *droit* de vouloir et d'exécuter ce crime.

Notre liberté vraie, celle qui consiste à choisir librement le bien, s'exerce-t-elle sans difficulté et sans entraves? Non. Dans notre situation présente cette liberté, sans jamais périr, est cependant gênée dans son fonctionnement. Nous subissons la tyrannie des passions, des habitudes, du tempérament, etc. Dans cette condition le choix peut être plus difficile : il n'est jamais rendu impossible. — De même que les bons sentent qu'ils se déterminent toujours *librement* au bien obligatoire, de même les méchants ne perdent jamais la liberté de résister au mal qui semble les nécessiter et qu'ils doivent et peuvent fuir toujours.

Quant à l'objection tirée de la prescience de Dieu et qui se formule ainsi : *Dieu sait que je serai sauvé ou damné, donc j'ai beau faire*, elle est spécieuse mais ne saurait être solide. Dieu voit ce que je fais *librement* et sa justice en tirera, à son heure, la conclusion : voilà tout. Je me suis sauvé ou je me suis damné librement.

4. *Cette âme est immortelle.* — Intelligent comme Dieu, pensant comme Dieu, voulant comme Dieu, libre comme Dieu, noblement enchaîné au bien comme Dieu, l'homme, par une dernière prérogative, atteindra au

plus glorieux sommet de la ressemblance divine : l'homme sera *immortel*.

Aussi ce grand dogme, cette vérité fondamentale entre toutes, est-elle le plus précieux patrimoine du genre humain. Avec l'idée de Dieu, la persuasion de la survivance et de l'immortalité est gravée au plus profond de la conscience universelle, et les négations solitaires des matérialistes sont étouffées sous la voix de toutes les générations. Partout nous retrouvons le culte des morts, l'invocation des morts, les sacrifices expiatoires pour les morts. Partout l'homme a levé ses regards consolés vers une autre vie pour y trouver ceux que la mort venait d'arracher à son amour. — Quand donc Dieu fit à l'homme, dans la Bible, la révélation de sa survivance et de son immortalité, il lui raviva et lui précisa une révélation primitive que, sous chaque latitude, l'homme avait gardée comme un germe précieux.

Que si nous demandons au raisonnement d'autres preuves, elles sont aussi nombreuses que péremptoires. Rappelons-nous d'abord ce que nous avons établi : c'est-à-dire que l'âme est une *substance spirituelle*, absolument distincte du corps. Quoique unie au corps et tributaire du corps, elle se sépare de lui pour ses plus sublimes opérations. Quand l'âme s'élève jusqu'à l'idée d'être infini, de juste, de bien, de beau idéal, etc., elle vit et agit par elle-même et sans le corps. Quoi donc l'empêcherait de rester elle-même quand le corps l'a quittée?

Étudions cette âme dans son fond le plus intime : elle a horreur de la mort, de l'anéantissement; elle veut la vie, elle la veut sans fin, car dès qu'il est question pour elle de *finir* elle se sent toujours prise de la même invincible horreur. — Telle est l'âme telle que Dieu a faite, déposant lui-même en elle cette volonté de vivre toujours

et de ne finir jamais. — Si cette aspiration ne répond à rien, Dieu s'est joué de notre âme, ce qui est impossible et blasphématoire.

Pouvons-nous admettre que Dieu soit finalement le Dieu des morts? qu'une ruine universelle soit le résultat définitif de son gouvernement, le terme de son amour, la triste conquête de sa puissance? Quoi! une création si sublime pour aboutir au néant? Quel artiste anéantit ses chefs-d'œuvre? — Cette preuve devient plus puissante encore si nous considérons que rien n'est jamais anéanti dans la création et que pas un atome de matière ne rentre au néant. Comment donc et pourquoi y rentrerait cette âme mille fois supérieure à la matière?

Enfin, sans la survivance de l'âme et la vie future, le gouvernement de Dieu devient le chef-d'œuvre de l'injustice et du désordre. Le scélérat meurt sans le châtiment de sa longue série de crimes, que le remords lui-même a depuis longtemps cessé d'assombrir. Le héros, le saint, l'homme qui vit, souffre, meurt pour ses semblables et pour la vertu, trouve un sort identique dans un même tombeau. C'est là nier effrontément la justice divine, ou plutôt c'est dire avec l'athée : Dieu n'est pas.

II.

L'homme considéré dans sa fin.

Contemplé des yeux de la seule raison, l'homme est déjà une noble et belle créature, image de Dieu, reine de l'univers, capable de s'élever par son adoration et sa prière jusqu'à l'Être infini, et sentant en elle une immortelle et glorieuse destinée.

Néanmoins le plus sublime des dons faits à l'homme nous resterait à dire : *l'état surnaturel*, auquel Dieu l'éleva en le créant. — Cette élévation merveilleuse qui fait le vrai fond de toute la doctrine révélée, reviendra continuellement dans le cours de cet ouvrage : n'en disons ici qu'un mot.

Quelque précieux et parfait que fût déjà l'être *naturel* de l'homme, Dieu y greffa un être *surnaturel*, une participation créée de sa propre nature, participation merveilleuse, qui fait de nous, non pas des dieux sans doute, mais des êtres *divins*. A notre intelligence naturelle, Dieu ajouta par la foi une source divine de nouvelles et surnaturelles connaissances; de telle sorte, dit saint Paul, que « nous ne faisons plus qu'un même esprit avec Dieu. » Par l'Espérance surnaturelle nous n'avons plus qu'un but, une destinée, une aspiration, une attente, voir et posséder Dieu, jouir de sa propre béatitude, nous plonger dans l'océan des joies infinies. Enfin, par la Charité, Dieu même descendra dans notre âme, Dieu en fera sa demeure, transplantant dans une nature créée sa sainteté incréée, faisant épanouir une pareille sève en toutes sortes de vertus et de mérites divins, et, finalement, nous rendant capables d'une récompense en quelque sorte infinie.

Ce fond divin, dans le premier homme encore innocent, entraînait les plus magnifiques prérogatives : science pleine, excluant toute ombre de l'ignorance, rectitude parfaite, empire absolu des sens, ordre et harmonie dans toutes les puissances de l'âme et du corps, exemption de toute douleur, exemption de la mort; en un mot : vie sainte et heureuse et adoption, sans passer par la mort, d'une éternelle félicité.

En attendant, roi et sujet l'homme devait régner sur

tous les êtres créés pour lui, et servir Dieu, autre règne plus grandiose et plus fécond encore. Telle était la *fin* de cet être créé si beau et si tendrement chéri de Dieu.

III.

L'homme considéré dans les circonstances de sa création.

Dans l'étude sur la Révélation nous verrons comment Dieu à nos lumières naturelles a surajouté des révélations supérieures : ici encore servons-nous prématurément de ces révélations, car il nous est impossible de nous borner à ce que la raison nous apprend de l'homme et de sa création.

1. Comment Dieu a-t-il créé l'homme? Dieu, répond la Révélation, fit le corps de l'homme d'un peu de terre. Quant à son âme elle est mystérieusement sublime à en juger par la figure que l'Écriture emploie. *Dieu*, dit-elle, *tira un souffle de son sein et il le souffla sur la face de l'homme.* Ainsi l'âme fut créée. Elle n'est assurément pas de la nature de Dieu, nature incommunicable et indivisible; mais elle sort, pour ainsi parler, toute immédiate et toute brûlante du cœur, du sein de Dieu, elle est un souffle de la bouche et du cœur de Dieu.

2. Dieu voulant autant qu'il est possible réaliser sur terre l'image de la céleste Trinité, tira la femme de la substance même de l'homme, comme des deux ensemble sortira l'enfant : trinité terrestre formée du père, de la mère, de l'enfant : trois en un seul : trois ne faisant qu'une même chair. — En créant ainsi la femme, Dieu

marquait à l'homme, le plus fort, toujours enclin à abuser de sa force, quelle intimité devait exister entre la femme et lui, et avec quels égards et quelle tendresse il devait, en elle, traiter sa propre chair. — La femme, de son côté, au souvenir de son origine, vouera à l'homme un respect largement mêlé d'amour et de dévouement.

Enfin n'oublions pas une auguste figure. C'est pendant une extase que l'Écriture nomme « sommeil » que Dieu tira du côté d'Adam la matière dont il fit le corps de la femme. — C'est durant le sommeil de Jésus-Christ sur la croix que de son côté entr'ouvert sortit l'Église, nouvelle Ève et la véritable « mère des vivants. »

3. L'unité de la race humaine, que des adversaires dépourvus d'arguments et contredits par la science ont essayé de nier, ressort saisissante et sans réplique du récit de la Genèse. Dieu créa l'homme; de l'homme il tira la femme : c'est de cette première et unique création que le genre humain tout entier est sorti.

Telle est l'affirmation du Livre sacré, à laquelle, en dépit de négations sans valeur, la science donne la plus formelle adhésion. — Que dit la science? — 1° Prétendre que tous les hommes ne viennent pas du même couple, c'est prétendre qu'il y a sur la terre des *espèces d'hommes* différentes. Mais cette prétention est inadmissible parce que le fait de la fécondité entre tous les peuples du monde sans aucune distinction est un fait inattaquablement établi (1) : or, cette fécondité elle-même ne s'obtient jamais que dans les unions d'une même espèce. D'un père Esquimau et d'une mère Française,

(1) Jussieu, Cuvier, Flourens, Quatrefages, etc.

ou Espagnole, ou Australienne, naîtra une famille, qui, à son tour, sera féconde, dans quelques régions que se multiplient les unions. Cette preuve de l'unité de l'espèce humaine est sans réplique et suffit. — 2° Ajoutez l'identité de l'homme sous toutes les latitudes. La barbarie a pu obscurcir l'intelligence et faire subir au corps des altérations accessoires : mais partout le type est le même dans son fond et ses parties essentielles.

Les objections contre la Parole divine dont la plus haute science constate la vérité, sont, ici, des plus misérables. On voudrait faire de la différence de couleur un argument contre l'unité de la race humaine; comme si les causes climatériques ne suffisaient pas à expliquer cette différence. — On a essayé de bâtir des négations sur une prétendue diversité des crânes. Mais cette étude touche à l'enfantillage quand elle prétend trouver entre un crâne et un crâne autre chose que des diversités absolument secondaires. L'angle fascial est parfois autant développé chez un sot qu'il l'est peu chez un homme de génie (1). — 3° La diversité des langues trouve sa vraie explication, non pas dans la diversité de la race humaine, mais dans une vaste perturbation qui, vers les débuts du monde, accompagna et nécessita la dispersion des peuples. Les langues humaines, à côté d'importantes et nombreuses divergences, attestent néanmoins, selon les plus savants linguistes, une certaine parenté (2), bien loin que leurs particularités

(1) Quatrefages : *Unité de l'espèce humaine.*

(2) « Bien que certaines langues, dit M. de Humboldt, paraissent au début complètement isolées et quelles que soient leurs particularités et leurs fantaisies, elles ont cependant toutes de l'analogie entre elles. »

puissent exiger, comme explication, la diversité des races dans l'humanité. De là, cet aveu d'un adversaire, Pott : « L'étude des langues ne vient nullement à l'encontre de l'opinion qui fait descendre tous les peuples d'un seul couple. »

CHAPITRE V.

L'Ange.

—

I.

Existence des Anges.

I. Que Dieu ait, avant la création de l'homme, créé l'ange, l'esprit pur, l'intelligence non unie à la matière ; et que cet innombrable monde des esprits célestes soit plus beau, plus grand, plus étincelant que le nôtre : c'est là l'une des révélations divines les plus formelles et les plus répétées dans l'Écriture. A chaque événement mémorable du peuple élu, aux plus solennels débuts du peuple nouveau, Dieu emploie ses anges, dont le nom même d'Ange ou, *envoyé*, indique la mission. — Il faudrait nier Jésus-Christ et rejeter sa parole si l'on voulait rester en dehors de cette belle et précieuse révélation. A chaque instant Jésus-Christ parlait de ses anges. — A la scène douloureusement solennelle où ses ennemis s'emparent de lui, il rappelle que son Père « pourrait envoyer à son secours des myriades d'anges. » Et au moment plus grandiose encore où il affirme devant la puissance juive, en face de la mort, sa Divinité, il annonce qu'il reviendra à la fin des temps, porté « sur les nuées du ciel. » — Nous serions infini, s'il nous

fallait reproduire tous les passages où les anges nous sont montrés dans l'Écriture.

II. Cette révélation sur l'existence et les divers ministères des anges, sur la tragique histoire de la chute d'un grand nombre d'entre eux, loin d'étonner notre raison et de déconcerter notre science, se trouve être merveilleusement d'accord avec elles. La raison humaine a pour ainsi dire le pressentiment des anges, et l'histoire profane la plus sérieuse en consigne les incontestables vestiges.

Si nous contemplons les créations déjà connues, nous y voyons la volonté de Dieu de reproduire dans les êtres les traits de sa perfection, de faire de ses créatures intelligentes des images de sa souveraine Beauté, et, partant des créations les plus infimes, de monter par une gradation non interrompue jusqu'à celles où sa ressemblance est plus visible et plus belle. Mais comment supposer que, ayant créé dans l'homme une image moins parfaite, il n'ait pas couronné son œuvre, accompli tout son dessein et fait de l'ange, esprit pur, son image la plus achevée?

Dieu aurait multiplié à l'infini ses œuvres les moins précieuses et sa munifique puissance se serait tarie devant les plus excellentes?

Aussi, retrouvons-nous chez tous les peuples la croyance aux Esprits supérieurs. Et partout cette même croyance affirme que ces Esprits sont en communication avec leurs frères d'ici-bas, les hommes (1).

---

(1) Aristote, *Métaph.*, V, 8. — Platon, *Tim.*; Sympos; *Phæd.*; Epi

II.

La vie des Anges.

Les anges étant de purs esprits nous demeurent invisibles, comme aussi nous est invisible notre âme. C'est donc à la Révélation, à l'Écriture, à la Tradition, à l'Église dépositaire de l'une et de l'autre, que nous devons demander d'être instruits et guidés dans ce monde invisible des esprits supérieurs.

I. 1° Nous savons que Dieu créa les anges avant l'homme. Il les créa « au commencement, » quand Dieu créait notre monde. « Les anges chantaient sa louange et applaudissaient dans les tressaillements de la joie (1). » Enfin, c'est un ange déchu qui fit tomber Adam et Ève dans le péché.

2° Dieu créa les anges comme il nous créa nous-mêmes par une pure et gratuite bonté, afin que, fidèles durant un temps d'épreuve et lui donnant l'amour, le dévouement, l'adoration et la gloire, ils allassent jouir éternellement de Lui dans le ciel.

3° Les anges furent donc, comme nous, soumis à une épreuve qui décida du mérite et de l'éternelle récompense des bons et aussi de la réprobation de tous ceux que nous savons être dégradés et condamnés à l'enfer.

---

nom. — Plutarque, *De defect. orac.*, c. XII. — Virgile, *Æn.*, V, v. Voir aussi Hettinger, tom. III, pag. 194.

(1) Livre de Job, XXXVIII, v. 7.

— Durant leur temps d'épreuve, les anges étaient doués d'une sublime intelligence, d'une puissance immense et ces dons naturels trouvaient dans l'état surnaturel et la grâce sanctifiante un divin couronnement.

4° Quel fut le genre d'épreuve auquel Dieu soumit les anges? Dans le silence de la révélation, nous ne pouvons que conjecturer. D'après un passage de saint Paul aux Hébreux (1), on pourrait croire que Dieu exigea de ses anges l'adoration de l'Homme-Dieu. L'Incarnation leur était dès lors montrée, et tous auraient dû, par avance, reconnaître, adorer et servir le Fils de Dieu devenu fils de l'homme. Peut-être connurent-ils aussi la supériorité et le règne de Marie mère du Verbe incarné.

II. Quelqu'ait été le commandement divin, la plupart des anges s'inclinèrent et obéirent; d'autres, en bien moindre nombre, se révoltèrent, blasphémèrent et furent perdus éternellement. — Occupons-nous tout d'abord des anges restés fidèles.

1° Depuis la punition éternelle des mauvais anges, les bons sont dans une éternelle récompense. Ils sont au ciel; sans « cesse ils voient la face de mon Père qui est aux cieux, » a dit Jésus-Christ. La grâce s'est changée en la gloire, et ils jouissent de la vie, du bonheur, du repos, de la félicité même de Dieu.

2° Ils sont innombrables, mais à des degrés d'élévation différents. L'Église, les saints docteurs, nos plus illustres théologiens, nous ouvrent sur la composition et

(1) Hebr., I, 6.

l'harmonie du monde des anges les plus magnifiques perspectives.

Les anges sont tous réunis en *trois hiérarchies* sacrées, chaque hiérarchie comprenant elle-même trois différents ordres. *Première hiérarchie :* Séraphins, Chérubins, Trônes. *Seconde :* Dominations, Principautés, Puissances. *Troisième :* Vertus, Archanges, Anges.

Chacune de ces trois hiérarchies a son but, sa mission, sa fonction propre. Toutes ont pour destinée sublime de représenter quelque perfection de Dieu. — Les *Séraphins* représentent l'Amour, l'Esprit-Saint, Amour infini du Père et du Fils. — Les *Chérubins* représentent l'Intelligence, le Verbe; ils sont plus spécialement remplis de la science divine. — Les *Trônes* représentent la Majesté, la Sainteté, la Justice du Père. — Les *Dominations* représentent son souverain domaine et son invincible autorité sur toutes choses. — Les *Principautés* sont plus particulièrement les représentants de ses lois. — Les *Puissances* sont attachées à son règne. — Les *Vertus* participent à la force invincible de son opération. — Les *Archanges* sont les auxiliaires de sa Providence dans l'Église, dans les royaumes et les empires. Ils paraissent dans les grands événements. — Les *Anges* ont la même mission, mais auprès des individus (1).

3° Tel est l'ange que nous connaissons tous sous le nom cher et béni d'*Ange gardien.* Dieu, pour nous témoigner son paternel amour, pour montrer la valeur de notre âme, le prix de notre salut, et nous faire songer aux luttes terribles de l'épreuve, députe dès notre nais-

(1) Saint Denis l'Aréopagite, saint Grégoire le Grand, saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, etc.

sance auprès de chacun de nous un ange chargé de nous défendre et de nous guider.

Cet *ange gardien*, qui ne cesse de porter le ciel en lui-même partout où il va, nous accompagne durant notre vie entière, accomplit à notre mort sa plus nécessaire et sa plus efficace mission, et ne nous quitte que pour nous remettre entre les mains de Dieu, hélas! ou celles du démon.

Durant notre vie, ses services sont multiples, regardant à la fois l'âme et le corps. — Notre saint Ange nous *aide*. Il nous insinue continuellement des pensées salutaires, il fortifie notre volonté, et soutient nos bonnes résolutions. Parfois il fera naître le remords, et mettra dans notre cœur les larmes précieuses du repentir. Souvent il sait enflammer nos désirs du ciel, en même temps qu'il nous désenchante des vains plaisirs du monde. Figurons-nous l'ami le plus tendre, le conseiller le plus expérimenté et le plus sage, s'attachant à tous nos pas, surveillant toutes nos démarches, et s'efforçant de les tourner au bien. — Notre saint Ange nous *reprend*, nous adresse au fond de l'âme de pressants reproches. Parfois même, pour nous punir, il nous délaisse un instant, nous prive de son concours, nous laisse à nous-mêmes, jusqu'à ce que plus vigilants ou plus généreux, nous suivions mieux ses mystérieuses sollicitations. — Notre saint Ange nous *défend*. Mille fois plus fort que le démon qui s'acharne à nous faire tomber, notre Ange gardien déjoue ses pièges, atténue ses coups, découvre ses finesses infernales, et fait face à ses plus furieux assauts. — Notre saint Ange *implore* pour nous. Que de fois, quand il voit la patience divine fatiguée, la colère prête à fondre, la justice devenue inexorable, notre Ange gardien plaide nos causes les plus désespérées, et

arrache notre pardon par ses supplications ardentes! — Lui-même présente nos prières au Très-Haut auxquelles il joint ses propres prières. — Si rempli de sollicitude pour notre âme, ne croyons pas notre Ange gardien insensible et inattentif aux dangers de notre corps. Mille fois ce bon Ange nous a, à notre insu, sauvés des coups les plus mortels, des accidents les plus terribles. Sans son active surveillance quel enfant serait sauf? C'est cette protection de tous les instants que l'Écriture nous fait entendre : « Les Anges vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne vous brisiez à la pierre (1). »

C'est encore le bon Ange qui, après la mort, accompagne l'âme juste et la présente à Dieu. L'âme du pauvre Lazare, disait Jésus-Christ, « fut portée par les Anges. »

Gardons-nous donc d'oublier, plus encore de mépriser l'Ange que Dieu a placé près de nous. Nous devons à notre Ange gardien un amour tendre, un respect profond, une filiale confiance. — Nous lui devons surtout une docilité courageuse aux saintes résolutions qu'il nous inspire, et aux bons mouvements qu'il fait naître en nous.

III.

Les mauvais anges ou démons.

I. Si nous n'avions pas sur cette question des Anges les pleines lumières de la Révélation, une multitude de faits, dans l'histoire profane, nous resteraient inexplicables, et, dans la pratique ordinaire de la vie, beau-

(1) Psaume xc.

coup de phénomènes nous seraient d'effrayantes énigmes. Tous les peuples, civilisés ou barbares, ont cru aux *démons*, parce que tous ont constaté la présence et l'action malfaisante de ces esprits supérieurs, mais méchants et dégradés. — Presque tous les auteurs profanes font mention de ces interventions supra-naturelles. — Lorsque saint Paul nous retrace le rôle immense des démons dans la pratique de l'idolâtrie, il parle de faits dont toute la gentilité était témoin. — Impossible, de plus, de nier le fait de la *possession*, tant cette effroyable peine de l'homme, dominé et torturé par les esprits infernaux, a été fréquente dans la société païenne; tant elle l'est encore chez les peuples idolâtres. Pour mettre ces faits en doute, il faudrait récuser le témoignage humain et lui dénier toute force probante.

II. Or ce fait, la Révélation chrétienne l'établit formellement, et y jette les clartés les plus vives.

1. Tous les Anges ne sont pas restés fidèles à Dieu. Soit orgueil et volonté insensée de s'élever jusqu'à la perfection de Dieu, soit désir de régner seuls et sans maître, soit, comme nous l'avons vu, refus de reconnaître et d'adorer le Verbe incarné, Jésus-Christ : une partie des anges se révolta contre Dieu, se refusa obstinément au repentir (1), et fut foudroyée.

2. Dans cette chute, les mauvais anges tombèrent de l'état surnaturel et furent dépouillés de la grâce sancti-

(1) Voir Suarez, sur le temps du repentir laissé aux anges prévaricateurs.

fiante, ainsi que de tous les dons qui dépendent d'elle. Leur nature fut horriblement dégradée et tournée au mal, de telle sorte que ces misérables ne se délectent plus que dans le crime, ne cherchant et ne voulant que lui. L'erreur et le mensonge sont leurs délices; la haine leur nourriture et leur vie. — Leur supplice est cette dégradation elle-même, puis surtout et avant tout la privation de Dieu, l'éternelle damnation et la torture du feu de l'enfer.

3. Dieu, les employant à notre épreuve si nous sommes justes, à notre châtiment si nous sommes pécheurs, leur a laissé en partie les forces naturelles de l'intelligence. Le démon est d'une perspicacité prodigieuse et d'une astuce raffinée. Il sait se « transfigurer en ange de lumière. » Pur esprit, il nous demeure invisible; intelligence supérieure il trouve dans la science profonde de la nature, ou la prévision et le calcul de l'avenir, des moyens étonnants de jouer au prodige, et de séduire ses victimes. Il agit sur notre âme par toutes sortes de fascinations, sur nos sens en en troublant le calme et en y excitant le désordre; sur notre corps, quand Dieu le permet, pour en faire son jouet, son instrument et sa victime. — Nul doute que le démon n'intervienne activement dans toutes les haines qui enveloppent le Christ et l'Église, et ne se fasse comme l'âme des sociétés ténébreuses qui s'efforcent durant le cours des siècles de les anéantir. Bien des cruautés et des fureurs seraient inexplicables chez l'homme, si une perversité plus profonde ne se mêlait à la sienne.

4. Il nous est facile, d'après ces enseignements, de conclure à l'affreuse situation où nous met le péché mortel. Ce péché, en nous détachant de Dieu, nous livre au démon. Par notre péché nous lui sommes vendus; et

encore que la Miséricorde divine consente à atténuer les effets de cette épouvantable tyrannie, le démon ne laisse pas d'avoir sur notre volonté un empire désastreux. Hélas! qu'est-ce donc qu'être traîné jusqu'au cœur même de sa domination, dans cet enfer où rien n'arrête plus ses effroyables fureurs?

5. Quant aux âmes justes, tant qu'elles demeurent vigilantes et énergiques, elles ne doivent pas redouter cet ennemi. Outre qu'il ne pénètre plus en rien dans les secrets de l'ordre surnaturel, la vie entière du chrétien, ses prières, ses bonnes œuvres, les sacrements, le sang de la Rédemption qui le couvre, l'Eucharistie qui le revêt de Jésus-Christ, les pouvoirs de l'Église, tout l'épouvante et fait fuir ce lâche qui n'est fort que quand on se livre à lui. La victoire de Jésus-Christ l'a terrassé pour toujours et cette victoire est à nous, quand nous le voulons.

Dans tout ce qui précède nous avons, pour plus de clarté et de suite, pénétré dans le domaine de la divine Révélation. Nous avons fait ce que font parfois les géomètres qui s'appuient, par avance, sur des théorèmes non encore démontrés. — Rentrons maintenant dans notre trame logique. — Dieu existe, souverain Maître et Créateur du monde : l'homme est sa créature : entre le Maître et le sujet, la créature et le Créateur, l'enfant et le Père, doit-il y avoir des rapports et des liens? Ces liens pourraient-ils ne pas exister? En un mot, une *religion* est-elle essentielle et nécessaire? Notre raison, qui s'est élevée jusqu'à la connaissance de Dieu et de l'homme, va continuer à nous répondre.

CHAPITRE VI.

La Religion.

Quand nous aurons réfléchi à ce qu'est Dieu et à ce que nous sommes nous-mêmes, nous trouverons du même coup que rien n'est nécessaire comme la *Religion*, et nous pressentirons de suite ce qu'elle doit être et quel est son fond universel.

I.

Nécessité et nature de la Religion.

I. *Nécessité de la Religion.* — Connaître Dieu c'est connaître combien nécessaire est la religion.

1. Dieu, c'est l'*Être souverainement parfait.* Dieu, c'est la Beauté, la Bonté, la Sagesse infinies. Dieu, c'est le Souverain Bien. Réunissez par la pensée toutes les perfections, poussez ces perfections à l'infini : c'est Dieu même que vous venez de concevoir. — Dès lors comment échapper à l'admiration? Comment ne pas incliner son esprit et son cœur vers cet Être infiniment Beau, suave et grand? Comment ne pas aimer, ne pas louer, ne pas

adorer? — Notre cœur se penche vers toute image de la beauté; notre intelligence est avide du moindre rayon de la vérité. Notre enthousiasme s'allume et nous éclatons en transport à la plus rapide apparition du génie : comment refuser ces différents hommages à Celui qui est à la fois toute beauté, toute bonté, tout génie, toute grandeur?

Dieu est notre *Créateur et notre souverain Maître.* Impossible d'être plus à Dieu que nous le sommes. Un objet est à nous par cela seul que nous l'avons fait. Que sera-ce de Dieu qui a créé la matière même dont ensuite il a façonné toute son œuvre? Corps et âme nous venons de Dieu, et comme notre vie ne se conserve que par une création sans cesse continuée, nous sommes à Dieu, non-seulement par tous les endroits de notre être, mais par tous les moments de notre vie. — Que conclure, sinon que Dieu a des droits sur nous, et nous par conséquent des devoirs envers Lui?

Dieu est l'Être *souverainement bienfaisant.* Dieu ne me devait rien puisque je n'existais pas, que je n'avais aucune raison d'être ni aucun droit à la vie. Je n'étais rien : Dieu m'a fait devenir sublime et magnifique créature. Je n'avais rien : Dieu m'a comblé des biens du corps et des biens plus précieux de l'âme. « Il m'a couronné de gloire et d'honneur, et m'a établi sur tous les ouvrages de ses mains, » Roi du monde qu'il a pour moi tiré du néant. — Le mot nécessaire, essentiel, irrésistible n'est-il pas celui de la *reconnaissance?*

Dieu est la *fin dernière* de l'homme. L'homme n'a donc qu'un but, une destinée, un devoir, une œuvre : se réunir à Dieu, s'élever vers Dieu par l'hommage de son âme et celui de ses mains. La loi de la pesanteur, qui fait tomber la pierre est moins irrésistible que celle qui réunit à

Dieu les créatures intelligentes créées par Dieu, créées pour Dieu : comment me soustraire à l'obligation d'être à Lui et de le servir?

Dieu est l'*original* dont je suis moi-même la ressemblance et l'image. « Si une image pouvait sentir, s'il lui venait un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesserait de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle irait sans cesse se réunissant à lui. Nuit et jour, elle ne serait occupée que du désir de lui ressembler (1). » Mais qu'est-ce cela, sinon le fond même de la religion, qui nous unit à Dieu et nous fait pratiquer, dans les vertus diverses qu'elle nous suggère et nous impose, quelque chose des perfections de Dieu?

De plus, en nous créant et en nous comblant de ses biens, Dieu nous a prévenus. Les premiers pas sont de lui, et il ne nous reste plus qu'à répondre à de divines avances. Quelle raison assez obscurcie, quel cœur assez mort dénieront à Dieu d'aussi essentiels et d'aussi imprescriptibles devoirs?

Enfin, qui peut se flatter d'une innocence perpétuelle et absolue en face de la Divinité? Qui osera dire : Je n'ai jamais ni en rien offensé Dieu? Tout au contraire, le genre humain, dans tous les siècles, s'est senti et déclaré coupable, et s'efforce d'apaiser le juste courroux du Ciel. — Or, apaiser Dieu par la supplication, le repentir, le sacrifice; tomber à ses genoux en suppliant, c'est là toute la *religion*. La Religion est donc une nécessité.

2. Connaître l'homme, c'est connaître aussi combien nécessaire est la religion.

Sans raisonner, nous pourrions nous en tenir à l'expé-

(1) Bossuet, *Méditations*, dernière semaine, 38e jour.

rience du genre humain. Partout et toujours nous trouvons l'homme naturellement religieux. Je ne nie pas que l'homme, par ses vices, le matérialisme de toute sa vie, ne parvienne à étouffer momentanément en lui le besoin religieux; on pourra même voir une société, presqu'entière prise un moment du mal de l'irréligion, mais ce n'est là qu'une exception qui, par son désordre même, confirme la règle. Tous les peuples, tous les siècles ont été religieux. Un païen a écrit : « On bâtirait plus aisément une cité dans les airs qu'on ne ferait un État sans croyance ni religion (1). »

Créé avec des aspirations et des besoins infinis, l'homme n'en trouve la satiété qu'en Dieu seul, le Bien infini. Or, la religion est précisément le lien qui rattache, ici-bas, l'homme à Dieu.

L'homme est tourmenté du besoin de *savoir*, et tant qu'il reste sur la terre, l'obscurité l'environne, rien ne répond à ses questions désespérées, tout est énigme dans son existence. Or, ce manque de vérité, d'où lui vient-il, si ce n'est d'un divorce avec Dieu? Dieu enlevé, tout est problème insoluble, et l'homme ne sait plus ni d'où il vient, ni où il va, ni comment il lui convient de vivre. L'homme au contraire est en paix quand, par la vérité religieuse, il se voit dans la lumière et la vérité qui naissent essentiellement de Dieu.

L'homme est seul. L'homme porte au cœur la tristesse de l'exil et le désespoir du délaissement. Autour de lui tout le trahit et l'abandonne; les biens qu'il croyait posséder, les êtres qu'il croyait pouvoir chérir s'en vont et le laissent. Où se fixera le cœur humain s'il ne jette

(1) Plutarque.

dans le sol éternel son ancre de salut, s'il ne se rattache à Dieu par la religion?

Enfin si le sentiment de la justice et l'obligation de la vertu sont profondément enracinés dans la conscience, si l'homme sait la laideur du vice et la nécessité de la vertu : il lui faut plus encore, il lui faut la force d'accomplir ce bien et de fuir ce mal. Or l'irréligion et le vice sont choses parallèles, et, disait un ancien : « Les villes et les sociétés les plus religieuses ont toujours été les plus sages et les plus vigoureuses; les siècles religieux ont toujours été les siècles du génie (1). »

3. Les *faits* confirment toutes ces thèses. Ainsi que nous le disions plus haut, le genre humain se montre à nous toujours et partout religieux. Les sociétés antiques, au travers des erreurs et des vices qui les rongent, gardent sans affaiblissement le sentiment religieux. La religion se mêle à leur vie entière et consacre tous les monuments de leur histoire. L'Orient est religieux; la Grèce et Rome le furent dans leurs plus beaux siècles; les Barbares apportaient à Rome victorieuse les emblèmes de leur religion; pas un peuple qui ne tombe aux pieds de la Divinité. Preuve sans réplique que la religion est aussi intime et aussi nécessaire à l'homme que le pain qu'il mange et l'air qu'il respire.

4. D'ailleurs comment l'homme resterait-il muet et insensible quand l'univers retentit tout entier des louanges du Créateur? « Reconnaître et confesser Dieu, ou, ce qui est la même chose, pratiquer la religion, telle est la loi fondamentale de tous les esprits, loi émanée de Dieu, fondée sur son essence même, inséparable de sa divine nature, loi qui règne sur l'univers et qui se ré-

(1) Xénophon.

vèle jusque dans la nature aveugle et inconsciente. Car la nature inconsciente, qu'est-ce autre chose qu'un temple où éclate partout la pensée de l'Éternel, cantique muet que l'armée des étoiles chante en l'honneur de Dieu son chef. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les œuvres de ses mains (1). »

II. *Nature de la Religion. Religion naturelle.* — Impossible à l'homme, sous peine de trahir Dieu et de se trahir soi-même, de se soustraire au devoir de la *Religion.* Mais que sera cette religion?

Il est clair que s'il plaît à Dieu de nous en tracer lui-même l'ensemble et les détails, de nous donner une *religion révélée,* nous n'aurons qu'à nous soumettre et à bénir notre Créateur de ce nouveau bienfait. — Mais ici nous ne parlons encore que de la religion purement *naturelle,* c'est-à-dire celle à laquelle notre raison peut s'élever comme elle s'élève à la connaissance même de Dieu.

1. Que sera cette religion? Quel en sera le fond et quelles les obligations essentielles? — Nous comprenons tout d'abord que nous devons donner à Dieu l'hommage de notre intelligence. Nous devons adorer Dieu, le reconnaître comme Souverain Seigneur, comme Être infini et parfait. — Dieu s'approchant de nous, condescendant jusqu'à nous, notre premier devoir est de l'adorer, de l'aimer, de le servir. Toute religion rattachant l'homme à Dieu, le fini à l'Infini, l'atome à l'Immensité, cette immensité

(1) Hettinger, *Apologétique.*

restera toujours par mille côtés incompréhensible à l'atome. De là le mystère, la vérité divine inaccessible à l'intelligence trop étroite de l'homme, le mystère que nous retrouvons partout et qui donne lieu à notre premier hommage religieux, la Foi.

2. Après le dogme à croire viendra la *morale* à pratiquer. Après l'adhésion de son intelligence, l'homme par la religion donnera à Dieu l'adhésion de sa volonté. Il obéira. Toute religion aura des préceptes, et ces préceptes aboutiront tous à perfectionner l'homme, à le rendre « parfait comme son Père céleste est parfait, » à lui imprimer la ressemblance du Dieu qu'il honore, à le rendre, par son obéissance, par ses généreux abandons, ses sacrifices, ses luttes, agréable à ce Dieu.

3. Après la foi et l'obéissance viendra le *culte*. L'homme adorera son Dieu, l'implorera, le servira, lui construira des temples, des lieux de prières, instituera des fêtes, des solennités triomphales; il exprimera par le chant l'intensité et l'enthousiasme de son adoration, de sa reconnaissance et de son amour.

Faisant tout cela avec conviction, avec les vrais sentiments de l'adorateur et du suppliant, son culte sera par cela même *intérieur*.

Mais l'intime ne peut suffire : l'homme est corps, l'homme est tributaire des choses sensibles. L'homme est société et doit à son Créateur un culte social. Enfin l'homme est l'interprète et l'organe de la nature, il est comme le Pontife de l'univers.

Le culte sera donc à la fois *extérieur* et *public*.

Extérieur. Il le faut pour Dieu, pour l'homme, pour la société. — Pour Dieu. L'ange qui est pur esprit doit à Dieu un hommage spirituel et dégagé des sens. Mais l'homme est corps en même temps qu'intelligence : à quel titre ce

corps se soustrairait-il à la dépendance de Dieu? Pourquoi le mutisme de ce révolté? Je prie Dieu au fond de mon âme, dit cet homme. Très bien : mais que fera donc ton corps pour témoigner sa soumission et son culte au Créateur? — D'ailleurs, il le faut à l'homme lui-même. L'homme ne reste jamais immobile et muet en ce qui le touche vivement. L'homme fait intervenir son corps dans tous les devoirs qu'il rend à ses semblables. La simple politesse l'emploie comme son indispensable auxiliaire. Enfin, le voulût-il, l'homme ne peut rester dans les hauteurs d'un culte tout spirituel; il doit forcément et très vite descendre dans la région des sens. Il lui faut, il lui a toujours fallu, des temples, des cérémonies, des chants sacrés, un sacerdoce, des pratiques saintes, des oblations, des actes sacrificatoires. Et là où ce culte extérieur se tait et s'immobilise, la religion du cœur s'évanouit.

De plus, l'homme est, au milieu de la création, le pontife de cette création, il doit lui prêter son intelligence et son cœur, il doit l'appeler à lui et la présenter toute entière à son Créateur. Or dans le culte extérieur, dans tous les temps et chez tous les peuples, le culte public a abouti à cette mystérieuse mission. Tous les êtres s'unissent à l'homme dans le ministère extérieur du culte. L'eau, le feu, la pierre, le bois, le bronze, le ciel, les terres et les océans, tous les êtres apportent leur tribut et se mêlent aux hommages de l'homme leur Pontife et leur Roi. — Dès que l'homme se retire du culte extérieur, il trahit la société entière.

Car le culte doit être *public*. L'homme étant société est tenu à des hommages publics envers le Très-Haut. — Le culte n'atteint sa grandeur et son éclat que lorsqu'il est devenu un culte public, réunissant le peuple entier et l'inclinant majestueusement dans la prière. — Le sen-

timent religieux se développe et s'alimente surtout dans les cérémonies publiques, l'isolement est pour la religion comme pour tout le reste une cause de dépérissement et de mort. La désertion des cérémonies saintes n'est-elle pas pour une multitude d'hommes en France, à l'heure qu'il est, la cause la plus active de leur indifférence religieuse? Quand cette même France en 93 ferma ses temples, étouffa la voix du culte et fit mourir ses prêtres, elle était en pleine sanglante Terreur, dans le désordre, le crime et le sang.

II.

Crime et désastre de l'indifférence religieuse.

De ce qui précède nous conclurons aisément à l'impiété, la fausseté, le désastre de l'*indifférence religieuse*.

1. Elle est une *impiété :* la plus complète impiété envers Dieu, car elle implique le mépris. L'Écriture dit quelque part : « Quand l'impie touche le fond de l'abîme, il *méprise*. » Tel est l'indifférent. Le Dieu que le ciel et la terre adorent, que les anges servent en tremblant, dont toutes les créatures chantent la gloire, le Dieu qui est toute Puissance, toute Perfection, toute Majesté, ce Dieu infiniment grand et saint, l'indifférent le méprise assez pour ne plus même prendre garde à lui. Les démons de l'enfer « croient et tremblent, » et jusque dans leurs blasphèmes témoignent de la terreur que Dieu leur inspire. Sur la terre, quand l'homme vicieux conserve encore une étincelle de foi, il rugit contre le Dieu qu'il redoute, et la guerre qu'il lui fait devient un dernier hommage. —

Pire que tous, l'*indifférent* méprise assez Dieu pour n'en plus prendre souci. Dieu l'aime-t-il? Dieu répand-il sur lui ses bienfaits? Dieu l'appelle-t-il à la béatitude et à la gloire? Dieu lui a-t-il envoyé un Sauveur? Dieu, si son amour est trop longtemps méprisé, n'allume-t-il pas le feu d'une implacable vengeance? Qu'importe à l'indifférent! L'indifférent hausse les épaules devant ces minuties et passe son chemin. Tel est le crime de l'indifférence.

2. Elle est de plus une *erreur*. Les raisons sur lesquelles l'indifférent essaye d'appuyer son abstention impie et criminelle sont autant d'erreurs.

Il dit avec l'impie Voltaire :

> Soyez juste, il suffit; le reste est arbitraire.

Le reste! Mais c'est tout l'homme; toute sa mission, sa raison d'être, sa grandeur, sa sécurité, son espérance. Le reste! C'est d'aimer, d'adorer, de servir Dieu; c'est-à-dire de fournir la seule carrière méritoire et féconde, de pratiquer la seule justice source de toutes les autres, et de donner aux devoirs la seule base vraie et résistante.

Que si l'indifférent se retranche dans je ne sais quel culte intime de sa façon, disons-lui d'abord qu'il ment; car s'il déserte la religion véritable, ce n'est pas pour se donner le labeur d'en créer une autre à son usage. La même indifférence qui le tient éloigné de la religion des autres, l'empêche d'en suivre une qui soit à lui. — Mais de plus, comment sait-il qu'il est libre de se créer cette religion particulière? De quel droit, dans une question qui regarde Dieu et Dieu seul, ne s'en remet-il qu'à lui-même? Que sait-il si Dieu, comme il est trop naturel, ne lui prescrit pas la manière dont il entend être honoré et servi par sa créature? Quoi! le monde, la

société, les hautes charges, la cour, de simples administrations auront leur cérémonial déterminé, et Dieu n'aura pas droit au sien!

Reste à l'indifférent un dernier prétexte aussi ruineux que les précédents : *toutes les religions sont bonnes*, et libre à chacun de rester dans celle où il est né. — C'est d'abord une assertion sans preuve. Car il faut savoir avant tout si Dieu lui-même n'a pas établi une religion, la seule par conséquent qu'il faille suivre dès qu'on la connaît. En face de mille faux billets de banque, le seul vrai billet est valable. Avec les mille autres, qu'auriez-vous que la ruine dans votre main? — De plus, aucune erreur n'est aussi manifeste que l'égalité de toutes les religions. Il en est de visiblement absurdes; d'autres sont des écoles de vices; d'autres sont fondées sur la force brutale du glaive; d'autres sont des tronçons séparés et des rameaux brisés et morts. Ces religions sont contradictoires, l'une blasphème ce que l'autre adore; Dieu est par elles soumis à toutes les fluctuations du oui et du non. Quoi! Dieu qui est l'Ordre, l'Harmonie, la Sagesse, Dieu trouve sa gloire dans ce chaos! Lui qui n'a pu souffrir le désordre dans la création matérielle, mais y a tout déposé « avec poids, nombre et mesure, » Lui se plaît au désarroi des intelligences et trouve digne que dans la religion, qui est la chose la plus sacrée et la plus divine, tout soit contradiction, mélange, opposition, chaos!

Non, tel n'est pas le Dieu véritable, Celui qui a tout créé pour sa gloire, prétend être servi par ses créatures. Et si à la religion naturelle dont tout homme porte en soi les notions essentielles, il lui a plu d'ajouter une religion révélée; s'il a prescrit ce que l'homme doit croire, pratiquer, espérer; s'il a Lui-même apporté à la

terre le dogme, la morale, la prière et le sacrifice; l'homme n'a plus qu'un devoir, la soumission; une espérance, celle que lui donne l'accomplissement fidèle et actif des volontés de son Dieu.

3. L'indifférence est enfin un *désastre* pour qui s'en rend coupable.

Tout d'abord l'homme déchoit du rang élevé que l'Ordonnateur des choses lui avait assigné dans la création. Il en était le roi et devait en être la gloire; par l'indifférence, il laisse cette dignité, il descend de ce trône; la création entière le méprise, ne reconnaissant plus en lui « l'image et la gloire de Dieu (1). » Le voici devenu un être inutile; et fût-il le maître de vastes royaumes, ce n'est plus qu'un inconnu que le ciel et la terre dédaigneront.

Sans la vie religieuse, l'homme demeure sans force contre ses passions. Les habiletés du vice et la complaisance du monde pourront lui laisser son titre d'honnête homme, mais derrière ce titre les passions sont indomptables et les ruines resteront accumulées.

En troisième lieu, l'indifférence religieuse livre l'homme sans ressources à toutes les tortures du malheur. Aussi longtemps que la fortune lui a souri, l'homme a pu faire fi des espérances divines : dans l'adversité elles seules sauront sécher ses larmes, rasséréner son cœur, ramener la joie et chasser la nuit terrible de son désespoir.

Enfin l'indifférence, que très justement nous avons appelée le *mépris* de Dieu, prépare au coupable d'effroyables représailles. « Mes frères, disait saint Paul, ne vous y trompez pas, ce n'est pas impunément qu'on se moque de Dieu. » Or, c'est ce que l'indifférent n'a

(1) Saint Paul, I Corinth., XI, 7.

cessé de faire : il s'est joué de Dieu, du Christ, du Sang divin, de la Rédemption toute entière, de la grâce, de la vérité, des promesses, des menaces, de l'amour, de la colère, de tout enfin. Il lui reste d'expérimenter éternellement que la religion n'est pas une farce, ni Dieu un mythe, ni l'enfer une invention. Il saura qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (1).

---

(1) Saint Paul, aux Hébreux, x, 31.

CHAPITRE VII.

La Révélation.

« *Dieu, qui en de nombreuses occasions diverses et de diverses manières avait parlé jadis à nos pères par les Prophètes, nous a, dans ces derniers temps, parlé par son propre Fils* (1). »

Ces mots de saint Paul ne sont pas seulement la profession de foi du catholique, ils ne sortent pas seulement des lèvres de l'innombrable multitude des croyants, qui, depuis dix-huit siècles, ont rempli le monde et formé presque à eux seuls la trame de l'histoire. — Avant eux tout un peuple, prodigieux dans sa vie, sa constitution, ses lois, son culte, n'a cessé d'en répéter la première partie. — Telles sont les traces de Dieu dans le monde, tel est l'éclat de sa voix, telle est l'empreinte qu'a laissé partout sa révélation, que rien sans elle ne se comprend plus. Non : l'étude sérieuse et profonde de l'histoire cesse d'être possible à qui nierait le fait d'une divine révélation. Non-seulement le peuple juif n'est compréhensible que par ce fait; non-seulement les innombrables

(1) Hébreux, I, 1.

générations chrétiennes ne trouvent que dans la révélation la vie et le mouvement, mais, débordant encore de ces limites déjà si vastes, la lumière divine s'est répandue même dans les régions étrangères, et nous en retrouvons partout les reflets, de l'Orient à l'Occident, des solitudes glacées du Nord jusque sous le soleil torride du Midi, « et pas un seul peuple n'a pu échapper à ces divines illuminations (1). »

I.

Possibilité d'une révélation.

Devant le fait de cette révélation que nous retrouvons partout inébranlable, nous attarderons-nous à nous poser la question de sa *possibilité?* Question étrange, que l'effronterie des déistes a pu rendre nécessaire, mais qui n'en reste pas moins naïve à force de contenir en elle-même sa solution.

Demander si une révélation est possible, c'est-à-dire si Dieu *peut* parler à ses créatures raisonnables, c'est demander si une intelligence peut se faire entendre d'une autre intelligence, si un maître peut instruire un élève, si un père condescend à parler à ses fils. C'est demander si Dieu *peut* ce que peuvent les derniers d'entre les êtres intelligents. Lui qui nous a fait créatures intelligentes, ne pourrait nous enseigner! Lui, dont nous sommes nécessairement les sujets et les serviteurs, ne pourrait nous promulguer des préceptes! Lui, dont la science est infinie,

(1) Psaume XVIII, 7.

ne pourrait surpasser la nôtre en des révélations mystérieuses sans doute, mais dont l'éclat même nous est précieux, tout en nous restant inaccessible? Est-ce que poser de telles questions ce n'est pas les résoudre?

Dieu peut nous révéler des *dogmes*, des vérités à croire. Or, tantôt les vérités s'abaisseront à notre niveau, nous les pourrons parfaitement comprendre, et elles seront pour notre intelligence et notre cœur autant de délicieuses illuminations. — D'autres fois aussi nous sentirons, dans les vérités enseignées, l'infini de l'intelligence divine; nous devrons croire Dieu sur parole sans pouvoir saisir ce qu'il daigne nous révéler. Mais quoi! cet incompréhensible lui-même sera la marque naturelle et nécessaire d'un enseignement divin. C'est à cette profondeur, à ces insondables abîmes que nous reconnaîtrons qu'un Dieu parle et nous instruit. — Sans doute jamais ces dernières vérités révélées ne seront *contraires* à la raison, mais elles lui seront toujours supérieures et inaccessibles. Et nous, pour qui la nature garde déjà d'impénétrables secrets, nous qui ne trouvons que mystères, obscurités impénétrables jusque dans la germination d'un grain de blé, nous serons loin de nous étonner des mystères contenus dans la révélation divine. Cette foi, qui est la base de toute science humaine, nous étonnerons-nous de la retrouver dans la science de Dieu? Avant de comprendre par nous-mêmes, nous devons, en mille occasions, nous en rapporter à autrui, et il serait insensé de ne pas le faire : renierons-nous assez notre raison pour refuser cette adhésion, alors que celui qui nous parle est un Dieu? — De cette adhésion de la foi nous ferons un hommage de dépendance au Dieu qui nous parle. De ces mystères, en les étudiant et en cherchant à nous en pénétrer, nous ferons le plus noble

et le plus grandiose exercice de notre raison (1). Nous ne serons jamais plus des êtres raisonnables que quand nous appliquerons notre raison aux enseignements d'un Dieu, fussent-ils mystérieux et impénétrables. — Que Dieu nous enseigne des vérités accessibles à la raison, ou que ces vérités soient d'un ordre suprarationnel, Dieu ne fait qu'user du premier et du plus naturel de ses droits. — Prétendre que Dieu s'abaisse est insensé. Si Dieu ne s'est pas abaissé en créant l'homme, comment s'abaisserait-il en s'occupant de lui et en s'entretenant avec lui?

Dieu qui révèle des dogmes à croire peut aussi révéler des *préceptes* à pratiquer. Dieu donne à l'homme les préceptes *naturels*, ceux dont l'observance est rigoureuse pour que l'homme se conserve dans les conditions de sa création. Aussi ces préceptes sont-ils universels et immuables. — Mais Dieu, pour affirmer davantage son domaine souverain, et procurer à l'homme plus de mérite dans une obéissance plus multiple et un perfectionnement plus complet, Dieu peut lui révéler des préceptes *positifs*. Ces préceptes varieront selon les temps et les peuples, et seront comme le couronnement de la loi naturelle.

De ce que la *loi naturelle* est gravée au cœur de chaque homme, peut-on conclure à l'inutilité de sa proclamation? Non, car qui ne sait combien l'homme est négligent et oublieux? Hélas! avec quelle facilité déplorable ses

---

(1) « La raison éclairée par la foi peut, en cherchant avec soin, piété et modération, acquérir, non sans fruit, quelque intelligence des mystères, soit par leur analogie avec les choses qu'elle connaît naturellement, soit par la connexion des mystères eux-mêmes entre eux et avec la fin dernière de l'homme; jamais cependant elle ne devient capable de les pénétrer comme les vérités qui constituent son propre domaine. » Concile du Vatican, *De fide catholica,* cap. IV.

passions arrachent et brisent au dedans de lui ces tables de la loi? La promulgation divine sauvera ces préceptes de l'obscurcissement et de la mutilation.

Quant aux préceptes *positifs*, il est aisé de voir combien heureusement ils précisent, complètent, mettent en relief les articles de la loi naturelle. L'histoire montre les prodiges de vertus accomplis là où les préceptes positifs se sont surajoutés à la loi naturelle, et au contraire à quels monstrueux excès, à quelle dégradation effroyable aboutissent l'idolâtrie et l'impiété qui ne gardent que cette loi.

La Révélation est *possible* : Dieu pouvait parler à l'homme. Ajoutons que cette Révélation était *nécessaire*.

II.

Nécessité d'une Révélation.

Dieu assurément pouvait parler à l'homme, sa créature raisonnable, faite pour entendre sa voix, recevoir ses préceptes, accepter ses vérités transcendantes, et trouver à ce divin et adorable contact sa dernière et sa plus éminente perfection.

Mais Dieu le *devait-il?*

Par ce mot nous n'entendons certes pas nécessiter Dieu. Dieu, qui était libre de créer, était libre de placer ses créatures à tel rang, à telle distance, en tel éloignement qu'il lui plaisait. L'homme ne peut pas plus demander compte à Dieu du fait que de l'absence de Révélation.

Voici le sens unique de la question. Connaissant Dieu, sa sagesse, sa bonté infinie, sa paternelle sollicitude

pour l'homme, croirons-nous qu'il laisse l'homme sans Révélation, alors que cette Révélation est *urgente*, pour l'homme ; alors que sur Dieu lui-même elle fera rejaillir une incomparable gloire? La Révélation est-elle *urgente?* A-t-elle été d'une *splendeur* digne de Dieu? — Si oui, tenons pour assuré qu'elle existe.

I. *La Révélation envisagée par rapport à l'homme.* — Rien ne nous en démontre l'urgence comme le spectacle que nous offre le monde païen, effroyablement dégradé, malgré les lumières de sa raison et le dictamen de sa conscience.

Nier la raison naturelle et sa force à nous élever à l'idée de Dieu, de justice, de culte, de récompense, de châtiment, etc., serait une erreur grave et un grave danger. — Mais de ce que l'homme ait pu, ne concluons pas à l'inutilité d'un secours supérieur.

Ces forces naturelles de l'homme se sont trouvées vaincues et foulées par des adversaires victorieux. Tel est le fait, fait immense, fait douloureux, qui remplit toute l'antiquité païenne, qui reparaît dans nos sociétés modernes aussitôt qu'elles répudient la Révélation. 1° Ce fait, constatons-le; 2° puis, avec saint Thomas, raisonnons-le.

1. C'est la *foule* d'abord, c'est-à-dire la presque totalité du genre humain; puis ce sont les *philosophes,* l'élite de la sagesse et du savoir, dont nous devons tour à tour constater la désastreuse impuissance.

La *foule* nous sera vite connue. Nous la trouvons aux pieds de divinités vicieuses, immondes, cruelles. Les

dieux du paganisme sont les vices même de l'homme personnifiés et adorés. Dans les plus brillantes époques de la civilisation grecque et romaine, un culte le plus monstrueux fait le fond des hommages que Dieu peut désormais recevoir de la terre. « Tout était Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu lui-même, et l'univers n'était plus qu'un temple d'idoles. » Et quelles idoles! non-seulement le bois, la pierre, l'eau, le feu, les astres, les tyrans mis au tombeau, les derniers des misérables, mais les bêtes les plus répugnantes, les serpents, les singes, etc. Voilà Dieu! Et voici aux pieds de cette divinité, le monde entier qui se prosterne.

La conscience est déformée comme la religion; elle suit le culte dans la même fange et dans le même sang. La plus brutale volupté est devenue la règle commune, et une cruauté sans nom envahit à sa suite toutes les classes et tous les peuples. Les êtres faibles, l'enfant, la femme, le vieillard, le pauvre, l'estropié, l'étranger, le vaincu ne sont plus que des victimes condamnées sans refuge, sans défense, sans pitié, sans scrupule, aux tortures, à l'infamie, à la mort. L'enfant difforme ou maladif n'est qu'un fardeau dont on se décharge : on l'expose et il meurt. Le vieillard, cette chose devenue sacrée par le Christ, est, dans le paganisme, voué comme l'enfant au mépris, à l'abandon et à la mort. — Que dire de la femme? Comment peindre sa misère et son abjection? Elle n'est qu'une *chose* dont on trafique, qu'on change, qu'on délaisse, qu'on souille, qu'on opprime, à laquelle on enlève tout droit, toute prérogative, et que l'on peut torturer à l'aise. — Telle est la société libre. Au-dessous d'elle, formant les deux tiers de la société, gisent dans une abjection sans nom les *esclaves*. L'esclave antique est traité comme jamais bêtes de somme

ne le furent. Le torturer, le mutiler, le tuer, sont des choses indifférentes, que l'on accorde au plus léger caprice du maître. A Sparte, on les réunit en troupeau, et la jeunesse armée se rue sur eux pour leur donner une chasse sanglante. A Rome, ils pourrissent dans l'Ergastulum, et s'ils deviennent dangereux, on les massacre par milliers. — Le vaincu, le prisonnier, sont réservés aux tueries du cirque : dans une seule fête publique, un Romain opulent en fait périr dix mille et plus. Et c'est le jeu ordinaire, le cours naturel des choses; pas une plainte, pas même un étonnement : le métier de ces multitudes est d'égayer de leur agonie sanglante les réjouissances du peuple ou les fêtes des particuliers.

Détail plus monstrueux encore : ces atrocités trouvent les lois ou muettes ou complices, et souvent ce sont les lois elles-mêmes qui en font l'abominable prescription.

Saint Paul, qu'appuient beaucoup d'auteurs païens, nous montre la société entière vouée au culte du démon; menée par lui comme un bétail inconscient aux plus effroyables pratiques de superstition et de théurgie. Non-seulement le vrai Dieu n'est plus connu ni servi; non-seulement la conscience est foulée et la morale étouffée dans un océan de vices, mais le démon lui-même remplace partout le Dieu véritable que la raison humaine ne veut plus reconnaître et adorer.

Telle était la foule. Mais la foule possédait au milieu d'elle une aristocratie du savoir et de l'intelligence. Nous trouvons dans l'antiquité païenne des esprits de première force, des génies dont les éclairs nous étonnent encore et nous arrachent l'admiration : un Platon, un Aristote, un Socrate. Derrière eux, toute la troupe des philosophes, qui pensent, qui étudient, qui ont mission d'apprendre la vérité et de la communiquer aux autres. —

Or, les philosophes ont-ils pu illuminer la société antique? Ont-ils su y maintenir la notion et le culte du vrai Dieu? Ont-ils sauvé la conscience du grand naufrage où elle périssait? La raison humaine, en un mot, a-t-elle pu se passer d'une révélation divine?

Rien n'est triste et honteux comme le spectacle qu'offre la troupe de ces philosophes dont la mission devait être d'éclairer les autres.

Après leurs plus belles inspirations sur Dieu, nous les voyons à la fin chanceler, perdre pied, et tomber dans l'incertitude. Ils ne savent pas, ils déclarent n'être plus assurés de rien. « Un Dieu seul, dit Cicéron, peut reconnaître laquelle des théories philosophiques est la vraie (1). » Et encore : Voilà « ce que j'ai à vous dire de la divinité; non pas que je veuille nier son existence, mais pour que vous puissiez juger quelles obscurités impénétrables entourent cette question. » Pour les platoniciens, Dieu doit être de forme ronde. Pour Thalès, Dieu est une intelligence unie à l'eau. Anaximande fait la divinité comme les hommes. Anaximène déclare que Dieu n'est rien autre que l'air. Pour le Crotoniate, Dieu c'est le soleil, la lune, les astres. Pour Pythagore, Dieu c'est le monde entier; pour Empédocle, ce sont les quatre éléments. « Rien, dit encore Cicéron, ne peut donner une idée des variations d'Aristote sur Dieu et son essence. » Zénon fit Dieu, tour à tour, l'air, les astres, les années et les mois. — Voilà où en était venue la raison humaine sur la première et la plus fondamentale des questions! « Il n'y a pas, dit Cicéron, d'absurdité si énorme qui n'ait été crue et professée par quelque philosophe (2). »

---

(1) *De natur. Deor.*
(2) *De Divi,* II, 58.

D'ailleurs un obstacle invincible à leur orthodoxie religieuse était leur vie désordonnée, et le mépris auquel cette vie les vouait aux yeux de la foule. Corrompus et corrupteurs, les voluptés les plus innomables étaient les leurs, et leur ignominie n'avait d'égal que leur orgueil et leur cupidité.

Puis, comment eussent-ils pu même éclairer, instruire la foule, quand leur lâcheté les empêchait de répudier les impiétés extravagantes du vulgaire? Persuadés de l'inanité des dieux du paganisme, ils sacrifiaient à ces dieux; convaincus de la sacrilège folie du culte païen, ils se donnaient comme les fidèles de ce culte (1).

Enfin eussent-ils été chastes, probes, vertueux et héroïques, ils faisaient avant tout profession de dédaigner la foule, de fuir le vulgaire et de former une étroite famille de sages et de savants. L'idée d'*évangéliser* ne vint à aucun d'eux. « S'il est difficile, disait Platon, de trouver le Créateur de l'univers, il est impossible de le faire connaître à tous (2). » « La sagesse, dit un autre, va au petit nombre et fuit la multitude (3). »

Concluons. Eussent-ils connu la vérité, ils eussent refusé d'en enrichir le monde. Mais cette vérité même « s'évanouit, » c'est l'admirable mot de saint Paul, au milieu de leurs orgueilleuses et stériles investigations. Un cri s'échappe de l'âme des plus sages et des plus sincères : ils confessent que UN DIEU SEUL PEUT INSTRUIRE L'HUMANITÉ (4).

---

(1) Cicéron, *De Leg.*, II, 10, 12; — Platon, *De Rép.*, IV, v; — Socrate, *Men.*, I, 3; — Xénophon, *Apolog.*, XXIV.

(2) Tim.

(3) Cic., *De natur. Deor.*

(4) « Platon, dans ses *Dialogues*. »

2. Certes ce qui précède plaide déjà bien victorieusement en faveur de la nécessité d'une révélation divine : achevons de nous convaincre de cette nécessité.

La question véritable n'est pas de savoir si certains esprits privilégiés auraient pu parvenir naturellement aux vérités religieuses, la question est celle-ci : tous pouvaient-ils, sans la révélation, y parvenir? Non, c'eût été impossible, répond saint Thomas : — un très petit nombre d'hommes fût parvenu à la connaissance de Dieu. — 1° Parce que le vulgaire manque d'une intelligence assez élevée et assez puissante. 2° Parce que la foule est forcément courbée vers les travaux d'où elle tire sa subsistance quotidienne. 3° Parce que la connaissance de Dieu suppose toute une longue carrière d'investigations, de recherches, de méditations, dont la foule est incapable. 4° Parce que, dans l'homme, les lumières intellectuelles sont sans cesse obscurcies par les passions. 5° Parce que, même après avoir triomphé des précédents obstacles, l'homme ne pourrait échapper aux fluctuations de l'incertitude (1).

Conclusion dernière. « Il fallut donc, dit saint Thomas, que, par le moyen d'une révélation et avec une certitude absolue, la vérité sur Dieu et les choses divines fût apprise aux hommes. »

Suppposez maintenant que Dieu, prenant en pitié cette dégradation et cette impuissance où il trouve sa créature, vienne à elle, lui parle, l'instruise, la fixe sur toutes les questions qu'il lui importe de savoir. Quelle sécurité! Quelle paix lumineuse! Quel repos pour l'intelligence et pour le cœur! — Cette parole sera toute d'*autorité :* par conséquent plus d'hésitation possible, plus de

(1) S. Thom. *contra Gentiles,* lib. I, cap. IV.

recul ni d'écart. — Cette parole sera toute de *clarté* : donc l'humanité entière y puisera d'égales lumières; le savant creusera cet abîme sans l'épuiser, et l'ignorant s'abreuvera avec une égale abondance à ces divines eaux. — Cette parole sera toute d'*immutabilité;* l'homme échappera à ce douloureux tumulte des systèmes succédant aux systèmes, des affirmations s'écroulant sur des affirmations contraires. — Cette parole sera toute de *sainteté;* elle viendra de la Sainteté infinie, elle aura, pour relever, purifier, soutenir l'homme une force et une onction que la terre ne lui eût jamais données (1). — Enfin cette parole sera toute de *plénitude.* Tout ce que l'homme a besoin de savoir sera écrit et aucune obscurité ne restera dans les redoutables questions que l'esprit humain se posait dans l'impuissance et le désespoir.

II. *La Révélation par rapport à Dieu.* — La Révélation, œuvre de miséricorde, sera aussi une œuvre de *gloire.* Mesurez l'effet prodigieux de la Révélation. Par elle l'homme est désormais fixé avec une inébranlable sécurité dans les vérités naturelles, où, en fait, nous l'avons tout à l'heure trouvé impuissant et égaré. — Mais ce n'est là que le début d'une œuvre grandiose. La Révélation transporte l'homme dans un monde inconnu et supérieur. Elle est pour l'homme une création nouvelle, divine, immense, d'une incomparable splendeur. C'est Dieu lui-même qui se découvre, c'est la sphère infinie

(1) Nous avons développé ces idées dans notre ouvrage : *les Psaumes étudiés,* etc., t. I.

des vérités divines qui s'illumine au regard surhumain de la foi.

Et qu'arrive-t-il lorsque, par la Révélation, l'homme connaît Dieu tel qu'il est, et, en Dieu toutes les vérités supérieures? « L'homme, dit saint Paul, en contemplant la lumière, devient lui-même lumière dans le Seigneur(1). » Une équation magnifique fait de lui et de Dieu « un même esprit. »

Et le reste suivra. Uni à Dieu par la foi, l'homme le sera par la grâce, il deviendra dès ici-bas, un être divin. Les plus splendides l'orneront tout entier. Il sera par la foi et la grâce rendu apte à jouir de Dieu après les années de l'épreuve. — Par ce fait seul que Dieu nous aura parlé, nous serons constitués, non plus en serviteurs, mais en amis, mais en fils et en fils bien-aimés, en héritiers éternels. Car tout cela est la suite de la Révélation par laquelle Dieu condescend jusqu'à nous et nous élève jusqu'à lui(2).

---

(1) II ad Corinth., III, 18.

(2) « Pour que la raison humaine ne se trompe ni ne s'égare dans une affaire aussi grave et de cette importance il faut qu'elle s'enquière soigneusement du fait de la Révélation.

Et combien nombreuses, combien admirables et splendides sont les preuves par lesquelles la raison humaine doit être amenée à cette conviction profonde! » Encyclique de Pie IX du 9 déc. 1846.

CHAPITRE VIII.

Les signes divins de la Révélation.

Si Dieu daigne parler à l'homme, instruire l'homme de la religion, lui imposer des dogmes à croire, des préceptes à pratiquer et lui annoncer des biens futurs en récompense : — cette grande parole, ce grandiose événement doit se révéler au monde, dans toute la suite des siècles, par des signes absolument certains.

Il ne doit pas être plus possible de confondre la *parole de Dieu* avec la parole humaine que la lumière du soleil avec nos vulgaires flambeaux..

Dès que le soleil se montre..... C'est lui! Dès que la Révélation apparaît : voilà Dieu! Le monde devant la Révélation, c'est Pierre tombant aux pieds du Christ, vaincu et foudroyé par l'évidence : *tu es le Christ fils du Dieu vivant..... Et à quel autre irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle.* — L'homme a des paresses et des oublis, la Révélation doit le réveiller et le subjuguer par son extraordinaire et tout divin éclat. — L'homme a des perversités qui lui font nier au profit de ses passions, cette parole de Dieu qui les refoule : il faudra que l'évidence soit telle et Dieu si visible, que l'homme en niant

sache qu'il ment à la certitude. — L'homme rencontrera des contrefaçons sacrilèges de la Révélation : il est urgent qu'il y ait de cette Révélation des marques si divines que tout danger d'erreur soit à jamais impossible. — Ce qu'il importe surtout d'atteindre, ce n'est pas le lettré et le savant, c'est la multitude, le vulgaire : il faudra donc que les signes divins de la Révélation soient d'une telle clarté, d'une simplicité si grande, que le peuple les aperçoive aussi victorieusement que les philosophes.

En un mot, Dieu parlant au monde, doit marquer sa Révélation d'un signe visible, accessible à tous, incommunicable, impossible à contrefaire aussi bien qu'à nier.

Ce signe est double, c'est le MIRACLE et c'est la PROPHÉTIE.

I.

Le miracle signe divin de la Révélation.

1. Le miracle est un *fait visible*. C'est un fait comme tous les autres, mais opéré par Dieu au lieu de l'être par l'homme. Lazare est mort; il est mort depuis quatre jours, déjà sa putréfaction est insupportable. Je vois ce cadavre, cette tombe; toute une foule immense les voit avec moi : c'est un fait visible, palpable. — Or, Dieu vient à ce cadavre, qu'aucune force naturelle ne peut rendre à la vie, sur lequel Dieu seul a empire. Dieu parle, le mort ressuscite, tous le voient plein de vie.

Celui qui tout à l'heure était pourriture, le voici, sur un mot de Dieu, plein de force, de santé et de vie. — Voici un aveugle-né. Nulle force naturelle ne peut lui

donner la vue sans laquelle il est venu au monde, Dieu seul le peut et le fait. L'aveugle-né voit. Toute la ville avait connu cet aveugle : toute la ville le retrouve voyant : voilà un fait devant lequel tous sont aptes à conclure, que l'histoire peut consigner et transmettre : c'est un fait visible.

L'incrédulité ne peut donc pas objecter *l'impossibilité de constater le miracle*. Le miracle est un acte comme les autres, sauf qu'il est absolument et incontestablement divin. — Quand Renan exige de Dieu que Dieu n'opère de miracles qu'en plein Institut, Renan n'est qu'impertinent; il n'est ni logique ni raisonnable. Tout homme peut constater un fait visible, tout homme peut constater qu'un mort est, par Dieu, rendu à la vie; un aveugle à la lumière.

2. — Le miracle est un *fait exclusivement divin*. Dieu seul a établi les lois qui régissent le monde : Dieu seul peut y déroger. — L'homme use des forces naturelles; il les développe, il en tire d'admirables effets; on peut, en figure, parler des « prodiges » de la science; mais ce que l'homme n'a pu et ne pourra jamais, c'est déroger aux grandes lois de la nature, en suspendre le cours d'une volonté, d'un mot, d'un geste instantanément. L'homme pourra-t-il jamais arrêter un astre dans sa marche? Arrêter la mort dans son œuvre? L'homme créera-t-il un organe? L'homme rétablira-t-il instantanément un membre mutilé? Nous ne connaissons pas sans doute toutes les forces de la nature, mais nous savons parfaitement en quels cas précis ces forces s'arrêtent et se brisent. — Le *miracle*, dont Dieu seul est l'auteur, se distinguera toujours des *prestiges* du démon. Ceux-ci s'arrêtent à des limites que la puissance divine ne connaît pas. Le démon ne se sert de sa science physique et de sa force que pour

séduire et égarer les hommes : son but est finalement mauvais, et ses adeptes sont reconnus pervers à leurs œuvres. — Sans doute les fausses religions ont essayé du miracle pour s'accréditer. Mais entre ces essais débiles ou extravagants et la majesté des œuvres divines l'abîme est infranchissable. Parvenir à une ressemblance quelconque quant au nombre, à la suite, l'éclat, la noblesse, l'authenticité, la sainteté des miracles du christianisme, restera toujours d'une impossibilité absolue. Rarement du reste on n'a osé produire ces mensonges; quand on l'a fait, ils sont tombés bien vite sous le ridicule et le mépris.

3. Le miracle est un *fait exceptionnel*. Il est nécessaire à Dieu pour se faire voir; mais c'est sa rareté même qui doit lui conserver sa force et son efficacité. Dieu est prodigue de miracles chaque fois que leur action est nécessaire; il les rend plus rares à mesure que la foi s'établit et que la Révélation suit son cours normal et victorieux.

De ce que le miracle n'est jamais qu'*une exception*, une dérogation rare et rapide aux lois de la nature, nous pouvons conclure à l'inanité de cette objection : le miracle est impossible, car ce serait le renversement de toutes choses. Une exception ne renverse jamais la règle, mais bien plutôt elle la confirme.

L'incrédulité n'est pas plus heureuse quand elle déclare le miracle impossible comme supposant en Dieu intermittence de volonté et changement. L'Éternel qui a décrété les lois a décrété en même temps, dans un même acte de volonté, les exceptions qu'il y apporterait durant le cours des siècles.

4. Le miracle est un *fait universellement cru* dans l'humanité. Tous les peuples ont prié, tous ont de-

mandé à Dieu ces effets miraculeux de sa puissance, tous en ont appelé à sa bonté des désastres où ils se voyaient plongés; en un mot, tous ont réclamé de Dieu des miracles. Donc l'humanité a toujours cru à la possibilité, à l'existence, à la divinité du miracle.

Mais quoi! ceux-là même qui le nient s'en font les apologistes involontaires. Qui nient le miracle? L'athée et le déiste. Or, pour se débarrasser du miracle, l'un anéantit Dieu, l'autre l'éconduit. Tous deux reconnaissent donc que si Dieu existe, et s'il s'occupe de ses créatures raisonnables et se révèle à elles, il peut et doit le faire en se manifestant par le miracle.

5. Enfin, et c'est là le point central de tout cet enseignement, le miracle est un *fait nécessaire*, supposé la Révélation. « Le miraculeux est la conséquence immédiate, le caractère indispensable de toute Révélation, et c'est par ce moyen qu'elle affirme sa nature et sa mission à toutes les époques et devant tous les hommes. Le miracle c'est la grande parole de la Révélation écrite par le doigt de Dieu, visible, claire, indéniable. Il fallait que la parole divine fût démontrée aux hommes par des faits divins, que la Sagesse de Dieu se distinguât nettement de celle de l'homme par un déploiement d'œuvres divines et que l'action divine servît de cachet à la parole de Dieu (1). » Quand l'Homme-Dieu dut faire, sous les sanglants dehors de l'expiation, apparaître sa divinité, le miracle devint son introducteur et son témoin. Quand le christianisme aussi faible, aussi honni, aussi sanglant, s'offrit au monde pour le vaincre et le subjuguer, ce fut le miracle, toujours le miracle, qui

(1) Hettinger, II, 180.

devint le levier pour soulever le monde, l'arme pour le renverser, la force divine pour le reconstruire.

II.

La Prophétie signe divin de la Révélation.

Le premier signe divin est le *miracle :* le second est la *prophétie.*

1. La prophétie, comme le miracle, est un *impossible* dont l'homme est absolument exclu, et où Dieu seul a accès. Voilà ce qui fait de la *prophétie* le signe incommunicable de Dieu.

L'homme peut *conjecturer*. S'il est médecin, homme politique, homme de réflexion et de calcul, il peut déduire de causes naturelles des événements et des faits qui échappent au vulgaire. L'astronome avec ses supputations annoncera le lever, le coucher, le passage, l'éclipse des astres, les perturbations probables de l'atmosphère : ce n'est pas là la *prophétie.*

La prophétie, telle que nous l'entendons, telle que nous l'attribuons à Dieu seul, est l'annonce d'un événement futur impossible à prévoir, comme ne dépendant d'aucune loi naturelle. Un événement est annoncé *longtemps* à *l'avance ;* il est annoncé *clairement*, dans ses circonstances, dans ses détails. A l'heure annoncée, l'événement se vérifie sans qu'il ait été possible à aucun calcul de le prévoir. Voilà une prophétie. Après tant de siècles un homme naîtra, qui opérera telles œuvres, mourra de telle mort, portera tel nom. Et sans se contenter de

retracer les grandes lignes de cette existence, on détaille par le menu les circonstances les plus compliquées et les plus particulières : voilà la *prophétie*.

A qui appartient-elle? *A Dieu seul.* Pour Dieu seul, en effet, l'avenir est ce que le présent est pour nous. Dieu embrasse tout d'un unique et actuel regard. — Pour l'homme, au contraire, rien n'est fermé, obscur, impénétrable autant que l'avenir.

Non, l'avenir n'est à personne,
L'avenir est à Dieu.

« De quoi demain sera-t-il fait? » L'homme ne peut répondre à cette question; comment plongerait-il dans un avenir lointain?

2. De cette notion de la prophétie tirons les conclusions invincibles que voici. Partout où il y a prophétie véritable, Dieu est là : toute doctrine, toute Révélation marquées au signe de la prophétie, viennent infailliblement de Dieu.

Telle fut la croyance universelle. C'est l'humanité entière, c'est le bon sens de tous les peuples et de tous les âges qui disent avec Cicéron : « Voici deux choses réciproques : S'il y a des prédictions, il y a des dieux; et s'il y a des dieux, il y a des prédictions (1). » L'invincible croyance du genre humain a été que Dieu se montre dans la prophétie, que Dieu daignant parler à l'homme devait donner à sa parole cet incommunicable cachet d'authenticité. Proudhon disait : « Si l'on peut me montrer dans l'Ancien Testament une seule ligne

(1) *De divinat.*

se rapportant au Nouveau, je me tiens pour battu (1). » Que ne fît-il la preuve! Ce n'est pas une ligne, mais cent; mais mille, qu'il eût trouvées.

Concluons avec Hettinger. « Il reste donc vrai que le miracle et la prophétie sont les formes que prend la Révélation divine pour se présenter aux hommes. Le prophète est l'organe inspiré de la Révélation. La prophétie est l'expression d'une sagesse surnaturelle et le miracle, la manifestation d'une puissance également divine. Ils forment l'un et l'autre les signes caractéristiques de la Révélation. La Révélation est-elle nécessaire, le miracle et la prophétie le sont aussi (2). »

---

(1) Les objections élevées contre les prophéties sont misérables. Les événements, dit le rationaliste, étant fixés par la prophétie, l'homme n'est plus libre. Comme si la prophétie qui les annonce empêche le libre arbitre qui les accompliran, en quoi la science de Dieu détruit-elle le libre arbitre que nous sentons parfaitement en nous? L'avenir, dit-on encore, n'existant pas, est impossible à prophétiser. Comme si les événements à venir n'existaient pas pour Dieu!

(2) Hettinger, *Apolog.*, II, p. 200.

CHAPITRE IX.

La transmission des signes divins.

I.

Valeur du témoignage.

Dieu marquera sa Révélation du signe divin de la prophétie et du miracle : mais ce signe, *comment* arrivera-t-il jusqu'à nous? Comment le pourrons-nous constater?

Exiger que Dieu se présente à chaque homme, fasse devant chaque homme des miracles, annonce à chaque homme des prophéties; est tout aussi déraisonnable qu'exiger dans les connaissances naturelles une constatation personnelle de chaque objet de nos études. Exiger, par exemple, que pour savoir la géographie chacun parcoure tous les pays du monde; que pour s'initier à l'histoire, les siècles reculent et déroulent de nouveau toute la trame des événements; que pour assurer l'authenticité des œuvres du génie humain, chaque auteur illustre écrive sous les yeux de chacun des lecteurs de tous les siècles; que pour avoir la certitude de sa propre parenté et des choses de sa famille, chacun ait été le

contemporain et le témoin de ses ancêtres! Nous enfonçons dans l'absurde. Pourquoi? Parce que nous supposons que la seule manière de nous rendre assuré d'un fait est de l'avoir vu de nos yeux.

I. Tandis qu'il n'en est nullement ainsi ni pour l'individu, ni pour la famille, ni pour la société, ni pour l'humanité toute entière. Partout, au contraire, règne la solidarité, partout l'homme se soude à ses semblables, devient un avec eux et reçois de ceux qui l'ont précédé un patrimoine de vérités et de science que ses descendants à leur tour tiendront de lui.

Comment prenons-nous rang dans la vie? Chacun de nous y arrive nu, isolé, sans lumière, nouveau venu, étranger à tout. Comment entrera-t-il en communication avec ce monde dont il est l'hôte, avec cette famille dont il est membre?

Par le TÉMOIGNAGE. Tout lui viendra de là; sans le témoignage il resterait dans le monde, étranger au monde, éternellement isolé dans un exil sans issue. C'est le *témoignage* qui lui donnera tour à tour des ancêtres, un passé, une histoire. C'est par le témoignage qu'il prendra place au foyer qui est le sien. Plus tard, c'est du témoignage encore qu'il recevra l'initiation de la science. Lui-même n'aura rien vu, rien constaté encore, mais les autres, dans lesquels il a foi, auront vu et constaté pour lui : le témoignage seul lui vaudra tout le reste.

D'où vient le patrimoine d'une famille? D'où, sinon du témoignage, ce témoignage qui unit les descendants aux ancêtres, et fait des uns et des autres un seul ensemble?

Sans le témoignagne où serait la vie d'un peuple?

Comment aurait-il un passé? Comment, de siècle en siècle, s'ourdirait la trame de son histoire? Supposez un instant que le témoignage se dénoue et se brise, à l'instant ce peuple s'exile de sa propre vie; il n'est plus qu'un étranger pour lui-même; il n'a plus même la science du chemin qu'il a parcouru, et, sauvage, inculte, sans notion, sans issue, il erre au jour le jour, comme ces peuplades nomades qui n'ont plus souci que de la pâture d'un jour.

Comment l'histoire existe-t-elle? Par le *témoignage*. Comment savons-nous que le genre humain a vécu? Comment refaisons-nous ses annales? Comment parcourons-nous les champs où s'est déroulée sa vie? Par le témoignage, le témoignage toujours.

La conclusion invincible est donc celle-ci. Tout homme qui prétendrait, dans l'ordre naturel, se passer du témoignage serait accusé de folie. Supposez que cet homme vous dise. Je n'ai pas vécu au temps de l'Empire Romain, je n'ai pas assisté à ses guerres et à ses conquêtes : donc toute cette histoire est un mythe, donc tous ces faits sont chimères et mensonges. Cet homme vous dirait encore : Je n'ai pas vu Virgile écrire son poème, Tacite ses Annales, donc ces livres sont controuvés. Je n'ai pas vu Louis XIV ou Napoléon, donc ces héros sont imaginaires. Je n'ai pas assisté aux batailles de Bouvines ou d'Azincourt, donc cette victoire ou cette défaite françaises ne sauraient exister, etc.

Nous haussons les épaules : nous sommes en face d'un pauvre fou. Tant il est vrai que nous ne vivons que de témoignage, et que nos plus sûres vérités n'ont pas d'autre base que lui. Une seule chose nous est permise, nous est nécessaire : nous *contrôlerons* le témoignage, nous le scruterons, nous pèserons sa valeur,

nous nous rendrons compte de l'impossibilité où nous sommes d'être trompés par lui. Puis, cet examen terminé, ces précautions prises, le témoignage trouvé irréprochable, nous jouirons en pleine sécurité du trésor de connaissances que nous tenons de lui.

II. Si telle est la mission et la force du témoignage dans les choses naturelles, remarquons que cette mission et cette force ne sont pas autres dans les choses divines.

Le *miracle* est un événement visible, un fait extérieur, constatable absolument comme tous les autres faits. Celui qui l'opère est Dieu au lieu d'être homme, voilà tout. Qu'un prophète, au nom de Dieu et par la science de Dieu, parle ; qu'il annonce un événement futur : voilà qui est parfaitement constatable et que tous peuvent entendre, consigner, vérifier.

Le *miracle* et la *prophétie* seront donc, à un titre absolument égal, susceptibles de se transmettre par le témoignage. Il feront partie comme les autres faits du patrimoine commun de l'humanité et comme tout le reste se transmettront par le témoignage.

Le même témoignage qui me transmet et me garantit les œuvres de l'homme, me transmet et me garantit les œuvres de Dieu. — Impossible de le rejeter ici et de l'accepter là; impossible qu'il ait toute sa force pour Alexandre ou César, et devienne inacceptable pour Dieu. Impossible de nier l'histoire, de nier contre l'affirmation du genre humain. Le faire est d'une illogicité flagrante.

Des témoins se lèvent, revêtus de tous les signes de la véracité; ils ont vu, il ont entendu, ils affirment : qui osera dire qu'il n'y a pas là une source absolument

certaine de la vérité? Un peuple entier est debout et témoigne; qui osera repousser cette affirmation et récuser ce témoignage? — Parce que, au lieu de faits humains, ces témoins, ce peuple affirment des faits surnaturels, des œuvres opérées par Dieu : pourra-t-on renverser le témoignage, détruire les monuments, anéantir l'histoire? Non pas! Le tenter serait tuer la certitude et tomber, de chute en chute, jusque dans un scepticisme absolu.

II.

Valeur du témoignage appliqué à la Révélation.

Ces principes inébranlablement posés, que nous reste-t-il à faire? Deux choses : exhiber les monuments historiques de la Révélation, montrer que les écrits sacrés renferment en eux toutes les preuves de véracité; et, comme ces écrits renferment des prophéties et des miracles en confirmation de leur doctrine, conclure que cette Révélation est bien et dûment l'œuvre de Dieu.

LES SAINTS LIVRES (1).

Nous avons vu combien il était possible, naturel, nécessaire que Dieu nous instruisît Lui-même.

---

(1) Voici l'ensemble des Livres de l'Ancien Testament. Quand nous arriverons à Jésus-Christ et à l'Église nous nous occuperons de ceux du Nouveau.

I. La Bible s'ouvre par les cinq livres de Moïse appelés *Penta-*

Avant même tout examen nous pouvons préjuger de la bonté divine envers une humanité malheureuse, qui gît blessée et mourante dans la nuit de ses irrémédiables erreurs.

Mais si Dieu a parlé à la terre, sa parole ne peut pas rester privée de ses signes sacrés, le *miracle* et la *prophétie*.

Par contre si, quelque part, un témoignage sûr, puissant, irréfragable, nous garantit le miracle et la pro-

---

teuque. — 1° Dans la *Genèse* l'historien sacré décrit les origines et les premières grandes phases de l'humanité. La création du monde, les premiers hommes, la corruption universelle, le déluge, la vie des patriarches jusqu'à Joseph. La Genèse comprend une période d'environ 2500 ans.

2° Vient ensuite l'*Exode*, le récit de la délivrance du peuple de Dieu, sa sortie de l'Égypte persécutrice, sa traversée du désert, jusqu'à la promulgation de la Loi sur le Sinaï. Cette série d'événements nous mène à environ 1600 avant Jésus-Christ.

3° Le *Lévitique*. C'est le Rituel sacré du culte. Il renferme toutes les prescriptions de Dieu relatives à la Religion : Culte, cérémonies, sacerdoce. Là aussi est décrit le Tabernacle.

4° Les *Nombres*. C'est le dénombrement du peuple à sa sortie d'Égypte. Son classement par familles. — En même temps les *Nombres* complètent l'histoire du peuple juif jusqu'à la mort de Moïse.

5° Le *Deutéronome*. C'est le code du peuple Hébreu, l'exposé avec commentaire de la loi promulgée par Dieu sur le Sinaï.

II. Après Moïse et son *Pentateuque*, d'autres hommes sont choisis par Dieu pour recevoir la suite de sa révélation. Avec eux nous continuons de dérouler l'histoire du peuple élu, depuis son entrée dans la Terre sainte, jusqu'aux temps qui avoisinent le Messie. Ce sont :

1° Le Livre de *Josué*. Josué qui gouverna le peuple après Moïse écrit le récit de l'entrée d'Israël dans la Terre promise (1570 avant Jésus-Christ).

2° Le Livre des *Juges*. Histoire de ces chefs qui, continuellement armés du miracle, délivrent le peuple de ses captivités, durant une période d'environ cinq cents ans.

3° Les 4 Livres des *Rois*. Ces livres renferment l'histoire d'Israël sous

phétie, tenons pour absolument divine la Révélation que scelle ce double cachet incommunicable de Dieu.

Le *miracle* et la *prophétie* existent-ils sur la terre? — Question capitale : question facile et rapide à résoudre, tant Dieu y a jeté de certitude et de clarté.

I. — **1.** *Aperçu général des Livres Saints.* — Rien au

---

les Rois, depuis David jusqu'à la fin des deux royaumes, au temps des captivités, durant une période de cinq cents ans environ (1096-585 avant Jésus-Christ).

4° Les deux Livres des *Paralipomènes*. C'est à la fois un recueil de généalogies et un supplément à l'histoire juive durant la royauté.

5° Les deux Livres d'*Esdras* et de *Néhémias* racontent le retour de la captivité et la reconstruction de la ville et du temple.

6° Les deux Livres des *Machabées*. Après un silence de près de trois siècles l'Ecriture sainte reprend et achève l'histoire du peuple de Dieu, ses oppressions, ses délivrances, ses guerres, ses exploits pour la défense de la religion et de la patrie (167-130 ans avant Jésus-Christ).

7° Vient ensuite un groupe de Livres relatifs à des épisodes divers de diverses époques. — Le Livre de *Ruth* la Moabite, sous les Juges. — Le Livre de *Judith*, la libératrice de son peuple en l'année 658 avant Jésus-Christ. — Le Livre de *Tobie*, le Saint de la captivité, 720 avant Jésus-Christ. — Le Livre d'*Esther*, libératrice du peuple durant la captivité, 470 ans avant Jésus-Christ.

Tels sont dans la Bible les Livres que l'on peut appeler *Historiques*.

III. Dieu, par l'organe des écrivains sacrés qu'il inspire, nous donne ensuite en quatre Livres les conseils pratiques pour notre conduite et l'acquisition de la sainteté. Ce sont :

Le Livre des *Proverbes*, le Livre de la *Sagesse*, l'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique*.

Dieu daigna fournir à toutes les âmes, et à tous les âges de l'Eglise, les magnifiques accents de la prière, de la consolation, de l'amour. — Dans le Livre de *Job*, l'Humanité apprend le mystère sombre de la douleur et le prix de la victoire sur cette terrible ennemie. — Avec

monde de saisissant comme ce premier coup d'œil. Un peuple tout à part, tout extraordinaire, tout lumineux alors que le reste de la terre est dans la nuit la plus sombre nous présente UN LIVRE, et ce livre est plus étonnant encore que la nation qui le possède. Les dogmes qu'il renferme sont tous d'une hauteur à laquelle l'esprit de l'homme n'est jamais parvenu. Pour un éclair du génie de Platon, laissant, au milieu de bien des erreurs, pressentir la Divinité, mille passages de ce livre donnent sur le Dieu unique des idées claires, sublimes, magnifiques, des définitions que la raison humaine ne soupçonna jamais. — Au lieu des aberrations du paganisme, nous y trouvons une sagesse que les siècles n'ont pu

---

les *Psaumes de David* nous répétons tous les chants, toutes les prières, tous les cris, toutes les extases de l'âme durant l'exil. — Le *Cantique des Cantiques*, livre tout mystérieux, extatique, chante le sublime et suave mystère de l'Incarnation.

V. Enfin, dans une période de quatre siècles Dieu donne l'épanouissement le plus splendide à la Prophétie.

1° *Isaïe*, qui annonce les calamités et les délivrances des Juifs sous Cyrus, est surtout le prophète de Jésus-Christ, dont il décrit en détail la naissance, la vie, la mort, la résurrection, le grand œuvre, l'Église (758-720 avant Jésus-Christ).

2° *Jérémie*. Aux prophéties relatives aux Juifs, Jérémie ajoute, comme Isaïe, des prophéties fameuses sur Jésus-Christ (627-586 avant Jésus-Christ).

3° *Ezéchiel*, qui prophétise durant la captivité, annonce la délivrance des Juifs, le rétablissement de leur cité, mais surtout le triomphe, le règne, l'empire du Messie (595-570 avant Jésus-Christ).

4° *Daniel* prophétise, durant la captivité, la succession des grands empires que doit, à une date précise, remplacer l'empire du Christ.

5° *Douze autres prophètes* sont appelés *petits*, non que leurs prophéties soient moins importantes, mais parce qu'elles sont plus courtes. Ce sont : *Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophronias, Aggée, Zacharie, Malachie.*

Ces prophètes vivent de 880 à 450 ans avant Jésus-Christ.

égaler. Partout, dans toutes ses maximes, dans ses conseils, dans ses préceptes, règne une sainteté, que la philosophie antique n'a pas même entrevue. Une majesté surhumaine remplit ces pages dont aucune n'est déparée par les erreurs grossières, les enfantillages, les obscénités dont les prétendus Livres sacrés des autres peuples sont remplis. — Sans parler ici des prophéties qui, à elles seules, suffisent à montrer l'inspiration divine, la Bible renferme, en si grand nombre, des pensées sublimes, des vérités éclatantes, des vertus surhumaines, des héroïsmes qui n'ont leur égal nulle part, que, à sa seule lecture, on reconnaît invinciblement une divine origine.

2. Considérez ensuite l'histoire de ce merveilleux livre. Il n'a pas connu l'enfance des peuples; rien en lui ne ressemble aux légendes fantastiques qui entourent le berceau de la plupart des nations. Plus vieux qu'elles toutes, ses pages sont lumineuses comme la pleine civilisation, mûries et profondes comme l'expérience la plus longue et le génie le plus cultivé.

3. En quelles mains trouvons-nous ce Livre? Depuis quatre mille ans tout ce que le monde a vu de plus saint et de plus savant, les intelligences les plus puissantes, les âmes les plus magnanimes et les plus épurées se nourrissent des surhumaines beautés de l'Écriture. Les génies qui scrutent les profondeurs sont innombrables. Les savants s'arrêtent stupéfaits en face d'un Moïse, possesseur en des siècles si reculés, de notions scientifiques que l'on croyait l'exclusive conquête des temps modernes. — A côté d'eux, les Saints, les héros de la vertu, ne font, dans leurs actes les plus sublimes, que traduire les conseils et les préceptes renfermés dans ces pages merveilleuses.

4. Mais agrandissons encore le point de vue. Depuis Jésus-Christ, la Bible est le Livre par excellence, le code sacré, la règle, la nourriture, la pensée, de plus de trois cent millions d'hommes. Car, dans leur défection, schismatiques et hérétiques ont emporté le trésor commun de l'immense famille chrétienne. — Et de son côté le malheureux peuple juif continue, après son déicide et son châtiment dix-huit fois séculaire, à s'en faire l'incorruptible gardien.

5. Remarquons que, durant les dix-huit siècles qui précèdent l'ère chrétienne, le peuple juif possède ce Livre. Il ne le possède pas comme on possède un manuscrit vénérable, comme on garde avec une fierté stérile les œuvres d'un génie. Ce Livre est en lui plus vivant que lui-même. Ce Livre est à lui seul sa substance, sa lumière, sa force, sa gloire, la raison d'être de son existence. Ce Livre est son manuel religieux, son code de justice, le recueil de son histoire. C'est dans ce Livre qu'il retrouve ses ancêtres, ses généalogies, le partage de son territoire et ses titres de possession. Ce peuple entier n'a de mœurs, d'habitudes, de conduite, de règles, de vie sociale, de vie domestique que ce que ce Livre lui en donne. Le peuple juif est, pour tout dire en un mot, incarné tout entier dans la Bible. Et sans l'existence, la véracité, l'authenticité de la Bible, l'histoire en devient impossible. En dehors de la Bible, Israël est une indéchiffrable énigme.

6. Et ce n'est pas tout. La Bible n'est pas restée enfermée dans l'étroite enceinte d'Israël. Par Israël, à la faveur de ses migrations et de ses courses perpétuelles, à la suite de ses catastrophes et de ses captivités, les Livres Saints deviennent comme le patrimoine de l'Orient, en attendant que l'Occident en ouvre les trésors.

Daniel prophétise au milieu des grands empires; Tobie lit la Bible durant la captivité. Cyrus lit les prophéties qui le concernent; Alexandre le Grand s'en vient dans le temple en écouter la vénérable lecture. Un Ptolémée les admire jusqu'à les vouloir faire passer dans l'idiome grec; Rome et l'Empire se couvrent de synagogues, où les Livres Saints sont lus et commentés. Platon y puisa peut-être, et en tous cas d'autres écrivains du paganisme les connurent, et les beaux esprits comme Horace en avaient entendu assez parler pour faire des miracles et des prophéties l'objet de leurs bons mots. — L'histoire de la Bible se résume donc ainsi. Tout un peuple, durant deux mille ans, le possède, le garde, le scrute sans cesse, s'y incarne, se fond et s'unifie en lui jusqu'à ne plus vivre que de lui. — Par ce peuple ce Livre se répand en Orient et en Occident. — Depuis Jésus-Christ, depuis dix-huit siècles, ce Livre est le patrimoine de trois cent millions d'hommes, qui le reconnaissent comme leur règle religieuse; s'inspirent de ses lumières et se courbent devant ses décisions.

Après ce préambule les questions d'*authenticité*, d'*intégrité*, de *véracité*, ne peuvent plus nous offrir la moindre difficulté sérieuse.

II. *Authenticité*, *véracité*, *intégrité des Livres Saints.* — Quand nous étudierons le christianisme nous serons amené à constater les trois mêmes prérogatives fondamentales des Livres du Nouveau Testament. Nous ne nous occupons ici que des Livres de l'Ancien, pour constater qu'ils sont authentiques, vrais, conservés sans aucune altération.

1. Nier *l'authenticité* des Livres de l'Ancien Testament, c'est nier que ces Livres sont de l'époque et des auteurs auxquels nous les attribuons; c'est nier que le *Pentateuque* soit de Moïse et du temps de Moïse. C'est donc, par contre, affirmer qu'ils sont récents et d'un faussaire.

Or cette prétention est absolument inadmissible, ou il faut à tout jamais renoncer à toute authenticité quelle qu'elle puisse être. L'*Enéide* sera d'un faussaire, les œuvres de Tacite, de Démosthènes, de Sophocle, de Thucydide seront d'un faussaire. D'un faussaire aussi le Dante, Corneille, Racine, Bossuet : car tous ces livres ont des preuves moindres et moins décisives d'authenticité.

Celles des Livres Saints sont à ce point écrasantes qu'il faut ou les admettre ou se rejeter dans la folie d'un septicisme universel. — 1° A l'heure présente, l'authenticité des Livres Saints est admise par le peuple chrétien tout entier. L'hérésie et le schisme ont détaché une partie de ce peuple immense, répandu sur le globe. Or, toutes les sectes séparées se réunissent avec l'Église catholique pour témoigner de cette authenticité! Et de siècle en siècle, il en a été ainsi : la même multitude donne la même affirmation. Voilà un titre, voilà une possession certaine; or, aucun adversaire ne peut faire valoir, contre cette prescription séculaire, aucune preuve sérieuse. — 2° Un peuple, mortel ennemi du christianisme, le peuple juif, dispersé, lui aussi, par toute la terre, affirme avec la même force et depuis les mêmes siècles, que les Livres Saints sont authentiques. Séparé des chrétiens par une haine invincible, il se réunit à eux dans cette même certitude; la preuve par la prescription atteint ici, on le voit, sa suprême puissance. — 3° Du-

rant les deux mille ans qui précèdent Jésus-Christ, le peuple juif existe, sa vie est illustre, on le connaît; l'histoire universelle l'enchâsse dans son ensemble. Or, toujours, ce peuple nous apparaît les Livres sacrés à la main; toujours, il affirme leur authenticité. — Dans ce peuple, le schisme opère des divisions; chaque secte est ennemie acharnée des autres, mais toutes s'unissent sur la question d'authenticité. Moïse est pour toutes également, Samaritains ou Juifs, royaume d'Israël ou royaume de Juda, l'Auteur inspiré du Pentateuque et le promulgateur de la Loi. — Ce peuple porte sa Loi comme on porte un lourd fardeau; à ses continuelles révoltes, il est visible qu'elle lui est insupportable. Pourquoi donc s'y soumet-il? Pourquoi revient-il à ce joug chaque fois qu'il l'a momentanément rejeté? Quoi! cette loi est l'œuvre d'un faussaire, Moïse est un mythe, et tout ce peuple courbe la tête et les épaules sous leur sanglante législation! — 4° Puis, le peuple juif n'est pas seul à témoigner. Que Moïse soit l'auteur du *Pentateuque* et le législateur d'Israël, c'est l'universelle croyance de la gentilité entière. Tacite l'atteste (1), Pline le rappelle (2). Le satirique Juvénal parle de Moïse *et de son Livre* (3), Diodore (4) de même, Strabon (5) aussi. Le même faussaire qui aura postérieurement fabriqué les Livres Saints, aura donc fabriqué partout ces différents témoignages! — L'incrédulité se croyait triomphante en donnant Esdras comme l'auteur du *Pentateuque*, et 500 ans avant

(1) *Histor.*, V, 4.
(2) XXX, 1.
(3) *Sat.*, XII.
(4) Livre I.
(5) Livre VI.

Esdras, le royaume d'Israël, ennemi acharné de celui de Juda, gardait le *Pentateuque* et vénérait Moïse, son auteur! — 5° Ouvrons d'ailleurs le *Pentateuque*. Son texte sacré porte en lui-même les marques frappantes de son authenticité. La société qui y parle et qui y agit est bien celle des âges antiques. La description des lieux, des monuments, des usages, des traditions, tout cet ensemble est antique, et jamais faussaire n'eût pu peindre avec un semblable naturel, ni faire revivre les siècles avec leur physionomie à ce point ressemblante. — 6° Enfin, ajoutons une preuve qui n'acquérera que plus tard sa force absolue. Le christianisme se présentera à nous tout à l'heure comme l'œuvre manifeste de Dieu; l'Église catholique surgira sous nos yeux de la pensée, de la parole, de la toute-puissance de l'Homme-Dieu Rédempteur. Or, c'est cette Église divine qui nous présente elle-même les Livres Saints, en nous attestant leur authenticité.

2. Les Livres Saints sont authentiques, mais sont-ils *véridiques?* Ils viennent des auteurs auxquels ils ont toujours été attribués. Moïse a effectivement composé le *Pentateuque*, mais Moïse a-t-il été *vrai?*

Disons-le de suite, l'eût-il voulu, Moïse eût été dans l'impossibilité absolue de mentir. Mentir en restant, dans toute la suite des siècles, le législateur et l'historien de tout un peuple, voilà qui dépasse les dernières frontières de l'invraisemblance. — 1° C'est six cent mille témoins qu'il s'agit d'abuser; non pas six cent mille sauvages (ce qui serait déjà impossible), mais des hommes parfaitement instruits et civilisés. — 2° Et c'est sur des événements publics, éclatants, grandioses, où ces milliers d'hommes ont été acteurs, qu'il faut les tromper. Il s'agit de leur faire admettre tous les événements qui, depuis

la sortie d'Égypte jusqu'à la possession de la terre promise, se sont déroulés avec un immense éclat. — 3° L'histoire qui précède Moïse est toute vive encore. Les vestiges des Patriarches sont empreints partout et comme incrustés dans ce sol dont Israël prend possession. Leurs familles sont là encore; les descendants témoignent de leurs prochains ancêtres; toute l'histoire des premiers âges est gravée dans les mémoires et burinée dans les traditions. — 4° Si nous remontons encore pour arriver à l'enfance même du monde, la longue vie des premiers hommes (attestée par la science et les traditions universelles), approche assez Moïse d'Adam pour que son récit n'ait qu'à franchir six générations. Où mentir? Comment mentir là où les souvenirs sont présents, où un passé récent vit encore dans toutes les mémoires? — 5° Reste à dire que Moïse a menti dans son récit sur l'origine du monde et sur la création. Mais, outre que l'inspiration divine va nous être tout à l'heure irréfragablement démontrée, voici qu'après six mille ans, la science s'arrête stupéfaite devant la prodigieuse exactitude du récit mosaïque. Moïse n'est pris en défaut jamais et nulle part; ce que les plus profonds savants découvrent après des études sans nombre, il y a six mille ans Moïse l'a dit! C'est devant cette véracité stupéfiante que l'un deux s'écrie : « Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré (1). » — 7° Nous verrons qu'en effet, Moïse a été inspiré; mais dans ses origines de l'histoire, Moïse a usé des traditions toutes vives qu'il trouvait autour de lui, et ce sont ces traditions qu'il lui était impossible d'altérer

(1) Ampère, *Théorie de la terre.*

et de travestir. — 8° Mais, ne l'oublions pas, Moïse n'est pas un simple historien, Moïse est avant tout législateur. Il dompte, il soumet à une législation très pénible un peuple entier, et un peuple enclin plus qu'aucun autre à la révolte, à l'indépendance et aux excès du paganisme. Quoi! Il le retient par une supercherie! Il persuade aux Juifs que les lois qui les étreignent sont données au Sinaï, et ce Sinaï est une fable! Et le peuple entier croit avoir vu ce qu'il n'a pas vu, et, sous cette illusion d'optique, il se donne un joug qui lui est insupportable!

Dire que Moïse n'a trompé que parce qu'il fut trompé lui-même, c'est ajouter aux précédentes difficultés, déjà insolubles, de nouvelles difficultés plus insolubles encore. Quoi! cet homme extraordinaire, le plus sage, le plus savant qui ait paru, cet homme renfermant en lui tout ce que l'antiquité posséda de vraie science et de vraie philosophie; cet homme prodigieux, dont la parole fait loi après soixante siècles, cet homme-là n'est qu'une dupe, un halluciné et un sot! — Du reste, contemplez-le. Quelle droiture! quelle énergie à flageller son peuple prévaricateur! Quelle piété! quel désintéressement! quel constant oubli de ses intérêts les plus chers! Est-ce là la physionomie de l'imposteur?

3. Troisièmement, les Livres Saints nous sont parvenus dans une parfaite *intégrité*.

D'abord, cette *intégrité* est un fait, et le plus indéniable des faits. Le texte des Livres Saints se trouve et s'est toujours trouvé en plusieurs mains : or, tous les exemplaires concordent. L'exemplaire *Samaritain* est le même que l'exemplaire *Juif*. L'exemplaire des *Septante* est d'accord avec les précédents. Si nous descendons le cours des siècles, les exemplaires deviennent innombra-

bles, et tous représentent un texte identique. Rien de plus absolu que cette preuve.

Si nous la voulons maintenant raisonner, elle acquiert la force même de l'évidence. — 1° Le texte n'eût-il jamais été qu'entre les mains juives, déjà nous serions garantis contre toute altération. Ce peuple, nous l'avons vu, vit de ces Livres; il les a continuellement sous les yeux; on les lui commente sans cesse, c'est son code, c'est son manuel; toute son instruction est là. Le Juif est à ce point jaloux de son trésor, qu'y dérober une syllabe serait à ses yeux le plus grand des crimes. « Tel est, écrit l'auteur juif Josèphe, le respect porté à ces Livres, que jamais homme assez osé ne s'est vu pour ajouter ou retrancher quoi que ce soit à leur texte. Nous les regardons comme divins, nous faisons profession de les observer inviolablement, prêts à mourir avec joie, s'il le faut, pour leur défense (1). » — Que si toute altération fut impossible dans l'antiquité, combien plus depuis, alors que les Saints Livres ont été répandus, lus, défendus par tant de sectes ennemies entre elles. Laquelle eût falsifié sans susciter les réclamations furieuses de toutes les autres?

III.

Les signes divins marquent la Révélation.

Les livres qui prétendent renfermer la parole de Dieu dite à la terre sont des livres *authentiques*, *sincères*, d'une *intégrité* à l'abri de tout soupçon raisonnable.

(1) Josèphe, *Contr. Appion*, liv. I, ch. 2.

Nous voici au point décisif de cette grave et fondamentale question. *Ces livres sont-ils marqués des signes divins?* Ils ont très certainement des signes intrinsèques de la plus haute portée. Tout y est grand, saint, majestueux; tout y est digne de la Divinité; rien n'y ressemble aux légendes fantastiques, burlesques et impures, que l'irréflexion ou la mauvaise foi ont voulu leur opposer. Une âme droite qui lit l'Écriture se voit très certainement, sans autre besoin de preuves, en pleine lumière divine.

Toutefois, le signe suprême de la présence et de l'intervention de Dieu, c'est le *miracle*, c'est la *prophétie*.

Or, nos Livres Saints sont remplis à la fois de miracles et de prophéties. Ils en sont comme un magnifique tissu; le miracle et la prophétie inondent toute l'Écriture de leur éblouissante lumière, et c'est l'éclat même de cette lumière dont se plaignent les adversaires de la Révélation. Ils reprochent à Dieu la profusion de ses signes. Nous, nous l'en bénissons.

I. *Les miracles dans la Bible.* — **1.** Dès l'origine, Dieu se montre dans le miracle. Dieu se communique constamment aux premiers Patriarches; il fait de Noé son apôtre et son prophète dans ce monde antédiluvien, où peu à peu « toute chair corrompt sa voie. » Des eaux miraculeuses autant que vengeresses deviennent la prédication formidable de ces âges antiques. — Abraham « tressaille » de bonheur quand Dieu, lui apparaissant maintes fois, lui fait entrevoir « le jour du Messie. » — Ses descendants jouissent des mêmes miraculeuses visions. Et Joseph devient, par sa merveilleuse histoire, la vivante prédication de l'Égypte et de l'Orient.

Avec Moïse, le miracle revêt un éclat tout extraordi-

naire. Moïse, l'envoyé de Dieu par excellence, est aussi par excellence le thaumaturge de l'ancienne Église. Il bouleverse l'Égypte persécutrice et impénitente, et fait pleuvoir sur elle, à dix reprises, des fléaux miraculeux. Et remarquons que ces prodiges grandioses ont pour témoins deux grands peuples, auxquels Moïse en appelle pour les attester. La miraculeuse submersion de l'armée égyptienne et le passage d'Israël à travers les flots miraculeusement soulevés de la mer Rouge, restèrent, dans le cours des siècles, le monument inébranlable de la puissance de Dieu.

C'est encore avec le miracle comme introducteur que le peuple juif entre dans la Terre promise, après les 40 années de miracles au désert. Et, remarquons-le, ces miracles sont tous des miracles éclatants, des miracles dont un peuple entier est témoin, témoin durant des années entières, témoin terrifié quand le miracle est un châtiment, témoin tressaillant de reconnaissance et de joie quand le miracle est une délivrance. Cette nuée miraculeuse, qui le guide, cette manne miraculeuse qui le nourrit, ce serpent d'airain élevé au désert et qui guérit miraculeusement de miraculeuses blessures, cette fontaine miraculeuse que Moïse fait jaillir du rocher sans eau. Comment imposer de pareils faits à la foi de tout un peuple, si la vérité n'en est pas éclatante? Comment surtout lui faire apparaître le Sinaï en feu et retentissant de voix terribles, comment frapper de stupeur ce peuple intraitable, toujours prêt à la révolte, si Dieu ne se manifeste dans le formidable appareil d'une puissance et d'une majesté impossibles à contrefaire?

Dieu frappe et instruit Israël par des miracles aussi continuels et aussi grandioses quand le peuple entre dans la Terre de promission. Ici même, ce n'est plus

seulement ce peuple unique, mais les peuples de toute la région que les miracles atteignent; miracles qui ont ainsi pour témoins des multitudes entières. Quand ses chefs, lui reprochant ses infidélités, lui rappelèrent ces merveilles divines, Israël jamais n'opposa les dénégations dont ses vices et son esprit d'indépendance se fussent si bien accommodés.

Nous pourrions nous étonner d'une pareille continuité de miracles dans cette Église judaïque; mais rappelons-nous que le Fils de Dieu n'avait pas encore apporté à la terre la plénitude de sa grâce et la profusion de sa lumière; le Juif était grossier, et Dieu ne le retenait sous le joug qu'en lui faisant continuellement apparaître sa présence et son action dans le miracle.

D'ailleurs, ne l'oublions pas non plus, Dieu avait dessein de porter, par Israël, la lumière aux autres peuples; de là cette foule de miracles dont l'éclat est destiné aux grands empires idolâtres, où Israël est moins encore hôte que prédicateur. Joseph et Moïse avaient illuminé l'Égypte, Josué et les Juges instruisent les peuples de Chanaan. Plus tard, sous les Rois, Dieu fait éclater ses merveilles dans les immenses dominations Assyriennes et Babyloniennes. Nabuchodonosor, par un édit célèbre qu'arrache le miracle, proclame le Dieu de Daniel. La terrible et miraculeuse déroute de Sennachérib atteint le même but. L'Orient ne cesse de voir briller le miracle, parce que Dieu ne cesse de le vouloir instruire.

2. Assurément, nous ne nous arrêterons pas à réfuter les explications misérables que, sous le nom de *naturalisme* et de *mythisme*, l'Allemagne incrédule et ses plagiaires de France, Renan et autres, ont essayé des miracles des Livres Saints.

Le *naturalisme* prétend leur donner comme unique

agent les forces de la nature, aidées sans doute de la supercherie. Quoi! ce sont des forces naturelles qui suspendent les eaux de la mer Rouge pour laisser passer les Hébreux! La nuée qui les guide, nuée tour à tour lumineuse et obscure, est due au cours naturel de la météorologie? Avouons que la supercherie serait ici le plus extraordinaire des miracles. — Ainsi en pouvons-nous dire de tous les autres prodiges du *Pentateuque*.

Le *mythisme* veut que les miracles de nos Écritures soient ce que sont les légendes des autres peuples : des symboles, des récits merveilleux, vêtements fantastiques d'idées transmises par les siècles et élaborées lentement par l'imagination de générations successives. — L'absurdité de cette explication est trop manifeste. Ce n'est pas le lent travail de l'imagination que nous trouvons dans l'histoire judaïque; d'un coup, dans un étroit intervalle, en pleine civilisation, en pleine lumière historique, Dieu, devant tout un peuple, fait éclater miraculeusement sa puissance, et promulgue sa Loi au milieu d'un déploiement prodigieux de force et de majesté. Voilà le vrai. La légende ne naît ni d'un coup, ni dans la pleine lumière de l'histoire, ni dans le complet épanouissement d'une civilisation. Lisez les Livres Saints et dites si jamais ailleurs se vit civilisation plus brillante.

II. *Les prophéties dans la Bible.* — Dieu est autant dans la *prophétie* que dans le miracle. Aussi nous apparaît-elle avec un égal éclat et une même profusion; et les hommes que Dieu chargea de transmettre au monde sa Révélation, il les revêtit de ce signe sacré et incommunicable.

1. Nous pourrions dire que la Prophétie commence avec la Révélation dès l'origine même du monde. Adam fut le prophète de Dieu, non-seulement dans ses paroles, mais dans tout lui-même, puisqu'il ne fut pas seulement le héraut, mais encore et surtout la figure de Jésus-Christ, *figura futuri* (1). — Les premiers hommes se transmettent la grande prophétie. — Noé, au milieu d'un monde qui se corrompt et qu'attend le jour de la justice, prophétise ce jour, le prophétise durant de longues années, et prépare par cette prophétie le salut final de beaucoup de ceux qui périssent au déluge (2). — Les patriarches sont prophètes. Abraham prophétise la servitude d'Égypte. Jacob prophétise le sort des tribus futures d'Israël. Joseph prophétise en Égypte, et ce sont ses prophéties même qui causent son élévation. Moïse est constamment armé de la prophétie pour gouverner et maîtriser son peuple. Plus tard, car nous devons abréger au sein d'une telle profusion, David chante toute la gloire de la Loi nouvelle. Et sous ses successeurs, apparaît le complet épanouissement de la prophétie. Durant plus de 400 ans, Dieu ne cesse d'envoyer des prophètes qui annoncent au peuple chaque grand événement à venir : châtiment, délivrance, succès ou revers. Les prophètes sont l'éblouissante lumière d'Israël. C'est en les écoutant qu'il se sauve; c'est en les méprisant qu'il se perd. — Et ces prophètes qui lui annoncent les événements plus proches, lui déroulent aussi les vastes révolutions dont les autres siècles ont vu l'accomplissement. Israël connaît longtemps d'avance le sort de tous les empires d'Orient. Il mesure les immenses

(1) Saint Paul, Rom., v, 14.
(2) Saint Pierre, Épître I, chap. III, v. 19, 20.

conquêtes d'Alexandre, et, plus puissante, il connaît cette Rome dont les ongles de fer broieront toutes les nations connues.

La prophétie, qui a son foyer en Israël, doit se répandre de là sur le reste de la terre. Aussi peut-on dire du peuple juif qu'il est le prophète universel du monde ancien. Ses *voyants* sont tour à tour députés à tous les royaumes et à tous les empires. Joseph avait prophétisé devant les Pharaons; Daniel (1), Ézéchiel (2), Jérémie (3), prophétisent sur Babylone et en annoncent la future destruction avec une précision et des détails qui en font plutôt les historiens du passé que les prophètes de l'avenir. Isaïe voit la porte secrète par où entrera Cyrus (4). Ainsi Dieu maintenait Israël dans la foi et par lui se révélait aux nations infidèles.

2. En elles-mêmes, sans doute, toutes ces prophéties sont importantes comme signes de la Vérité divine : mais combien le deviennent-elles plus par un autre côté! Elles se rapportent à la prophétie par excellence, celle qui fait à elle seule le fond de la Révélation toute entière, prophétie qui, commencée à la Genèse, se termine aux derniers oracles de l'Apocalypse; prophétie qui renferme et explique toutes les autres; prophétie immense qui n'est autre que celle du Messie, Sauveur du monde, Roi des siècles, Jésus-Christ. Nous en verrons tout à l'heure la suite sublime, quand nous étudierons l'Homme-Dieu qui en est l'objet.

---

(1) Daniel, II.
(2) Ézéchiel, XXI.
(3) Jérémie, XXVII.
(4) Isaïe, 44, 23.

CHAPITRE X.

La suite de la Révélation.

Dieu a parlé au monde, Dieu n'est pas resté isolé dans sa gloire, il s'est communiqué à ses créatures raisonnables; il n'a pas cessé de les instruire, et, afin que sa présence et sa parole apparussent dans un éclat inimitable, avec d'incommunicables *signes*, il a enveloppé sa Révélation de la lumière du *miracle* et de la *prophétie*. Voilà le fait immense désormais acquis. N'ayons plus maintenant qu'à en jouir en en déroulant toute l'histoire.

I.

La Révélation primitive.

I. La Révélation, commencée avec Adam, se poursuit à travers toute l'époque patriarcale.

C'est la *Révélation primitive*.

Dieu, dès l'origine, donne au monde trois dépôts sacrés : 1° des croyances; 2° un code de morale; 3° une religion et un culte extérieur.

1. Avant tout la Révélation primitive renfermait des *vérités à croire.*

1° L'homme devait croire en un Dieu unique, créateur du monde, Providence, Maître, Juge souverain, rémunérateur et vengeur. — 2° Il devait croire à l'existence et à l'immortalité de l'âme. — 3° Aux peines et aux récompenses de la vie future. — 4° A la chute et à la déchéance de l'humanité, suite du péché d'Adam. — 5° Enfin et surtout l'homme devait s'élever, par la foi, au Messie promis par Dieu et qui devait, dans la suite des âges, racheter et sauver le genre humain.

Tels sont les points de la Révélation primitive. Ils sont consignés dans l'Ecriture. Mais nous les retrouvons aussi, quoique souvent altérés, dans les traditions de tous les peuples. En se séparant du berceau commun chaque famille les emporta, les conserva avec un soin religieux et les transmit d'âge en âge. C'est ce dépôt des traditions primitives que l'antiquité profane entoura partout de sa vénération. « Attachez-vous, disait Aristote, *à ce qu'il y a de premier;* c'est là le dogme paternel qui a pour origine la parole même de Dieu. » Socrate enseignait que les premiers ancêtres « plus rapprochés de la divinité nous avaient transmis par la tradition ce qu'ils tenaient d'elle. » Platon rapporte l'oracle de Nemphis qui reprochait aux Grecs de ne pas se nourrir assez « des opinions anciennes transmises par l'antique tradition. »

Et que renfermait ce dépôt des vérités primitives où tous les peuples avaient puisé? Partout nous retrouvons la croyance à la création, à l'innocence et au bonheur primitif de l'homme, à sa prévarication, sa chute, son châtiment. Partout aussi se retrouve l'annonce d'un Rédempteur futur; partout le commerce de Dieu avec les hommes; partout la croyance aux esprits supérieurs. — Par

ces vérités la religion et le culte véritables se conservèrent. Longtemps les peuples sont restés monothéistes : l'idolâtrie n'est venue qu'avec leur corruption, et toujours le *sacrifice sanglant* leur est resté. L'homme, même à travers les folies impures du polythéisme, gardait le sentiment de sa chute, la nécessité d'apaiser Dieu irrité, et de figurer par le sang des sacrifices le grand Sacrifice du Rédempteur futur.

2. Aux vérités à croire, la Révélation primitive ajoutait *des devoirs à pratiquer*. Dieu avait gravé dans le cœur de l'homme, sur « les tables de chair (1) » de son cœur les articles de cette loi qui, plus tard sous Moïse, allait devenir le Décalogue. Dans la Révélation primitive, ce code sacré avait été appelé par Dieu la *Loi de vie*. Adam et Ève en avaient été faits dépositaires et devaient la transmettre à leurs descendants. Aux devoirs gravés dans la conscience s'ajoutait la prescription pour l'homme de tendre à sa fin surnaturelle. L'homme, de plus, était dès l'origine soumis au repos sacré du septième jour sanctifié et consacré par Dieu dès la création du monde (2). — L'un des devoirs les plus sacrés était pour les parents de transmettre les vérités et les prophéties primitives. La tradition était alors le moyen de transmission, et tout porte à croire que, outre la parole, outre les monuments multipliés par les patriarches en souvenir d'événements considérables, ils avaient aussi consigné par écrit la plupart des dogmes et des préceptes de la Révélation.

3. A ces dogmes et à ces préceptes s'ajoutaient *Les*

(1) Saint Paul, II Corinth., III, 3.

(2) Dans le désert, Israël observe le septième jour; les patriarches l'avaient observé, et dans la tradition d'un grand nombre de peuples le septième jour est un jour saint et sacré.

rites et le culte religieux. — Le culte extérieur se composait de la *prière*, des *actes* d'adoration, de remercîment, surtout des *sacrifices*. Dès la chute, nous voyons couler le sang des victimes figuratives. « L'Agneau, dit saint Jean, était immolé » (en figures) « dès le commencement du monde. » Et en effet, « plein de foi au Rédempteur, » Abel offrait à Dieu les premiers-nés de son troupeau. — Depuis Abel le *sacrifice* ne cesse plus d'inonder le culte d'un sang prophétique. Chaque patriarche est prêtre et offre les victimes figuratives au Très-Haut.

Dans le peuple juif ces sacrifices sanglants sont saints et purs ; la révélation les maintient dans leur institution primitive. Chez les autres peuples où, sans exception, nous les retrouvons, ils sont altérés par des cruautés monstrueuses. Ainsi l'humanité emporta de son berceau la double révélation d'un péché qu'elle devait expier par le sang, d'un Rédempteur futur dont elle devait figurer la sanglante immolation.

4. Dieu, dans cette religion primitive, avait très certainement donné aux hommes un moyen d'effacer le péché originel. Comme ce péché ne se pouvait effacer que par les mérites anticipés de Jésus-Christ le Rédempteur du monde, les adultes obtenaient cette rémission par leur acte de foi à ce Rédempteur, et probablement par l'acte de foi uni aux sacrifices. — Aux enfants, encore incapables de l'acte de foi, la Religion patriarcale réservait très certainement, dans un rite quelconque, la même rémission de la faute originelle. — Si, allant au delà, nous recherchons la limite où se remettait le péché d'origine, nous pouvons dire que ce rite ne le remettait pas comme le baptême par sa propre force, qu'il n'imprimait pas caractère, qu'il ne donnait pas l'effusion de

toutes les grâces, qu'il n'introduisait pas immédiatement dans la Vision béatifique, dont l'Homme-Dieu seul devait ouvrir l'accès par sa mort et sa résurrection.

II. C'est ainsi que la Révélation et la Religion primitives passèrent d'Adam à Moïse, à travers des événements et des générations, dont le passage est resté gravé profondément dans la mémoire du genre humain tout entier.

1. Adam, innocent et heureux, puis chassé dans l'exil et les larmes, emportant sur une terre maudite et désolée la grande espérance de la Rédemption future, Adam, le premier des patriarches, lègue à ses enfants son héritage d'expiation et d'espérance. — Mais son péché pousse partout des fruits de mort; Abel le juste, le saint, consommé dans la foi de Jésus-Christ, succombe sous le fer meurtrier de Caïn, et dès lors les deux « cités, » les deux peuples, sont fondés sur la terre : les justes et les pécheurs; ceux qui se sauvent par la foi, la justice et l'expiation, ceux qui, en rejetant la foi et la grâce du Rédempteur futur, se perdent dans le vice et l'impiété.

2. Dieu ne cessa pas de susciter ses justes, ses apôtres, ses prophètes, ses thaumaturges, chargés de soutenir et de rappeler les bons, et de livrer aux pécheurs ces combats dont l'enjeu était le salut de tous. A la corruption qui grandit et dont la vieillesse même d'Adam et d'Ève est témoin, Dieu oppose un saint illustre, *Enoch*, qui prêche sa loi et annonce les châtiments de sa justice, et qu'il enlève ensuite miraculeusement

de ce monde, le faisant vivre en quelque lieu inconnu et le réservant pour la lutte suprême de la fin des temps.

Après Enoch le mal comprimé un instant, rompt toutes ses barrières, envahit la famille même des patriarches et des saints ; la corruption se fait universelle, et le châtiment de Dieu s'annonce terrible et prochain.

3. Ce châtiment fut le *déluge* que précédèrent de longs avertissements, de formidables prophéties, la prédication incessante du seul homme resté juste, le patriarche *Noé*. L'arche que Noé construisait par ordre de Dieu était à elle seule une prédication saisissante ; mais, comme le rappelait Jésus-Christ, les hommes, tout entiers à leurs affaires et à leurs plaisirs, passèrent devant l'arche sans y prendre garde, et, l'heure de la justice venue, Dieu frappa. — Tel fut ce coup, si épouvantable fut cette submersion du globe sous des masses d'eau miraculeuses, que la science comme les traditions de tous les peuples en sont encore, après tant de siècles, les témoins et les narrateurs. La science physique suit pas à pas, pour le confirmer, le récit de la Genèse ; la géologie lit le déluge dans des perturbations absolument incompréhensibles sans lui (1). Quant aux traditions des peuples elles sont unanimes (2) à affirmer cet effroyable cataclysme. Que le déluge n'ait pas été universel, en ce sens qu'il n'ait pas submergé toutes les parties du globe, la Révélation ne défend pas de le croire ; mais ce qui est de foi, c'est que tous les hommes, sauf Noé et sa fa-

(1) Par exemple, la présence de coquillages de mer sur le sommet des montagnes ; des débris d'animaux transportés dans d'autres pays que leurs pays d'origine, etc.

(2) Les Grecs et les Romains, les empires d'Orient, les Indous, les Chaldéens, les Egyptiens, etc., ont tous consigné le déluge dans leurs plus antiques annales.

mille ont péri. — Sortie des eaux, la terre refroidie et bouleversée ne fut plus pour l'homme la demeure délicieuse et salubre d'autrefois. La vie humaine en reçut un coup sensible, et Dieu lui donna comme aliment la chair plus substantielle des animaux. Le sang seul de l'animal fut réservé par Dieu, qui voulait montrer son empire, refréner l'appétit sanguinaire de l'homme, mais surtout le frapper de vénération en face du sang divin que la Grande Victime devait un jour verser sur la croix. Aussi, après le Calvaire, la défense faite par Dieu de boire le sang des animaux fut-elle levée.

Ce châtiment terrible Dieu ne devait plus le renouveler. Il en fit la promesse à Noé, lui indiquant l'arc-en-ciel comme un triple signe de sa justice, de sa puissance et de sa bonté : sa justice qui venait de châtier si terriblement les crimes : sa puissance, qui pourrait le faire encore à son gré : sa bonté, qui ne veut plus submerger l'humanité que dans le déluge béni du sang Rédempteur. — Noé survécut au déluge trois cent cinquante ans, employant ces siècles à ramener sur la terre la foi et le culte du vrai Dieu, à imprimer dans toutes les mémoires les traditions primitives, et surtout à y étendre la prophétie du Rédempteur à venir. — La dispersion des peuples à Babel porta ces traditions sur la surface de la terre, et ainsi le châtiment se fit miséricorde et salut.

4. Le genre humain infecté du péché originel oublia vite la justice divine et l'expiation du déluge. Ni la bonté de Dieu, ni ses rigueurs ne le retinrent dans la foi et la vertu ; il s'égara de nouveau dans son orgueil et ses convoitises, Dieu fut oublié, et on lui substitua de vaines divinités. — La vraie Église et le dépôt de la Révélation se concentra alors dans une race bénie, dont *Abraham* est la souche et le Messie le seul Chef véri-

table. Dieu apparaît fréquemment à Abraham et fait avec lui une solennelle alliance. Abraham s'engage à retenir inviolablement la Révélation primitive, à garder au Messie cette foi si admirable qu'elle le constitue « le père de tous les croyants; » Dieu s'engage à multiplier sa race comme les étoiles du ciel et à en faire sortir, à son heure, le Rédempteur promis au monde.

Isaac et *Jacob* deviennent si chers à Dieu qu'il semble désormais se plaire à s'appeler le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Avec *Joseph*, le fils de Jacob, nous suivons la race sainte, l'Église primitive, en Égypte où elle s'établit, prospère, se multiplie, puis est soumise à une persécution violente. La Révélation semble prête à périr. Mais nous touchons à Moïse, à la Loi écrite et à toutes les merveilles du Sinaï.

II.

La Révélation Mosaïque.

Avec Moïse la Révélation entre dans une phase toute nouvelle. Jusqu'ici les patriarches en ont eu la garde et l'ont transmise, sans altération, à travers la corruption du reste du monde. La race des enfants de Dieu s'est perpétuée au milieu de vicissitudes sans nombre, souvent amoindrie par des défections, mais toujours fidèle dépositaire des Vérités saintes. — Le moment est venu où Dieu, par Moïse, va donner à la Révélation la force de la pierre, et fixer, dans une impérissable Écriture, ce que le genre humain a gardé jusqu'ici dans ses monuments et sa mémoire.

Nous connaissons les événements qui précèdent la grande manifestation de Dieu au Sinaï. Le peuple élu persécuté en Égypte, est, à force d'éclatants miracles, arraché aux fureurs des Pharaons. Les miracles incessants du désert le préparent peu à peu au plus grand de tous, quand Dieu, du sommet embrasé du Sinaï, au milieu du plus formidable appareil de sa puissance, devant tout un peuple séché d'effroi, donne sa Loi à son serviteur Moïse.

Cette Révélation du Sinaï n'est pas une révélation nouvelle; c'est la même toujours, c'est la Révélation primitive que Dieu précise, complète, grave sur la pierre, présente au monde jusqu'au jour où son Fils incarné, remplaçant Moïse, surélevant le Testament Ancien, se substituant à tout l'ordre primitif, donnera à la loi mosaïque une perfection nouvelle et divine, fera cesser l'imparfait et la figure et amènera l'humanité à sa dernière splendeur.

Trois grands objets doivent fixer notre attention et concentrer notre étude au pied du Sinaï. 1° La loi mosaïque elle-même; — 2° le peuple juif que cette loi constitue définitivement; — 3° la mission toute messianique de cette loi et de ce peuple.

I. *La loi mosaïque.* — Ses caractères : son objet, son mode, son résultat.

1. *Ses caractères.* — 1° Une liaison étroite avec la loi patriarcale et la Révélation primitive. La Révélation mosaïque renferme toutes les vérités précédemment annoncées par Dieu. Seulement Dieu, ici, les précise et y

donne de plus complets développements. Le fond du culte reste le même, puisque ce fond est la prière et le sacrifice, mais Dieu, pour un peuple charnel et enclin à l'idolâtrie, ajoute en grand nombre des cérémonies majestueuses capables de fixer son attention et d'attacher son cœur. — 2° Caractère de séparation. Dieu par cette loi qu'il donne à son peuple, veut le séparer des autres nations. Tout y est particulier; et tout y concourt à isoler Israël et à tenir à distance les autres nations qui l'entourent et qui tenteront de l'absorber. — 3° Caractère de transition. A son seul aspect on voit que cette loi n'est qu'une loi d'attente. C'est une ébauche, c'est un essai; tout y est figure, « rien, comme le dit saint Paul, ne mène à la perfection. » Elle est une préparation, elle façonne l'humanité, comme le précepteur forme l'enfant, mais la vie surnaturelle et divine, la grâce, les destinées éternelles telles que Dieu les veut et les a promises, ne peuvent venir à l'homme que du Messie. — 4° Enfin, caractère de ses sanctions. Dieu est en face de l'humanité encore enfant : il ne lui propose donc pas comme le fera Jésus-Christ, le mépris des biens terrestres et l'aspiration magnanime aux biens éternels. Au contraire, Dieu prend sa sanction dans l'ordre purement temporel. Fidèle à sa loi, le Juif est comblé de biens : prévaricateur il tombe dans toutes les infortunes. Aussi son histoire sera désormais pleine de cette double sanction.

2. *Son objet.* — Infiniment moins parfaite sans doute que la loi chrétienne, la loi mosaïque reste néanmoins une œuvre éminente, digne en tout du Dieu qui la promulgue, et elle élève le peuple juif à un degré de civilisation dont les autres peuples sont bien éloignés. — 1° Le dogme, dans la Révélation mosaïque, conserve toute la pureté et la profondeur des premiers jours.

Dieu y est défini avec une sublimité sans égale. L'âme humaine y est montrée avec toutes ses grandeurs natives. La fin de l'homme, sa destinée, ses devoirs, l'emploi de ses facultés et de sa vie sont définis avec une précision qui tranche merveilleusement sur les indécisions et les erreurs des philosophes les plus illustres. La foi au Messie futur, la croyance à la Rédemption, forment le fond de la loi mosaïque. Tout y est digne de cette antique Eglise patriarcale, où l'on « tressaillait en voyant le jour de Jésus-Christ, » et où l'on saluait « de loin la patrie meilleure; » digne aussi de ce Moïse qui, par avance et dans la foi; « portait sur ses épaules l'ignominie du Christ (1). » — Les lois cérémonielles et toute l'organisation du culte revêtent la même majesté et la même profondeur, le sacrifice surtout, longue et perpétuelle représentation du Calvaire. — 2° La partie morale révèle la même perfection relative. Sans doute, Dieu est bien loin de demander au Juif ce qu'il exigera des chrétiens. Néanmoins quelles vertus! quelle morale! quelle perfection! La loi naturelle se dégage puissante et lumineuse des obscurcissements de la conscience. Le Décalogue qui régnera jusqu'à la fin des temps, règle déjà toute la conduite du Juif. Le mariage, la paternité et ses devoirs, l'enfance et sa faiblesse sacrée, le vieillard avec les droits non moins sacrés d'une autre faiblesse, la femme, la famille entière, se dégagent pures et puissantes de la législation mosaïque. L'indissolubilité du lien conjugal est la règle que des exceptions concédées ne suffisent pas à rompre. Le pauvre, l'étranger, le voyageur, reçoivent le large bénéfice de ces lois divines. — La propriété est garantie sans

(1) Saint Paul, Hébr., XI, 26.

pouvoir devenir jamais l'écrasement du prolétaire. — Tous les êtres sont protégés par Moïse, tous jusqu'aux animaux, que le Juif ne pourra tyranniser. — 3° Si nous passons à la partie politique, il nous suffira, pour constater sa perfection et sa grandeur, de nous rappeler que le gouvernement est *théocratique;* Dieu daigne lui-même et en personne, prendre le pouvoir et l'exercer, « Jehovah est le Roi (1). » — 4° Les prescriptions internationales nous sont déjà connues. Le peuple Juif est tenu de respecter la justice internationale, mais il doit rester dans ses frontières et ne se pas mêler aux nations. — Durant 1500 ans cette législation répondit si parfaitement à la vie et aux besoins du peuple juif qu'il ne fallut jamais y apporter la plus légère modification : ce qui seul suffirait à établir sa divine origine.

3. *Son mode.* — Dieu par Moïse transmit sa loi de deux manières et par deux différents organes ; l'*Écriture* et la *parole*. Une partie considérable fut écrite; mais d'autres dogmes et d'autres préceptes devaient se transmettre de vive voix. Dieu, pour associer l'homme à son œuvre, pour relever la mission paternelle, pour ennoblir l'éducation, pour rendre plus sacré et plus indispensable le magistère de l'Église, Dieu, depuis l'origine du monde, a ajouté l'enseignement oral et la transmission d'une partie de ses vérités saintes par le mode de la *tradition*. L'Église patriarcale transmettait les vérités divines de vive voix; la Synagogue fera de même ; l'Église chrétienne conservera elle aussi, ce même mode de transmission. L'Église aura la parole de Dieu écrite, elle aura en même temps la parole de Dieu transmise oralement.

---

(1) Isaïe, XXXIII, 22.

4. Son résultat. — Le premier et le grand résultat de l'œuvre du Sinaï fut de constituer définitivement le peuple élu. Peuple étrange, absolument inexplicable pour ceux qui rejetteraient Dieu de son histoire. Peuple où le miracle est permanent, où la prophétie ne cesse pas de retentir, où par conséquent vivent et brillent sans discontinuer les signes les plus assurés de la présence et de l'action de Dieu.

Peuple dont la mission première est de conserver la Révélation, c'est-à-dire le dépôt des vérités dites par Dieu lui-même à la terre. Tout en lui, constitution, culte, histoire, se ramène à cette grave mission.

Peuple qui, en second lieu, doit être l'apôtre, le missionnaire, l'illuminateur des autres nations, et conserver au sein de la nuit obscure du paganisme la pure et incorruptible lumière de la vérité. Aussi Dieu montre Israël, tour à tour, à tous les grands empires, et de l'Orient à l'Occident fait briller partout sa vigilante lumière. Israël remplit Chanaan : bientôt il entre en relation avec la Syrie, l'Assyrie, Babylone; son étoile a brillé sur Moab; elle a éclairé la Perse; les Mèdes ont connu sa splendeur; la Grèce polie, Rome conquérante ont reçu sa révélation. L'Inde et la Chine ont, par son commerce, été initiées à ses croyances. Le paganisme fait traduire ses livres. Sa lumière éclate au plus profond des ténèbres et les empêche d'envahir le monde sans ressources et pour toujours.

Mais, en troisième lieu, ce peuple a un but plus auguste et plus fécond encore; sa loi est comme le sein maternel qui enfante peu à peu le Messie : *Lex gravida Christi.* La croyance messianique s'est tellement identifiée avec lui, il vit tellement du Christ à venir, que sa législation, ses dogmes, ses rites, son culte, son histoire tout entière ne

se rapportent qu'à cet unique objet. Le Messie est son attente, l'objet de ses ardentes aspirations, l'apparition qui sort de ses cérémonies saintes, le fond de tout lui-même et de toute sa loi, le thème unique et constant de l'instruction de ses docteurs, des chants de ses prophètes, de la prédication de ses saints, de l'espérance de ses martyrs.

III.

Préparation du Messie.

Aussi la suite de l'histoire juive, de Moïse à Jésus-Christ, ne présente aucun autre trait plus saillant. Tout se rapporte au Christ, et Israël, heureux ou dans l'infortune, vainqueur ou vaincu, fort dans ses frontières, ou errant dans les impuissances de l'exil, partout, emporte et annonce son Messie.

Après Moïse et Josué ce sont d'abord les *Juges* qui gouvernent, sous Dieu et constamment armés de sa puissance, le peuple juif tantôt fidèle à la loi et vivant paisible et heureux, tantôt ingrat et rebelle et vendu à des oppresseurs. Les juges qui le délivrent et le ramènent à Dieu sont tous les vivantes figures du Rédempteur.

Avec *David* et *Salomon* l'histoire judaïque atteint et parcourt sa plus brillante période. David, l'élu de Dieu, mène une vie toute remplie de merveilles; il est prophète, il chante dans ses Psaumes l'histoire entière du Messie dont il est lui-même la figure. Salomon son fils brille d'un plus vif éclat encore. Il est le Roi de la victoire et de la paix, et la splendeur de son règne figure la gloire plus haute et les conquêtes plus universelles du

Messie. Le temple s'élève, merveille du monde entier, dont les plus illustres princes viendront admirer la splendeur.

Après Salomon, tout s'obscurcit et se brouille dans les affaires juives; les rois sont souvent prévaricateurs et idolâtres; le peuple suit leurs égarements, et Dieu châtie terriblement les uns et les autres par de dures captivités.

Si les œuvres de l'homme s'obscurcissent, celles de Dieu jettent à cette époque leur plus brillante lumière. — La prophétie n'a jamais autant étincelé, et la lumière débordant d'Israël se répand sur la terre entière, manifestant Dieu dans les bouleversements des royaumes et des empires, mais surtout décrivant, trait par trait, le Messie, sa personne divine, les circonstances et le temps de sa venue, sa vie entière, son immolation sanglante, sa gloire, sa puissance, son œuvre éternelle, ses universelles conquêtes.

C'est avec le ministère des prophètes et le martyre fameux des *Machabées*, champions de leur patrie, de leur loi et de leur Dieu, que nous arrivons aux jours du Messie.

Désormais tout va s'effacer devant cette gloire, tout disparaîtra devant cette puissance. Jésus-Christ est le centre où aboutissent le passé, le présent et l'avenir. Dieu n'a créé le monde que pour Lui; l'histoire humaine n'a d'autres révolutions que celles qui préparent et servent son œuvre; la Loi patriarcale et la Loi mosaïque se consomment en sa Loi nouvelle. Il vient au nom de Dieu, il est Dieu, il se montre Dieu de toutes manières. La prophétie l'annonce, le miracle l'enveloppe de sa divine lumière; sa parole, sa puissance, ses œuvres, sa préexistence, sa survivance impérissable, son impérissable empire, tout le révèle, tout nous fait nous jeter à ses pieds : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant!*

CHAPITRE XI.

Le péché originel.

Telle est l'importance de ce dogme et la place qu'il tient dans la Révélation et l'histoire humaine, que nous ne pouvons qu'en passant par lui, arriver au Sauveur qui l'efface, au Rédempteur qui l'expie. « Un péché pèse sur le monde, infecte la race d'Adam toute entière, et du premier homme passe à tous les hommes, les constituant tous pécheurs..... Dogme fondamental qui, ébranlé, entraîne dans sa ruine la Rédemption, la Grâce, les Sacrements, l'Église, l'œuvre entière de Dieu (1). » Et ce n'est pas seulement l'œuvre de Dieu qui s'évanouit, la raison humaine ne se peut plus déchiffrer elle-même, ses lumières s'éteignent; ses raisonnements se brisent devant une insoluble énigme; l'histoire n'est plus rationnellement explicable, l'humanité n'offre plus dans sa vie séculaire que l'aspect d'un sanglant chaos. — Avec la révélation d'une faute, d'une déchéance originelle, tout s'illumine, tout devient logique : sans elle l'homme n'est

(1) *Saint Paul étudié*, tom. I, pag. 40.

plus, comme le disait Pascal, « qu'une chimère, un chaos, un monstre incompréhensible (1). »

I.

Nécessité de la croyance au péché originel.

Rien d'absolu comme cette nécessité. 1° Nécessité pour expliquer *l'état actuel* de l'homme; 2° nécessité pour expliquer les *traditions universelles;* 3° nécessité surtout en face de la Révélation divine.

I. *Seul le dogme du péché originel explique l'homme.* — Sans cette vérité d'un péché d'origine qui infecte toute naissance, déforme notre être et nous courbe sous un fardeau dont nous subissons la dure nécessité, nous ne pouvons en aucune manière expliquer ce que nous ressentons et ce que nous sommes devenus.

1. Sans doute, et c'est l'objet d'une définition de l'Église (2), Dieu pouvait nous créer tels que nous sommes, nous laissant aux prises avec les défectuosités inhérentes à l'état de *pure nature* et nous soumettant à la

(1) « Sans ce mystère, dit Pascal, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme » (Pascal, *Pensées,* II, 105, édit. Feugère).

(2) L'Église a condamné cette proposition : « Dieu, dès l'origine, n'eut pas pu créer l'homme tel qu'il naît maintenant. »

lutte intérieure et aux sollicitations ennemies. — Mais Dieu ne l'a pas fait. Dieu « a couronné l'homme d'honneur et de gloire (1);» il l'a traité en enfant et en favori de son cœur. La Révélation nous affirme que Dieu créa l'homme dans la justice et dans le bonheur, avec une âme immortelle soumise à Dieu et dominatrice des sens. A cette harmonie intime, à ce règne de l'âme, Dieu ajouta tous les dons de la nature *intègre*, la science infuse, l'immortalité, le règne sur les êtres inférieurs de la création, l'exemption de toute souffrance du corps comme de toute défectuosité de l'âme. L'homme sortit donc des mains de Dieu créature splendide, harmonieuse, puissante, heureuse, immortelle. — Voilà ce que dit la Révélation et voilà ce que confirment les traditions de tous les peuples. Tous s'accordent à reconnaître l'état d'innocence, d'empire et de bonheur comme l'état premier de l'humanité. Et ainsi Révélation divine, raison humaine, traditions universelles s'unissent dans cette affirmation.

2. Or, qu'est l'homme actuellement? Qu'est l'histoire humaine?

L'homme nous apparaît frappé manifestement à la fois dans son *âme* et dans son *corps*. — 1° Dans son âme. L'ignorance l'enveloppe de si épaisses ténèbres que, à grand'peine, aux prix de fatigues infinies, peut-il y faire pénétrer une faible lueur de savoir. D'ailleurs, il reste, même en pleine science, toujours sujet aux défaillances de l'erreur. — La volonté humaine n'est pas moins blessée que son intelligence. Elle incline au mal, elle ne remonte vers le bien que difficilement et avec effort. On dirait que le mal est beaucoup plutôt son élément que

(1) Psal., VIII, 6.

la vertu. — L'harmonie est brisée dans l'être humain. La raison comme la foi proclame que l'âme doit régir les sens; que les sens lui doivent l'obéissance qu'elle-même doit à Dieu. Or, ce bel empire est détruit et le désordre règne sur ses ruines. — L'homme, qui ne peut plus éviter les révoltes désordonnées de sa nature inférieure, subit dans une aussi large mesure l'universelle révolte de toute la création. Il n'a plus sur la nature extérieure qu'un règne précaire, amoindri, violemment contesté. Le monde entier lui est hostile et tous les êtres semblent armés contre lui. — 2° Dans son corps. Voyez le corps de l'homme. Quelle incessante victime de toutes les laideurs, de tous les brisements, de toutes les meurtrissures! L'homme se voûte misérablement sous un labeur d'esclave; la maladie le ronge, les infirmités le déforment, la mort le réduit en pourriture. Il meurt dans une agonie affreuse après avoir vécu dans une continuelle suite de douleurs. Douleurs de son âme toujours gémissante; douleurs de sa chair broyée sans relâche sous un travail éternel de corruption et de mort. L'homme en naissant pousse des cris de souffrance et il meurt dans une agonie plus intolérable encore.

Voilà l'homme. Que sera dès lors l'histoire humaine? Hélas! Si nous en séparons quelques récits d'héroïsmes, que reste-t-il devant nos yeux qu'un hideux panorama de crimes, de douleurs et de sang?

Concluons. Nous savons que l'humanité a été créée dans la justice et dans le bonheur. — Actuellement elle est dans le mal et elle souffre. — Elle est donc soumise à quelque expiation; elle a donc prévariqué, il y a donc, pesant sur elle, un péché d'origine.

II. *Seul le péché originel explique les traditions universelles.* — Écoutons la voix du genre humain.

Oui, un *péché originel* pèse sur la race humaine toute entière, y cause les désordres, et y amène les douleurs où nous la voyons plongée. Cicéron, résumant sur ce point comme sur les autres les traditions anciennes, écrivait : « Ces erreurs et ces infortunes de la vie humaine ont fait dire aux anciens prêtres, et à ceux qui expliquaient aux initiés les mystères divins *que nous n'étions nés dans cet état de misère qu'à cause de* QUELQUE GRAND CRIME *commis antérieurement. Pour moi je crois qu'ils sont dans le vrai à cet égard.* » — Platon va plus loin encore et définit plus juste : « La nature et les facultés de l'homme, écrit-il dans le Timée, ont été modifiées et corrompues DANS SON CHEF, DÈS SA NAISSANCE. Voilà qui est bien frappant déjà.

Mais nous avons plus que les paroles de philosophes résumant les traditions antiques, nous possédons d'irrécusables monuments de cette foi des peuples à quelque grand crime de la race humaine. — L'homme a toujours été tremblant et terrifié devant la Divinité. De là, dans chaque religion, l'interminable série des rites *expiatoires*. — Ces rites sont employés pour *purifier* l'enfant, dès sa naissance (1). — Partout à la fécondité de la femme les traditions font correspondre une idée de souillure. — Presque partout l'acte générateur est frappé d'un cachet de mystérieuse ignominie, et des circoncisions diverses se retrouvent chez tous les peuples. — Enfin, comme en dehors de la Révélation les vérités primitives amenèrent souvent de monstrueuses interprétations, nous trouvons

(1) Voir *Annales de la Philosophie chrétienne.* — *Soirées de Saint-Pétersbourg.* — Hettinger. — Virgile, *Enéide.*

souvent dans l'antiquité la vie humaine offerte aux dieux afin de racheter, pour ainsi dire, le crime d'être né.

III. *Révélation divine du péché originel.* — La terre entière nous a affirmé le péché originel. Laissons maintenant parler Dieu. Il était impossible que, nous révélant tout le reste, Dieu restât muet devant cette capitale question. Dieu a parlé. Le dogme du *péché originel* nous demeurera toujours sans doute un profond mystère, mais un mystère moins inconcevable, que nous ne serions nous-mêmes inconcevables sans lui.

Écoutez Job : « Qui rendra pur celui qu'un germe impur a formé? » Et encore : « Qu'est-ce que l'homme pour qu'il prétende à l'innocence? pour que, né de la femme, il apparaisse sans souillure? » Avant même qu'il agisse, il est coupable; il est souillé dès sa conception. « Voici, s'écrie douloureusement le prophète-roi, que j'ai été engendré dans le crime; c'est dans l'iniquité que ma mère m'a conçu. » — Avec saint Paul cette révélation atteint sa pleine lumière. « C'est par un seul homme que le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort, et la mort passe par tous les hommes, à cause de celui dans lequel tous ont péché. » Et ainsi « nous naissons tous pécheurs, enfants de colère. » « Par le péché d'un seul, le mot règne sur nous, etc. (1). »

Tous ces textes établissent une vérité unique que voici : la nature humaine entière est infectée par un péché héréditaire, un péché de race, et tous nous naissons dans cette déchéance originelle et ce péché. —

(1) Saint Paul, Rom., v, 12.

Tout à l'heure nous expliquerons ce dogme; en attendant voyons rapidement où l'on arrive quand on essaie de le nier.

IV. *Seul le dogme du péché originel nous fait éviter d'extravagantes erreurs.* — Pour les *Manichéens*, il y a deux dieux, l'un créateur de tout ce qui est bon, l'autre source de ce qui est mal et douleur. Théorie simple et claire, mais absurde, impie et immorale, libérant l'homme du mal et l'imputant à la Divinité; — de plus faisant deux infinis, deux dieux.

Les *Stoïciens* ne mirent au service de ce redoutable problème du mal que la folie de leur orgueil. Ils nièrent le mal. L'homme est bon et il ne souffre en réalité pas.

Le *Matérialisme* fut plus brutal et plus franc. Il dit à l'homme : rien n'est mal de ce que l'on te dit être le mal, tes passions sont permises puisqu'elles te sont naturelles et que bonne est la nature. Souffre le moins possible, jouis le plus possible; c'est là la vraie sagesse et le seul bonheur. — Il ne manque qu'une chose au matérialisme, c'est de pouvoir détruire la conscience, le sens universel, la douleur, la tristesse, les infortunes, la mort.

Le *Rationalisme*, sans aller aussi loin dans la conclusion s'engage dans la même route. Pour lui l'homme naît bon et tel qu'il a dû toujours être. Très bien! Mais d'où vient le mal? Question éternellement insoluble pour le rationalisme.

Jean-Jacques Rousseau jeta dans notre société moderne une effroyable perturbation, en donnant de l'existence du mal une solution toute révolutionnaire. Il inocula

cette idée, dont les dernières applications achèvent de nous perdre, que l'homme, né bon, est perverti ensuite par la société. Donc haine à la société! C'est cette haine que nos révolutionnaires contemporains sont en train de traduire par le pétrole et la dynamite.

Tant il est vrai qu'en dehors de la doctrine catholique, cette question terrible du péché *originel* n'a jamais amené que le trouble, l'erreur, la destruction.

II.

Exposition catholique du péché originel.

Quel est l'enseignement catholique sur le péché originel? Nous avons à étudier le péché originel : 1° *en lui-même*, 2° dans ses *conséquences*, 3° dans sa *transmission*, 4° dans son *exception* glorieuse.

I. Qu'est-ce que le *péché originel*, c'est-à-dire le péché que nous apportons tous en naissant, le péché que nous tirons d'Adam, qui fait que, en Adam et par Adam, notre père, nous naissons coupables d'un péché? Qu'est-ce que ce péché (1).

Écartons d'abord cette grossière erreur qui ferait de ce péché un *péché personnel*. Aucun de nous n'a commis ce péché, il nous vient de la race, c'est un péché de famille, et non pas un péché personnel, commis par

(1) Rom., v, 12-16.

nous-mêmes personnellement. — En Adam il y eut péché *actuel;* Adam, par un acte criminel, tua son âme en la dépouillant de la grâce qui est sa vie. Après cet acte, Adam tomba dans un *état* de souillure, de mort, de damnation, de dépouillement : or, c'est cet *état là* qu'il nous transmet en nous engendrant de lui. Adam nous engendre dans l'état où son péché l'a mis : coupable, il engendre des coupables : mort à la grâce, dépouillé des dons de la nature intègre, privé du ciel, condamné à la douleur, enclin au mal, amoindri dans son intelligence et sa volonté, soumis au démon, « fils de colère (1), » en rupture avec son Dieu, Adam nous engendra dans un état semblable.

Sans doute le péché originel ne nous est pas imputé comme péché personnel, mais, ne l'oublions pas, il ne nous est pas moins un véritable péché, qui fait de nous de véritables pécheurs.

II. Héritiers du péché d'Adam, nous le sommes par une conséquence logique des résultats de ce péché : résultats doubles, consistant à la fois en *pertes* et en *peines*. — 1° Perte des dons surajoutés à la nature. Perte de la grâce sanctifiante. Perte de la gloire éternelle. Perte, ici-bas, pour le corps, de la félicité et de l'immortalité. — 2° Peines positives. La colère de Dieu : le joug du démon : la détérioration de notre condition première : ignorance, penchant au mal, faiblesse de la volonté, concupiscence.

(1) Ephes., II, 3.

III. Assurément la *transmission* du péché d'Adam à tous ceux qui naissent de lui est un *mystère*, un profond et impénétrable mystère. Jamais sans une Révélation nous n'eussions pu y atteindre; et quoi que nous fassions pour l'expliquer, il nous restera toujours mystère.

Jamais cependant l'on ne démontrera que ce dogme est irrationnel, absurde, inique, injurieux à Dieu, ainsi que l'incrédulité a tant essayé de le faire.

1. Elle dit que cette transmission est étrange, inouïe, impossible : c'est plutôt le contraire qui le serait. Ce qui apparaît ici c'est la loi universelle de la génération; et il faudrait, ce qu'on ne pourra jamais, établir que Dieu était tenu d'y déroger pour nous. La loi est que l'enfant naisse comme est son père : pauvre s'il est pauvre; déshonoré et déshérité s'il est deshérité; en disgrâce s'il est en disgrâce. Quoi! son sang même, son âme lui viendront moins purs, moins forts, moins nobles, si la source a été appauvrie et souillée par le vice.

Nous naissons *coupables* parce que nous naissons privés de la grâce, dans un état de mort, de souillure, de péché, de péché originel bien entendu et non actuel. Cette explication de quelques théologiens suffit assurément. — Une autre est aussi très bonne. Un prince comble un favori de dons les plus riches : puis rebelle, le dépouille, l'éloigne, le tient dans une disgrâce trop méritée. Est-il tenu de réintégrer les fils de ce coupable dans ses primitives faveurs? Non sans doute. Pourquoi alors Dieu y serait-il tenu?

2. Mais, dit-on, comment Dieu peut-il damner pour un péché que l'on a pas commis personnellement?

La doctrine catholique n'enseigne pas que Dieu pu-

nisse en enfer ceux qui ne sont coupables que du péché originel. Elle permet très bien de croire, que Dieu, sans leur donner le ciel et la vision béatifique, leur ménage cependant un bonheur relatif de l'ordre naturel. — D'ailleurs, n'oublions jamais en toutes ces matières que la Bonté est en Dieu inséparable de sa sagesse, et que, jamais, sous aucun prétexte, et dans aucune question il n'est permis ni à la foi ni à la raison de mettre en cause la Sagesse et la Bonté de Dieu. Il est de toute vérité que la race humaine, altérée et flétrie, subit la mortelle atteinte d'un péché d'origine. D'autre part il est de vérité et de certitude absolues que Dieu est infiniment Sage, Juste et Bon. Nous pouvons ne pas voir le point où ces deux certitudes se réunissent, mais elles se réunissent et nous ne pouvons les nier sans abdiquer le bon sens.

3. D'ailleurs le chef-d'œuvre le plus magnifique de la Sagesse et de la Bonté divines nous reste à dire. Si une solidarité mystérieuse nous liait à Adam, notre père selon la nature, et nous entraînait tous dans sa disgrâce : une autre solidarité, nous lie à un DIEU FAIT HOMME et nous rend participants de sa sainteté, de ses mérites, de sa gloire (1).

Si Adam nous ravit la grâce et la gloire de notre première création, le Fils de Dieu nous les rend dans une plus magnifique mesure. Si Adam nous éloigne de Dieu, Jésus-Christ nous y unit dans une ineffable perfection. Si notre naissance terrestre nous voue aux douleurs d'ici-bas, et nous prive dans la vie future de la vue de Dieu, notre naissance céleste en Jésus-Christ fait de ces douleurs une glorification et un profit immense, et nous donne, pour l'éternité, droit à la vue et à la possession

(1) I Cor., xv, 22, 45.

béatifiques de Dieu. Si le péché a abondé en douleurs, la grâce à surabondé en rédemption. Au lieu de nous plaindre et d'accuser, extasions-nous et bénissons (1).

IV. *Marie, exception glorieuse à la loi du péché originel.* — Tous les hommes naissent souillés, déformés, coupables d'un péché d'origine. Donc le *péché originel* passe, par voie de génération, en chacun de nous, et tous, sans exception, nous naissons coupables d'un père coupable. C'est là, nous l'avons dit, le dogme par excellence, la révélation qui sert de point de départ à toutes les autres révélations concernant notre état de déchéance et notre rédemption.

Mais cette Rédemption promise, ce Fils de Dieu qui doit se faire homme; qui, sur la terre, donnera à une femme le nom de Mère, ce Dieu qui dans le sein mille fois sacré et béni de cette mère doit prendre le sang immaculé de la Rédemption, ce Dieu, « fils de Marie, » laissera-t-il sa mère, ne fût-ce qu'un moment, devenir la proie déshonorée du démon? Et son sang divin, l'aura-t-il pris au milieu des scories immondes du péché originel?.....

Notre raison proclame cette souillure impossible, et notre foi nous affirme, au nom de Dieu, qu'une exception a été faite à la loi universelle. Une Créature, « bénie entre toutes les femmes (2), » « pleine de grâce (3), » parce que « le Seigneur est en elle (4) » et la sanctifie, a été, par

(1) Rom., v, 15-19.
(2) Luc, i, 42.
(3) Luc, i, 28.
(4) Luc, i, 28.

les mérites anticipés du Rédempteur, à jamais exempte de la faute originelle. Marie, c'est la pureté sans souillure, l'astre sans tache, la source restée à jamais sans mélange. Marie, la foi catholique l'a proclamé infailliblement, c'est l'*Immaculée Conception*.

Qui oserait nier que Dieu put faire cette exception à la loi que lui-même avait portée?

Qui ne voit combien cette exception est juste, naturelle, sainte et digne du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint?

Qui ne lit cette exception dans ces mots de la Genèse, à l'endroit même où le péché originel apparaît dans son universelle transmission : « *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et sa race, et elle t'écrasera la tête* (1)? »

III.

Le récit biblique de la chute de l'humanité.

Le dogme divinement révélé du *péché originel* nous est déjà connu par l'étude qui précède : il le sera mieux encore, si, ouvrant maintenant la Bible, nous y lisons le drame navrant de la chute de nos premiers parents, et, par elle, de notre propre ruine.

Hélas! n'eussions-nous pas ce récit inspiré et d'une vérité infaillible, nous trouverions en nous-mêmes tous les traits saisissants de cette révolution morale, la plus terrible qui ait atteint la race humaine, et, la tentation, la chute, la déchéance de notre premier père, se retrou-

1) Genèse, III, 15.

veraient vivantes dans notre propre misère et les douloureux phénomènes de notre propre vie.

1. Adam et Ève, créés à l'âge adulte, dans le plein épanouissement de l'âme et du corps, avaient été placés par Dieu dans une contrée délicieuse que l'Écriture appelle un *Paradis*, et dont nos campagnes les plus gracieuses et les plus riches, nos sites les plus ravissants ne sont plus qu'une image décolorée et flétrie. — Là, nos premiers parents vivaient dans les délices, jouissaient d'une création resplendissante, régnaient sur la nature entière, se livraient à un travail qui, au lieu de les surcharger, leur était un agrément de plus (1). Mais surtout leur âme s'enivrait de lumière et d'amour. Dieu, qui les visitait fréquemment et conversait avec eux, leur donnait un avant-goût suave de leur future béatitude dans le ciel. La douleur leur était inconnue et ils n'en pouvaient trouver nulle part la moindre image dans une aussi enchanteresse existence. — Pontife de la création, Adam adorait Dieu et lui offrait un culte sublime. Ensemble, Adam et Eve trouvaient dans la prière, la contemplation des vérités les plus hautes, la connaissance des plus sublimes mystères, d'inénarrables jouissances, en même temps que leur cœur s'enivrait du plus pur et du plus véhément amour.

Ni les maladies, ni l'affaiblissement, ni la mort ne pouvaient avoir aucune prise sur ces immortelles créatures, auxquelles les fruits de l'*arbre de vie* redonnaient sans cesse la vigueur des premiers jours (2).

---

(1) Genèse, II, 15.

(2) Sans doute, la Révélation est ici notre grande et sainte lumière; — ne méprisons pas néanmoins les traditions de tous les peuples, qui

2. Mais cette félicité et cette gloire n'étaient que le prélude de celles que l'épreuve victorieusement subie devait mériter à nos premiers parents. — Comme les anges, Adam et Ève étaient soumis à une *épreuve*, seule voie au mérite et à la récompense. Dieu la leur avait ménagée douce et facile : un arbre, l'arbre *de la science du bien et du mal*, étalait à leur regard un fruit mystérieux dont il leur était interdit de manger.

Dieu montrait ainsi son empire souverain, devant lequel celui d'Adam devait s'incliner. — Puis, cette « science du bien et du mal (1) » attachée à un arbre, c'était un mystère, une obscurité divine : la foi commençait a être la grande et universelle loi du salut. — Enfin l'appétit sensuel trouvait lui aussi son genre d'épreuve approprié, et ainsi, âme et corps, l'homme tout entier, devait en obéissant rendre au Créateur souverain l'hommage qui lui était dû.

3. Dieu, nous l'avons vu plus haut, avait, avant l'homme, créé l'ange pur esprit, splendide image de la Divinité. La création angélique, mise à l'épreuve, avait en partie prévariqué. Les anges coupables et damnés, pouvaient, comme ils le font maintenant, se répandre dans la création de l'homme. Il plaisait à Dieu de se servir de ces misérables pour éprouver la fidélité d'Adam et d'Eve. Entre les suggestions de ces anges prévaricateurs et la parole, la puissance, les bienfaits de Dieu, quelle hésitation était possible? Le crime de nos premiers parents, crime dans lequel nous ne les imitons

---

tous, se sont souvenus de cette vérité primitive, et ont consigné dans leurs annales le souvenir d'un *âge d'or* et d'un Paradis, premier berceau de l'homme innocent.

(1) Genèse, II, 17; III, 1.

que trop fidèlement, fut d'obéir au démon en reniant Dieu.

4. Tous les animaux servaient l'homme; et l'homme traitait familièrement ces êtres alors gracieux et aimants; il leur donnait ses caresses en même temps que ses ordres toujours respectés. Plus brillant et plus souple que tous les autres le Serpent pouvait être le plus familier et le mieux accueilli. — Satan revêt sa forme, comme il lui est donné, avec la permission de Dieu, d'en revêtir bien d'autres. Il fait parler cette forme à laquelle il avait su donner la grâce et les charmes. Aux premiers mots du tentateur Ève eût dû fuir. Elle écoute, elle accueille, elle est perdue. Quand Satan ébranla l'autorité divine en posant à Ève son insidieux *pourquoi* (1) : Ève eût dû le repousser avec horreur. L'infortunée semble se plaire à cette fatale ouverture, et du *doute* déjà criminel, Satan la mène à une affirmation sacrilège : *Non, non, vous ne mourrez pas.* Voilà Dieu traité de fourbe et sa parole accusée de mensonge! Reste le suprême abîme, et Satan l'ouvre sous les pas d'Ève fascinée : *Vous serez comme des dieux.* Nos malheureux ancêtres en arrivent à cette folie qui avait séduit et damné l'ange : se faire les égaux de Dieu. — Arrivés à ce sommet d'un épouvantable orgueil, Satan achève de les perdre en les précipitant dans la plus honteuse des sensualités. Ces nouveaux dieux sont vaincus par l'appétit du ventre! Ève cueille le fruit, le mange, en fait manger à Adam. Dieu est abandonné, renié, trahi, déshonoré par la défiance, accusé de fourberie, remplacé par le règne de l'appétit du ventre : *quorum Deus venter est.* Le crime est commis et nous tombons dans la mort.

---

(1) « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger de tous les fruits du Paradis? » Genèse, III, 1.

5. Analysons ce crime. C'est un crime *contre la foi :* Ève ébranle en elle-même la foi en l'infaillible parole de Dieu. C'est un crime d'*impiété :* Ève abandonne Dieu pour se donner au démon. C'est un crime d'*orgueil :* Ève aspire à se faire semblable à Dieu même. C'est un crime de *révolte :* Ève foule aux pieds la plus solennelle défense du Très-Haut. C'est un crime d'*ingratitude :* Ève en un instant perd le souvenir des immenses bienfaits dont son Créateur l'a comblée. C'est un crime de lâche et de déshonorante *convoitise :* Ève préfère à Dieu, à son âme, à la grâce, à l'éternelle béatitude, la grossière jouissance d'un fruit. Enfin c'est un crime de *scandale :* elle circonvient Adam, elle l'enivre de sa séduction, elle le trompe de fallacieuses promesses, elle l'entraîne dans sa révolte et le perd en l'adulant.

6. Le crime est commis. Avant même que le Souverain Juge apparaisse aux coupables la déformation subite de leur être se fait sentir de tous côtés. — Ils se voient nus; dépouillés de leur parure d'innocence; ils se font honte à eux-mêmes; leurs sens sont en révolte contre leur âme, comme eux-mêmes le sont contre Dieu; le remords les torture, il faut fuir, il faut se cacher. Et c'est sous l'épaisseur d'un feuillage que Dieu les trouve terrifiés, mais non encore repentants (1). Qui dans cette tragique histoire n'a reconnu sa propre histoire, et dans l'état des deux coupables, son propre état?

7. De pitoyables excuses achèvent de perdre Adam et Ève en forçant Dieu à les frapper. — Nous avons vu leur châtiment multiple (2) : châtiment de l'âme et du corps; châtiments de la vie présente, châtiment de la vie

(1) Genèse, III, 8.
(2) Genèse, III, 14-20.

future, mort éternelle de l'âme, expulsion du paradis terrestre, annonce et symbole de leur éternelle expulsion du ciel, concupiscences, douleurs, sujétion au démon, incessantes attaques de la nature irritée. Pour Adam un travail qui le brise; pour Ève empire de l'homme et enfantement dans la souffrance.

8. Mais du sein de cette sombre expiation jaillit la plus douce espérance. A nos malheureux parents, qui, enfin, comprennent leur crime et le pleurent, Dieu fait apparaître le Rédempteur dans lequel ils retrouveront plus de grâces qu'ils n'en ont perdu par leur révolte. — Marie est montrée à Ève, comme la « femme bénie » qui écrasera la tête de ce Serpent infernal par qui elle-même vient d'être séduite et perdue. Ils sortent du Paradis inondés de douleur et de joie.

Ainsi s'acheva dans les larmes et l'espérance la longue vie expiatrice d'Adam et d'Ève. Ils connurent les merveilles de la Rédemption. Plus qu'Abraham lui-même « ils tressaillirent en voyant les jours » du Messie, ce Messie à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, dont la surabondante Rédemption arrache à l'Eglise ce cri d'ivresse et de délire : *O heureuse faute qui nous a valu un pareil Rédempteur* (1)!

---

(1) Chant de l'*Exultet* du samedi saint.

CHAPITRE XII.

Jésus-Christ — vrai Dieu.

Si Dieu, prenant en pitié l'humanité coupable, veut lui pardonner et en même temps, par un triomphe inouï de sa Sagesse et de sa puissance, se servir de ce pardon même pour l'exaltation de sa gloire, il enverra au monde son propre Fils. Ce Fils de Dieu descendra, viendra au milieu de nous, homme comme nous, notre frère, notre égal par la nature, en même temps qu'il restera le Dieu infiniment puissant et parfait.

Mais si Dieu est descendu en ce monde, s'il a vécu parmi nous, si, suivant le mot de l'Écriture « il a été vu conversant avec les hommes : » remarquons les inévitables conséquences d'un aussi divin mystère.

Cette venue d'un Dieu dans le monde sera le grand événement de toute l'histoire humaine. Tout s'y rapportera, toutes les péripéties de la vie des peuples y auront leur centre; tous les siècles travailleront à préparer ce fait immense et porteront profondément sa divine empreinte. L'histoire n'aura qu'un partage possible : les temps qui précèdent, les temps qui suivent Jésus-Christ. Car la venue et l'action de ce Dieu auront produit de si prodigieux effets sur la société, la physionomie du monde

sera si différente avant et après cet événement, qu'aucune autre division de l'histoire ne restera possible.

De plus ce Dieu fait homme laissera certainement resplendir tant de divinité à travers sa forme humaine, ses œuvres, ses paroles, sa vie, sa puissance, les signes qui le précéderont, les prophéties qui l'annonceront, les miracles qui accompagneront chacun de ses pas, l'impérissable vertu qui jaillira de sa tombe et se répandra à travers tous les siècles, tout proclamera avec une telle force sa divinité, que toute la terre tombant à ses pieds s'écriera : Voilà Dieu ! Oui, ô Jésus, « vous êtes bien le Christ, le Fils du Dieu vivant (1). »

Mais il faudra que la liberté humaine soit respectée en ceci comme en tout le reste; des ombres atténueront cette splendeur afin que la foi ait son cours et l'adoration son mérite. Les tentations seront possibles, ce qui est la condition du mérite et de la récompense des fidèles. — A cette restriction près, telle sera « la gloire de ce Fils unique de Dieu » descendu et vivant sur la terre, que ceux-là seuls qui fermeront les yeux à la lumière et abaisseront leur cœur pour ne pas comprendre et goûter, resteront en dehors de cette bénie et ineffable influence. Tous les cœurs purs, tous les esprits droits, toutes les vies saintes « verront Dieu. »

---

(1) Matth., xvi, 16.

I.

L'œuvre de Jésus-Christ est éminemment l'œuvre d'un Dieu.

I. *Première preuve : créer un monde est d'un Dieu.* — **1**. Quel autre qu'un Dieu a pu créer le ciel et la terre? Qui a pu étendre le dôme des cieux, prolonger l'immensité, et y faire rouler, dans un harmonieux ensemble, ces milliards d'astres, dont la vitesse, la grosseur, l'éloignement nous effraient? Dieu seul pouvait former les océans et tracer aux fleuves leur cours, Lui seul élever la cîme des montagnes et creuser aux abîmes leurs effroyables profondeurs. — Toute âme droite, toute intelligence saine proclame qu'à Dieu seul est la puissance de ces gigantesques créations.

Or, si à nos yeux l'ordre de cette création était bouleversé et rétabli sur de nouvelles bases, si les astres changeaient subitement leur cours, si les cieux voyaient disparaître leurs étoiles et de nouvelles prendre leur place dans l'immensité; si les montagnes, cédant à une parole souveraine se creusaient en vallées profondes, si les fleuves remontaient vers leurs sources et les océans déplacés envahissaient les continents anciens, laissant leurs profondeurs à des continents nouveaux : — qui oserait attribuer de si gigantesques effets à une autre force qu'à la force divine? Quelle folie irait jusqu'à prêter à l'homme de pareilles œuvres et une si extraordinaire puissance?

2. Or, l'œuvre de Jésus-Christ est plus gigantesque; sa puissance a été plus extraordinaire. Jésus-Christ a plus

fait que bouleverser et rétablir la création physique, il a bouleversé, détruit, refait une autre création plus haute, plus difficile à atteindre, plus rebelle à tout commandement, plus opposée à toute influence : la création intellectuelle et morale, l'esprit, le cœur, la volonté des multitudes, le cours des idées, les croyances universelles, les mœurs, les habitudes séculaires, les lois, les pouvoirs, les religions. OEuvre absolument surhumaine!

Changer les idées d'un seul homme est déjà une œuvre difficile, tant l'esprit humain est avide de son indépendance et jaloux de ses droits. — Changer les idées d'une famille, d'une ville, d'un pays; refouler les idées régnantes pour en substituer de nouvelles, briser les coutumes et les habitudes, astreindre la foule à ce qu'elle repoussait avec horreur, lui faire aimer ce qu'elle détestait et détester ce qu'elle aimait avec passion, ce qui lui était plus nécessaire et plus précieux que la vie même... Non! jamais homme ne l'a pu, jamais homme ne l'a même tenté. Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, modifièrent-ils la manière d'être d'un seul individu? C'est plus que douteux. En tout cas, jamais bourgade ne fut par eux, quant aux idées, aux mœurs, aux croyances, à la conduite, détruite et refaite sur un nouveau plan.

Mais si l'homme ne peut refaire un seul pays sous le rapport qui nous occupe, que sera-ce de tous les peuples? De l'Orient et de l'Occident? Des contrées civilisées et des régions barbares? Que sera-ce de la terre entière? Se présenter au monde, parler, commander, jeter aux peuples un ordre, envoyer quelques disciples : *allez, enseignez toutes les nations* (1); et sur cet ordre tout change, tout prend un cours absolument neuf; les idées

(1) Matth., xxviii, 19.

anciennes disparaissent, de toutes nouvelles s'y substituent; un monde est détruit, un nouveau monde s'élève! — Et, remarquons-le bien, c'est le changement le plus impossible qui s'opère avant tous les autres : le changement de religion. A quoi l'humanité a-t-elle tenu, durant tous les siècles avec une force et une opiniâtreté plus invincibles? Qu'y avait-il de plus solidement rivé a sa vie et à ses institutions les plus vénérables? La religion. La religion faisait à ce point corps avec la Société que pour détruire le paganisme il fallait tout détruire à la fois. — Et Jésus-Christ l'a fait! — Il a renversé le paganisme, il a établi une religion sublime, austère, sanglante dans les sacrifices qu'elle exige et les héroïsmes qu'elle commande.

Ainsi l'œuvre la plus surhumaine et la plus divine, la voilà faite : une société est détruite, une autre absolument dissemblable vient de surgir à la voix de Jésus-Christ. — Dans ces deux sociétés, rien ne se ressemble, ni croyance, ni culte, ni morale, ni institutions, ni mœurs, ni coutumes, ni lois, ni pouvoirs. Des bases nouvelles, des règles tout opposées sont données à l'individu, à la famille, à la société. Tout est tellement dissemblable, que l'histoire, nous le répétons, ne peut plus offrir aux siècles qu'une seule division logique : les temps qui précèdent, les temps qui suivent immédiatement Jésus-Christ.

Et si le *fait* est déjà si au-dessus des forces humaines, que dire de son *universalité?* Ce n'est pas une famille, une bourgade, un pays que Jésus-Christ transforme : *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les nations*, la terre entière, tous les peuples, civilisés ou barbares, Grecs ou Romains, esclaves ou libres. — Jésus-Christ étend sa foi et ses préceptes à toutes les positions, tous les âges,

tous les états de fortune. Il illumine l'enfant autant que le vieillard, l'ignorant autant que le sage, le pauvre à l'égal du riche : tous lui obéissent, tous sont transfigurés, tous sont chrétiens.

La *durée* de cette œuvre n'est pas moins divine que sa puissance et son universalité. Peut-on objecter un entraînement subit? un enthousiasme passionné mais éphémère? L'œuvre de Jésus-Christ n'a connu aucune défaillance, ni aucun déclin. Jésus-Christ a renversé tout un monde, il a reconstruit tout un autre, et ce monde nouveau s'est emparé de tous les siècles, qu'il remplit et domine sans jamais faillir. Le Christianisme porte le caractère même de Dieu. « Vous, ô Dieu, vous êtes le même toujours, et vos années ne défaillent point. »

A ces traits déjà si divins ajoutons-en un autre : l'*inanité des moyens*. En face du chaos Dieu est seul, avec sa parole : « Il a dit et tout a été fait. » — Devant l'immense société païenne, devant cet informe chaos de l'idolâtrie, devant cette terre livrée à toutes les erreurs, les dissolutions, les barbaries et les crimes, Jésus-Christ est seul. Il dit à quelques pauvres Juifs : *Allez, enseignez toutes les nations*. En moins d'un demi-siècle, Tacite, Suétone, Pline, saint Paul, Tertullien, les Docteurs, les martyrs, les monuments de toute espèce, les documents de toute provenance, l'histoire entière, proclament que la terre est subjuguée par Jésus-Christ, que « l'immense multitude des Chrétiens (1) » a fait irruption partout et que Rome est conquise.

---

(1) Tacite, *Annales*.

II. *Créer un monde malgré tous les obstacles est plus divin encore.* — **1.** Si l'œuvre de Jésus-Christ est manifestement divine en elle-même, elle apparaît mille fois plus surhumaine encore, à raison des obstacles vaincus et des résistances brisées. Quelle force! « C'est, avait prédit David, avec une verge de fer (1) » qu'il régira l'intelligence, le cœur, la chair. — 1° De l'intelligence Jésus-Christ exige impérieusement la foi. Il la courbe sans pitié en face des plus écrasants mystères. Il lui fait adorer un Dieu dans une étable, sur une croix, dans une hostie. C'est, dit saint Paul, « la folie de la croix » qui est le fond de la prédication chrétienne; « c'est par la folie de cette prédication qu'il plaît à Dieu de sauver les croyants (2). » Or, pour qui connaît l'orgueil naturel à l'esprit humain, pour qui sait combien cet esprit tient à son indépendance, combien surtout il exige la compréhension des choses pour se rendre et pour adhérer la victoire de Jésus-Christ sur l'esprit humain apparaîtra dans une force et une splendeur toutes divines. — 2° Jésus-Christ voulait plus : il voulait l'*amour*, et non pas tout amour, mais un amour à part, plus exquis, plus fort, plus durable; un amour au-dessus de tous les autres, capable de les remplacer tous et de n'être jamais supplanté par aucun. — 3° Jésus-Christ voulait les *vertus* et toutes les vertus; et ces vertus ne pouvaient s'édifier dans notre âme que sur les ruines amoncelées de nos penchants naturels les plus violents et les plus opiniâtres. — 4° Jésus-Christ, pour un nombre considérable de ses disciples, voulait la vertu poussée jusqu'aux dernières limites de l'*héroïsme*, jusqu'au complet déta-

(1) Psaume, II, 9.
(2) Saint Paul, 1re aux Corinth., I, 21.

chement de toutes choses, jusqu'au plus absolu abandon de toute jouissance terrestre. — 5° En un mot Jésus-Christ, sans être vu ni goûté autrement que par sa grâce voulait nous subjuguer, nous mener au Calvaire, nous broyer sous le pressoir du sacrifice, nous ensanglanter sous le fouet douloureux de la mortification chrétienne.

2. Or, Jésus-Christ a obtenu cette incroyable victoire. Il l'obtient sur une innombrable multitude : il l'obtient depuis dix-huit siècles! Depuis dix-huit siècles quand il demande le sang du martyr, il l'obtient : la continence des vierges, il l'obtient : la solitude et le complet détachement du cénobite, il l'obtient. C'est pour lui que le missionnaire verse son sang sur un sol barbare, que la jeune fille quitte l'enivrement du monde pour se flétrir au chevet d'effroyables douleurs. C'est pour lui que tous les dévouements catholiques, tous les héroïsmes, toutes les vertus, toutes les institutions, toutes les œuvres, se meuvent, s'établissent, vivent de douleurs et de charité. Jésus-Christ seul est l'âme de ces merveilles, qui, plus que tout le reste, publient sa surhumaine puissance et son impérissable divinité.

III. *Inanité des objections.* — Le rationalisme n'a rien tant à cœur que de détruire les preuves qui précèdent en s'efforçant de montrer, dans la transformation et la conquête du monde, une œuvre préparée et facile. A l'entendre, le monde aspirait à la doctrine de Jésus-Christ ; les âmes avaient faim et soif de ses austères préceptes et se portaient à ses plus dures exigences avec une ardeur égale au dégoût que l'abus des jouissances avait partout provoqué.

L'histoire fait vite justice de ces fantaisies. En réalité ce qui ajoute une preuve nouvelle et plus forte à la divinité de Jésus-Christ, c'est l'opposition furieuse, profonde, universelle, dont Jésus-Christ a triomphé. Quand il eut prêché trois ans, on le fit mourir avec rage. Quand son Église reprit son œuvre, et, selon ses ordres, se mit à convertir le monde : du haut en bas, de l'empereur à l'esclave, une clameur de mort s'éleva; le paganisme se dressa pour une lutte gigantesque; le sang chrétien coula à flots et c'est par millions que se comptèrent les martyrs. Si l'œuvre de Jésus-Christ survécut à ces tempêtes et les domina, c'est qu'elle est divine et que son fondateur est Dieu.

IV. *Preuve suprême; l'invincible durée de ce triomphe.* — Jetons un dernier regard sur l'œuvre de Jésus-Christ Après dix-huit siècles cette œuvre est debout, debout toute entière; elle est vivante, puissante, victorieuse. Elle subjugue les âmes aussi invinciblement qu'aux premiers jours. Au milieu des ruines d'un passé écroulé, le Christianisme agit avec une force sans cesse égale à elle-même. Rien n'a péri, tout s'est conservé dans la plus entière intégrité : foi, morale, sacrements, sacerdoce, législations, institutions, œuvres, mœurs, coutumes, idées régnantes. Dans l'Église tout cet ensemble reste debout avec une vigueur sans égale : au dehors d'elle, sur une société hostile qui la repousse, elle fait encore pénétrer ses idées, ses sentiments, ses œuvres, son influence. C'est même là le grief suprême; elle vit trop et elle est trop influente.

Conclusion. — Si cette œuvre absolument surhumaine de Jésus-Christ, s'est, comme le témoignent les autorités les plus hautes, établie par la force du *miracle;* si le miracle a été incessant; s'il a forcé toutes les résistances, illuminé tous les yeux, brisé toutes les volontés; si Jésus-Christ s'est d'abord manifesté Dieu par l'invincible argument du miracle; si, après lui et par lui ses apôtres ont fait triompher le Christianisme par les mêmes signes divins : la question est évidemment jugée : Jésus-Christ Dieu, et son Église est divine.

Si, comme le fait l'incrédulité actuelle, l'on suppose que d'aussi gigantesques révolutions, une œuvre aussi clairement surhumaine se sont faites sans miracle : Dieu alors, travaillant sans cet auxiliaire, triomphant sans cette arme, bouleversant et rebâtissant un monde par sa force nue, Dieu apparaît, pour ainsi dire, plus Dieu que jamais!

II.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans ses miracles et ses prophéties.

Nous avons établi plus haut que le double *signe* par lequel Dieu se révèle, sans aucune erreur ni méprise possibles, c'est le *miracle* et la *prophétie*. Jésus-Christ, vrai Dieu, a dû apparaître revêtu de ce signe. Et, en fait, le miracle a brillé en lui avec le plus incomparable éclat. « Toute puissance lui a été donnée, » et cette puissance incommunicable s'est épanouie en miracles et en prophéties. — Voyons 1° le fait; 2° appuyons ce fait sur les plus irréfragables témoignages.

I. *Jésus-Christ fit d'innombrables miracles pour prouver sa divinité.* — Ainsi, 1° Jésus-Christ s'affirmait Dieu; 2° Jésus-Christ pour le prouver faisait des miracles. Quelle issue restera dès lors à la négation? Si Jésus-Christ fait des miracles, c'est que son affirmation est véridique, un imposteur qui trompe Dieu et les hommes ne pouvant usurper le signe et la puissance de Dieu. Si son affirmation est véridique, il est donc réellement Dieu comme il l'affirme.

1. Partout, toujours, devant tous, Jésus-Christ s'affirme Dieu, le « Dieu avec nous, » l'Emmanuel, le Messie promis au monde. — 1° Jésus-Christ s'attribue les perfections divines. Comme Dieu, avec Dieu, Dieu lui-même, il est *consubstantiel* au Père et au Saint-Esprit; il ne fait avec eux qu'un seul et même Dieu (1), Aussi s'appelle-t-il « Fils de Dieu (2). » En lui est la puissance divine, il agit à l'égal de son Père (3). Il est l'*éternel*, éternel principe de toutes choses (4). Il est la fin suprême de toutes choses; il est la vie des êtres, leur lumière, leur gloire, leur béatitude (5). Jésus-Christ jouit comme Dieu de la gloire infinie et éternelle (6). Comme Dieu il est la *toute-puissance* (7). En un mot tout ce qu'est Dieu, il l'est; tout ce que possède Dieu, il le possède (8). — Aussi quand on le reconnaît et qu'on

(1) Jean, x, 30.
(2) Jean, x, 36.
(3) Jean, v, 19.
(4) Jean, viii, 25.
(5) Jean, xiv, 6.
(6) Jean, xvii, 5.
(7) Matth., xii, 8.
(8) Jean, xvii, 10.

l'adore comme Dieu, comme « Fils du Dieu vivant, » loin de repousser avec horreur une aussi sacrilège usurpation, il béatifie ceux qui discernent et confessent cette Divinité. — Au moment le plus solennel, quand il va mourir, quand il comparaît devant les puissances, en face de l'histoire, en face des siècles et du monde, Jésus-Christ affirme de nouveau et plus fort qu'il *est bien le Fils de Dieu.*

2. Cette affirmation soutenue par toute une vie de sainteté héroïque, par une mort magnanime, par une survivance impérissable, pourrait assurément nous suffire. Mais Dieu y a mis son sceau le plus infaillible, le plus incommunicable de tous : le *miracle.* La vie de Jésus-Christ a été une suite non interrompue de miracles, et de miracles opérés en preuve de sa divinité. Car, disait-il, « *les œuvres que j'opère rendent témoignage;* » et « *si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres* (1).

Le miracle sort pour ainsi dire de Jésus-Christ comme l'eau de sa source ; « des puissances sortent de lui (2). » Il ne fait pas ses miracles par une vertu réclamée et empruntée d'en haut comme les prophètes et les saints, il les opère par lui, par sa propre et personnelle puissance. Chacun de ses pas, pour ainsi s'exprimer, fait jaillir le miracle. Tout ce qui est impossible à la puissance humaine, apparaît comme la sphère naturelle de son action. — Son empire s'étend aux cieux ; il est le Dieu « dont les cieux chantent la gloire (3); » une étoile illumine son berceau (4) ; le ciel s'obscurcit et le

(1) Jean, v, 36.
(2) Luc, vi, 19.
(3) Psal., xviii, 2.
(4) Matth., ii, 9.

soleil se voile durant sa divine agonie (1). A son baptême les cieux s'ouvrent et durant saTransfiguration glorieuse, il se tient élevé sur leurs hauteurs (2). — Il domine d'un geste, d'un mot, les fureurs de l'océan (3); il marche d'un pied divin sur leurs abîmes (4); à son ordre les poissons se rassemblent et les pêches se font miraculeuses (5). — Plus puissantes que l'océan, les fureurs de la mort étreignent et brisent la frêle existence humaine : Jésus-Christ se montre le maître absolu de la mort. A sa voix, les morts ressuscitent, fussent-ils en putréfaction dans leur sépulcre (6). — Pour Jésus-Christ la nature n'oppose jamais d'obstacles; nulle infirmité, quelque rebelle à l'art humain qu'elle puisse être, ne tient contre un mot de sa bouche, un geste de sa main. C'est par milliers, c'est tous les jours, c'est dans la Judée entière, que Jésus-Christ d'une parole guérit subitement toute infirmité, chasse toute maladie (7). Jamais pareil spectacle ne fut donné à la terre; jamais pareille explosion de puissance sur d'aussi innombrables multitudes. — Seul aussi Jésus-Christ chassait avec toute-puissance les démons, forcés de proclamer la divinité de leur irrésistible vainqueur (8). — Chose plus divine encore : cette puissance du miracle, Jésus-Christ la communique à qui il lui plaît, il annonce à ses apôtres qu'ils feront en son nom des prodiges plus grands que les siens. Ces

(1) Matth., XXVII, 45.
(2) Matth., XVII. — Marc, IX.
(3) Matth., VIII, 26.
(4) Marc, VI, 49.
(5) Ev. Joan., XXI, 6.
(6) Matth., IX, 24. — Luc, XI.
(7) Matth., IV, 23; XXI, 14. — Marc, III, 10. — Luc, VI, 18, 19.
(8) Matth., VIII, 29. — Marc, V, 7.

apôtres remplissent bientôt Jérusalem, la Judée, le monde, de miracles qu'ils opèrent au nom de Jésus (1). Cette même puissance demeure dans l'Eglise catholique, traverse les siècles, subjugue les intelligences les plus rebelles. Jamais, depuis Jésus-Christ, le miracle n'a perdu sa vigueur première ni cessé son ancien apostolat au milieu des nations. Jésus-Christ continue à vivre dans le miracle, comme il continue à vivre dans l'accomplissement de la *prophétie*.

Jésus-Christ déploya dans la prophétie la même puissance divine que dans le miracle. L'avenir dans ses mystères les plus impénétrables, dans ses événements les plus impossibles à prévoir, lui est ouvert, et il y lit comme il lui plaît. Et nous voyons la prophétie jaillir de ses lèvres comme jaillit le miracle, comme l'eau jaillit de la source, naturellement, sans apprêt, sans efforts. On sent le Dieu dont la vie s'étend dans l'avenir tout autant que dans le passé. — On lui montre les vastes et impérissables constructions de Jérusalem; jamais la ville n'a été ni plus belle ni plus forte : Jésus-Christ à cette heure même, voit et prédit sa ruine; et telle sera cette ruine, que du temple il ne restera pas « pierre sur pierre, » et que de la ville l'ennemi ne fera plus qu'une vaste et définitive destruction (2). — Le peuple juif est compact, réuni tout entier dans un amour immense de la patrie : Jésus-Christ le voit et l'annonce dispersé comme la poussière qu'emporte le vent, traînant sur la terre entière sa vie misérable de déicide et de maudit. — Lui-même sait la douloureuse carrière qu'il lui reste à parcourir; il en trace avec une précision

(1) Marc, XVI, 20.
(2) Matth., XXIV, 2. — Luc, XIX, 44.

d'historien les sanglantes étapes; il décrit toutes les scènes de sa passion; rien ne lui échappe de ses tortures; ni Judas qui le vend, ni le valet qui le soufflette, ni les soldats qui le flagellent, ni la croix où il est élevé et d'où il triomphe. — Ce triomphe fait l'objet de l'une de ses plus divines prophéties. Contre toutes les prévisions, à l'encontre de toute loi morale, Jésus-Christ annonce que quand il aura été honni, conspué, fouetté comme un malfaiteur; quand il aura expiré sur le gibet du Calvaire, à cette heure même il provoquera dans le monde entier un ébranlement immense, toute la terre accourera à lui, et de sa croix lui fera le trône d'une impérissable gloire et d'une puissance sans mesure (1). Un crucifié qui bouleverse et conquiert un monde, et cela pour toute la durée des temps! — La prophétie de l'établissement et du règne universel de son Eglise n'est pas moins merveilleuse. Jésus-Christ annonce un immense empire qui subjuguera les peuples (2) et traversera tous les siècles (3), et il l'annonce, alors que lui va disparaître dans l'infamie et que ses apôtres, les fondateurs de cet empire, sont à la veille de fuir tous lâchement et de se disperser! — Concluons. Prédire des faits aussi manifestement en contradiction avec le cours ordinaire des choses exige une lumière divine. Jésus-Christ fut tout étincelant de cette lumière. Quand donc il se dit Dieu, c'est qu'il est Dieu; ou bien il faut prétendre que Dieu a marqué de son signe, et favorisé de sa toute-puissance le plus sacrilège des imposteurs. Pour refuser

---

(1) Ev. Joan., XII, 32.
(2) Matth., XXIV, 14. — Marc, XIII, 10. — Luc, XXIV, 47.
(3) Matth., XXVIII, 20.

la plus belle des vérités, il faut dévorer la dernière des extravagances.

II. *Les miracles et les prophéties de Jésus-Christ sont irrécusablement démontrés.* — Jésus-Christ a fait d'innombrables miracles, il a fait de vastes prophéties. Jésus-Christ a triomphé de la mort; il s'est survécu dans une œuvre entièrement surhumaine. Nous le verrons tout à l'heure, à ces *miracles*, à ces *prophéties*, à cette *œuvre*, Jésus-Christ a joint des vertus, une doctrine, une sainteté, un héroïsme qui n'eurent jamais ici-bas aucun terme de comparaison. Jésus-Christ est seul. Nul ne lui ressemble, il reste pour la terre une apparition radieuse et unique des cieux.

Mais d'où savons-nous tout cela? Quels témoignages nous le garantissent? — Question capitale, et d'autant plus capitale que tout l'effort du rationalisme incrédule porte sur elle. Tout serait gagné pour lui s'il pouvait ébranler l'histoire, refouler les témoignages, égarer et dénaturer les sources, et alors ne plus faire de Jésus-Christ qu'un personnage légendaire, fruit de l'imagination des siècles, produit équivoque du calcul ou du fanatisme, vision flottante qui passe à travers de demi-obscurités (1).

Tel est actuellement le système irréligieux le plus en vogue, comme il est le plus maladroit et le plus insoutenable. Devant la plus rapide discussion il s'écroule et s'évanouit tout entier.

Jésus-Christ est le personnage le plus *historique* qui

(1) Renan, *Vie de Jésus*. — Havet.

ait jamais existé, car il est de telle sorte enchâssé dans l'histoire, que, lui disparu, la trame historique se rompt, la vie des peuples se perd dans l'absurde; rien, avant comme après lui, ne se soutient plus. Sans lui le peuple Juif est inexplicable. Sans lui, mille fois plus encore, les dix-huit siècles qui nous séparent de son histoire nous deviennent absolument impossibles à déchiffrer. — Nul donc n'est et ne fut plus en vue que Jésus-Christ; nul plus contemplé, plus scruté, plus assailli ou par l'amour ou par la haine, nul plus discuté, nul plus affirmé ou plus repoussé. — Faire de Jésus-Christ une sorte de supercherie historique; prétendre qu'il s'est furtivement et peu à peu glissé dans la trame de l'histoire, jusqu'à y usurper enfin l'immense place où nous le contemplons : voilà qui est de la plus manifeste impossibilité. C'est Jésus-Christ *qui a fait l'histoire moderne ;* elle est à lui toute entière parce qu'elle est son œuvre; il y est tout parce que c'est lui et lui seul qui a façonné nos dix-huit siècles chrétiens.

Cette démonstration générale pourrait suffire, mais il nous reste des arguments d'une telle force et d'une telle beauté que c'est eux surtout que nous allons mettre en lumière. — Jésus-Christ est, disions-nous *historique* à outrance. Voici trois solennels témoignages : voici trois grandes affirmations de l'histoire sur son existence, sa mission, sa divinité, ses miracles, son œuvre.

1. *Le témoignage du paganisme.* — Certes! celui-là au moins ne sera pas suspect de complicité et de supercherie. — Le monde païen a connu Jésus-Christ : il en parle, — rapidement et avec dédain car il le méprise, — mais il en a parlé comme l'Évangile, comme le peuple Juif, dans le plus complet accord.

Tacite (1), le plus grand historien de Rome, connaît Jésus-Christ et le fait connaître. Il sait son pays, sa vie, sa mort, son œuvre. Il constate le surhumain triomphe de ce « supplicié sous Ponce Pilate; » il raconte le martyre de l'IMMENSE MULTITUDE de ceux qui, en pleine Rome, le reconnaissent pour Dieu, l'adorent, l'aiment, le servent, se dévouent à lui jusqu'au supplice et subissent pour témoigner de sa divinité et de son salut les plus épouvantables tortures. Que ferait de plus un évangéliste?

Suétone (2), vingt ans après la mort de Jésus-Christ parle lui aussi des disciples du Christ, et sert de témoin, non-seulement à l'existence de Jésus-Christ mais à la surhumaine puissance de sa doctrine et à la vigueur triomphale de son Église.

Pline, comme Tacite, témoigne de la prodigieuse extension du christianisme. On martyrise par milliers les disciples de Jésus-Christ, et plus on les tue, plus ils renaissent! « Point de villes, écrit Pline, de bourgs, de villages, qui ne soient infectés. Les temples de nos dieux sont déserts, et depuis longtemps déjà on ne leur offre plus de sacrifices. » Et quelle est l'étrange puissance qui trouve dans la mort la diffusion d'une pareille vie? « Ils s'assemblent, continue Pline, pour chanter les louanges du Christ qu'ils regardent comme leur Dieu. » — Ainsi, d'un triple aveu de l'histoire profane, Jésus-Christ, moins de 20 ans après sa mort, a remué le monde et met aux abois la puissance romaine!

Josèphe, le Juif, l'ennemi né de Jésus-Christ et du christianisme, est écrasé sous le poids des faits, vaincu

(1) Tacite, *Annales*, XV, 38, 44.
(2) *Vita Claud.*, XXV.

par leur publicité irrésistible ; il écrit de Jésus que « c'était un homme sage, *si tant est que l'on puisse l'appeler un homme.* » Et pourquoi serait-il plus qu'un homme ? Parce que « trois jours après sa mort il apparut vivant à ses disciples. Les prophètes avaient annoncé ce miracle ainsi que beaucoup d'autres qui se sont réalisés pareillement (1). »

2. *Témoignage du Judaïsme.* — Derrière ces témoignages, en voici un plus vaste ; c'est celui de tout un peuple, le peuple Juif témoin des miracles de Jésus-Christ, et mis, par leur éclat, dans l'impossibilité de les nier. Que font les Juifs ? Ils acceptent ces miracles, — il le faut bien, — mais ils espèrent échapper à leur conclusion écrasante, en les attribuant à la magie. — Déjà ils avaient prétendu que les miracles du Sauveur étaient diaboliques. Maintenant ils les expliquent par la magie. Leur Talmud s'exprime ainsi : « La veille de Pâques Jésus fut supplicié pour s'être livré à la magie et aux sortilèges (2). » Et encore : « Jésus avait appris la magie en Égypte. Il s'était fait une incision dans laquelle il cachait les sortilèges à l'aide desquels il faisait des prodiges qu'il s'attribuait comme étant de lui. »

3. *Témoignage des sectes hérétiques.* — Pas plus que les Juifs, les hérétiques n'osent nier les miracles de Jésus-Christ. Ceux d'entre eux qui le découronnent de sa divinité en font un homme investi par Dieu de la toute-puissance ; aucun ne songe même à contester les merveilles dont l'éclat s'imposait à tous également, amis et ennemis, disciples ou détracteurs. — Bien plus, ils sont si persuadés que le miracle est le sceau par excel-

(1) *Antiq. Judæor.*, XVIII, 3, 3.
(2) Sanh., fol. 43.

lence dont le Christ a marqué la divinité de sa mission, que dans certains Apocryphes qu'ils composent ils renchérissent encore sur les miracles connus et prêchés partout.

4. Ces témoignages seuls suffiraient et au-delà à établir la vie toute de miracles du Fils de Dieu : en voici de plus graves encore.

Arrivons à l'histoire authentique de la vie de Jésus, arrivons aux

ÉVANGILES.

Pourquoi et à quoi bon les *Evangiles?* — L'Église vivait, s'étendait, régnait déjà sur le monde, elle « enseignait toutes les nations; » elle appuyait sa prédication de miracles « plus grands » que ceux du Maître; elle était pour toute la durée des siècles la dépositaire en titre des vérités révélées. Tout ce qu'elle avait appris de son divin Fondateur, tout ce qu'elle avait contemplé de sa merveilleuse existence, « ce que ses mains avaient touché du Verbe de vie, » elle le transmettait avec une mémoire divinement sûre d'elle-même. Son enseignement oral eût pu suffire, et toutes les générations chrétiennes eussent pu vivre de la tradition (1). — Mais de même qu'il avait fait pour l'Ancien Testament il plut à Dieu de consigner dans des écrits une partie des enseignements et des actes de Jésus-Christ.

---

(1) « Le christianisme ne repose pas uniquement sur une foi biblique, de telle sorte qu'il pourrait être anéanti, si un livre disparaissait. Le christianisme est vivant dans l'Église, la tradition que l'on pourrait appeler la conscience de l'Église, dépose pour lui. » Hettinger, *Apologie*, tom. II, p. 224.

Les *Évangiles* resteront donc, avec la Tradition, le récit sacré où nous apprendrons à connaître le Verbe, le Fils de Dieu incarné (1).

Les Évangiles sont authentiques et conservés dans une intégrité absolue.

Les Évangiles sont véridiques.

Les Évangiles sont authentiques et nous sont parvenus dans une complète intégrité. — 1° Remarquons tout d'abord que les Évangiles ne se glissent pas furtivement dans la communauté chrétienne. Leur apparition est un fait considérable. Leurs pages sont sacrées. L'Église les couvre de son autorité, les répand de sa propre main, veille sur eux avec une sollicitude parfois impitoyable, les sépare des écrits apocryphes, en un mot leur communique toute leur valeur et leur donne toute leur autorité. Autant donc l'Église est divine, autant les quatre Évangiles qu'elle nous transmet nous sont divinement garantis. — 2° Puis voici que, dès l'origine, les témoignages qui nous attestent l'authenticité des Évangiles rendent,

---

(1) Les Évangiles, tous le savent, sont au nombre de quatre : — L'Evangile de *saint Mathieu*, composé par cet apôtre en langue Syro-Chaldaïque, vers l'an 42 de Jésus-Christ. Cet Évangile fut aussitôt traduit en grec et répandu en Palestine, en Orient, en Occident. — L'Évangile de *saint Marc*, disciple et secrétaire de saint Pierre. C'est du chef des Apôtres que saint Marc reçut avant tout la substance de son Evangile qu'il écrivit en grec à la prière des Romains, vers l'an 45 de Jésus-Christ. — L'Évangile de *saint Luc*. Converti par Saint Paul, Luc vécut dans l'intimité des Apôtres et de la très sainte Vierge. Souvent dans les récits de l'enfance de Jésus, il complète les deux précédents. Il écrivit en grec, vers l'an 70 de Jésus-Christ. — L'Évangile de *saint Jean*. Ecrit par cet Apôtre à la fin du premier siècle, cet Évangile a surtout pour but de faire briller d'un invincible éclat la divinité de Jésus-Christ, que les hérétiques commençaient à rejeter. Rien n'égale la sublimité de cet Évangile.

d'année en année, toute tentative de faussaire absolument impossible. Dès l'an 70, Hermas dans ses écrits cite les Évangiles. Avec lui, saint Clément, l'épître de saint Barnabé, les épîtres de saint Ignace, l'épître de saint Polycarpe, les épîtres à Diognète, renferment plus de seize cents citations des Évangiles, et cela avant la fin du premier siècle. — Puis les Évangiles sont traduits, répandus, commentés partout, en Occident comme en Orient. Les Évangiles sont le livre par excellence, tous y puisent, et tous les regardent comme l'histoire authentique du Fils de Dieu. — 3° Ces livres divins obtiennent le plus irréfragable des témoignages : celui du sang. Des milliers de martyrs meurent dans d'effroyables tortures pour leur foi en l'Évangile. Quoi! ces milliers d'hommes meurent pour attester une supercherie? — 4° Nous le disions plus haut, les Évangiles ne sont pas répandus dans l'ombre et subrepticement : pas un livre n'a été contrôlé comme celui-là; pas un n'a plus constamment passé sous le regard haineux d'ennemis acharnés. Païens, juifs, hérétiques les fouillent sans cesse pour y trouver matière à accusation et à blasphème. Julien, Celse, Porphyre, les étudient et les citent. Quelle possibilité restait-il donc de fabriquer de pareils livres? Quelle possibilité aussi de les altérer? — 5° Au quatrième siècle nous sommes en plein épanouissement des Pères et des Docteurs. Tous commentent les Évangiles, en citent les textes, en prouvent la parfaite authenticité et la parfaite intégrité. Leur texte ne diffère pas du nôtre, et il reproduit en même temps le texte des premiers écrivains et des premiers Pères. D'Hermas à nous, du 1er siècle au XIXe, pas un doute, pas une incertitude, pas une possibilité d'un instant de falsification ou de substitution. Nous possédons l'histoire de Jésus-Christ faite sur place, dans

le temps de Jésus-Christ, devant tous les témoins de sa vie, faite par les témoins oculaires et leurs disciples immédiats.

Les Évangiles sont véridiques.

Si jamais livre n'eut autant de garanties d'authenticité, jamais non plus livre n'offrit de telles marques de véracité. — Qu'il nous suffise d'établir les trois affirmations suivantes. — 1° *Les Apôtres n'ont pas voulu tromper.* On le voit surabondamment à leur *texte.* Une simplicité y règne qui n'est pas d'un faussaire. Le faussaire est adroit, tait tout ce qui peut lui être nuisible, amplifie ce qui lui est favorable, arrange ce qui le gêne : eux racontent sans artifice, ni atténuation. — Leur sincérité ne se dément pas un instant. Ce qui les condamne, ce qui les montre sous l'aspect le plus défavorable, ils le disent avec une entière droiture. — Telle est cette droiture, telle cette merveilleuse préoccupation de la vérité, qu'on les croirait insensibles à tout. Jamais d'enthousiasme, jamais de haine, jamais de transports; ils racontent avec impassibilité ce qu'ils ont vu : rien de plus. — Les minutieux détails, dans lesquels le récit les fait entrer et où il a été toujours impossible de trouver des erreurs, montrent qu'ils sont témoins oculaires, et qu'ils ont vécu longtemps dans le milieu qu'ils décrivent. — De plus ces détails ne sont pas seulement exacts en eux-mêmes, mais il s'adaptent avec l'histoire extérieure. Par exemple le mélange des Romains et des Grecs dans la société juive, les événements passés ou contemporains de l'histoire profane. Quel autre qu'un contemporain et un témoin oculaire peut se retrouver dans un tel labyrinthe de détails? — Que sont ces hommes, auteurs des Évangiles? Leur défiance naturelle va parfois jusqu'à la dérai-

son. » Lents à croire (1), » ils sont étonnamment prompts à la méfiance et à la négation. Après mille prodiges et des assurances sans nombre ils se refusent à croire que le Fils de Dieu est vivant; il faut que saint Thomas touche ses plaies pour se rendre à l'évidence. En vrais juifs ils ont en horreur la souffrance et la croix, et comme leurs frères ils veulent un Messie brillant de gloire et des places de choix dans le royaume de ce Messie. Quelle sincérité leur faut-il pour consigner comme ils le font les plus sanglants épisodes de la vie de Jésus expiateur? — Mais si leur *caractère* nous est une garantie de véracité, que n'en sera-t-il pas de leur *vie* entière? Cette vie est sainte, héroïque dans les vertus pratiquées, les sacrifices accomplis, l'œuvre entreprise; dans l'apostolat abreuvé de persécutions et terminé par le martyre. — N'est-ce pas ce *martyre* qui vient mettre à leur véracité le dernier sceau. « J'aime, disait Pascal, les témoins qui se font tuer. » Attester une vérité jusqu'à mourir pour elle, n'est-ce pas le terme suprême de la certitude historique? Non, les Apôtres n'ont pas voulu tromper. — 2° *Les Apôtres n'ont pas pu être trompés.* Le prétendre, c'est se heurter à de nouvelles impossibilités. — L'œuvre colossale de ces hommes, leurs écrits qui les élève, sans discussion possible, au plus haut sommet du génie rendront toujours absurde l'hypothèse qu'ils n'ont été que des dupes et des imbécilles. Quoi! ils illuminent le monde, le transfigurent magnifiquement; ils y font naître toutes les grandeurs d'âme, tous les héroïsmes du cœur, toutes les flammes du génie chrétien, et ils ne sont eux-mêmes que des hallucinés et des sots! — 3° *Les Apôtres n'au-*

(1) Luc, XXIV, 25. — Marc, XVI, 13, 15. — Luc, XXIV, 11, 41. — Joan., XXI, 25.

raient pas pu tromper. Pourquoi? — D'abord ils n'eussent pu inventer le type merveilleusement surhumain de Jésus-Christ. Cet argument frappait J.-J. Rousseau et lui semblait décisif. « Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale, et l'Évangile a des caractères si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (1). » — De plus le mythe, la figure légendaire, est absolument impossible à l'époque de Jésus-Christ et des Évangiles. Outre que le peuple juif est depuis longtemps en pleine lumière historique, Rome et la Grèce auxquelles il est mêlé et qui commencent à l'envahir sont à l'apogée de leur civilisation. Nous sommes en plein siècle d'Auguste, et infiniment loin des brumes de l'âge préhistorique, seul âge possible des mythes et des légendes. — Si maintenant nous nous tournons vers les faits évangéliques eux-mêmes, l'impossibilité du mensonge nous apparaît encore plus clairement. Les écrivains évangéliques racontent des faits publics; ils les racontent devant tout le peuple qui les a vus et constatés. Ce sont des faits saillants, extraordinaires, des faits où des milliers d'hommes venaient d'être mêlés comme spectateurs, témoins, acteurs. C'était par milliers que Jésus avait guéri les infirmes; par milliers qu'il les avait miraculeusement nourris dans le désert; tout le peuple avait assisté aux grandes scènes de sa vie publique; tout le peuple aussi au drame de sa mort. C'est la multitude innombrable enfermée dans Jérusalem pour la Pâque qui avait vu le soleil s'obscurcir, le sol trembler, les rochers se fendre, le voile du temple se déchirer du haut en bas; et tous ces juifs vont bénévolement accepter ces faits inventés

(1) *Emile*, IV.

par douze mariniers de Galilée! Et pas un de ces faits, où l'on dit qu'ils ont été mêlés, n'est vrai; c'est invention pure, et les Apôtres sont crus! — Si l'on admettait que tout un peuple s'est laissé ainsi follement abuser, que dire de l'élite intelligente de ce peuple? Quoi! les pharisiens, ennemis acharnés de Jésus, s'efforcent d'échapper au récit évangélique par des expédients misérables, quand ils n'auraient qu'à en constater et à en dénoncer la fausseté et le mensonge? Ils ne le font pas; ils subissent les narrations évangéliques sans protester! A quelles absurdités faut-il donc aboutir, quand on s'attaque à la véracité des Évangiles; et par contre quelle inébranlable garantie de cette véracité?

Maintenant concluons. La vie de Jésus-Christ a été pleine de miracles. — Ces miracles il les accomplissait comme preuve de sa divinité. — Donc Jésus-Christ est vraiment le Dieu venu sur la terre pour nous racheter et nous sauver : *tu es Christus, Filius Dei vivi* (1).

III.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans les prophéties qui l'annoncent et la divine préparation de son avènement.

Après la preuve du miracle, ce qui marque Dieu le plus manifestement, c'est la *pleine possession des temps*. L'homme peut être illustre et laisser après lui une traînée

(1) Matth., xvi, 16.

de lumières : mais jamais le temps qui précède son berceau n'est à lui. Là, silence, solitude, néant : nul ne parle de lui ni ne s'en occupe : il n'est pas. — Pour Dieu c'est tout le contraire, Dieu remplit à la fois le passé comme le présent; Dieu était, il est, il sera. C'est la formule que saint Paul emploie pour Jésus-Christ : *Il était hier, il est aujourd'hui; il sera dans les siècles des siècles* (1), et cette pleine possession des temps lui est un titre absolu de divinité.

Jésus-Christ n'apparut pas comme ces grands hommes, dont le berceau a été sans gloire, dont le siècle qui les précéda n'eut pas même le plus vague pressentiment : Jésus-Christ est Dieu, et comme tel il remplira tous les siècles. Il apparaîtra royalement, précédé par des hérauts de toute sorte; et ces hérauts proclameront, quarante siècles avant sa venue, son origine, sa puissance, sa vie, son œuvre, son impérissable splendeur. — En Israël ces précurseurs et ces hérauts seront des prophètes manifestement députés par Dieu. Dans le reste du monde la prophétie, moins lumineuse, restera toujours claire et saisissante. — A ces prophéties Dieu ajoutera une longue préparation politique, qui fera de Jésus-Christ la clef de l'histoire humaine avant comme après sa naissance.

La triple nécessité de cette préparation explique surabondamment le délai de quatre mille ans mis par Dieu à la venue de son fils sur la terre. 1° Venu parmi nous sans être divinement annoncé, le Fils de Dieu n'eût trouvé qu'un monde tumultueux et inattentif, et sa mission comme sa divine origine perdait son premier et indispensable prestige. 2° Venu trop tôt, dans un monde orgueilleux, dont une longue misère n'eût pas abattu la

(1) Heb., XIII, 8.

fatuité présomptueuse, le Fils de Dieu eût été mille fois plus repoussé comme inutile et imposteur. 3° Enfin, sans l'éducation première par laquelle Dieu fit passer l'humanité, sans la législation mosaïque qui jeta dans les âmes les premiers rudiments de la perfection évangélique, Jésus-Christ fût venu dans un monde trop vicieux pour le comprendre et le goûter, trop malade pour supporter le traitement, trop désespéré pour revenir à la vie.

Ainsi une longue préparation aura le double effet de remplir par avance le monde de la divinité du Messie, et de disposer le monde à sa rédemption et à sa sainteté.

Quelle fut cette préparation? 1° Des prophéties divines. 2° D'universelles traditions. 3° Une préparation politique.

I. *Une longue suite de prophéties.* — Dieu qui créa le monde en six jours, en six progrès différents s'y prit de même dans le grand œuvre de sa rénovation. Depuis l'Éden jusqu'aux jours du Messie, il entretient le monde de son Fils, il l'annonce, il le fait entrevoir : d'abord en *promesses*, puis en *figures*, enfin en *portraits* pris sur le vif et de plus en plus saisissants.

1. *Les promesses* commencent dès les jours sombres et terribles de la chute. Adam et Ève repentants apprennent que de leur sang naîtra leur Rédempteur, et qu'une autre Ève brisera la tête de ce serpent infernal qui vient de les séduire et de les perdre (1). — Cette solennelle

(1) Genèse, III, 15.

annonce passe de génération en génération. Noé l'emporte dans son arche, figure elle-même du Christ sauvant le monde par un bois mystérieux. Les patriarches se la transmettent les uns aux autres (1), et Dieu, durant l'âge de cette primitive Église, ne cesse d'en augmenter l'éclat. A Abraham il annonce la prodigieuse fécondité de la race sainte, « bénie dans L'UN de ses rejetons. » Jacob reçoit la même promesse : « tous les peuples seront » un jour « bénis dans CELUI qui sortira de toi. » Illuminé de clartés nouvelles Jacob précise les circonstances et les temps de la venue du Messie. Plus tard Dieu désigne la famille même d'où le Messie sortira, c'est la famille de Jessé, et David (2) est son plus auguste ancêtre. — Mais voici les prophètes : avec eux ce ne sont plus seulement la promesse, c'est, comme nous le verrons tout à l'heure, la peinture la plus minutieuse, la plus saisissante, de Jésus-Christ.

2. Mais avant ces derniers coups de pinceau, Dieu trace une vaste esquisse de Jésus-Christ dans le cadre le plus grandiose. Il écrit en figure l'histoire de son Fils, et c'est tout un peuple, toute la Loi Ancienne qui deviennent l'immense tableau où le Christ se lit en entier. — Il se lit (3) dans une suite de *personnages* qui sans prophétiser, sont eux-mêmes une étonnante prophétie. Noé sauve le monde en traversant les eaux de perdition sur un bois protecteur. Melchisédech passe sous nos yeux *avec l'image* du sacrifice Eucharistique. Isaac gravit le Moria le bois du sacrifice sur ses épaules innocentes. Avant lui Joseph vendu par ses frères tire de son supplice

(1) Genèse, XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; XXVI, 4; XXVIII, 14.
(2) Psaume 109. — Matth., XXII, 42,
(3) Genèse, XIX, 8, 9, 10. Juges. Rois.

le germe de sa destinée glorieuse. Moïse figure le législateur véritable, celui qui doit consommer toute justice et mettre à la Loi son suprême couronnement. Un *Jésus* figuratif introduit Israël dans la patrie promise. Nous serions infini s'il nous fallait ici être complet (1). — Toutes les cérémonies et tous les rites de l'Ancienne Loi figurent Jésus-Christ. Les victimes dont le sang coule matin et soir n'ont d'autre mission ni d'autre sens que d'être l'image du « vrai Agneau de Dieu (2). » Ce bouc qu'on chasse du camp chargé des crimes du peuple et des malédictions de Dieu, que signifie-t-il, sinon l'Homme-Dieu expiateur, chassé hors de Jérusalem au Golgotha (3)? Cette Pâque ou *passage*, durant laquelle on se nourrit des chairs de l'Agneau, en chantant l'hymne de la délivrance, qu'est-ce sinon la Rédemption du monde par la divine Victime? Ce grand prêtre pénétrant seul « avec du sang (4) » jusque dans le Saint des Saints, c'est notre Pontife Jésus-Christ nous ouvrant, par l'effusion de son sang divin, le ciel, le vrai et éternel Saint des Saints. Ainsi, le culte entier était comme une vaste et perpétuelle représentation de la venue, de la vie, de la mort, de la rédemption de Jésus-Christ (5).

3. C'était l'esquisse : voici maintenant le plus saisissant portrait. Le Christ y est en entier. Chaque prophète donne son trait, et l'ensemble de ces prophéties qui se déroulent durant deux mille ans finissent par former tout le Christ. — 1° *Qu'est-il?* Il est homme, il

(1) *Saint Paul étudié*, t. 1, pag. 65.
(2) Ev. Joan., I, 29.
(3) Hebr., XIII, 11.
(4) Hebr., IX, 7.
(5) Lire le beau sermon de Bossuet : 1er pour la Circoncision, 2e partie.

participe à notre nature passible : David le voit « boire à l'eau du torrent (1). » Isaïe le voit devenu « l'homme de douleurs (2). » « Il naît de la femme (3), » et une Vierge d'Israël l'enfantera (4). Mais s'il est homme parfait, il est aussi le *Dieu parfait* (5). Ce sera l' « Emmanuel, » le « Dieu avec nous, » dit Isaïe. Et encore : « Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu puissant, le Père de l'Éternité (6). » Jérémie lui aussi aperçoit sous les dehors de l'humanité la nature divine. « Voici le nom que je lui donnerai, (dit le Seigneur,) JEHOVAH (7), » le nom le plus incommunicable entre tous les noms de Dieu. — 2° *Quelles seront les circonstances de sa venue?* Il naîtra « petit enfant (8). » Où? « Toi, ô Bethléem, si petite entre les villes de Juda, c'est de toi que sortira le Dominateur (9). » Comment? O prophétie merveilleuse! Dieu révèle la « Vierge » qui doit donner le jour au Messie : « *une Vierge enfantera un fils et il sera nommé l'Emmanuel.* » David avait prédit l'arrivée à la crèche et l'adoration des Mages (10); leurs présents même, l'encens et l'or n'échappent pas à Isaïe (11). — Osée vit cet Enfant-Dieu revenir de son exil d'Egypte (12). — 3° *Quelle est sa mission?* Il vient avant tout pour expier les péchés

(1) Psaume 109.
(2) Isaïe, LIII, 3.
(3) D. Paul. Galat., IV, 4.
(4) Isaïe, VII, 14.
(5) Isaïe, Jérémie, XXIII.
(6) Isaïe, IX.
(7) XXXIII, 15.
(8) Isaïe, IX.
(9) Mich., V, 2.
(10) Psaume 71, 10.
(11) LX.
(12) Os., XI.

du monde. Isaïe le contemple avec effroi « broyé pour nos crimes, » « couvert de meurtrissures pour guérir toutes nos langueurs (1). » David a eu le spectacle entier de cette expiation épouvantable (2). Mais telle est la valeur de son expiation que par elle, comme le prédisent tous les prophètes à la fois, il effacera les crimes, ramènera le salut, rouvrira le ciel, et fondera sur la terre un empire éternel, où entreront tous les peuples de la terre (3). — 4° *Quelle sera sa vie?* Tout d'abord la vie d'abjection et de silence, la vie du travailleur obscur, du voyageur indigent, du pauvre, du déshérité, « sans éclat, sans beauté, » « semblable à cette racine desséchée qui sort d'un sol aride (4). » Mais à cette phase toute d'anéantissement en succédera une autre toute d'éclat et de merveilles. Isaïe voit et détaille les miracles par lesquels Jésus-Christ fera éclater sa divinité, David a entendu sa voix et signalé ses prédications. Le Christ sera Roi, Prêtre, Juge, Docteur (5). — 4° Mais que dire de sa *passion?* C'est là que semblent se concentrer tous les rayons de la prophétie. Quels détails! quelles peintures! quelle précision! quelle force! David voit le peuple avec ses princes et ses magistrats conspirer contre le Christ, Judas lui apparaît dans toute l'horreur de la trahison. Un autre prophète sait que le traître vendra le Juste pour de l'argent. Il doit se pendre après son forfait. Puis, tous les Apôtres terrifiés s'enfuiront. Puis, la Victime livrée à ses ennemis passera

(1) Isaïe, LIII.
(2) Psaume 21.
(3) Psaume 21, Psaum. passim; Isaïe; Habacuc, etc.
(4) Isaïe, LIII, 2.
(5) Ps. II, Psaume 109, etc.

par les avanies et les tortures (1). Les prophètes le voient souffleté, couvert d'ignominies, livide de meurtrissures (2). David assure que telle sera la violence de la flagellation que l'on pourra à travers ses chairs déchirées « compter tous ses os. » Dès le désert, dès Moïse, on savait que le Messie expiateur serait élevé sur un gibet, et que le regard jeté sur sa croix guérirait des morsures infernales. Et Zacharie voit venir la multitude de ceux qui « regarderont Celui qu'ils viennent de transpercer (3). » Aucun détail n'échappe aux prophètes, ils aperçoivent tout, jusqu'aux soldats qui tirent au sort la tunique du divin Crucifié, jusqu'au coup de lance qui le transperce. — 5° Sa *glorification* ne leur est pas cachée davantage. Après qu'ils ont prédit sa sépulture, ils annoncent que, contrairement à tous les autres hommes, l'Homme-Dieu trouvera dans son sépulcre « glorieux (4) » sa suprême splendeur. Habacuc le voit sortir du tombeau plein d'éclat et de beauté; David entrer triomphalement dans le ciel; le même David l'aperçoit enfin « siégeant à la droite de Dieu (5), » et de là triomphant à jamais de tous ses ennemis. — 6° Mais *en quel temps* viendra ce Christ Fils de Dieu et fils de l'homme, pour sauver et glorifier le monde? Dès l'époque des patriarches on savait que le Messie ne viendrait qu'au temps de la décadence politique d'Israël, quand le pouvoir lui aurait échappé des mains (6). Osée ajoute : quand le

(1) Ps. 21 et passim.
(2) Isaïe, LIII.
(3) Zachar., XIX, 37.
(4) Isaïe, XI, 10.
(5) Ps. 109.
(6) Genèse, XLIX.

sacerdoce sortira de la famille d'Aaron (1). Aggée et Malachie : quand le premier temple aura été détruit (2). — Ces indications sont trop vagues : Daniel va les préciser mathématiquement. Daniel indique le nombre d'années qui s'écouleront depuis l'édit qui met fin à la captivité de Babylone jusqu'à la venue du Messie : « *soixante-deux semaines* » d'années. Après ces soixante-deux semaines « le Christ sera mis à mort, » « le peuple qui le rejettera ne sera plus son peuple. Un peuple avec un chef se précipitera sur la ville et le sanctuaire; et les détruira de fond en comble..... Les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple, ce sera alors une désolation qui durera jusqu'à la fin (3). »

Dieu a ainsi tout montré, tout prédit. Jésus-Christ, qui seul a accompli ces vastes et multiples prophéties, est par là même ceint de l'auréole divine. Il est Dieu, comme il l'affirme; il est Dieu dans sa vie et dans son œuvre; Dieu dans ses miracles; Dieu aussi dans la lumière divine des prophéties. Ces prophéties, faisant mouvoir tant d'événements, reposant sur tant de volontés indépendantes, donnant une part si large aux ennemis de Jésus, il serait insensé de dire que Jésus s'est ménagé lui-même par adresse leur accomplissement. Tout y est miraculeux : tout y est divin : Jésus-Christ est Dieu.

II. *Des traditions universelles.* — Dieu, qui illuminait si splendidement le peuple juif, ne laissait pas le reste

(1) III, 4.
(2) Agg., II. — Malach., III.
(3) Daniel, IX, 22-27.

du monde dans l'obscurité. L'attente d'un libérateur, d'un roi, d'un dominateur, était universelle. Dans chaque peuple nous en retrouvons la formelle et précise tradition. « C'était une croyance universellement répandue, dit Tacite, et fondée sur une antique prophétie, que l'Orient deviendrait puissant, et que des hommes venus de la Judée fonderaient une domination nouvelle (1). » Suétone affirme que tous étaient dans l'attente d'un roi qui allait être donné au monde (2). Cicéron parle de même (3), s'appuyant « sur d'antiques prophéties. » « Alors, dit l'un des livres Sybillins, Dieu prendra lui-même sur toutes les nations un empire qui durera jusqu'à la fin des siècles (4). » Les Perses ont la même croyance (5). Les Indiens professent la venue de Vischnou « pour faire cesser tous les maux et rétablir l'âge du bonheur (6). » Dans la Chine, dit M. de Rémusat (7), depuis le VI^e^ siècle avant Jésus-Christ se retrouve l'idée d'un Saint qui doit paraître. Confucius lui-même l'annonçait. Chez les Grecs la légende de Prométhée exprimait la même attente. Un Dieu devait venir qui prendrait pour lui son supplice et mourrait volontairement pour le sauver (8). L'Odin des Germains comme le Prométhée des Grecs devait être délivré de sa captivité et de ses maux par un Dieu libérateur (Grimm, *Mytholog.*, p. 540).

---

(1) Tacite, *Annales*, V, 13.
(2) *Vit. Oct.*, XCIV.
(3) *De divin.*, XI, 54.
(4) Alexandre, *Orac. Sybill.*, t. I, p. 159.
(5) Plut., *De Isid. et Osirid.*, c. 47. — *Zend Avesta*, III.
(6) *Bagavadam*, 1^re^ part.
(7) Rémusat, t. 10, 158.
(8) Hésiode, XLI.

« L'accord de toutes ces légendes indique une source historique commune, laquelle date du temps où l'homme chassé d'un état de bonheur, obtint la promesse qu'un héros viendrait écraser la tête du serpent et rétablir l'homme dans son premier état (1). »

III. *Une préparation politique.* — Ne pas voir Dieu dans tout ce qui précède c'est renoncer à sa raison même. — Ajoutons que, pour celui qui étudie l'histoire à fond et sans parti pris d'incrédulité, l'action providentielle apparaît clairement dans les révolutions des empires et la marche générale des événements. Dieu préparait tout pour la venue de son Fils.

1. Les *traditions* relatives au Messie sont universelles. Ces traditions sont précises : elles signalent l'arrivée d'un *Libérateur*, d'un *Roi*, d'un *Dieu*. — A ces traditions éparses le peuple juif ajoute ses prophéties dont nous avons vu le magnifique ensemble et l'invincible clarté. Or, les Juifs sont répandus partout : partout ils ont des comptoirs et des synagogues : partout la Bible est ouverte, et verse aux âmes ses torrents de lumière. — Qui ne voit la puissance de cette première préparation?

2. Pour la première fois le monde est dans la *paix :* paix profonde qui forme, dans toute l'histoire, le plus extraordinaire des phénomènes. Sans cette paix, quelle carrière eût pu suivre l'Evangile, arrêté à tout coup devant les fureurs politiques, les haines de nations, les tumultes du champ de bataille? Sans la paix, la con-

(1) Tholuck, *La doctrine du péché et du Médiateur*, p. 237.

version du monde devient matériellement impossible, aussi Dieu fait apparaître son Messie au sein d'une profonde paix.

3. Enfin, pour la première fois, l'*unité* résout tous les peuples en un immense et universel empire. Rome, qui sera le siège de la domination du Christ, a succédé à tous les royaumes après qu'elle les a tous tour à tour absorbés. Rome est partout chez elle ; elle a sillonné de routes le monde connu ; d'une extrémité à l'autre du colossal empire les communications sont devenues sûres et faciles. Rome est le centre, la vie, l'âme de l'univers. Que Dieu fasse de Rome une ville chrétienne, Rome ensuite se chargera de la conversion du monde entier.

4. Telle est la préparation *matérielle* de l'Evangile. — Ne l'oublions pas, elle n'enlève rien à ce que l'œuvre triomphale de Jésus-Christ a de miraculeux. Car si, en triomphant de Rome et de son universelle domination, l'Evangile s'ouvrait la voie à la conquête du monde : triompher de Rome était un éclatant miracle. Les fureurs impériales, les flots de sang, les haines atroces, les millions de martyrs, la lutte à outrance de Rome païenne contre Jésus-Christ, ne peuvent laisser aucun doute raisonnable sur cet immense miracle. Pour renverser un vaste empire avec une croix nue, sanglante, détestée, honnie, il fallait être Dieu.

IV.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans sa vie et sa doctrine.

I. Il y a dix-huit cents ans que l'erreur essaye, selon l'énergique expression de saint Jean « de *dénouer* le Christ (1), » de rompre le lien qui unit ses deux natures en une seule personne divine. Ainsi faisaient les gnostiques, Arius, Nestorius : ainsi font les rationalistes actuels, Renan et les autres ; tous s'efforcent de faire de Jésus-Christ, un juste, un saint, un génie, un homme extraordinaire, le sage et le saint par excellence ; par excellence aussi le bienfaiteur de l'humanité. — Mais tout cela sans divinité, un grand homme, mais un homme.

Or, la *vie et la parole* de Jésus-Christ rendront à jamais cette prétention inadmissible, cette séparation absurde.

Jésus-Christ n'a cessé de s'affirmer Dieu, de se faire adorer comme Dieu, de vivre, de parler, d'agir, de légiférer, de menacer, de promettre en Dieu. — De là ce dilemme auxquels les finesses et les faux-fuyants n'échapperont jamais :

Ou Jésus-Christ est Dieu, ou c'est un imposteur.

II. Reste à voir si cette hypothèse de l'imposture est possible. — Sans doute elle est déjà mille fois détruite par l'auréole divine qui ceint Jésus-Christ ; par le miracle,

(1) I Joan., IV, 3.

la prophétie, les œuvres surhumaines, une préexistence et une survivance impossibles à tout autre qu'à un Dieu. Montrons néanmoins, par surcroît, qu'en Jésus-Christ tout repousse l'hypothèse de l'imposture.

1. *Sa doctrine est sainte.* — 1° La plus divine *sainteté* jaillit des pages évangéliques. Tout y élève l'âme au-dessus d'elle-même, tout y combat ses vices, y flétrit ses défaillances, y soutient ses héroïsmes. Les enseignements de Jésus-Christ n'ont qu'un but : la sanctification de l'individu, de la famille, de la société. Les plus grands des sages de l'antiquité mêlent à leurs plus belles maximes des défaillances honteuses, des monstrueuses erreurs; Platon et Aristote comme les autres. En Jésus-Christ rien ne se dément jamais; la sainteté de sa morale ne connaît ni ombre ni mélange ; tout y élève l'humanité au plus haut sommet des vertus. — 2° L'*élévation* de cette doctrine n'est pas moins merveilleuse. La sagesse humaine avait pressenti les vérités naturelles, mais en les trahissant par les affirmations contradictoires. Jésus-Christ répand sur toutes une transcendante lumière. Dieu, l'âme, l'immortalité, l'avenir, la vertu, le vice, la sanction éternelle de l'un et de l'autre, l'origine et la fin des choses, toutes les questions indécises, tous les problèmes ou insolubles ou obscurcis, Jésus-Christ élucide tout avec la facilité et la sérénité d'une intelligence toujours sûre d'elle-même. Infiniment au-dessus de la sphère purement naturelle, Jésus-Christ dévoile tout un monde de vérités *surnaturelles*. C'est même là, c'est dans ce monde surhumain, dans cette « inaccessible lumière (1) » qu'il paraît vivre comme en une propre patrie.

(1) I Tim., VI, 16.

— 3° La *fermeté*. Aussi sa manière tranche-t-elle sur les méthodes philosophiques. Jamais il n'hésite, ni ne revient, ni ne se contredit, ni ne cède à la foule, ni ne condescend aux révoltes de l'esprit et du cœur. Son affirmation participe au calme et à l'absolu de la vérité éternelle.

2. Que dirons-nous de ses *vertus?* Oh! le magnifique ensemble! ô perfection dont l'esprit humain n'avait pas même le type! Suivez Jésus-Christ dans sa vie entière, et dites si ce n'est pas la mystérieuse vision d'un autre monde, tant ce Saint des saints, sans jamais cesser d'être homme, est cependant divinement éloigné des hommes. — 1° Supérieur au monde entier; il est le plus *humble* de tous, le plus *désintéressé* de tous, le plus dénué de tous. Jusqu'à l'âge de trente ans il renferme les infinies splendeurs de sa nature dans la chaumière d'un artisan. Puis, dans sa vie publique, pauvre entre les plus pauvres, « il n'a pas où reposer sa tête (1). » — 2° Jésus-Christ, dit saint Paul, c'est « l'apparition même de la *bénignité* et de l'*humanité* (2); » apparition toute nouvelle sur notre terre glacée et égoïste.

3° Le prophète Isaïe avait prédit la douceur, la bénignité du Christ. « Il ne brisera pas le roseau déjà froissé; il ne soufflera pas violemment sur la mèche fumant encore (3). » Jésus est bon partout et avec tous. Sans faste, sans hauteur, sans jamais faire montre de sa dignité de prophète, de docteur et de thaumaturge, il accueille les petits enfants, il relève avec mansuétude la pauvre adultère. Où on l'implore, il va; ce qu'on lui demande, il l'accorde; la foule est indiscrète jusqu'à

(1) Matth., VIII, 20.
(2) Tit., III, 4.
(3) Isaïe, XLII, 1-3.

se ruer sur lui et le presser de toutes parts, il le souffre. Les Pharisiens s'irritent de sa présence, il se retire. Ses apôtres exaspéreraient la patience elle-même par leur rusticité, leur ignorance, la dureté de leur entendement, Jésus n'a pour eux que longanimité et amour.

4° Avec lui apparaît pour la première fois l'*humanité*. Hors de lui l'égoïsme, l'orgueil, le mépris des autres, le culte du *moi;* dans la société païenne la plus atroce inhumanité, l'écrasement du petit et du faible par le puissant et le fort. C'est aux petits, c'est aux faibles que Jésus va de préférence; c'est eux qu'il défend, relève, ennoblit; c'est leur cause qu'il venge dans ses plus formidables anathèmes contre l'orgueil et la tyrannie de la force. Durant toute sa vie nous le voyons s'oublier pour ne songer qu'aux besoins et aux détresses des hommes. Il pleure sur sa patrie ingrate et condamnée; il frémit de douleur devant le sépulcre du Lazare; il réjouit de sa présence les noces qui se font à Cana. Mais c'est à la maison du deuil que nous le trouvons le plus constamment, et il semble n'user de sa divine puissance du miracle que pour soulager les infortunes.

5° Son *humilité* ne se dément pas un seul instant. Il naît dans une étable; il vit de la vie de l'artisan besogneux; il ne quitte sa chaumière qu'à trente ans et pour la remplacer par des hospitalités de hasard. Il fuit l'admiration que causent sa doctrine et ses œuvres; les louanges l'indignent, et, hors de la confession de sa divinité que toujours il exige, il repousse avec une énergie invincible les honneurs humains. Un jour la foule veut l'enlever et le proclamer roi, il lui échappe et se dérobe. Il ne semble avide que d'anéantissement et d'humiliations. Il y vit, il s'y abreuve, il meurt abîmé d'opprobres comme jamais homme n'est mort.

6° Mais toutes ces vertus si nouvelles, si surhumaines, pâlissent, s'il est possible, devant le merveilleux éclat de sa *charité*. Avant lui le nom même de *charité* était inconnu; il manquait dans les langues faute d'application dans les mœurs. Avec Jésus-Christ apparaît l'amour des hommes poussé jusqu'à son dernier héroïsme, la mort. Jésus-Christ scelle de son sang le plus extraordinaire des amours. Ce n'est pas l'homme dans le charme de son innocence, ni l'homme le payant de retour, ni l'homme daignant lui savoir gré de l'effusion de son sang; c'est d'un ingrat, d'un ennemi, d'un traître, d'un bourreau, dont il fait l'objet d'un inconcevable amour. Jésus pousse l'amour jusqu'à une limite inconnue de la terre; il embrasse un Judas, il pardonne au peuple qui le mène au supplice, sa dernière parole est une supplication pour ses bourreaux. — Tel est Jésus-Christ.

Q'on ose bien dire que c'est là la physionomie d'un imposteur! — Or, ne l'oublions pas, si on nie que Jésus-Christ soit Dieu, il faut aller jusqu'à cette accusation monstrueuse. S'il n'est pas Dieu, lui qui se disait Dieu et se faisait adorer comme Dieu, il est imposteur! Ce juste, ce saint par excellence, c'est le plus impie des blasphémateurs! — Dieu, néanmoins, lui communique sa plus haute sagesse, sa lumière prophétique, son signe par excellence, le miracle! — C'est d'une imposture que la sainteté a jailli sur la suite des siècles. Les merveilleuses vertus qui se sont répandues dans le monde et l'ont transfiguré sont nées d'une abominable imposture! — Voilà l'abîme d'absurdités et de contradictions monstrueuses où l'on tombe pour nier la divinité de Jésus-Christ.

V.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans le miracle de sa résurrection.

I. *Force décisive de cette preuve.* — Entre Dieu et l'homme, les œuvres de Dieu et les œuvres de l'homme, c'est la mort qui décide. L'homme meurt, Dieu ne meurt pas. — Si grand, si puissant, si illustre qu'il soit, l'homme meurt. Sa puissance se brise à sa tombe ; son influence s'évanouit ; presque toujours ses œuvres tombent, mais toujours l'amour expire, l'indifférence s'étend, la tombe est froide. — Dieu seul ne meurt point : et si un Dieu-Homme veut mourir dans une ineffable idée de solidarité et d'amour, il ne demeurera pas la proie vulgaire de cette mort à laquelle il a permis de l'effleurer un moment. Un Homme-Dieu ressuscite, et cette résurrection glorieuse est le signe suprême qu'il donne de sa divinité.

Aussi Jésus-Christ présentait-il sa résurrection comme la grande preuve qu'il était Dieu. « J'ai, disait-il, le pouvoir de donner et de reprendre ma vie (1). » « Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai (2). » Lui demande-t-on un prodige, il renvoie ses détracteurs au miracle de sa résurrection (3).

Ce fut, en effet, le suprême miracle, et le monde n'a cessé de voir dans la résurrection de Jésus-Christ l'ar-

(1) Ev. Joan., x, 18.
(2) Matth., xxvi, 61.
(3) Matth., xii, 39.

gument sans réplique de sa divinité. « Si le Christ, disaient les apôtres, n'est pas ressuscité, notre foi est vaine (1), » tout s'écroule, le christianisme est un mensonge, tout est chimère dans l'œuvre de la rédemption (2).

II. *La résurrection invinciblement prouvée.* — Plus cette preuve était décisive, plus Dieu voulut la mettre en pleine et invincible lumière; de telle sorte que tous, amis et ennemis, chrétiens, hérétiques, juifs, païens, fussent obligés à une même confession par la force d'une même divine évidence.

1. C'est avant tout la *mort* de Jésus-Christ qui fut universellement et officiellement constatée. La Providence réunit autour de cette mort sacrée des témoins de toute sorte. — Jérusalem entière a suivi les horribles tortures de la Victime et assisté à son agonie (3). — La multitude a vu le soldat percer le cœur de sa lance, et le percer si profondément que l'eau s'échappe avec le dernier jet de sang (4). — Un des hauts personnages de la nation, Joseph d'Arimathie, va demander officiellement le *cadavre* à Pilate (5). — Quand on brise les jambes des deux larrons pour les achever, la mort de Jésus est déjà si constatée que ce supplice est jugé inutile (6). Cependant, par surcroît de précaution, c'est alors que le

(1) I Corinth., xv, 17.
(2) I Corinth., xv, 19.
(3) Luc, xxiv, 35, 48.
(4) Ev. Joan., xix, 34.
(5) Luc, xxiii, 52.
(6) Ev. Joan., xix, 33.

soldat perce le Cadavre au cœur. — Devant les témoins, restés autant qu'ils l'ont voulu au Calvaire, on détache le corps du Sauveur; on le serre fortement dans les bandelettes, on le couvre d'une grande quantité d'aromates, et on le renferme dans le sépulcre (1). Le sépulcre est fermé par une pierre énorme, et le sceau public y est ausssitôt apposé. En tous ces soins nous voyons agir autant les ennemis acharnés que les amis de Jésus, et les pouvoirs publics ont eu leur large part dans le drame entier de la mort et de la sépulture (2).

2. Trois jours après, selon ses constantes prophéties, Jésus-Christ paraît plein de vie dans Jérusalem, dans la Judée, dans la Galilée; il parle, il enseigne, il fait de nouveaux miracles, il achève de développer sa doctrine, il donne ses instructions dernières. C'est devant des témoins nombreux, plusieurs fois devant une foule entière, que Jésus-Christ se montre, parle et agit. — C'est, non point dans des apparitions furtives, mais durant quarante jours, que l'Homme-Dieu se donne ainsi à voir, à toucher, à entendre, à adorer (3).

3. Suspectons tant qu'il nous plaira les témoins, impossible à nous de trouver comment, s'ils l'eussent voulu, ils eussent pu mentir. — Pouvaient-ils enlever le corps gardé sous le sceau, sous la pierre, sous la vigilance des sentinelles? — Pouvaient-ils obliger au silence toute l'élite de la nation? Est-ce eux qui pouvaient la réduire au plus misérable expédient, qui fut de corrompre les gardes du tombeau avec de l'argent?

---

(1) Ev. Joan., XIX, 40.

(2) Matth., XXVII, 62-66.

(3) I Corinth., XV. — Matth., XXVIII, 17-20. — Luc, XXIV, 6, 36. — Joan., XX, 26; XXI, 2.

Les Juifs devant le fait de la résurrection, devant la foule des témoignages, n'ont d'autres ressources que suborner les soldats : donc ils avouent (1) ! — Les témoins pouvaient-ils en invoquant la résurrection convertir plusieurs milliers de juifs, si le miracle de la résurrection de Jésus-Christ n'avait pas été dûment constaté?

4. Mais ces témoins eux-mêmes, qui, à Jérusalem, en face du Sanhédrin, devant le pouvoir public, devant les coupables et les bourreaux, prêchent la résurrection, comment et pourquoi la prêchent-ils? Si elle est vraie : tout est fini et il est inutile d'argumenter davantage : mais si elle est fausse et qu'ils trompent, qui saura expliquer une aussi incompréhensible folie? Trompés par un imposteur, trompés dans toutes leurs espérances, trompés et abandonnés sans ressource, ils courent à la mort pour le plaisir d'accréditer une imposture qui les humilie et les ruine.

5. A leur suite des milliers de témoins croient la même résurrection et affrontent les mêmes supplices et la même mort, et cela pour la même grossière imposture !

6. Mais voici que, au nom de cette résurrection et pour la prouver, ils remplissent de miracles Jérusalem, la Judée, l'Orient, l'Occident, le monde ! Et il pourrait (2) être que cette effusion de la toute-puissance divine jaillisse d'une imposture et se répande pour la mieux établir !

7. Puis, étudions de près ces premiers témoins qui affrontent ainsi tous les dangers, subissent tous les martyres, pour témoigner de la résurrection de Jésus-Christ. Ce sont des héros, ce sont des justes, ce sont des saints.

---

(1) Matth., XXVIII, 12.
(2) Marc, XVI, 20.

— Étaient-ils crédules? Non : nous les trouvons d'abord d'une défiance sans mesure. Il leur faut des manifestations sans nombre, des preuves continuelles, pour affermir une foi qui semble sans cesse prête à leur échapper (1). — Mais quand ces preuves les ont enfin pénétrés à fond, nous les voyons aussi assurés qu'ils étaient chancelants, aussi intrépides qu'ils étaient pusillanimes, nous donnant ainsi la double garantie de leur incrédulité et de leur foi (2).

8. *L'attitude des incrédules et des ennemis* achève de prouver invinciblement le fait de la résurrection. — Les *ennemis* ce sont les juifs. Quand les soldats gardiens du sépulcre vont, terrifiés de l'apparition de l'Ange, leur affirmer la résurrection, les juifs semblent plus convaincus encore que ces témoins. Ils ne nient, ni ne contestent; ils cherchent, dans un absurde mensonge, à échapper au terrible démenti que leur donne ce miraculeux événement. Ils persuadent, avec de l'argent, aux soldats de dire partout que le Corps a été enlevé pendant leur sommeil. Enlevé sans bruit! enlevé quand une énorme pierre recouvrait le sépulcre! quand les sceaux n'avaient pas été brisés! quand cet enlèvement supposait un déploiement de force considérable! quand les apôtres, les ravisseurs supposés, fuyaient lâchement et se tenaient cachés! quand, au lieu de poursuivre les gardes comme négligents ou complices, on leur donne de l'argent! — Un peu après, quand les apôtres prêchent la résurrection, en appellent à la foule, convertissent les juifs par milliers, opèrent au nom de cette résurrection les plus éclatants miracles : que font les

(1) Marc, XVI, 13-15. — Luc, XXIV, 11, 41. — Joan., XXI, 25.
(2) Act. III, 15; IV, 10, 19, 20; V, 29.

prêtres, les pharisiens, les scribes? Ils n'osent nier un seul instant. Faire taire les apôtres, faire cesser leurs miracles, étouffer les témoins dans leur sang : voilà à quoi se bornent le plan et le pouvoir de la nation déicide. Qu'elle n'ait pu nier, voilà qui est décisif.

9. L'impuissance des *incrédules*, l'incroyable inanité de leurs efforts doit faire tomber les derniers doutes et fixer les dernières hésitations. — Pour les uns les apôtres sont d'adroits filous; pour les autres, pour Renan, ce sont des rêveurs, des sentimentalistes, des hallucinés, qui d'un rêve d'imagination ont fini par faire une réalité. Absurdité chez les uns et les autres de nos incrédules.

Prétendre que la mort de Jésus s'était accomplie sans publicité et sans bruit; que, le déicide accompli, Jérusalem était rentrée dans le silence et l'oubli, et que à la faveur de cet universel oubli le corps avait pu être soustrait, la résurrection inventée, annoncée, prêchée, crue partout et dans tous les siècles : c'est cyniquement falsifier l'histoire, et non moins cyniquement se moquer du sens commun. En réalité le drame du Calvaire et la mort de Jésus eurent dans Jérusalem un immense retentissement. Plus encore que sa vie la mort de Jésus-Christ fut accompagnée de prodiges extraordinaires. D'épaisses ténèbres se répandent (1); Jésus mourant pousse un cri si éclatant que le centurion confesse sa divinité ; le voile du temple se déchire, les rochers se fendent miraculeusement (2), les tombeaux s'ouvrent et plusieurs morts apparaissent dans la ville sainte. L'effet de ces prodiges

(1) Aucune éclipse n'était possible à cette date. Des auteurs païens en parlent comme témoins, Phlégon et Thallus. Rome avait consigné ce fait extraordinaire dans ses registres publics.

(2) Ainsi que l'attestent les savants les plus distingués.

se conçoit aisément. Les soldats romains confessent que Jésus est Dieu (1); la multitude descend du Calvaire en se frappant la poitrine (2) et en faisant la même confession. Et si ce repentir fut public, la perversité des obstinés ne le fut pas moins. Eux achevèrent de donner à cette mort et à cette résurrection tout son divin éclat par les précautions officielles qu'ils multipliaient afin d'en atténuer l'effet. Ce qui restera à jamais impossible c'est d'admettre, dans de telles circonstances, un enlèvement furtif du corps et une violation du Sépulcre.

Maintenant quand Renan transfigure les Apôtres en idéalistes passionnés, il ne ment pas moins audacieusement à tous les documents historiques. Une circonstance détruit à elle seule tout son échafaudage de fantaisies : les apôtres furent incrédules, obstinément incrédules, et cette incrédulité ne fut vaincue que peu à peu, à mesure que la vue de Jésus plein de vie leur arrachait l'étrange bandeau qui leur couvrait les yeux et le cœur. Froids, chancelants, rebelles, ce n'est que l'invincible évidence de la résurrection qui les rend ensuite passionnés pour elle et ardents jusqu'à la mort à la prêcher.

---

(1) Matth., xvii, 54.
(2) *Id., id.*

CHAPITRE XIII.

Le mystère de l'Incarnation.

Si jamais question fut profonde c'est celle-ci : *Pourquoi Dieu s'est-il fait Homme?* Si jamais doctrine fut divine, c'est bien la doctrine de l'*Incarnation*.

Renfermons-nous dans ces deux points : 1° le *Pourquoi*, 2° le *Comment* de l'Incarnation. Cherchons les raisons qui ont persuadé au Fils de Dieu « de descendre du ciel, de s'incarner. » — Puis, nous approchant d'un si haut mystère, efforçons-nous d'en bien connaître les divines notions.

I.

Jésus-Christ étudié dans les fruits de son Incarnation.

I. *L'incarnation glorifie Dieu infiniment.* — Dans la même œuvre Dieu a poursuivi et atteint deux buts. Il a uni étroitement sa gloire au salut de l'homme; la même incarnation qui le glorifiait dans une plénitude et avec une perfection sans borne, nous procura à nous-mêmes le plus magnifique salut.

1. Telle est la sublimité du *culte* rendu à Dieu par l'Incarnation qu'il est impossible à une langue humaine de l'exprimer. Le Verbe, le Fils de Dieu, en se faisant homme devient capable de prier, d'adorer, de s'humilier, de s'anéantir, de s'offrir en sacrifice d'adoration : il peut louer Dieu et le remercier de ses bienfaits. D'autre part, étant Dieu, il fait tout cela avec une perfection infinie. L'ineffable mystère de l'union des deux natures en une personne unique nous fait arriver à ce résultat sublime : c'est un Dieu qui prie, qui adore, qui rend grâces, qui offre un sacrifice. Sa prière est une prière infinie; son adoration a une valeur et renferme des hommages infinis. O magnificence! O prodige ineffable! Le culte divin est organisé, présidé, accompli par un Dieu! Jésus-Christ est le Prêtre-Dieu, le Pontife universel; c'est lui qui résume en soi-même la création tout entière, l'exalte, la divinise, lui prête sa voix, lui communique sa perfection. Le seul hommage digne d'une Majesté infinie doit être infini : tel sera l'hommage que lui rendra éternellement l'Homme-Dieu.

2. L'Homme-Dieu, fût-il seul dans le silence et la solitude des mondes, Dieu recevrait de lui la gloire dans une plénitude absolue. — Ne négligeons pas néanmoins le surcroît d'honneurs que la *famille innombrable* de l'Homme-Dieu lui rend et lui rendra à travers tous les siècles. Dire d'un triomphateur qu'il traîne à son char une armée de rois; dire d'un monarque qu'il n'est servi que par des princes : c'est, d'un mot, donner la plus haute idée possible de leur élévation et de leur gloire. Telle est la gloire accidentelle et de surcroît que l'Incarnation procure à Dieu. Jésus-Christ remplit de sa divinité la création tout entière. Par lui l'ange et l'homme sont élevés à un état surnaturel et divin;

ils franchissent les limites de leur frêle et étroite nature, ils sont des *êtres divins*, les voici devenus « des dieux (1). » En Jésus-Christ ils peuvent rendre à Dieu des hommages suréminents. Leur voix pénètre le ciel, leur prière touche le Très-Haut ; tel est le charme dont la grâce habituelle revêt la nature humaine, tel est l'amour qui suit ce charme, que Dieu, dans l'Ecriture, nomme la nature humaine « sa fille et sa bien-aimée (2). »

Un seul ange, un seul homme, élevé par Jésus-Christ à la dignité surnaturelle, serait capable de glorifier Dieu excellemment ; jugeons de ce que la multitude des anges, l'innombrable multitude des saints, lui procurera d'honneurs. Le résultat magnifique de l'Incarnation aura donc été de multiplier à l'infini les adorateurs de Dieu, adorateurs si élevés, si nobles, si divins, que la majesté du Très-Haut se complaira éternellement dans leurs hommages.

3. L'Incarnation a magnifiquement *manifesté Dieu*. Dieu, par le fait seul que son Fils est descendu sur la terre, s'est incarné, a vécu, a souffert, est mort, est ressuscité, est monté aux cieux, est assis à sa droite, Dieu a révélé ses perfections et ses attributs bien plus excellemment que dans la création. — 1° Rien ne fait connaître autant sa *Puissance*. Dans l'Incarnation Dieu rapproche les extrêmes, franchit d'incommensurables distances, renverse les obstacles les plus invincibles. Mesurez l'abîme qui sépare ces deux termes VERBUM CARO !

2° L'Incarnation fait apparaître la *Majesté* de Dieu. Telle est cette majesté, telles sont les exigences infinies de cette gloire, que les honneurs que lui rend un Homme-

(1) Psaume LXXXI, 6.
(2) Cant. Cant., V, 2; *id.*, II, 10.

Dieu, un Dieu-Pontife, sont seuls dignes d'elle, et seuls agréés. — 3° Par l'Incarnation la *Sainteté* de Dieu se révèle à nous merveilleusement. Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même, Dieu agissant corporellement. Nous pouvons donc désormais contempler la sainteté à sa source. En Jésus-Christ Dieu nous inonde pour ainsi parler de sa sainteté. — 4° Sa *Bonté* ne se révèle pas avec moins de splendeur. N'est-ce pas même cette bonté qui fait le fond unique de ce grand mystère? Ne faut-il pas toujours revenir à ce mot de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a livré son Fils unique (1); » et cet autre mot de saint Paul : « Dieu m'a aimé jusqu'à se livrer lui-même pour moi (2)! » — 5° C'est la « multiforme *Sagesse* (3) » de Dieu qui seule a pu concevoir et exécuter un plan aussi divinement extraordinaire. — 6° Enfin la *Justice* fait dans l'Incarnation sa plus formidable apparition. Qu'est-ce que le châtiment du paradis terrestre, le déluge, le feu de Sodome, les maux multiples de l'humanité, qu'est-ce même que l'enfer au prix d'un Homme-Dieu « broyé pour nos crimes (4), » écrasé sous la divine vengeance, expirant sur une croix?

II. *L'Incarnation sauve l'homme magnifiquement.* — Elle lui apporte la délivrance de ses maux et la possession divine de ses biens véritables.

Que nous considérions l'*individu*, la *famille*, la *société* : les motifs pour lesquels Dieu nous envoie son Fils et les

(1) Ev. Joan., III, 16.
(2) Galat., II, 20.
(3) Ephes., III, 10.
(4) Isaïe, XLIII, 5.

résultats obtenus par cette divine ambassade nous frapperont d'admiration et de reconnaissance.

1. *Pour l'homme.* L'Incarnation a répandu sur l'humanité les immenses bienfaits que voici.

Premièrement elle a *rapproché l'homme de Dieu.* — Depuis la chute au paradis terrestre quatre obstacles formidables, quatre abîmes, se sont creusés entre l'homme et Dieu. 1° L'homme est tombé dans l'aveuglement; il a perdu la connaissance de la plupart des vérités saintes : il ne sait plus même le chemin qui le ramènerait à Dieu. Le Dieu véritable a disparu de son regard trompé, et à sa place, des divinités immondes ou extravagantes ravissent son culte et souillent ses autels. Dans le domaine même des vérités naturelles l'homme n'a plus conservé que des débris informes et maculés. Quant aux lumières surnaturelles son péché les lui a ravies entièrement. Qui dissipera cette nuit épaisse où l'homme gît sans espoir? Dieu. Le Verbe, la vérité éternelle, la splendeur de l'éternelle lumière, viendra dans notre nuit ténébreuse et en dissipera l'horreur (1). Dieu se donnera à connaître, Dieu fera à l'homme la plus riche et la plus complète révélation. « Il lui enseignera toute vérité (2), » il le fera pénétrer dans les secrets de la nature divine, il lui apprendra le chemin de la vie, il illuminera sa route toute entière, et l'homme, sortant de ses illusions et de ses erreurs séculaires, retrouvera enfin le Dieu dont il avait perdu la notion. — 2° L'homme qui a perdu cette notion, a néanmoins conservé tellement l'idée de Dieu, que c'est cette idée

(1) Evang. S. Jean, I.
(2) Ev. Joan., XVI, 13.

même qui le torture et le désespère. L'homme a peur de Dieu ; il le fuit, comme aux jours de l'Eden. Il ne craint rien tant que de le voir. En pleine révélation judaïque cette terreur fait pousser aux saints ce cri : « Je mourrai, car j'ai vu Dieu ! » Dans la société païenne l'homme affolé de cette mystérieuse terreur fait couler le sang humain dans d'abominables sacrifices, croyant ainsi apaiser une divinité dont il sent la colère et dont il cherche à fuir la vengeance. Comment Dieu rassurera-t-il ce malheureux fugitif, ce Caïn qui ne peut plus croire ni à la bonté, ni au pardon, ni à l'amour ? Dieu se rapprochera de l'homme avec une mansuétude et une bénignité infinies. Ce sera un enfant, un ami, un père. Non seulement Dieu se fera le semblable de l'homme mais il se mettra au-dessous de lui, sous des dehors plus frêles, dans un état plus inoffensif. L'homme fuyait Dieu, terrifié par sa grandeur et sa colère ; dans l'Incarnation il n'a plus sous ses yeux et dans ses bras qu'un ami, un frère, insatiable d'amour, incapable même de juger ses torts, bien loin de les punir. — 3° Troisième éloignement de l'homme pour Dieu : l'homme a cessé de *goûter* Dieu, d'*aspirer* à Dieu. « N'ayant plus l'espérance, dit saint Paul, ils se sont livrés à des impuretés de toutes sortes (1). » Tout entiers aux jouissances grossières d'ici-bas, les hommes n'avaient plus ni un regard, ni un désir vers des destinées supérieures. Et c'est pour relever l'homme de ce dégradant matérialisme, pour lui montrer, dans une béatitude divine et éternelle, la seule fin digne de lui, que le Fils de Dieu, « descendu du ciel, » est venu sur la terre lui révéler ce ciel, cette patrie, cette conquête glorieuse, joie unique et unique ambition de l'humanité. — 4° Enfin le

(1) Ephes., IV, 19.

dernier abîme qui sépare l'homme de Dieu, est le plus profond et le plus désespéré ; l'homme *n'aime pas Dieu.* Le cœur de l'homme, fasciné par les objets terrestres, dégradé par des affections infimes, étourdi par les sollicitudes et le tumulte des passions, est devenu incapable d'un aussi noble et aussi divin amour. D'ailleurs ne connaissant plus Dieu comment le pourrait-il aimer? C'est pour réveiller cet amour endormi que Dieu s'est incarné. « Je viendrai, dit-il, et je le réveillerai de son sommeil (1). » Dieu et homme tout ensemble, Jésus-Christ ravit notre cœur par le charme infini de sa nature divine, et par les grâces les plus exquises de sa nature humaine. Devenu « le plus beau des enfants des hommes (2), » ajoutant à la puissance de la beauté, la force du dévouement, l'entraînement d'un héroïsme poussé jusqu'à la mort, Jésus-Christ « élevé sur la croix a attiré tout à lui, il a triomphé de l'insensibilité grossière de notre cœur.

Deuxièmement, l'Incarnation sauve l'homme de tous ses *maux.* — 1° Les maux de la vie présente. Qu'ils nous sont terribles ! c'est le péché ; c'est la suite du péché ; c'est la douleur ; c'est la mort. — Le péché nous fait maudire de Dieu et chasser ignominieusement de sa présence. Jésus-Christ a eu le pouvoir de nous le faire pardonner, et de nous rouvrir l'accès perdu auprès de la Majesté divine; ce pardon est d'une inépuisable abondance, puisqu'il s'étend au péché originel et à la multitude de nos péchés actuels. Ce pardon est d'une merveilleuse facilité ; un regret, une promesse, et l'absolution par Jésus-Christ efface tout et fait tout oublier. — 2° Le péché a pour effet propre de corrompre, de briser le vase qui le

(1) Ev. Joan., XI, 11.
(2) Psal., XLIV, 3.

renferme. Par lui nous sommes tombés dans une ignorance et un aveuglement profonds. Jésus-Christ par ses enseignements, ceux de ses apôtres, l'enseignement infaillible, l'ardente prédication de son Église, les inspirations incessantes de son Saint-Esprit, nous fournit un continuel remède aux ténèbres où nous plonge le péché. Avec l'aveuglement de l'esprit le péché a causé en nous le brisement de la volonté. C'est cette volonté affaiblie, chancelante, mobile et incertaine que Jésus-Christ fixe par sa législation, soutient par ses exemples, retrempe par sa grâce. Une troisième suite du péché est, en nous, l'action corrosive de la concupiscence. Toutes les passions sont en nous bouillonnantes, et notre âme a perdu la domination souveraine sur ce peuple grossier et en révolte. Jésus-Christ vient nous aider à le dompter, et pour cela nous a dispensé les plus divins secours : sacrements, prière, messe, communion, etc. Une autre suite terrible du péché est l'empire qu'il fait prendre au démon sur tout notre être. Jésus-Christ seul a pu triompher de ce « fort armé (1), » lui enlever ses dépouilles qui sont nos âmes, et l'enchaîner impuissant à nos pieds. — 3° Tout péché a pour expiation naturelle et nécessaire la douleur. Aussi la vie humaine, en même temps qu'elle est pécheresse, est vouée à la douleur. La douleur nous poursuit du berceau à la tombe, nous couvre de sanglantes blessures et ne cesse de ravager, tantôt notre âme, tantôt notre corps. Jésus-Christ nous l'enlève-t-il? Non, il fait mieux, il la transforme en richesse, en bénédiction et en triomphe. Ses douleurs divines adoucissent merveilleusement les nôtres, ses triomphes nous prédisent nos futurs triomphes; transfigurées par la grâce, les

(1) Matth., xii, 29.

douleurs humaines sont les semences d'une éternelle moisson de gloire. — 4° Enfin, si « la mort est la solde du péché, » en mourant pour nous Jésus-Christ a fait de notre mort, si désespérée et si affreuse sans lui, une action sainte, noble, héroïque, un combat illustre, un holocauste divin, une opulente victoire. Telle est, par Jésus-Christ, notre délivrance de nos maux d'ici-bas.

Celle *de nos maux éternels* n'est pas moins magnifique. En expiant pour nous Jésus-Christ a fermé l'enfer. En se faisant notre « frère » et notre protecteur, Jésus-Christ nous défend contre les rigueurs du jugement. En offrant au ciel son mystérieux holocauste, et en présentant ses plaies au regard apaisé et attendri du Très-Haut, Jésus-Christ prépare sans cesse à nos âmes un accès facile auprès du cœur de « notre Père qui est dans les cieux (1). »

Troisièmement, l'Incarnation enrichit l'homme de toutes sortes de *biens*. — 1° L'Incarnation nous donne le bien par excellence, le bien qui surpasse toute attente et tout mérite, et que saint Paul appelle le « don inénarrable de Dieu (2), » *Notre Seigneur Jésus-Christ*. Que Dieu nous ait envoyé son Fils, que ce Fils soit venu vivre avec nous, mourir et ressusciter pour nous, que pour nous il siège « à la droite de la grandeur divine dans les cieux (3); » voilà le principe d'une immense gloire, l'inépuisable source de tous les biens. « Car, dit saint Paul, Dieu nous ayant donné son Fils, comment en ce Fils ne nous donnerait-il ensuite tout le reste (4)? » — 2° L'éminence de ce don est rehaussée encore par le mode

(1) Matth., VI.
(2) II Cor., IX, 15.
(3) Hebr., VIII, 1.
(4) Rom., VIII, 32.

selon lequel il nous est accordé. Le Fils de Dieu est en toute réalité le *Fils de l'homme :* il est nôtre. Par l'Incarnation Dieu se fait notre semblable, « l'os de nos os et la chair de notre chair. » « Il participe à tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons (1). » « Sauf le péché il est devenu en tout semblable à nous (2). » Et afin que cette communauté soit plus parfaite et cette consanguinité plus complètement manifestée, il partage notre amère existence, boit au torrent de nos douleurs, « prend sur lui nos infirmités (3), » et « goûte (4) » notre mort. « Par là, dit l'Apôtre, il devient puissant à nous consoler dans nos douleurs, » « ayant lui-même été éprouvé par toutes à la fois (5). » — 3° *Le résultat* de cette bienheureuse alliance est sublime comme cette alliance elle-même. Au contact de la divinité la nature humaine, non-seulement est purifiée de toutes ses souillures, mais est élevée à une grandeur divine. De Dieu la divinité s'écoule sur Jésus-Christ et de Jésus-Christ sur nous, de sorte que par la grâce qui a sa source en lui, nous sommes rendus participants de la nature divine, *consortes divinæ naturæ* (6). Nous devenons des êtres divins, nous sommes faits « dieux. » — 4° De là, une série magnifique de nouveaux biens. Cet état sublime d'êtres divins appelle des *moyens* également divins, et ces moyens nous sont donnés par l'Incarnation avec une profusion inexprimable. Vertus infuses, vertus théologales, vertus morales, dons du Saint-Esprit, béatitudes, lumières et révélations, sacrements, et, entre tous, la

(1) Hebr., II, 14.
(2) Hebr., IV, 15.
(3) Isaïe, LIII, 4.
(4) Hebr., II, 9.
(5) Hebr., IV, 15.
(6) II Petr., I, 4.

très divine Eucharistie. La lumière, la grâce, la gloire, la sainteté débordent de toutes parts pour nous inonder. — Ainsi notre réhabilitation par Jésus-Christ nous élève à plus d'honneurs et nous fait jouir de plus de biens que ne nous en avait procurés notre création première.

2. *Pour la famille.* Jésus-Christ est le restaurateur, le fondateur de la famille. — Il la trouve gisante dans le sang et la boue; elle n'est plus, après les monstrueuses dévastations du paganisme, qu'une ruine déshonorée. Jésus-Christ en ressuscite et en purifie un à un tous les éléments. Jésus-Christ est le Sauveur véritable et unique de la famille; en lui seul elle trouve sa noblesse, sa force, sa fécondité. — 1° Remarquons-le d'abord, comme *Dieu* Jésus-Christ est, dès l'origine du monde, le Créateur de la famille. C'est Lui qui la fonde en Adam et la fonde dans le mariage, type primordial auquel la familles era toujours ramenée. Il la fonde une seconde fois comme *Homme-Dieu.* Il naît d'une vierge; mais le très véritable mariage de cette Vierge avec saint Joseph n'en fonde pas moins la famille, la sainte Famille par excellence, dont toutes les autres devront être la parfaite image. — 2° Jésus Christ est le *législateur* souverain de la famille, et c'est là pour elle le second bienfait. Il l'établit sur trois grandes lois : la loi de l'*indissolubilité* qui en empêche la honteuse dissolution; la loi de la *charité mutuelle* qui y introduit la patience et le support et la protège contre le choc terrible des défauts et des vices; la loi du *respect* qui y maintient l'ordre, y garantit le fonctionnement harmonieux, y rend impossibles de désastreuses révoltes. — 3° Enfin Jésus-Christ est le *Consécrateur* de la famille, lorsqu'il établit le contrat conjugal sur le sacrement comme sur son unique base, si bien qu'entre chrétiens, là où il n'y aura pas de sacrement, le mariage n'existera pas.

3. *Pour la société.* Nous l'avons vu en traitant de la Divinité de Jésus-Christ, nous le verrons plus en détail encore en étudiant l'Église, Jésus-Christ a causé dans le monde une immense et toute extraordinaire révolution. Or, cette révolution a été pour le monde un inappréciable bienfait. — 1° A une effroyable corruption qui souillait le monde païen tout entier, Jésus-Christ a fait succéder le respect de soi et d'autrui, dans la pratique d'une chasteté héroïque et d'une virginité plus héroïque encore. — 2° A la cruauté qui livrait aux tortures et à la mort les vaincus et les faibles, Jésus-Christ a substitué l'humanité qui épargne, le droit des gens qui respecte, la compassion qui soulage, la miséricorde qui fait grâce, l'aumône qui partage, la fraternité qui unit. — 3° Les pouvoirs publics étaient sans mesure dans leur tyrannie, les révoltes sans pitié dans leurs représailles : Jésus-Christ amène la modération de ceux-là, et intercepte la route à celles-ci. — 4° Les deux tiers du genre humain étaient foulés et écrasés par une minorité maîtresse de la force : Jésus-Christ délivre ces innombrables victimes et en fait les citoyens libres et respectés. — 5° Un épouvantable esclavage ensanglantait et abrutissait d'innombrables multitudes : Jésus-Christ, peu à peu, sans secousse, sans révolution violente, par la vertu douce et graduée de sa doctrine, relève l'esclave et persuade à son maître d'en faire un serviteur et un ami (1). — 6° Jésus-Christ créa partout le service du pauvre, ouvrant pour lui tous les asiles, et suscitant tous les héroïsmes de la charité. — 7° Jésus-Christ, par la virginité, par le mariage et sa législation, par les œuvres, par les dévouements, par les vertus, releva magnifiquement la

(1) Lire l'admirable Épitre de saint Paul à Philémon.

femme dégradée sous l'étreinte du paganisme, et l'associa comme indispensable élément à la vie entière des sociétés modernes. Perdue depuis Ève, la femme occupa en Marie le plus beau trône après le trône de Dieu.

Telle est l'œuvre multiple et magnifique pour laquelle Dieu daigna nous envoyer son Fils. Ayant contemplé l'œuvre, étudions maintenant le divin Ouvrier (1).

II.

Jésus-Christ étudié dans sa divine Personne.

I. *C'est le Fils de Dieu qui s'est incarné. — Un Dieu est venu sur la terre : Jésus-Christ est Dieu :* sa vie, ses miracles, sa doctrine, son œuvre, sa résurrection, son Église *sont d'un Dieu : mais laquelle des trois Personnes divines s'est incarnée?* Grâce aux lumières révélées nous connaissons Dieu, nous savons que *un* en essence, il y a en ce Dieu unique *trois personnes* distinctes; le *Père*, le *Fils*, le *Saint-Esprit*. Dieu est Père, il engendre éternellement un Fils égal et consubstantiel, son Verbe, son image, sa splendeur infinie. Du Père et du Fils à la fois procède la troisième Personne, l'Esprit-Saint, le lien, l'amour du Père et du Fils.

1. Or, des trois divines Personnes, laquelle est venue sur la terre et s'est incarnée? Nous n'écouterons pas

(1) Le sublime théologien de l'Incarnation est saint Paul. — Nous avons essayé de pénétrer sa céleste doctrine dans notre Livre : *Saint Paul étudié*, tom. I, p. 99. — Après saint Paul lire saint Thomas d'Aquin, III P., q. 1 à 46 et son Opuscule *de Humanitate Christi*.

longtemps l'Homme-Dieu sans l'apprendre. A chaque instant Jésus-Christ parle de son Père qui est dans les cieux. C'est de ce Père qu'il tire sa mission, ses pouvoirs, sa doctrine. C'est ce Père qui l'a envoyé, « comme mon Père, dit-il, m'a envoyé, ainsi je vous envoie (1). » Il parle de la gloire qu'il avait « dans le sein de ce Père dès avant tous les siècles (2). » Son nom est « le Fils de Dieu. » Ainsi d'ailleurs l'avaient désigné les prophètes. L'archange parle comme eux quand il annonce sa venue à la Vierge d'Israël. « Il sera appelé le Fils du Très-Haut (3). » Telle est toute la tradition catholique, tel est le langage constant des apôtres, de l'Église, des docteurs, des conciles. Des trois Personnes divines c'est la seconde, c'est le Fils, qui est venu nous racheter.

2. Sans doute nous n'avons pas à demander à Dieu les motifs de ce choix. — Pourtant notre faible raison peut, aidée de l'Écriture, se rendre compte des divines convenances de l'Incarnation du Fils. Le Père et le Saint-Esprit concourent à l'Incarnation, mais le Fils, seul s'incarne. — 1° C'est dans le Fils et par le Fils que Dieu a créé le monde, « et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (4). » Dans le Verbe était donc renfermé le plan, la raison de toutes choses. — La restauration de ce monde convenait donc à l'Architecte divin qui l'avait conçu et exécuté. — 2° Il y a entre l'intelligence humaine et le Verbe intelligence infinie du Père des rapports ineffables. Nous sommes de lui, nous sommes son

(1) Ev. Joan., xx, 21.
(2) Ev. Joan., xii, 23 ; xvii, 1-5.
(3) Isaïe, ix, 6.
(4) Ev. Joan., i.

image, nous avons été créés à sa ressemblance; lui-même viendra donc à notre âme qui est son image; il la réparera, lui qui en est le créateur, l'illuminateur, l'exemplaire éternel. Quel autre que l'artiste retouche son œuvre dégradée et souillée? — 3° Quelle était avant tout l'œuvre de la Rédemption? Remettre l'homme trompé et aveuglé dans la pleine possession de la vérité. Le Rédempteur dira de lui : « Je suis la Vérité (1). » Or c'est le Verbe, l'Intelligence, le Fils, qui est toute vérité; c'est lui « qui parle, » *Ego sum qui loquor*. C'est donc lui qui viendra et illuminera le monde du plein éclat de la vérité. — 4° Que voulait Dieu encore? Réunir les hommes en famille sainte, en faire des fils d'adoption; c'est pour cette œuvre que son propre Fils nous est envoyé, daigne s'appeler « notre frère, » et devient en effet « le frère aîné au milieu d'une multitude de frères (2). »

II. *Sous quels noms le Fils de Dieu nous est-il envoyé?* — **1.** Ineffable devait être l'union du Fils de Dieu avec notre nature, ineffable l'œuvre de la rédemption; le nom qui convenait sur la terre et dans le ciel au Verbe incarné devait être précieux et divin au même titre. Dieu même choisira ce nom. Dieu députe un ange pour l'apprendre à la terre : c'est le nom de Jésus. C'est le nom délicieux et sacré qui révèle le mieux sa mission, puisque Jésus signifie *Sauveur*. — A ce premier nom Dieu en ajoute un autre, celui de Christ. C'est le nom que les anges indiquent aux bergers de la crèche, le nom que

(1) Ev. Joan., XIV, 6.
(2) Rom., VIII, 29.

les Écritures avaient souvent donné au Messie, le nom que Jésus lui-même aimait à prendre. Les significations du mot *Christ*, qui veut dire *oint*, sont glorieuses et profondes, marquant les trois grands titres du Messie qui est Prêtre, Roi, Prophète. L'huile sainte consacrait cette triple dignité dont l'ensemble révèle la mission entière du Messie.

2. Jésus-Christ porte encore d'autres noms qui tous indiquent sa dignité, sa double nature, sa fonction, ses miséricordes, ses bienfaits, ses pouvoirs. — 1° Il est le Fils de Dieu, l'Emmanuel (Dieu avec nous), l'Homme-Dieu, le Fils de l'homme. — 2° Il est l'Agneau, immolé pour nous, le Médiateur entre Dieu et la terre, le Pontife, le Prophète, le Docteur, l'Ange, le Pasteur, le Roi, le Juge. — 3° Il est la lumière, il est la pierre, la pierre angulaire, le rocher; il est la voie, la porte. L'Orient l'attendait sous le nom de l'Étoile de Jacob; un prophète l'avait nommé la tige de Jessé, la Fleur (1) à cause « des charmes divins » répandus en lui. Lui-même aimait à s'appeler la vigne (2) dont nous devons être les branches, le pasteur (3) dont nous devons former le troupeau. Saint Jean-Baptiste l'avait nommé l'Époux (4), désignant par ce mot l'étroite et mystérieuse union qui nous lie à lui. Et c'est à cette même appellation que Jésus-Christ lui-même se reporte lorsque, dans de nombreuses paraboles, il peint sous l'image de noces toute mystérieuses l'union qu'il a contractée avec la nature humaine.

---

(1) Isaïe, xi, 1.
(2) Ev. Joan., xv, 1.
(3) Ev. Joan., x, 11.
(4) Ev. Joan., iii, 29.

III. *En Jésus-Christ sont deux natures en une seule Personne divine.* Étudions maintenant l'économie divine du mystère.

Tout le mystère de l'Incarnation peut être ainsi formulé : *Il y a en Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine, et ces deux natures s'unissent ensemble pour ne former qu'une seule Personne divine.* — Ainsi en Jésus-Christ sont 1° deux natures, 2° une seule Personne : Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme; Dieu parfait, homme parfait; mais il n'y a qu'un seul Jésus-Christ. 3° Cette Personne est une Personne divine.

1. *En Jésus-Christ sont deux natures.* Nous savons à la fois que Jésus-Christ est Dieu et qu'il est homme. Ainsi nous est-il annoncé par les prophètes, ainsi a-t-il été montré au monde, ainsi s'est-il affirmé dans sa vie entière, ainsi a enseigné son Église, ainsi chante-t-elle dans son Credo dix-huit fois séculaire : *Nous croyons en Dieu..., en Jésus-Christ son Fils unique, Notre Seigneur...., qui est descendu des cieux et s'est incarné....., qui a souffert, qui est mort.* Cette profession de la foi catholique implique absolument les deux natures divine et humaine en Jésus-Christ. Il est, comme le professe le symbole de saint Athanase, *Dieu parfait, homme parfait.*

Jésus-Christ est Dieu. — Nous n'avons pas à revenir sur toutes les preuves de divinité que nous avons développées longuement dans le chapitre qui précède. Nous aurions plutôt à laisser éclater nos cœurs en admiration, en reconnaissance et en amour. « Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique (1) ! » « Dieu

(1) Ev. Joan., III, 16.

m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi (1). » « Au Roi immortel des siècles, au Dieu invisible, au seul Dieu véritable, honneur et gloire (2) ! » « Salut à notre Dieu qui siège sur le trône, salut à l'Agneau ! » « Amen, bénédiction et splendeur, et sagesse, et action de grâce, et honneur, et force, et valeur à notre Dieu dans les siècles des siècles, amen (3) ! »

Dieu restait infiniment bon même en nous tenant à distance; il nous comblait encore, même en nous laissant à notre rang de créatures. Mais non ! il nous a aimés « avec excès, » il a été bon sans mesure, il a voulu se mêler à nous, vivre avec nous, s'unir à nous. Et il a fait cette merveille dans un merveilleuse plénitude. Il a pris notre nature, il se l'est unie hypostatiquement, il s'est fait *un* avec nous. O prodigieuse élévation de la nature humaine ! O délicieuse union qui nous donne pour frère un Dieu, pour époux un Dieu, pour vie, pour gloire, pour sainteté, rédemption et salut, un Dieu; qui nous fait désormais vivre de la vie même d'un Dieu, comme ce Dieu adorable daigne vivre près de nous sur la terre de notre propre vie. Et avec la gloire et l'infinie douceur que nous procure une telle union, que dire de la puissance, de la sécurité qui nous en reviennent? *Qui se portera accusateur des élus de Dieu, il est Dieu Celui qui les justifie? Qui les condamnera : voici le Christ Jésus qui est mort, bien plus qui est ressuscité, qui siège à la droite de Dieu, qui intercède pour nous* (4)? Avoir un Dieu qui soit en même temps notre

(1) Galat., II, 20.
(2) I Tim., I, 17.
(3) Apoc., VII, 12.
(4) Rom., VIII, 33.

semblable, et « qui ne rougit pas de nous nommer ses frères ! »

Mais dans ce contact avec la nature humaine la Divinité n'a-t-elle subi aucune altération, aucune diminution, aucun abaissement? Non : Dieu est immuable, infini; il n'est susceptible d'aucun changement, d'aucun amoindrissement. Il a pris un être nouveau, un mode d'être qu'il n'avait pas avant l'Incarnation, mais cela sans subir aucun changement de sa divinité. Voyez ce soleil qui traverse un vitrail colorié et vous parvient d'azur ou de pourpre. En s'unissant cette couleur, il est resté le soleil, sans altération, sans changement et néanmoins il a pris du milieu où il s'est uni un mode d'être nouveau : il est azur, il est pourpre. Ce vitrail, opaque et obscur sans le soleil, a été par le soleil élevé jusqu'à la splendeur de l'astre qui s'est uni à lui. Ainsi, sans rien perdre de sa divinité, le Verbe a élevé notre nature jusqu'à la gloire d'une Personne divine.

Et pourquoi Jésus-Christ, pourquoi le Rédempteur, le Médiateur, devait-il être Dieu? Parce que là est tout le magnifique plan de restauration et de gloire éternellement conçu par le Très-Haut. Dieu voulait des hommages, des honneurs, un culte *infinis*. Quel autre qu'un Homme-Dieu pouvait le lui rendre? Une créature seule pouvait être humiliée et en prière : un Dieu seul pouvait donner à cet homme et à cette prière une valeur et des charmes infinis. — Dieu voulait pour l'holocauste qu'il exigeait à sa gloire une victime sans tache « et plus précieuse, plus élevée que les cieux. » Où trouver cette victime dans la création? Où la trouver sinon dans la sainteté et l'élévation même d'un Dieu? — Enfin Dieu voulait de l'injure causée par le péché de l'homme une réparation surabondante. Qui la lui peut offrir sinon un

être élevé jusqu'à la hauteur et la perfection même de la Divinité?

Jésus-Christ est homme. Le Rédempteur du monde devait être créature. Pourquoi? Pour adorer, rendre grâce, supplier, il faut être créature. Pour s'immoler, expier, pleurer, souffrir, mourir, il faut être créature. Un Dieu seul ne pouvait racheter le monde : un être créé seul ne le pouvait pas davantage; son expiation eût manqué du prix et de la perfection exigés. Dieu donc s'unira à un être créé.

Mais cet être quel sera-t-il? Ce sera l'*homme.* Et pourquoi l'homme plutôt que l'ange? Pouvons-nous scruter assez les trésors de la sagesse divine pour connaître les raisons profondes de ce choix? Essayons. 1° Jésus-Christ dans le plan divin devait être le Médiateur universel, l'universel Pontife de gloire, le centre des mondes, qui devaient par lui être élevés jusqu'à Dieu et rendre à Dieu un hommage en quelque sorte infini. Or, l'homme seul est placé au confin des mondes, lui qui est à la fois matière par son corps et esprit par son âme. Voilà le centre mystérieux où le Verbe s'est placé. 2° Dieu a résolu l'élévation de la nature humaine jusqu'à lui, jusqu'à la vue et la possession de son essence. Mais entre Dieu et l'homme la chair met un abîme. Cet abîme, l'Incarnation le franchit en déifiant la chair, en la rendant par suite apte aux gloires de la vision béatifique. 3° Mais une nécessité plus pressante encore appelait l'Incarnation. Cette chair de l'homme devait une réparation à Dieu pour le crime commis de complicité avec l'âme. Cette réparation, c'était à nulle autre qu'à elle à la faire. Elle la fera, et elle la fera avec une infinie perfection quand elle sera devenue la chair d'un Homme-Dieu. 4° Enfin l'homme était l'an-

tique vaincu du paradis terrestre, c'est l'homme, qui, en Jésus-Christ, recommencera le combat, et, cette fois, le terminera par une illustre victoire.

Jésus-Christ est homme, homme parfait; il a tout ce que nous avons, il est tout ce que nous sommes, sauf le péché. Jésus-Christ a un corps, il a une âme. — 1° Durant sa vie mortelle son corps a été soumis comme le nôtre aux souffrances que le froid, le chaud, la faim, la fatigue, etc., font endurer. — La maladie tenant de trop près aux déformations du péché, Jésus-Christ ne la pouvait subir. — Une autre différence plus profonde est l'exemption de la concupiscence qui est en l'homme déchu la suite immédiate du péché, et qui, par cette raison ne pouvait convenir à la nature humaine toute sainte et toute innocente de Jésus-Christ. Cette révolte des sens, ces troubles honteux de la chair, tout ce qui constitue en nous la concupiscence resta absolument étranger à la sainte humanité du Fils de Dieu. 2° L'âme de Jésus-Christ était en tout semblable à la nôtre, mais elle était de plus ornée des plus éminentes prérogatives. Comme la nôtre elle était sujette à la tristesse et pouvait devenir la proie de la douleur. Il le fallait pour faire naître ces larmes expiatrices et arracher « ces cris véhéments » du repentir : *cum clamore valido.* — Cette sainte âme jouit, dès le premier instant de la conception, de la plénitude de ses facultés. — Elle fut ornée et enrichie des dons les plus excellents. La *science :* Jésus-Christ, sans pouvoir comme homme comprendre l'infini, possédait la plénitude du savoir, et rien ne pouvait lui être caché. — En lui « tous les trésors de la *sagesse* étaient renfermés. » Sans doute, il ne la manifesta que progressivement et selon les degrés de l'âge, mais il en posséda dès le

premier instant le trésor tout entier. Sans doute encore il s'exprimait à la manière ordinaire, posant des questions et paraissant attendre une réponse; ou bien disant que le Fils de l'homme « ignore (1) » quand c'est un secret qu'il ne doit pas livrer au monde. Mais ces formules et d'autres semblables ne préjudicient en rien à sa toute science. — Avec la science et la sagesse Jésus-Christ possédait la plénitude de la grâce et de la *sainteté*. — Jouit-il, durant sa vie mortelle, de la *vision intuitive?* Oui, certainement. Mais afin de sauvegarder sa mission douloureusement expiatrice, Jésus-Christ priva sa sainte âme des jouissances infinies de cette pleine possession de Dieu.

De ce que Jésus-Christ est *Dieu* et *homme* tout ensemble, deux autres conséquences essentielles découlent.

Il y a en Jésus-Christ deux volontés.
Il y a en Jésus-Christ deux opérations.

Il y a deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine. Sans cela comment Jésus-Christ eût-il été susceptible d'obéissance? Comment son immolation eût-elle été méritoire? Jésus-Christ marque clairement l'existence, la raison, le mérite de sa volonté humaine distincte, quand, en face de son épouvantable martyre, il semble en concevoir l'appréhension et l'horreur, puis ajoute : *cependant, mon Père, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui se fasse* (2). Sa volonté humaine se soumet, accepte la rédemption, et par là lui assure son mérite. — Toujours soumise à la volonté divine,

(1) Évang. de saint Marc, XIII, 32.
(2) Matth., XXVI, 42.

la volonté humaine en Jésus-Christ n'en conservait pas moins la liberté, qui est indispensable au mérite. La grâce qui rendait l'humanité sainte impeccable, ne lui enlevait nullement cette noble liberté de toujours se déterminer au bien. — Mais, nous l'avons vu, cette libre volonté n'était pas, comme la nôtre, sujette aux contradictions de la concupiscence ni aux possibilités du péché.

Comme il y avait en Jésus-Christ deux natures, il s'ensuit qu'il y avait deux *opérations*. Certains actes Jésus-Christ les opérait comme homme, certains autres comme Dieu. Comme homme il pleurait et frisonnait au sépulcre de Lazare : comme Dieu il ressuscitait ce mort de quatre jours.

Jésus-Christ, l'homme parfait, l'homme *in via*, a *mérité*. — Pour lui-même il a mérité sa résurrection, son bonheur éternel, la glorification de son nom, les hommages de l'univers. Sans doute, comme Dieu, tout cela lui appartenait : il ne l'a pas moins, comme homme, mérité.

2. *En Jésus-Christ les deux natures ne font qu'une seule et unique Personne.*

C'était possible, et il le fallait.

C'était possible. Malgré l'incalculable distance qui sépare l'infini du fini, Dieu de la créature, le Verbe de l'homme, rien ne répugne en soi à ce que la puissance divine rapproche et unifie ces deux extrêmes. Notre raison ne peut prononcer là-dessus aucune impossibilité, aucune contradiction, aucune absurdité. Que nous ne puissions pas comprendre : qu'importe? Comprenons-nous comment le fluide électrique s'unit au fil pour nous transmettre nos pensées? — D'ailleurs Dieu nous donne, en nous-mêmes, comme un prélude de son grand

chef-d'œuvre en Jésus-Christ. Qu'y a-t-il de plus séparé, de plus disparate que l'esprit et la matière? Cependant Dieu les unit en nous si étroitement que notre âme et notre corps ne sont qu'une personne unique.

Il le fallait. Cette double nature dans l'unité de personne importait si fort à toute l'économie du mystère, que sans cette union et cette Personne unique, ni le monde n'était racheté, ni Dieu ne recevait la gloire infinie qu'il avait résolu d'obtenir.

Aussi est-ce ce faisceau divin que les hérétiques de tous les temps ont essayé de rompre. *Arius* niait en Jésus-Christ la nature divine. — *Nestorius* prétendait que les deux natures ne subsistaient pas dans l'unité de personne. — *Eutychès* niait au contraire, en unissant trop, la distinction des deux natures. — Les *Monothélites* ne reconnaissaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté.

3. *En Jésus-Christ les deux natures sont en une seule Personne divine.* C'est le couronnement magnifique du mystère. Par l'Incarnation, la divinité n'est pas *humanisée*, c'est au contraire la nature humaine qui est *divinisée*. Jésus-Christ est Personne *divine*.

Déroulons les multiples et splendides conséquence de ce dogme. — 1° Jésus-Christ n'est pas le Fils *adoptif*, comme l'ont voulu certains hérétiques, mais bien le Fils *naturel de Dieu*. — 2° Jésus-Christ possédant les deux natures humaine et divine, on peut et on doit dire : *Dieu a souffert, Dieu est mort*. On peut et on doit lui dire : eseu, infini, tout-puissant, adorable, etc. — 3° Marie Dit véritablement *Mère de Dieu*. — 4° La personne de Jésus-Christ est d'une dignité infinie. — 5° Tout ce que fait Jésus-Christ comme homme aussi bien que comme Dieu doit être attribué au Fils de Dieu. Jésus-Christ

parle, agit, souffre, meurt en Dieu. — 6° Toutes les actions de Jésus-Christ sont d'une valeur infinie. — 7° Tout en Jésus-Christ est infiniment saint. — 8° Jésus-Christ tout entier est *adorable*.

Cette théologie nous éclaire sur plusieurs de nos principales dévotions. — Nous adorons les *cinq plaies* de ses membres divins.

Nous adorons son *Sacré-Cœur*, parce que ce cœur humain est le cœur d'une Personne divine. Il doit être adoré puisqu'il est le cœur d'un Dieu; il est aimé puisqu'il est le foyer de l'amour dont Jésus-Christ brûle pour nous; il doit être béni puisqu'il est le centre des résolutions héroïques, des dévouements inouïs, des bienfaits innombrables de l'Homme-Dieu. — Cette dévotion, dans les trois fins qu'elle se propose, s'efforce de reconnaître quelque peu et de rendre à Jésus-Christ ce que nous en avons reçu dans une plénitude infinie. Ainsi cette dévotion *aime* pour rendre amour pour amour; elle *compatit* et *répare* pour faire contre-poids aux outrages dont Jésus-Christ ne cesse d'être abreuvé; elle *glorifie* et *adore* autant que les ennemis dénigrent, blasphèment et nient.

4. *Quel est le rôle des trois Personnes de la Très Sainte Trinité dans l'Incarnation?* 1° — Quoique les trois Personnes soient en Dieu inséparables, on ne peut dire sans blasphème et hérésie, que le *Père* ou le *Saint-Esprit* se soit incarné. Le Fils seul s'est incarné. Les trois Personnes, quoique étant une seule et même Divinité, sont néanmoins distinctes, de telle sorte que le Fils n'est ni le Père ni le Saint-Esprit : quelle difficulté peut-il y avoir à admettre que le Fils s'est incarné sans que le Père et le Saint-Esprit se soient incarnés comme lui? Voici un triangle équilatéral; qui empêche que *un seul* des côtés s'unisse à une autre figure? — Si le Fils seul

s'est incarné, la Trinité tout entière nous a néanmoins témoigné le même amour. Elle a déployé la même puissance, inondé le monde des mêmes grâces. En ce sens c'est la Trinité tout entière qui nous a aimés, qui a eu pitié de nous, qui nous a élus, purifiés, sanctifiés, glorifiés.

CHAPITRE XIV.

Le mystère de la Rédemption.

Dans les œuvres de Dieu « l'abîme appelle l'abîme (1). » Nous pensions en toucher les dernières profondeurs dans le mystère de l'Incarnation, dans ce mystère qui nous montre un Dieu venant vivre au milieu de nous, semblable à nous, abaissé jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. Et voici un autre abîme plus insondable encore; un abîme devant lequel l'humanité a eu plus de frissons et de vertiges et a plus reculé d'épouvante. C'est le mystère de la *Rédemption*. — Ici ce n'est plus seulement un Dieu fait homme, c'est un Dieu en larmes, plein de sang, couvert de meurtrissures, tombé au dernier degré de l'ignominie, « broyé pour nos crimes (2), » jetant au ciel des plaintes d'une inexprimable angoisse, et ne paraissant recevoir du ciel que la malédiction et le délaissement, livré par Dieu, poursuivi par la terre entière, chassé hors de la cité, exécré de l'univers, mourant dans d'affreuses tortures entre deux scélérats sur un gibet!

(1) Ps., XLI, 8.
(2) Isaïe, LIII, 5.

C'est cette croix et sur cette croix un Dieu qui expire, c'est cette extraordinaire histoire, c'est cet incompréhensible mystère qui porte à lui seul toutes les destinées du genre humain. « Pour ceux qui périssent ce Dieu mourant en croix c'est une folie : pour ceux qui se sauvent cette même croix est l'expression suprême de la sagesse et de la puissance de Dieu (1). » — Rejeter le mystère de la croix, c'est donc périr sans ressource; y adhérer par la foi, l'amour, l'adoration, l'imitation, c'est trouver dans la Victime divine la plus abondante et la plus assurée rédemption. Pourquoi? « parce qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants par la prédication d'une folie (2) : » folie pour les incrédules; pour les fidèles révélation sublime de la sagesse et de la puissance de Dieu.

Entrant plus au cœur de cette profonde doctrine, saint Paul ajoute : *Dieu pour qui tout a été fait, par qui tout a été fait, Dieu voulait amener de nombreux fils à la gloire;* Il CONVENAIT *que Dieu perfectionnât dans les souffrances Celui qui était l'Auteur de leur salut* (3).

..... *Il convenait!* Quand nous aurons expliqué ce mot, quand nous aurons montré comment un Homme-Dieu souffrant et mourant est la conception la plus profonde et la plus magnifique, nous aurons atteint le dernier fond des abîmes de ce mystère.

1° Etudions les convenances de la Rédemption;

2° Faisons-en le récit détaillé.

---

(1) I Corinth., I, 18.

(2) I Corinth., I, 21.

(3) Saint Paul aux Romains, ch. II, v. 10.

I.

Les convenances de la Rédemption.

Il est hors de doute que l'effrayante suite des humiliations et des douleurs de l'Homme-Dieu n'était pas nécessaire à notre rédemption. Un désir, une prière, un hommage du Verbe incarné suffisait mille fois, puisque tout en Jésus-Christ a une valeur infinie. — Mais alors pourquoi cette profusion de douleurs et cette mort de la croix qui les termine? Pourquoi cette vie entière de souffrance et d'expiation? tout cela « CONVENAIT, » dit le grand Apôtre, mais à quels titres et comment? cela « convenait, » soit que nous considérions *Dieu*, soit que nous considérions l'*homme*, soit que nous considérions *Jésus-Christ*.

1. *Pour Dieu*. La rédemption du monde par la douleur et la mort de Jésus-Christ vaut à Dieu 1° une gloire plus haute, 2° une réparation plus complète, 3° une manifestation plus saisissante de ses perfections.

1. Une *gloire* plus haute. Nous avons vu que Jésus-Christ était venu fonder sur la terre le vrai culte, le culte infiniment parfait. Or, l'acte par excellence du culte c'est le *sacrifice*. C'est le Sacrifice qui procure à Dieu son plus sublime hommage, en proclamant que lui est l'Etre éternel, absolu, immuable, tandis que la

créature est contingente, éphémère, périssable, sortie du néant et toujours prête à y retomber. Plus la créature porte ce caractère, plus l'Etre divin apparaît dans sa perfection et sa puissance; plus la créature est le néant, plus Dieu est l'Être. Là est toute la signification et la valeur de l'holocauste. En s'immolant, en s'effaçant, en rentrant pour ainsi dire dans le néant qui lui est propre, la créature proclame excellemment que Dieu seul est l'Être, la vie, l'éternité. — Et si au lieu d'une créature petite et chétive, c'est une créature noble, élevée, sublime, sublime jusqu'à devenir un Homme-Dieu qui s'immole, une telle immolation procurera à Dieu une gloire infinie en raison de son infinie valeur. — Dès lors ne demandons plus pourquoi le Calvaire, pourquoi la mort. Sur la croix, comme sur un mystérieux autel l'Homme-Dieu s'immole en holocauste. — Cet holocauste divin il le perpétue dans l'Eucharistie à travers tous les siècles et dans tous les lieux du monde, ainsi que l'avait annoncé le prophète Malachie (1). — Bien plus l'Ecriture en nous faisant contempler, dans le ciel, « l'Agneau immolé (2), » nous montre que là même Jésus-Christ consomme au sein de la gloire son holocauste du Calvaire et de l'autel.

2. Une *réparation* plus excellente. Un Dieu réparant l'honneur d'un Dieu! — Contemplons Jésus-Christ. C'est la nature humaine qui a outragé Dieu : c'est la nature humaine qui se présente devant Dieu, repentante, en larmes, en sang, portant sur elle la punition du péché, brisée dans l'âme par la plus amère et la plus véhémente contrition; broyée dans la chair sous les vengeresses

(1) Malac., I, 11.
(2) Apoc., v, 6.

meurtrissures de la douleur. Elle a été follement orgueilleuse : la voici humiliée hors de toute mesure. Elle était révoltée et outrageusement indépendante : la voici captive, sous les chaînes, dans l'étreinte de la plus effroyable expiation. Elle était sensuelle : la voici inondée de ses larmes et de son sang. Elle s'était montrée impie : la voici pleine de soumission, de confiance, d'amour, bénissant la main qui la frappe, et donnant à Dieu avec une effusion de tendresse sa vie entière. Dieu contemple cette victime volontaire, sainte, immaculée. Par Jésus-Christ la nature humaine lui redevient aussi aimable et aussi belle qu'en Adam pécheur elle lui était devenue odieuse et repoussante.

3. Une plus magnifique *manifestation* des perfections divines. Elles brillent toutes au Calvaire d'un incomparable éclat. — Et d'abord la *puissance*. La puissance de Dieu ne remporte jamais de plus éclatants triomphes que quand elle opère sur le néant. Or, c'est avec le néant, le rien, « l'ignoble (1); » avec la chair, la chair souillée et tombée, *in similitudinem carnis peccati*, que Dieu relève l'humanité, sauve le monde, triomphe de l'enfer, et restaure la magnificence du ciel. En s'unissant la chair de l'homme, Dieu en fait un instrument de ses plus grandioses et de ses plus puissantes œuvres. — Par elle encore il fait apparaître sa *justice* dans toute son effrayante profondeur. Telle est l'exigence infinie de cette justice, telle est la malice du péché, telle aussi l'épouvantable chute de l'humanité pécheresse, qu'il faut, pour le salut de tous, qu'un Homme-Dieu soit frappé sans pitié, brisé dans toutes les douleurs d'une longue expiation, et que Dieu achève de

(1) I Corinth., I, 28.

le poursuivre et de l'ensanglanter sur une croix! — Mais aussi quelle apparition de la *Bonté* divine! Ainsi, Dieu nous aimait jusqu'à livrer son propre Fils à la mort pour nous sauver! Ainsi ce Fils lui-même se porta à cette mort avec un invincible élan d'amour; ainsi nous avons été aimés par un Dieu jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

II. *Pour l'homme.* L'homme : 1° devait être sauvé; 2° devait être converti. Or, c'est par la douleur et la mort, c'est en se réduisant à l'état de victime que Jésus-Christ consomma ces deux grandes œuvres.

1. C'est par sa passion et sa mort qu'il sauva l'homme. — 1° Il me sauve en venant à moi, en s'unissant à moi, en partageant ma misère (1). S'il fût resté dans sa gloire, et moi gîsant dans mon abjection et mon martyre, quelle union possible? quel contact? quelle solidarité? Pour se dire « mon frère (2) » il faut partager ma vie, c'est-à-dire ma douleur; il faut surtout goûter à l'amertume de mon agonie et de ma mort (3). — 2° Pour me sauver il faut obtenir ma grâce et faire tomber des mains de la Justice les foudres toujours prêtes à me frapper. Comment y parvenir? En interposant des plaies vives, un sang qui coule, une expiation qui fléchisse et désarme. Le sang figuratif de l'Agneau désarmait en Egypte l'ange exterminateur. Le sang du véritable

(1) Isaie, LIII, 4.
(2) Hebr., II, 11.
(3) Hebr., II, 9.

« Agneau de Dieu » désarmera à jamais la terrible vengeance du Très-Haut (1). — 3° Mais je ne peux être sauvé que par l'expiation, et l'expiation, ainsi Dieu l'a décrété, doit être sanglante : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (2). Jésus-Christ ne me pourra donc racheter qu'au prix de ses douleurs et de son sang. — 4° Mais serai-je sauvé par le sang de Jésus-Christ, sans y mêler le mien? Les divines douleurs m'épargneront-elles toutes les miennes? et tandis qu'il sort de Jérusalem sous sa pourpre sanglante et sa couronne d'épines, y entrerai-je couronné de roses et vêtu de volupté? A Dieu ne plaise! L'hérésie a enseigné cette commode et impertinente doctrine, mais ce n'est pas là l'austère vérité de Dieu. Cette vérité c'est que je dois cheminer avec Jésus-Christ, par la même voie douloureuse et aboutir au même calvaire et au même tombeau (3). — 5° Dès lors l'Homme de douleurs me sauve comme *modèle*. En s'offrant à moi déchiré et sanglant, « l'âme triste jusqu'à la mort, » Jésus-Christ m'apprend à souffrir, me montre le sens, le but, le terme bienheureux des douleurs humaines. Sous un chef couronné d'épines je rougirais d'une couronne de roses. Je comprends que lui, conquérant le ciel avec l'arme de la croix, je ne puis y prétendre sans affronter la même lutte et remporter le même triomphe. — 6° Ainsi Jésus-Christ est-il devenu ma suprême *consolation* et mon unique *espérance*. Quand je souffre je sais qu'il saura compatir à ma souffrance. Quand la force de la douleur me pousse au désespoir, je contemple l'éternelle gloire que sa passion lui a con-

(1) Bossuet, *Médit.*, Cène, 59e jour.
(2) Hebr., IX, 22.
(3) Coloss., II, 12.

quise et que la même passion généreusement subie me fera partager (1). — 7° Sa divine *mort* achève ma délivrance. Car si la douleur illumine et soutient la mienne, combien plus encore sa *mort* m'apprend-elle à mourir? Sans la mort de Jésus-Christ la mort n'offre qu'obscurité, terreur, désespoir. Nous ne la comprenons pas et nous ressentons pour elle un dégoût effroyable (2). De cette répulsion naîtra la lâcheté; et malheur à l'homme, malheur au peuple qui ne sait pas mourir! Dans les sociétés où Jésus-Christ ne règne plus, où le Crucifix ne répand plus ses vivifiantes illuminations, la science de la mort est perdue; les uns meurent comme l'animal, avec une insouciance stupide, les autres, pour éviter la mort, se condamnent à toutes les lâchetés et les trahisons; les meilleurs meurent avec une vulgarité désolante; aucun ne songe à faire de la mort l'occasion d'un transcendant héroïsme. — Ces magnificences de la mort, l'Homme-Dieu seul les a apprises à la terre. Par lui nous faisons de la mort la plus noble des expiations, le plus divin des holocaustes, la plus puissante école de toutes les vertus, la plus radieuse des espérances, la plus triomphante des conquêtes.

2. Mais *sauver* l'homme n'était pas pour Jésus-Christ le plus difficile, il le fallait *convertir*. — Or, l'homme oppose à l'amour et aux appels de Dieu quatre désespérantes résistances.

Il s'oppose 1° sa *légèreté*. Les mille riens terrestres le captivent, il est emporté sans réflexion dans le tourbillon de la vie, et « Dieu n'est plus devant son regard (3). »

---

(1) Hebr., XII, 2.
(2) II Cor., V, 4. — Hebr., II, 15.
(3) Psal., X, 5.

C'est pour arrêter ce fugitif et le fixer par quelque saisissant spectacle que l'Homme-Dieu s'offre à lui sanglant et déchiré sur une croix. Quant aux prodigieux effet obtenu par le spectacle du calvaire, un prophète avait été chargé de le prédire (1), et la conversion du genre humain l'a magnifiquement confirmé.

L'homme oppose 2° son *égoïsme*. Il est rebelle parce que le service de Dieu coûte à sa paresse, dérange ses calculs, combat ses passions et gêne ses intérêts de la terre. Jésus n'obtint de disciples que quand les âmes « surent porter leur croix tous les jours (2). » Or, pour que le monde en vînt à prendre cette croix sur ses épaules, il fallut que l'Homme-Dieu, chef de l'humanité nouvelle, guérit l'antique égoïsme par l'habitude de la générosité, et que le calvaire devînt la haute école du sacrifice.

L'homme, plus que tout le reste, oppose 3° son *sensualisme*. La volupté l'enchante; le bien-être est devenu pour lui une seconde nature; et, comme l'affirme saint Paul, « se soumettre à la loi de Dieu lui est impossible, » à cause de la « prudence de la chair, » qui lui persuade l'ardente recherche du plaisir et la fuite non moins ardente de la mortification. Le sang divin coulera devant ses yeux qui lui fera honte de ses voluptés lâches et impies, et l'enflammera d'amour pour la surnaturelle Beauté parée de ses douleurs.

4° La *lâcheté* est une quatrième et formidable opposition. L'homme a peur de l'humiliation; il tremble devant les puissants, il est esclave du monde qui le menace ou

---

(1) « Ils verront Celui qu'ils ont transpercé.... ils pleureront comme on pleure sur un fils unique..... toutes les tribus pleureront. » Zachar., XII, 10.

(2) Luc, IX, 23.

le flatte, le persécute ou l'éblouit. Quand Jésus-Christ parut, le monde entier était lâchement aux pieds de quelques monstres qui avaient nom Tibère, Néron, Caligula. — C'est au Calvaire, c'est par la vue du sang divin que se formèrent l'intrépidité chrétienne et le dévouement à Dieu jusqu'à la mort.

III. *Pour Jésus-Christ.* Saint Paul exprime ainsi les résultats pour Jésus-Christ de sa vie de souffrance et de sa mort sur la croix. « *Il s'est anéanti lui-même jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, et au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers* (1). » Saint Paul distingue un triple triomphe, une triple domination, suite pour la sainte Humanité des humiliations et des douleurs auxquelles elle s'est livrée durant sa carrière d'expiateur.

1. *Triomphe au ciel.* Ce triomphe est incomparable. Jésus-Christ domine toute créature; il règne sur toute sa céleste cour, son nom est au-dessus de tout nom, non-seulement de tout nom réalisé, mais de tout nom « qui sera nommé dans les siècles futurs (2). » Quelles que soient les créations futures de la Toute-Puissance, l'Homme-Dieu les dominera toutes éternellement. — Jésus-Christ « siège à la droite du Père (3). » Il « siège : » c'est le repos, c'est la domination, c'est la gloire surpassant toute gloire. —

(1) Philip., II, 7.
(2) Eph., I, 21.
(3) Psal., 109. — Hebr., VII, 1.

Jésus-Christ est l'objet des éternelles complaisances du Très-Haut. Dieu n'aime que Jésus-Christ; c'est en Jésus-Christ qu'il aime tout le reste. Anges et hommes n'ont accès auprès de lui que par ce Jésus « dans lequel il a mis toutes ses complaisances (1). »

2. *Triomphe sur la terre.* Jésus-Christ a reçu l'empire universel; tous les peuples lui ont été donnés en héritage (2); toutes les nations relèvent de son sceptre; il est le juge souverain des vivants et des morts. — Jésus-Christ a donc sur la terre entière une absolue autorité. Il établit son Église comme bon lui semble; il lui donne tous les pouvoirs qu'il lui plaît; il promulgue les lois qu'il veut, il les impose sous les peines qu'il est maître d'infliger aux rebelles. Sans doute il laissera librement agir, dans sa sphère propre, la société civile, mais cette société relèvera toujours de lui, ne pourra jamais s'opposer à sa législation, contredire ses pouvoirs, gêner sa liberté d'action, enfreindre ses défenses, persécuter son Église, et arrêter l'essor de son Évangile (3). Son sceptre alors devient bientôt un sceptre de fer qui abaisse, qui brise, qui anéantit (4).

3. *Triomphe sur l'enfer.* L'enfer est le grand vaincu. L'enfer asservissait légitimement la race humaine, son esclave volontaire. Mais ayant osé mettre sur le Christ une main sacrilège, ameuter contre lui le peuple juif, le poursuivre de sa haine, le pousser à l'épouvantable mort du Calvaire : ce crime a brisé sa force pour toujours. Le

---

(1) Matth., III, 17; XVII, 5. — *Vid. S. Thom.*, III P., quæst. LVIII, art. 1-4.

(2) Psal., II.

(3) Matth., XXIII, 19.

(4) Psal., II. — *Vid. S. Thom.*, III P., quæst. LIX.

Christ y règne en maître et en est devenu la terreur (1).

Telle a été la magnifique récompense pour Jésus-Christ de sa douloureuse carrière d'anéantissement et d'expiation. Cette carrière, suivons-en maintenant toutes les étapes depuis la crèche jusqu'au Golgotha et au sépulcre.

II.

Résumé de la vie du divin Rédempteur.

En Jésus-Christ il y a deux natures en une seule personne divine : Jésus-Christ est Dieu, il est homme. — Jésus-Christ n'a pas pris la nature humaine dans l'état de sa primitive innocence, il s'est fait notre semblable dans l'état de souffrance et d'humiliation où le péché nous a réduits (2). — De plus, Jésus-Christ venait au milieu de nous comme expiateur, comme chargé de nos crimes, comme « pécheur, » selon l'extraordinaire expression de saint Paul. « Dieu, dit-il, l'a fait péché (3), » tant a été complète son union avec la race pécheresse d'Adam, tant, sauf la réalité du péché, il en a pris la ressemblance (4).

D'autre part, la divinité ne pouvait tellement disparaître qu'il fut impossible de la démêler dans l'épaisse couche des douleurs et des anéantissements de l'homme.

Il fallut donc que le Christ apparût homme, mais Dieu aussi; qu'il fût anéanti, mais que cet anéantissement fût

---

(1) Coloss., II, 15. — Hebr., II, 14.
(2) Philip., II, 7.
(3) II Cor., V, 21.
(4) Rom., VIII, 3.

d'un Homme-Dieu. Il fallut que, dans toute sa vie, si on voyait clairement l'homme, on aperçût non moins clairement le Dieu. C'est ainsi qu'il va nous apparaître, depuis sa naissance jusqu'à sa sépulture, partout Homme-Dieu (1).

Nous partagerons cette vie humano-divine en cinq périodes naturelles : 1° sa *naissance*, 2° son *enfance*, et sa *vie cachée;* 3° sa *vie publique;* 4° sa *vie douloureuse;* 5° sa *mort*, sa *sépulture* et sa *descente aux limbes.*

I. *La naissance de l'Homme-Dieu.* — **1**. Le Christ devait naître à Bethléem, ainsi que les prophètes l'avaient formellement annoncé (2). Il devait naître alors seulement que le peuple juif serait tombé sous une domination étrangère (3). Dieu remue les événements et les volontés humaines pour les faire servir à l'accomplissement de ses desseins. L'empereur Auguste fait acte de domination en forçant toute la population de Judée à s'inscrire sur les registres du recensement général de l'empire Romain. Marie et Joseph viennent à Bethléem, le berceau de leur race, la race royale de David, pour y donner leur nom : c'est là, selon les prophéties, que l'Homme-Dieu fait son entrée en ce monde.

Il naît vers l'an 4,000 du monde, le 25 décembre, jour qui portera le nom de *naissance*, de *Noël.*

2. Dès sa naissance apparaissent ses deux natures : à la crèche, il est enfant si nu, si faible, si pauvre, que

(1) Vid. S. Thom., *Sum. contr. Gentil.*, lib. IV, cap. 53, 54.
(2) Mich., v, 2.
(3) Genèse, XLIX, 10.

chassé d'une hôtellerie (1), il se réfugie dans une sorte d'étable qu'il partage avec des animaux (2). Voilà la race coupable, chassée de toute asile et ravalée au rang de l'animal sans raison; son rédempteur veut porter toutes les flétrissures de son objection. — Mais en même temps qu'il est homme, ce rédempteur est Dieu. Au-dessus de cette crèche si pauvre, les cieux s'ouvrent magnifiquement. Un ange annonce l'arrivée du Messie, et à cette voix se mêlent bientôt des milliers d'autres voix angéliques (3). — Le Messie, qui sera le libérateur des déshérités et le roi des pauvres, appelle d'abord les pauvres, les *bergers*, au trône de sa pauvreté (4). — Mais après eux les princes, les savants, les *Mages*, viennent reconnaître et adorer l'Homme-Dieu. De nouveaux miracles ont éclaté, un astre d'un extraordinaire éclat est apparu aux Mages (5); une illumination intérieure plus vive encore a achevé de les convertir et les amène aux pieds du Messie, dont leurs offrandes reconnaissent la royauté, la divinité, la rédemption. Ne croyons pas que cette confession des Mages orientaux ait été un événement sans éclat et qui ait passé inaperçu. Les évangélistes rappellent la « commotion (6) » profonde de Jérusalem, la solennelle réunion du sanhédrin, et la lecture non moins solennelle de la prophétie de Michée, annonçant que le Messie naîtrait à Bethléem (7). Jérusalem, d'abord endormie et indifférente, avait été forcée par Dieu à reconnaître

(1) Luc, II, 7.
(2) Selon une antique et vénérable tradition.
(3) Luc, II, 13.
(4) Luc, II, 14.
(5) Sepp, *Jésus-Christ*, tom. I, p. 57 et suiv.
(6) Psal., II.
(7) Matth., I, 4. — Sepp, *Jésus-Christ*, tom. I, p. 66.

officiellement que le Messie venait de naître, et qu'en ne l'adorant pas avec les Mages, elle commençait sa réprobation (1).

3. Huit jours après sa naissance, Jésus-Christ se soumit à l'humiliation douloureuse de la *Circoncision* (2). Cette blessure que le couteau fait à la chair du Juif est 1° une marque officielle du péché et de l'expiation du péché par le sang. 2° La Circoncision est aussi destinée à imprimer un signe particulier à la descendance d'Abraham. 3° Elle initie l'homme à la vie de combat et de mortification qu'il lui faut mener sur la terre. 4° Elle fait naître l'obligation pour celui qui la reçoit d'être fidèle à la loi de Moïse (3). — Jésus-Christ en subissant la circoncision souscrit à ses quatre suites. Il est caution pour le péché; il est le chef de nos combats et de nos souffrances; il est fils d'Abraham; il observera cette loi mosaïque toute imparfaite et éphémère qu'elle soit (4).

C'est à cette cérémonie de la circoncision qu'on impose officiellement au Verbe incarné le nom de *Jésus*. Touchante coïncidence! Il est notre Sauveur, notre *Jésus*, dès qu'il commence à verser son sang pour nous. C'est cette effusion de son sang qu'il accepte pour l'amour de nous et par laquelle il va racheter le monde. — Apprenons la douceur et la puissance du *saint Nom de Jésus* (5). C'est à ce nom mille fois béni que le ciel s'émeut, que Dieu nous verse à flots ses grâces, que les miracles se font, que les vertus se pratiquent, que les démons fuient

---

(1) Luc, XIX, 44.

(2) Luc, 59. — Vid. S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. XXXVII, art. 1.

(3) Galat., V, 1, 3.

(4) Rom., XV, 18, Ev. pass.

(5) *Sum. theol.*, III P., quæst. XXXVII, art. 2. — *Id.*, Opuscul. *De Humanitate Christi.*

dans l'épouvante. C'est par ce nom que notre dernière heure sera protégée et consacrée et que le ciel s'ouvrira devant nous. — Faisons du nom de *Jésus* l'objet d'un véritable culte et invoquons-le dans tous nos besoins.

4. Quarante jours après sa naissance, Jésus-Christ se soumet à une autre prescription de la loi de Moïse, celle de la *Présentation* au temple (1). Prescription double, regardant à la fois l'Enfant et la Mère. — Tout premier-né mâle devait être offert à Dieu. Dieu maintenait ainsi son droit sur la famille et la société; il rappelait au peuple juif son antique délivrance de la servitude d'Egypte (2); il rappelait au monde entier que la race humaine vendue au péché devait passer par un rachat pour acquérir un nouveau droit à l'existence, ce droit que le péché lui avait ravi. C'était par l'offrande d'un agneau immolé en holocauste que les parents rachetaient leur fils premier-né. Et comme, depuis le péché originel, la naissance avait contracté une sorte de souillure, la mère, pour sa *Purification* (3), devait offrir une tourterelle ou une colombe, — Les pauvres, exemptés de l'agneau, offraient deux tourterelles ou deux colombes. Ce fut l'offrande du pauvre Jésus et de ses pauvres parents.

Jusqu'ici tout est obscurité, pauvreté, honte; c'est le représentant des péchés du monde qui est entré dans le temple. Mais voici que le nuage se déchire et que la divinité de Jésus resplendit. Deux saints en vénération dans Jérusalem sont transportés de l'esprit prophétique, publient solennellement la divinité du Christ, annoncent sa carrière de douleurs et de rédemption, et remplissent

---

(1) Luc, II. — S. Thom., Opuscul. *De Humanitate Christi*, art. 8.
(2) Osée, XI, 1.
(3) Levitiq., V, 7, 11.

le temple et la ville entière du bruit de la naissance du Roi promis (1).

5. Ce grand éclat réveille la jalousie furieuse des pouvoirs publics : Hérode reprend à nouveau le projet d'étouffer dans son sang le monarque qui vient de naître, et dans lequel il voit un rival au lieu d'y voir un Sauveur. — Hérode fait périr dans Bethléem et les environs tous les enfants mâles âgés de deux ans et au-dessous. Ce massacre n'a pas échappé à l'histoire profane (2). Depuis bien des siècles, les prophètes avaient entendu les cris déchirants des mères et la voix enfantine de tous ces *Saints Innocents* (3).

Ils moururent tous pour Celui qui les sanctifiait prématurément dans sa mort. L'Homme-Dieu, réduit volontairement à l'infirmité de l'enfance, n'en conservait pas moins sa puissance sur les hommes comme sur les anges ; un ange apparaît à saint Joseph et lui indique l'Égypte comme l'exil où devra vivre quelques années Celui qui vient sauver tous les peuples. Le Rédempteur, dont l'Église future contiendra dans son sein la gentilité aussi bien que les convertis d'Israël, inaugure par sa *fuite en Égypte* cette évangélisation des nations infidèles, qui ne doit plus jusqu'à la fin des siècles, cesser un seul moment. Un prophète avait annoncé le retour d'Égypte : et un ange, apparaissant de nouveau à saint Joseph, vient en préciser le moment (4). Le Dieu des anges (5) fut servi

(1) Matth., II, 2.

(2) Macrobe, *Saturnal.*, II, 4.

(3) Jérem., XXI, 15. — Matth., II, 18. — Arch., XVI, 7, 3, 8, 2. — Arch., XIV, 9. — Ce même livre des Ant. jud. fait ailleurs le portrait des cruautés inouïes d'Hérode (Arch., XVI, 5).

(4) Matth., II, 19.

(5) Matth., IV, 11. — Luc, XXII, 43. — Matth., XXVI, 53.

par eux durant tout le cours de sa vie mortelle; ils gardèrent son sépulcre (1), assistèrent à sa résurrection et en furent les premiers prédicateurs. C'était aux anges que Dieu avait confié la mission toute de gloire d'annoncer à Marie qu'elle serait la mère du Dieu fait homme (2). C'est eux encore qui annoncent à Zacharie que le fils qui naîtrait miraculeusement de lui et d'Élisabeth, serait le précurseur du Messie, qu'il devrait s'appeler *Jean*, et que sa prédication et son baptême seraient le préambule de l'Évangile et de la Nouvelle Loi (3).

Au retour d'Egypte, la sainte Famille : Jésus, Marie, Joseph; l'Homme-Dieu, Marie mère de Dieu, Joseph l'époux de la Vierge Marie et le père adoptif du Verbe fait chair, s'en vinrent, non plus à Bethléem, mais à Nazareth en Galilée (4). — Nous entrons dans la plus mystérieuse période de la vie mortelle de l'Homme-Dieu, période de trente années environ, toute de silence, d'obscurité, d'incomparable anéantissement.

II. *La vie cachée de l'Homme-Dieu.* — **1.** Tout, dans la venue de l'Homme-Dieu, devait être mystère pour le monde; tout relevait de la sagesse inaccessible de Dieu, tout était préordonné pour confondre les conceptions humaines! Dieu prétendait, par le *rien*, renverser l'orgueilleux échaffaudage des pensées terrestres, et forcer la raison humaine à avouer que lui « dans une appa-

(1) Luc, XXIV, 23. — Matth., XXVIII, 2.
(2) Luc, I, 26.
(3) Luc, I, 11.
(4) Luc, II, 51.

rente folie restait plus sage que toute sagesse, et dans une faiblesse sans exemple, plus fort que toute force d'ici-bas (1). »

Le Verbe fait chair se voile, entre dans la solitude et le silence, se renferme dans la chaumière d'un artisan, artisan lui-même, et gagnant de ses mains divines sa chétive subsistance de chaque jour. — La raison humaine ne comprend rien tout d'abord à ce plan de Dieu; et cependant c'est dans la masure de Nazareth, durant ces trente années d'obscurité et de silence, que s'élabore une œuvre immense, que se prépare la révolution merveilleuse qui bientôt transfigurera le monde. Le christianisme tout entier est enfoui à Nazareth et y germe silencieusement, comme le grain de froment jeté en terre durant la longue période de l'hiver. — Oui, à Nazareth, une vaste révolution s'opérait. — 1° La grandeur de l'homme se déplaçait, sa valeur réelle se modifiait complètement. Le *dehors*, le visible, le terrestre, s'évanouissait en fumée; l'homme nouveau, l'homme de la grâce, l'élu, ne devenait tel et n'atteignait au faîte de ses destinées splendides que par les trésors cachés de son âme. L'homme ne valait plus que par l'invisible perfection de sa vertu. — 2° L'humanité avait péri dans le délire de l'orgueil : la rédemption devait s'opérer dans le prodige du plus extraordinaire anéantissement. — 3° La chute était aussi une chute d'indépendance et de sacrilège révolte : le Sauveur du monde obéit (2). « Apprends donc à te soumettre, cendre et poussière, quand tu vois ton Dieu obéir, » s'écrie saint Bernard. — 4° Jésus-Christ venait au secours de l'immense multitude des pauvres et

(1) I Corinth., I, 25.
(2) Luc, II, 51.

des méprisés. Les puissants et les riches écrasaient les faibles; le noble travail (1), décrété par Dieu même au paradis terrestre, était tombé dans le plus complet avilissement (2); travailler, c'était être esclave, et être esclave, c'était n'être plus un homme. A Nazareth un Dieu est pauvre, un Dieu travaille, un Dieu est artisan. — 5° La famille n'existait plus; elle avait péri sous l'étreinte de tous les vices. Paternité, maternité, sujétion filiale, autorité sainte, forte et douce, respect mutuel, concorde bénie, union féconde des âmes et des cœurs : toutes ces choses sacrées n'étaient plus même des souvenirs. A Nazareth, le *Fils de l'homme* rétablit la famille sur ses vraies bases : l'obéissance, l'amour, la piété, le travail. — 6° Du même coup, Jésus-Christ préparait la société chrétienne que forment les familles fécondes en vertus et puissantes en œuvres. — 7° Là encore sont jetés les fondements de ces ordres religieux, dont la vie sera la prière unie au travail, dont le but sera une sainteté plus éminente, dont les principes constitutifs seront les trois vœux de pauvreté, d'obéissance, de chasteté.

2. A l'âge de douze ans Jésus-Christ déchire un moment l'obscurité qui le recouvre et fait resplendir sa divinité. Dans l'un des voyages que la sainte Famille faisait à Jérusalem pour les fêtes solennelles de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles (3), l'Enfant Jésus s'éloigna de ses parents, resta dans le Temple, et, au milieu des docteurs stupéfaits, laissa jaillir un peu de la science dont sa sainte âme renfermait la plénitude (4). L'Enfant de Na-

(1) Genèse, II, 15.

(2) Selon Aristote, le travailleur était d'une race inférieure tenant le milieu entre l'homme et la bête.

(3) Luc, II, 46.

(4) Sepp, *Jésus-Christ*, t. I, p. 113.

zareth n'avait pas eu de maîtres et ses demandes comme ses réponses dépassaient le savoir des plus profonds interprètes de la loi. Qu'était-il donc? Sa réponse à Marie qui le recherche et le redemande éplorée, fait apparaître sa divinité aussi clairement que le miracle de sa science : « Pourquoi me chercher? Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père (1)? » Quel est ce Père, sinon Dieu? Quelle est cette œuvre sinon la diffusion de la vérité divine? Nous avons donc, devant nous, dans cet enfant de Nazareth, le Fils de l'Éternel venu sur la terre pour établir le règne de la vérité, de la justice et du salut.

Marie et Joseph, qui connaissaient la divinité de Celui qui leur parlait ainsi, ne comprirent pas la profondeur de ses dernières paroles, et Jésus, rentré dans son silence, continua sa vie d'obéissance, de prière et de travail, proportionnant aux progrès de son âge la révélation de ses dons infinis (2).

III. *La vie publique de l'Homme-Dieu.* — **1.** Jésus-Christ ne pouvait, sans transition, passer de son obscurité profonde de Nazareth au plein éclat de sa vie publique : Dieu qui prépare par le crépuscule les feux du midi, annonça par un événement extraordinaire le ministère public et éclatant de son Fils. Nous voulons parler de la prédication de *saint Jean-Baptiste*. Né miraculeusement de deux vieillards, de Zacharie et d'Élizabeth, *Jean* était lui-même par sa retraite au désert, son austérité extraor-

(1) Luc, II, 47.
(2) Luc, II, 52.

dinaire, sa haute sainteté, sa puissance et son énergie un miracle vivant. — Tel est l'effet de sa prédication, que la Judée s'ébranle tout entière ; des foules immenses viennent à lui, riches et pauvres, prêtres et soldats, pharisiens et publicains, toutes les classes, toutes les positions, tous les âges (1). Sa prédication amène ces foules à la pénitence et son baptême est l'annonce d'une plus divine régénération. — Dieu veut que cet ébranlement universel rende les âmes attentives et que devant la Judée entière son Fils soit ainsi solennellement introduit. C'est là toute la mission de saint Jean-Baptiste. Le Précurseur, dans sa courte et brillante carrière, n'a que cette sollicitude, ne remplit que ce grand devoir. A toutes les foules qui se pressent, chaque jour, à toute heure, il montre le Fils de Dieu, incarné, descendu sur la terre par amour, rédempteur du monde par son sang, amour et délices de la nature humaine dans sa mystérieuse union avec elle, roi, maître, juge de tous les hommes (2). Ainsi saint Jean désigne Jésus-Christ. C'est l'*Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde* (3). — C'est l'*Epoux* (4) divinement uni à cette nature humaine qu'il relève, purifie, divinise. — C'est aussi le *Juge*, terrible à ceux qui le méconnaîtront et le mépriseront. « Il a le van à la main (5) » et malheur à la paille lègère et inutile !

2. Déjà si nettement désigné par la prédication du Précurseur, Jésus-Christ, dans un grand miracle, dans une sublime scène, se révèle tout à coup avec un incom-

(1) Matth., III, 1, 4 et seq. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. XXXIX. — *Id.*, Opuscul. *De Hum. Christi*, art. 9.

(2) Matth., III, 12.

(3) Ev. Joan., I, 29, 36.

(4) Ev. Joan., III, 29.

(5) Matth., III, 12.

parable éclat, au jour où avec la foule il vient au Jardin recevoir le *Baptême* de Jean (1).

Se regardant comme le pécheur substitué à tous les pécheurs, Jésus-Christ se soumet humblement à ce baptême de pénitence. Mais il est Dieu : un grand miracle révéla sa filiation divine, sa sainteté, ses pouvoirs, sa mission. Durant sa prière, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit-Saint descendit sur sa tête sous la forme d'une colombe, la voix du Père retentit proclamant que ce Christ baptisé au Jourdain n'est autre que « *son Fils bien-aimé dans lequel il met toutes ses complaisances* (2). » — La colombe 1° signifiait les dons et les vertus propres du Messie : douceur, simplicité, innocence, fécondité; 2° elle présageait le salut du monde, comme celle de Noé la fin du châtiment du déluge (3).

3. Après cette manifestation glorieuse de sa divinité, Jésus-Christ rentre dans sa douloureuse mission de pénitent et de rédempteur. *Son jeûne de quarante jours et sa tentation* font de lui le vrai chef de l'humanité régénérée par la pénitence et réintégrée dans ses antiques grandeurs par son éclatante revanche sur le démon (4).

Pourquoi ce *jeûne au désert?* 1° pour nous indiquer d'une manière plus saisissante que la vie chrétienne est une vie sevrée de délices; 2° pour mieux condamner les voluptueux excès des mondains; 3° pour consoler les pauvres; 4° pour fonder par son exemple le jeûne quadragésimal auquel son Église obligera plus tard tous les fidèles.

---

(1) Matth., III, 16, 17.

(2) Matth., III, 17. — Luc, III, 22.

(3) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. XXXIX, art. 2, 5, 6, 7, 8. — *Id.*, Opuscul. *De Hum. Christi*, art. 9.

(4) Matth., IV, 1. Vid. S. Thom., *Caten. aurea*, in cap. IV, Matth.

Après ce jeûne qui épuise son corps en retrempant sa sainte âme, Jésus-Christ accomplit l'une des plus étonnantes et des plus fécondes œuvres de sa vie, celle qui est comme le point central de toute sa rédemption. La rédemption avait avant tout pour but de relever une race esclave et vaincue (1). L'homme était le vaincu des puissances infernales. Aucun relèvement n'était possible avant que, dans un nouveau combat, l'homme n'eût terrassé le démon son antique vainqueur. C'est ce combat que l'Homme-Dieu, notre chef, entreprend pour nous : combat prodigieux, victoire décisive : les esprits supérieurs, malfaisants et cruels que tous les peuples ont redoutés, dont l'histoire profane constate l'existence et la perversité (2), ces démons sont terrassés à jamais par la tentation victorieuse de l'Homme-Dieu.

Cette tentation a été *réelle;* le récit évangélique n'est pas un simple symbole, tout dans ce récit rejette une pareille explication. — Elle n'a pas été *indigne* de Dieu (3). Son but était grandiose ; sa nécessité pressante, son résultat immense. — Elle a été *possible* (4), non seulement possible, mais naturelle, mais inévitable. L'Homme-Dieu voulait ramener la nature humaine au combat et au triomphe. Dieu exigeait cette solennelle réparation. Quant au démon il lui tardait d'écraser le Juste, et peut-être aussi de démêler le mystère de l'union hypostatique qui lui demeurait caché. — La tentation fut possible parce que la divinité retira de l'âme du Christ ses influences et ses lumières, et, sans la laisser peccable,

(1) Hebr., II, 14. — Rom., VII, 14.
(2) Döllinger, *Jud. et Pag.*
(3) S. Thom., *Sum. theol.,* III P., quæst. XLI, art. 1.
(4) S. Thom., Opuscul. *De Human. Christi,* art. 11.

lui laissa cependant la possibilité et par conséquent le mérite d'être tentée. — Cette tentation a été enfin *complète* et profonde (1). Le démon avait perdu le premier homme par orgueil et cupidité, par présomption, par sensualité : c'est encore par ces trois issues qu'il espère envahir l'âme du Saint des saints. — 1° Comme la sensualité est restée la plaie la plus profonde et que le plaisir sensuel tient le monde enchaîné à son sceptre : c'est par lui que le démon espère faire fléchir le Christ. *Commande à ces pierres de devenir du pain* (2). L'Homme-Dieu nous élève au-dessus des sens, il nous fait vivre des délices d'une divine vie. Le démon est vaincu. — 2° La présomption avait commencé la perte de nos premiers parents. Au lieu de repousser le tentateur, ils s'attardèrent à raisonner avec lui : *Non, non, vous ne mourrez pas* (3). Au Christ le démon insinue de même : « *Précipite-toi* » du haut du temple, car les anges soutiendront ta chute. Et le Christ : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu* (4). Il nous apprend ainsi que la vigilance et la crainte sont les conditions absolues de la victoire. — 3° Enfin l'antique parole de Satan : *Vous serez comme des dieux* (5) avait allumé dans le cœur humain un épouvantable incendie d'orgueil et d'ambition : c'est par cette ambition que Satan espère abattre son victorieux adversaire. Il lui montre toutes les splendeurs de ce monde, et, menteur effronté, les lui promet en échange d'une sacrilège adoration. A ce coup l'Homme-Dieu le chasse et le fait fuir épouvanté : *Vade retro, Satana!*

---

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. XLI, art. 4.
(2) Matth., IV, 3.
(3) Genèse, III, 4.
(4) Matth., IV, 7.
(5) Genèse, III, 5.

Désormais nous ne verrons plus les démons que tremblants et désarmés devant la victorieuse puissance du Rédempteur.

4. Ce Rédempteur caché durant trente années dans l'impénétrable et féconde retraite d'une vie de silence, de prière et de travail, se manifeste maintenant au monde dans toute la splendeur de sa mission divine. — Voici le double aspect sous lequel sans cesse nous le contemplerons. Homme passible et mortel ; il partagera les misères de notre nature déchue. Il répudiera le vain appareil des grandeurs terrestres, dont il n'a que faire ; il sera simple, il sera pauvre, il n'aura, comme l'a prédit Isaïe, « ni éclat, ni splendeur (1). » Regardez : l'Homme-Dieu, c'est ce voyageur qui chemine de la Galilée à Jérusalem ; c'est cet homme simple et bon qui se laisse entourer par la foule ; qui bénit les petits enfants ; qui partage les joies innocentes des époux de Cana, qui se plaît parmi les pauvres et les simples ; qui connaît surtout les seuils que la douleur a envahis. Cet homme, l'homme par excellence, est mêlé a toutes les souffrances humaines ; il compatit à tous nos maux ; il pleure un ami au sépulcre ; il verse d'amères larmes sur une patrie coupable et condamnée. Et comme il ne vient en ce monde que pour ressentir et expier les crimes de tous, son âme est triste (2), son cœur est plein d'inguérissables angoisses ; « durant les jours de sa vie mortelle il prie Dieu avec des torrents de larmes (3), » en attendant qu'il l'apaise avec des flots de sang. — Tel est celui dont

(1) Isaïe, LIII, 2.
(2) Marc, XIV, 34.
(3) Hebr., V, 7.

nous disons en vérité avec Pilate : « voilà l'homme (1) ! »

Mais de cet homme nous ne tardons pas à dire aussi : voilà Dieu ! Il est Dieu dans le complet et multiple déploiement de la toute-puissance divine. En chaque parole, en chaque acte de Jésus-Christ, tel que nous le présentent d'irrécusables et innombrables témoignages, Dieu se laisse voir. Jésus-Christ, c'est « la divinité même agissant dans la chair de l'homme (2). » Jésus-Christ est *maître des temps;* il en prend possession jusqu'au bout des siècles; il sait, il annonce que son Evangile sera victorieux jusqu'à la fin des temps (3). Il sait et il affirme que lui-même sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Il annonce que ses apôtres, son clergé, son Église traverseront les temps. Et tout cela est vérifié ! — Jésus-Christ est *maître de l'espace;* il prend en y envoyant ses apôtres possession du monde entier : « Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les (4); » faites-en votre conquête, qu'elles forment mon universelle Église. Et tout cela s'est vérifié. — Jésus-Christ est *maître de la nature;* il marche à son gré sur la mobile surface des flots; les tempêtes lui obéissent à la stupéfaction de ceux qui l'entourent; entre ses mains quelques pains deviennent la nourriture de cinq mille, puis de sept mille personnes; à sa naissance un astre extraordinaire apparaît; à sa mort la nature entière entre en des commotions violentes. Partout Jésus-Christ se montre le maître absolu de la création. — Jésus-Christ est *maître des volontés,* plus rebelles, plus difficiles à do-

(1) Ev. Joan., XIX, 5.
(2) Coloss., II, 9.
(3) Matth., XVI, 18.
(4) Matth., XXVIII, 19.

miner que la nature. Il attire des multitudes (1); il convertit instantanément un publicain, un Lévi (2), un Zachée (3), un centurion, des apôtres, des disciples. Il dit : « Venez, suivez moi (4), » et ils viennent, et ils le suivent, et ils vont à la mort. — Jésus-Christ est *maître des intelligences.* A son gré il les désabuse, il les conquiert, il les subjugue. Cette incroyable domination, commencée en Judée, s'est étendue à toute la terre; elle compte dix-huit siècles et elle est toute jeune, tout vive encore, enchaînant à chaque moitié de siècle plus de deux cent millions de fidèles et croyants (5)! — Jésus-Christ est *maître des ses ennemis.* Il les arrête, il leur échappe à son gré, il leur fixe la limite et le temps de leurs victoires; il prédit leur éternel écrasement (6). — Enfin, domination plus divine encore, Jésus-Christ est *maître des esprits infernaux.* Quelle est leur puissance! Nous les voyons torturer d'innombrables victimes dans la société païenne, et les historiens profanes nous initient aussi bien que la révélation judaïque ou chrétienne à leurs effroyables maléfices. Jésus-Christ d'un mot, d'un geste les épouvante et les met en fuite. — Partout où nous le suivons, l'homme Dieu nous apparaît dans le plein exercice d'une surhumaine puissance, puissance qui a vaincu la mort et traverse tous les siècles.

5. Que si, avec les Juifs, nous voulons savoir de lui-même le secret de cette divine puissance, et que nous lui demandons ce qu'il est, et s'il est Dieu, Jésus-

(1) Ev. Joan., XI, 46, 47.
(2) Matth., IX, 9.
(3) Luc, XIX, 5.
(4) Marc, I, 17.
(5) II Cor., X, 5.
(6) Matth., XXIV, 30.

Christ n'a qu'une réponse : « Oui, je le suis (1), » et « mes œuvres témoignent de moi (2). »

6. Ces œuvres ce sont ses miracles. Ils sont *innombrables :* les témoins oculaires nous en relatent des milliers et se déclarent impuissants à les consigner tous. Ils sont obligés d'en renfermer le plus grand nombre sous ces brèves formules : « ... et Jésus les guérit tous ; » « et tous furent renvoyés guéris, » etc. — Ces miracles sont *éclatants.* Les plus vastes scènes de la nature, les plus majestueuses résurrections, les redressements de membres les plus impossibles à la seule parole et instantanément, sont pour Jésus-Christ les œuvres de tous les jours. — Ces miracles sont *bienfaisants.* Presque tous nous font apparaître le créateur même de notre nature, s'attachant avec une bonté ineffable à en réparer toutes les déformations et tous les désastres ; purifiant les âmes souillées, redressant les corps écrasés sous le fardeau des infirmités les plus incurables. — Ces miracles sont *publics ;* des multitudes les ont comtemplés, et c'est devant ces multitudes que les apôtres les rappellent et les affirment sans craindre jamais de contradiction.

7. Aux œuvres divines Jésus-Christ ne cesse de joindre de tout divins enseignements. « Je suis venu, dit-il, pour rendre témoignage à la vérité (3). » — Quelle splendeur ! quelle profondeur ! quelle plénitude ! quel ensemble ! A peine quelques philosophes, un Platon, un Socrate, un Aristote, nous donnent-ils quelques lambeaux d'une vérité souillée de bien des erreurs : Jésus-Christ verse sur toute la philosophie divine et humaine des tor-

(1) Matth., xxvi, 63, 64.
(2) Ev. Joan., iii, 36.
(3) Ev. Joan., v, 36, 39.

rents de lumière. Dieu, l'homme, le monde, la matière, l'esprit, la destinée, la suite des siècles, les secrets impénétrables de l'autre vie, les siècles futurs, l'éternité, la morale, les vertus, les préceptes, la perfection de l'individu, de la famille, de la société, Jésus-Christ a tou connu et tout révélé. Depuis les *béatitudes* (1) et le *sermon sur la montagne* (2), où il fixe la morale et sa sanction, depuis les *paraboles* dans lesquelles il nous découvre les peines et les récompenses de la vertu, jusqu'au sublime *discours après la Cène* où nous achevons d'apprendre le magnifique mystère de notre élévation divine par notre incorporation mystérieuse à Jésus-Christ, tous nos devoirs, nos grandeurs, nos destinées nous sont appris avec une précision et une clarté dont la parole humaine n'approcha jamais. — Jésus-Christ tempère ses lois pour la multitude; il ne lui donne, dans les *préceptes* que l'indispensable de la sainteté. Aux âmes d'élite, aux héros, il propose ses *conseils :* une pauvreté, une chasteté, une obéissance, une charité, un martyre, des dévouements volontaires et complets. — Tous pour être sauvés doivent pratiquer ses *préceptes :* quelques-uns seulement, et de plein gré, se lieront par vœu à ses *conseils*. Telle est la sage ordonnance de sa législation. Rien n'apparaît aussi surhumain qu'elle.

Et si cet ensemble est divin, le mode de transmission ne l'est pas moins. A de multiples traits, tout esprit droit reconnaît plus qu'un homme dans Celui qui versait ainsi au monde le plein océan de la vérité. — Le *naturel* avec lequel Jésus-Christ révélait les plus hautes vérités et les plus magnifiques mystères, est un premier

(1) Matth., v, 3.
(2) Matth., v.

caractère de divinité. Archimède à la découverte d'une loi physique est éperdu et jette son cri célèbre : Jésus-Christ ni ne s'étonne ni ne s'émeut des plus inaccessibles doctrines; les révélations les plus divines, il les répand avec une telle simplicité et un tel calme qu'on voit qu'elles lui sont familières. — En même temps, Jésus-Christ parle avec une surhumaine *autorité*. C'est le maître, c'est le roi des intelligences; il en dispose comme de sujets qui lui appartiennent, il leur impose des mystères, il les courbe sous le joug de la foi; et ce qu'aucun philosophe ne songea même à réclamer de ses plus familiers disciples, Jésus-Christ l'impose à tous comme une imprescriptible loi. — Avouons que si cette autorité est reconnue, si Jésus-Christ est le dominateur des intelligences, si la multitude des croyants, durant les siècles, acceptent un pareil joug, Celui qui l'impose est plus qu'un homme. — L'*immutabilité* de la parole de Jésus-Chrit n'en est pas la moindre merveille. « Un iota ou un point n'y ont pas été changés (1). » Chaque parole qu'il a dite il y a dix-huit siècles, vibre encore dans des millions d'intelligences et de cœurs avec la puissance des premiers jours. Aucune n'est oubliée, aucune n'est méconnue, aucune n'est modifiée. — La *fécondité* mettra entre la parole de l'Homme-Dieu et celle des sages, la distance de l'infini. C'est de la seule parole d'un Dieu que l'on peut dire avec saint Paul qu'« elle est pleine de vie (2). » Celles des hommes, consignées dans quelques classiques, seront un objet d'étude froide et spéculative à quelques érudits. Chaque mot qu'a dit Jésus-Christ a fondé une institution qui brave les siècles, et vit sous

(1) Matth., v, 18.
(2) Hebr., iv, 12.

nos yeux dans une vigueur sans cesse renouvelée. Parcourez le monde catholique, visitez ses monastères, ses hospices, ses missions, ses œuvres de toutes sortes, son clergé, ses ordres religieux, ses corporations, ses confréries, ses réunions pieuses et charitables de tout nom et de tout but : tous sont nés de quelque parole prononcée par le Christ il y a dix-huit siècles; parole qui vit, qui agit, qui règle, qui soutient sans défaillir ni s'amoindrir jamais toute l'Église, et fait mouvoir ses deux cent millions de fidèles (1) !

8. L'enseignement de Jésus-Christ révèle un Dieu : ses *vertus* ne sont pas moins concluantes. — Dire que l'Homme-Dieu posséda toutes les vertus sans qu'il soit possible d'y signaler aucune ombre, aucune omission : c'est dire trop peu. — Jésus-Christ est une apparition merveilleuse de la vertu complète, absolue, de la vertu poussée à une perfection qui n'a jamais plus été réalisée, et cela, au milieu d'un monde plongé dans le vice comme dans un océan sans limite et sans fond. — Mais voici qui dépasse plus encore les proportions de la vertu purement humaine : Jésus-Christ est la *forme* même de la vertu; Jésus-Christ est le créateur de tout un monde de vertus, monde nouveau, extraordinaire. La société née de lui est pleine de vertus héroïques, divines, inouïes, dont l'ancien monde ne concevait même pas l'idée. Qu'est-ce que le Juste de Platon en face de l'ensemble de vertus pratiquées par le plus humble de nos saints? Or, toutes ces vertus qui, depuis dix-huit siècles, couvrent le monde catholique, ont jailli du Christ comme de leur source unique. Dans la multitude des héros du christianisme il n'est possible de voir que

(1) Ventura, *Rais. philos.*, t. I. — S. Thom., *Sum.*, III P., q. 42.

des copies de l'Homme-Dieu, type surhumain de toute perfection et de tout héroïsme.

9. Dès le début de sa vie publique nous trouvons l'Homme-Dieu absorbé dans un grand ouvrage, la *fondation de son Église*. — De la foule il sépare les premiers éléments de son sacerdoce, les fondateurs, les princes de son Église (1). Ses *douze apôtres* choisis, il prend l'un d'eux pour en faire le chef de tous, Pierre, auquel il donne les clefs, l'entrée de tous ses pouvoirs, l'investiture de son autorité tout entière. Il lui impose ce nom symbolique de *Pierre*, rocher inébranlable contre lequel s'useront les siècles et viendront battre toutes les forces humaines sans le pouvoir entamer (2). — Tout est en germe dans ce collège apostolique : l'enseignement et la conquête de l'univers, les sacrements, les pouvoirs, l'infaillibilité répandue dans les apôtres réunis à Pierre, concentrée dans Pierre lui-même qui en conserve le dépôt. Quel dessein! quelle institution! quelles paroles! Paroles d'un insensé si elles n'étaient d'un Dieu. — Et afin que la divinité de l'œuvre éclatât mille fois davantage, ces futurs vainqueurs du monde ancien, ces conquérants du monde nouveau, sont des ignorants et des pauvres; hommes vertueux et droits, mais sans lettres, sans puissance, sans prestige d'aucune sorte. — Restés onze après la trahison de Judas : *Simon Pierre*, *André*, *Jacques*, *Jean*, *Philippe*, *Barthélemy*, *Mathieu*, *Thomas*, *Jacques* fils d'Alphée, *Simon*, *Jude*, Pierre chef de la communauté chrétienne proposa d'élire un douzième, et *Mathias* fut choisi (3). — Quand

(1) Luc, x, 1.
(2) Matth., xvi, 18.
(3) Act., i, 23.

plus tard Jésus-Christ lui-même terrassa, convertit, transfigura Saul le fougueux juif, Saul devenu *Paul*, non-seulement fut apôtre, mais mérita par la triple éminence de ses grâces, de ses pouvoirs, de ses vertus, d'être appelé le *grand apôtre*. Les douze apôtres sont le fondement de l'Église : Jésus-Christ leur adjoint dans un rang inférieur des auxiliaires nommés, les *soixante-douze disciples* (1). Ainsi se trouvait fondée toute la hiérarchie ecclésiastique : Pierre à la tête de tous, puis les évêques, puis les prêtres, puis tous les autres ministres.

Commencée durant les trois années de sa vie publique, interrompue durant sa passion, alors que se vérifia la prophétie de Zacharie : « Je frapperai le pasteur et le troupeau sera dispersé (2) ; » Jésus-Christ reprit et acheva cette grande œuvre durant les quarante jours de sa vie ressuscitée et glorieuse. Il donna à son sacerdoce ses dernières instructions et la dernière plénitude de ses pouvoirs, laissant à l'effusion de l'Esprit-Saint de changer ces hommes faibles encore et chancelants en des hommes tout merveilleux de force, de puissance, de lumière, de victoires.

IV. *Vie douloureuse de l'Homme-Dieu.* — A vrai dire la vie de Jésus-Christ ne cessa pas un instant d'être douloureuse, puisque, venu pour expier, il ne cessa point de porter le fardeau de nos crimes et, avec eux, des divines malédictions (3). Toutefois les derniers jours

(1) Luc, x, 1.
(2) Matth., xxvi, 31.
(3) Galat., iii, 13.

de sa vie mortelle semblent presque exclusivement réservés par lui à une expiation effrayante terminée par une plus effrayante mort.

1. Il lui plaît d'ouvrir cette carrière d'humiliations suprême par un triomphe : nous sommes au 18 du mois hébreu de Nizan, pour nous au *dimanche des Rameaux*, dernière semaine de la vie mortelle du Sauveur, semaine remplie des plus grands mystères de notre rédemption. Jésus venait de Bethphagé, village tout proche de Jérusalem, se rendant à la Ville sainte, quand une explosion immense d'admiration, de reconnaissance et d'amour envahit et entraîne les multitudes : elles accourent de toutes parts; elles font retentir le grand « Hosanna, » agitent des rameaux d'olivier, jonchent le chemin de feuillage et y étendent même leurs vêtements (1). — Triomphe tout *spontané;* rien ne l'a préparé, rien ne le commande, sinon l'irrésistible éclat de la sainteté et de la dignité divine de Celui qui en est l'objet. Mais tel est cet ascendant, telle est cette puissance, que « les pierres elles-mêmes (2), » comme le disait Jésus aux haineux pharisiens, eussent crié si les hommes s'étaient tû. — Triomphe tout *surnaturel*, tout divin. C'est le Prophète, le Thaumaturge, c'est Celui qui a inébranlablement montré qu'il était le Messie venu de Dieu, Dieu lui-même, « Fils de David » par la chair, « Fils de Dieu » par la nature divine, que cette foule acclame avec un enthousiasme que rien ne peut comprimer (3). — Mais ici, comme toujours, Jésus-Christ est

(1) Matth., XXI, 8. — Marc, XI, 8.
(2) Matth., XXI, 16, 17.
(3) Marc, XI, 9.

le pauvre. S'il triomphe, il le fait pauvrement : triomphe *modeste*. Ainsi que l'avait prédit Zacharie, le roi de Sion vient à elle « monté sur l'ânon (1), » humble serviteur des pauvres. — Comme toujours aussi il n'a sur la terre, jusqu'à la fin des siècles, qu'un triomphe *mêlé* de contradictions. Le triomphe plein et sans ombre est réservé à la fin des temps, quand « tous ses ennemis lui serviront de marche-pied (2). » Jusque-là il leur laisse une place de négateurs et d'envieux dans ses plus beaux triomphes. — Son triomphe, ici, est plus que mêlé, il devient douloureux. C'est ce même peuple qui dans cinq jours le crucifiera! C'est cette Jérusalem qui deviendra déicide et dont l'Homme-Dieu pleure l'épouvantable et prochaine ruine (3).

2. *L'institution de la sainte Eucharistie.* — Les premiers jours de la semaine sainte sont remplis de prédications, de miracles, de prophéties; l'Homme-Dieu avant l'anéantissement du Calvaire, multiplie les preuves de sa divinité. — Puis enfin, au jeudi soir, il accomplit son œuvre la plus extraordinaire et la plus divine, œuvre qu'aucune pensée humaine n'eût pu concevoir, qu'aucune force humaine n'eût pu imposer, qu'aucune vitalité humaine n'eût pu maintenir (4). C'est de la *Très Sainte Eucharistie* surtout qu'il est logique de dire : « Elle est : donc elle est de Dieu. » — Par elle Jésus-Christ reste durant tous les siècles au milieu de nous. — Par elle il continue à travers tous les siècles son immolation, sa rédemption. — Par elle, après que sa grâce nous a

(1) Zach., IX, 9.
(2) Psal. 109.
(3) Luc, XIX, 41.
(4) Matth., XXVI, 2. — I Cor., XI, 25.

faits *divins*, il nous donne une nourriture appropriée, une nourriture divine. — Par elle Jésus-Christ remplit l'univers entier de son sacrifice; il inonde le ciel et la terre des flots de son sang rédempteur; il sanctifie les vivants, il soulage les morts, il exalte les élus et les anges, il glorifie Dieu par des honneurs infinis et un culte dont rien n'égalera jamais la perfection.

Avant de donner à l'homme cette preuve inouïe d'amour et ce germe divin d'immortalité et de gloire, l'Homme-Dieu fait une action devant laquelle l'humanité toute entière reste, avec Simon Pierre, interdite et comme épouvantée. Il se jette aux pieds des apôtres et les lave de ses divines mains (1)! Amour sans exemple; mais aussi leçon saisissante : leçon d'humilité; leçon de charité; leçon de pureté.

Ne nous étonnons pas de voir l'Homme-Dieu réserver pour cette grande soirée ses instructions les plus solennelles, ses révélations les plus profondes : c'est ici le testament du Dieu qui va mourir. — Tout d'abord il institue son sacerdoce sacrificateur pour toute la durée des siècles (2). Comme il vient de le faire, ils changeront le pain et le vin au corps et au sang de l'Homme-Dieu; ils offriront avec lui le sacrifice eucharistique : *Faites ceci en mémoire de moi.* — Son sacerdoce, son Église ont un chef, Pierre, qu'il leur a déjà désigné. Ici il confère à Pierre et à ses successeurs le privilège aussi magnifique qu'indispensable de l'*infaillibilité*. « J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas... affermis tes frères (3). » — Jésus-Christ dans deux prédictions différentes annonce les

(1) Ev. Joan., XIII, 5.
(2) Luc, XXII, 19.
(3) Luc, XVII, 32.

persécutions furieuses dont son Église naissante va être assaillie, puis la descente du Saint-Esprit en elle qui la rendra à jamais indéfectible et immortelle. — Jésus-Christ fait ensuite le sublime exposé de la grâce sanctifiante qui unit l'homme à Dieu et, en quelque manière le divinise (1); puis il adresse une prière solennelle à son Père, et il se lève pour aller à la mort (2).

3. *Les divines douleurs.* — L'Écriture aime à employer le mot « d'océan (3) » pour exprimer les deux caractères de la Passion : l'*universalité* et l'*intensité*, la profondeur. — 1° Jésus-Christ, pécheur universel (4), s'est condamné à subir tous les genres de douleur : il a souffert de tous : il a souffert la perte de tout : il a souffert dans tout son être (5). — 2° Il semble que la création tout entière l'ait assailli en fureur, que le ciel se soit uni à la terre, que l'enfer ait prêté ses haines et sa férocité pour accabler la Victime de tous les flots à la fois. Tous les peuples, représentés par la gentilité qui députe Ponce-Pilate et les bourreaux, le judaïsme qui précipite sur Jésus ses pharisiens, ses scribes, ses prêtres; toutes les parties de l'univers concourent à la divine Passion, la terre le couvre de haine, l'enfer s'acharne contre lui, le ciel loin de le défendre achève de le livrer, la Justice divine l'étreint horriblement, et Dieu semble l'abandonner sans ressources. Toutes les classes de la société fournissent leur épouvantable contingent; les fonctions les plus saintes, les dignités les plus augustes, des prêtres, des

(1) Ev. Joan., XVI, 1.
(2) Matth., XXVI, 30.
(3) Thren., II, 13.
(4) Isaïe, LIII, 12.— Galat., I, 4.
(5) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæstio XLVI, art. 5.

magistrats, des juges, perdent toute pudeur dans leur haine contre le Juste; et le peuple, ces pauvres, ces petits, que Jésus avait tant aimés, aident de leur voix la clameur déicide, et s'unissent aux grands et aux puissants pour le plus épouvantable des crimes. — 3° Jésus-Christ a souffert le dénûment le plus universel: amitié, honneur, réputation, fortune, famille, patrie, tout jusqu'à ses apôtres, ses disciples, sa mère! Jésus-Christ est privé de tout. — 4° Jésus-Christ souffre dans son être tout entier. Il souffre dans son *âme*. La divinité trouve, dans sa toute-puissance, le moyen de suspendre ses illuminations et ses délices, et de laisser l'humanité aux prises avec la douleur. Tristesse, dégoût, épouvante, accablement intolérable, angoisse indicible, Jésus-Christ subit l'horrible ensemble de toutes les tortures de l'âme réunies. Il en fût mort mille fois s'il n'eût soutenu sa nature humaine pour souffrir davantage. Jésus-Christ a souffert dans son *corps* tout ce qu'il est possible d'y souffrir. Chaque partie de ce corps, chaque membre, depuis la tête que déchirent les épines, que frappent de gros bâtons, jusques aux pieds que d'énormes clous traversent de part en part, tout n'est qu'une plaie; c'est un spectacle qui fait horreur; Isaïe n'a pu le reconnaître (1); et David : « a, dit-il, compté tous ses os (2) » à travers ses mille déchirures. Tous ses sens ont leur torture propre. Ses yeux contemplent la multitude de ses bourreaux, la fuite et la trahison de ses apôtres. Ses oreilles se remplissent des cris de mort et des blasphèmes. Il est crucifié dans la puanteur d'un charnier. Une soif ardente le dévore, que l'on étanche avec le

(1) Isaïe, LIII, 3.
(2) Psal., XXI.

fiel; enfin, tout son corps est envahi par la douleur, brisé et « broyé (1) » par elle.

L'intensité de la douleur en Jésus-Christ fut incalculable. — D'abord à cause de la perfection de son être, de sa délicatesse exquise, de la puissance avec laquelle tout était perçu par lui (2). — Puis, parce que la Passion de Jésus-Christ devait être un complet rendez-vous de toutes les douleurs. — Puis, parce que Jésus-Christ n'y voulut recevoir aucun allégement. — Enfin, parce que ces douleurs étant voulues de lui et de son Père, jaillissaient par là même d'une cause pour ainsi dire infinie (3).

4. *Les théâtres des divines douleurs* (4). — Jethsémanie est le premier. C'est là que Jésus-Christ, livré seul, dans la nuit, à la justice divine, pleurant les crimes de tous, en ressentant l'horreur et l'épouvante, voyant se dérouler devant lui son horrible passion toute entière, contemplant l'incroyable ingratitude de cette race humaine pour laquelle il va mourir, souffre une si effroyable douleur qu'une sueur de sang l'inonde jusqu'à tremper ses vêtements et mouiller la terre (5). Une telle sueur dont la science médicale reconnaît la possibilité, mais aussi la rareté, est à elle seule la preuve que la douleur de Jethsémanie monta jusqu'à d'inexprimables violences.

Après le jardin des olives, Jérusalem entière s'ouvre à la passion de Jésus. Chaque palais, chaque rue, chaque carrefour, où on le traîne tour à tour, est rempli de sa honte et inondé de son sang. Chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, de nouveau chez Pilate,

(1) Isaïe, LIII, 5.
(2) S. Thom., Opuscul. *De Hum. Christ.*, art. 18.
(3) *Id., Id.*, art. 18.
(4) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., q. XLVI, art. 10.
(5) Luc, XXII, 44.

l'Homme-Dieu, devenu par excellence l'homme de douleurs, épuise tout ce que le péché, la honte, la torture physique et morale ont d'inépuisables ressources.

Enfin, au Calvaire, déchiré et sanglant, épuisé de forces, tombant sous le fardeau d'une lourde croix, poussé au milieu d'affreuses clameurs par une multitude ivre de son sang et qui le réclame jusqu'à la dernière goutte, le Verbe fait chair, le Fils de Dieu, fait par amour le Fils de l'homme, monte sur le gibet des criminels, devenu bientôt le trône de sa gloire, l'arme de sa puissance, l'autel de son divin holocauste, le bois sacré que tous les peuples arroseront de leurs larmes, couvriront de leurs adorations ardentes, porteront en triomphe dans la terre entière. Il y monte, il y réconcilie Dieu et l'homme, il y terrasse les puissances infernales (1), il y fait la nature humaine héritière des biens de Dieu, il y donne à son Église Marie pour reine et pour mère (2), il annonce que « tout est consommé (3), » que l'œuvre divine est faite, que rien de grand, de durable, de puissant ne s'accomplira sans lui dans le monde. Il pousse miraculeusement une clameur retentissante (4), il expire, et le monde est sauvé.

5. *Les signes de divinité dans les douleurs et la mort de Jésus-Christ.* — Jésus-Christ qui s'était préexisté en Dieu, avait vécu en Dieu, a souffert et est mort en Dieu. — Les miracles éclatent à Jethsémanie. — Des vertus surhumaines marquent chacune des scènes de Jérusalem. — Enfin au Calvaire les prodiges les plus extraordinaires

(1) Coloss., II, 14.
(2) Ev. Joan., XIX, 27.
(3) Ev. Joan., XIX, 30.
(4) Matth., XXVII, 0.

proclament à la fois que celui qui vient de mourir est un Dieu. Figurons-nous l'horreur de ces ténèbres qui durent trois heures, plongent Jérusalem dans la nuit ; ces rochers qui se fendent, ces tombeaux qui s'ouvrent et ces morts ressuscités qui parcourent la Ville Sainte en achevant de la terrifier. — Les témoins ne s'y méprennent pas ; ils confessent, en se frappant la poitrine, que c'est vraiment là le Fils de Dieu. — Tout à l'heure, quand les apôtres rappelleront ces miracles et les consigneront dans des écrits publics, le peuple juif n'osera rien y opposer, rien y répondre, tant ces faits sont connus de tous, tant ils ont eu de retentissement et d'éclat (1).

6. *La sépulture de Jésus.* — Les raisons de cette sépulture. 1° Une première et principale est la similitude complète que l'Homme-Dieu voulut avoir avec ceux qu'il daigne appeler ses frères. Il nous aima jusqu'à la mort, jusqu'à la tombe ; il fut partout avec nous, afin que nous fussions partout ensuite avec lui (2). — 2° Sans doute la corruption ne pouvait avoir aucune prise sur la chair divine de Jésus-Christ ; néanmoins, afin de rendre son sacrifice plus complet et son état de victime plus saisissant, il se laissa pousser, comme l'avait chanté le Psalmiste, jusqu'aux portes même du tombeau et à la poussière de la mort (3). — 3° Jésus-Christ voulut en troisième lieu devenir le consolateur de nos tombes, et nous enlever, en la partageant, l'instinctive horreur de la mort. — 4° Enfin il importait que Jésus-Christ donnât, avant le grand et fondamental miracle de la résurrection, la preuve officielle et publique de sa mort. De là son public

(1) Matth., XXVII, 54.
(2) Ev. Joan., XIII, 1.
(3) Psal., XXI, 16.

ensevelissement, sa mise publique au tombeau, le sceau de la puissance publique apposé sur l'énorme pierre qui fermait le sépulcre, en un mot la complète impossibilité d'un furtif enlèvement de son corps (1).

La mort fut pour l'Homme-Dieu ce qu'elle est pour nous : la séparation de l'âme d'avec le corps. Mais il importe de remarquer que la divinité unie tout ensemble et au corps et à l'âme ne se sépara ni de l'un ni de l'autre. Au tombeau le corps du Sauveur ne cessa pas d'être adorable, et dans les limbes où sa sainte âme descendit, Jésus-Christ y fut comme Dieu.

Les circonstances de la mise au tombeau sont mystérieuses et remplies d'instruction. Les parfums précieux dont on embaume le corps sacré de l'Homme-Dieu inaugurent les saintes profusions du culte catholique à cet autre tombeau du Sauveur, la divine Eucharistie. — Mais les parfums les plus chers au Sauveur seront toujours la piété, les prières, les vertus de ses fidèles, et la sainteté de son Église. — Son sépulcre est taillé dans le roc : tout doit être désormais solide, immuable, impérissable en Lui; ses jours mortels sont terminés, il est désormais l'indestructible Rocher (2) sur lequel repose l'édifice entier du christianisme. — Son sépulcre est *neuf*, nul ne l'a souillé de sa corruption; tout est nouveau, tout est virginal, tout est pur dans la religion, le culte, la morale, que l'Homme-Dieu est venu apporter au monde (3).

7. *La descente de Jésus-Christ aux limbes.* — Nous chantons dans le Symbole : « Il est descendu aux *enfers*. »

---

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LI, art. 1, 2. — S. Thom., Opuscul. *De Hum. Christ.*, art. 20.

(2) 1 Corinth., X, 4.

(3) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LI, art. 2.

Les « enfers » où Jésus-Christ descendit ne sont évidemment pas le lieu où souffrent sans rédemption possible les démons et les damnés. — Le mot *enfer* dont le sens étymologique est « lieu bas, » « lieu profond, » a, dans l'Écriture, des significations différentes. 1° Parfois il signifie seulement le tombeau. 2° En d'autres endroits il signifie la demeure des réprouvés. 3° On le prend pour désigner le purgatoire. 4° Enfin il a, dans le Symbole, le sens tout spécial que voici :

Les justes de l'ancienne loi, depuis Adam et Eve, tous les saints patriarches, les prophètes, la multitude des âmes que le Rédempteur avait sauvées par l'application anticipée de sa foi et de sa grâce, les pénitents du déluge (1), tous les autres élus pris dans la terre entière et connus de Dieu, en un mot cette immense Église que saint Paul appelle *ecclesia primitivorum* (2), n'était pas entrée dans la gloire éternelle. Jésus-Christ seul pouvait et devait en franchir le seuil, et l'ouvrir ensuite à la race bénie des rachetés. — En attendant, où Dieu avait-il rassemblé ces âmes justes? Dans les *limbes*. Nous n'en savons pas plus sur cette mystérieuse demeure, qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler autrement. Là les âmes justes étaient sans souffrance, confirmées dans la grâce, pleines d'amour et d'une ardente espérance dans le Rédempteur, pleines de soupirs après leur délivrance et la gloire du ciel (3).

C'est au milieu de cette belle et sainte « Église primitive » que se rendit Jésus, consolant ces âmes, leur annonçant leur triomphe au jour tout proche de l'As-

(1) I Petr., III, 19, 20.
(2) Hebr., XII, 23.
(3) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LI, art. 1.

cension. Car ce n'est pas de suite, c'est après un tout mystérieux ministère, continué ici-bas quarante jours après sa résurrection, que Jésus-Christ fit son entrée solennelle dans le ciel, accompagné de la multitude des âmes qu'il avait délivrées (1).

---

(1) Psal., LXVII, 19. — Ephes., IV, 8.

CHAPITRE XV.

La vie glorieuse de Jésus-Christ.

Jésus-Christ est Dieu. S'il est resté assez d'ombres pour rendre la foi possible; la lumière jaillit, d'autre part, si abondante, si irrésistible, qu'après l'examen des preuves, tout esprit loyal se refuse à voir autre chose en Jésus-Christ qu'un Dieu.

Mais la logique a ici des droits essentiels et imprescriptibles. Si Jésus-Christ est Dieu, trois grandes conséquences sont nécessaires : 1° Jésus-Christ, mort par amour pour nous, ne peut rester dans l'impuissance et la corruption du sépulcre. Cette chair pénétrée de divinité est rebelle à la mort. Jésus-Christ peut, selon le mot de saint Paul, « goûter (1) » la mort, il ne peut pas être réduit par elle à l'état de fétide poussière : il doit donc ressusciter (2). — 2° Jésus-Christ, pour mieux rester notre semblable, pour sauvegarder notre liberté et n'obtenir de nous qu'une foi et des hommages spontanés, gardera non-seulement durant sa vie mortelle, mais aussi à travers tous les siècles, une existence humble

(1) Hebr., II, 9.
(2) Psal., XV, 10.

et chétive, un empire contesté, des honneurs amoindris par des oppositions sataniques et des défections honteuses : mais cet état peut-il être éternel? Assurément non. Il faudra donc, par un retour naturel et nécessaire, qu'un triomphe digne de lui venge sa gloire, confonde ses ennemis et donne à ses serviteurs fidèles la puissance, les honneurs, le rang dont ils ont été toujours privés. Il est nécessaire qu'un jour vienne où Jésus-Christ apparaisse sur la terre dans toute sa divine majesté : un second avènement, un avènement aussi glorieux que le premier aura été humble, est donc autant une exigence de la raison pure qu'un dogme de la foi (1). — 3° Mais en attendant ce triomphe du second Avènement et du jugement général, Jésus-Christ peut-il rester sans droits, sans puissance, sans royauté, au milieu d'un monde qui le repousse et continue de le persécuter? Non. Même dans son état de faiblesse apparente, au milieu d'ennemis qui semblent les seuls forts, en réalité l'empire est à Jésus-Christ. Jésus-Christ exerce sur les hommes fidèles les droits d'un souverain. Quant aux révoltés il finit toujours par les briser de son « sceptre de fer (2). »

Ainsi sous ce titre de *vie glorieuse de Jésus-Christ* nous comprenons trois études : 1° sur les mystères de sa *Résurrection*, de son *Ascension* et de son *règne dans le ciel à la droite de son Père;* 2° sur son *second avènement* et le *jugement général;* 3° sur l'exercice, durant sa vie invisible dans l'Église, des plus *imprescriptibles droits*, et sur ses plus continuels triomphes.

---

(1) I Corinth., xv, 25.
(2) Psal., II.

I.

La Résurrection et l'Ascension.

I. *La Résurrection.* — Nous avons donné plus haut, au paragraphe 5 du chapitre XII les preuves de la résurrection ; nous n'avons plus à y revenir ici, mais bien à expliquer les circonstances de ce beau mystère et à en déduire les sublimes enseignements. Considérons la résurrection 1° en elle-même ; 2° dans les manifestations que Jésus-Christ multiplie durant quarante jours.

1. *La Résurrection en elle-même.* — Son *but.* C'est Dieu et c'est l'homme qui exigent la résurrection. C'est Dieu. Dans la résurrection les perfections divines se manifestent glorieusement : sa justice qui récompense la sainte humanité ; sa gloire qui exalte magnifiquement l'Homme-Dieu ; sa majesté qui en reçoit les plus excellents hommages ; son amour qui y trouve son plus infini épanchement. — C'est l'homme. Par sa résurrection Jésus-Christ achève et couronne notre salut (1). De même que nous étions tous, crucifiés avec lui au Calvaire, nous sortons tous avec lui de son sépulcre. Sa résurrection est la cause de la nôtre (2). Sa résurrection est le fondement de notre *foi*, l'objet de notre *espérance*, l'aliment le plus riche de notre *amour*. La résurrection est enfin pour nous l'*image* parfaite de la nouvelle vie toute spiri-

(1) Rom., IV, 25.
(2) I Corinth., XV, 12-21.

tuelle, céleste, glorieuse, immortelle, que nous devons mener ici-bas (1).

Son *mode*. Jésus-Christ dès l'aube du troisième jour, correspondant à notre dimanche, sortit de son sépulcre. Sa chair spiritualisée et subtile, à la manière de notre pensée qui traverse les corps sans obstacle, s'éleva sans toucher à la pierre énorme qui fermait l'entrée du tombeau. — Jésus-Christ ne *fut* pas ressuscité : il était Dieu, il se ressuscita par sa propre vertu.

Comme il convenait au Roi puissant qui triomphait de l'antique mort et qui devait produire les trophées de sa victoire, Jésus-Christ fit ressusciter avec lui des morts nombreux (2). Tout Jérusalem put contempler ces morts rendus à la vie, et ce grand miracle fut l'achèvement des merveilles du Vendredi Saint, quand au moment de la mort du Christ, les tombeaux s'ouvrirent.

Le *corps ressuscité*. Jésus-Christ ressuscite avec le même corps substantiellement, mais avec une manière d'être et des qualités toute différentes. Aux quatre imperfections de la chair passible et mortelle, qui est la nôtre et que Jésus-Christ avait daigné revêtir, correspondent quatre qualités magnifiques de la chair glorieuse et toute céleste que Dieu lui donne et nous donnera à nous-mêmes avec lui. — Cette chair est devenue rapide et douée de l'*agilité* même de la pensée. Elle ne connaît plus les distances, et l'espace ne lui est plus un obstacle. Aussi l'Évangile nous représente Jésus-Christ apparaissant, et disparaissant soudain à la manière des esprits. — Cette chair, comme la pensée, est *subtile;* la matière ne la retient plus et ne lui oppose plus aucune

(1) Rom., VI, 9.
(2) Matth., XXVII, 52.

barrière. Aussi, dans ses apparitions, Jésus-Christ entrait-il au Cénacle, toutes portes closes. — Cette chair est *impassible*, elle ne peut plus connaître les défaillances du besoin, le poids de la fatigue, l'atteinte de la douleur, la sujétion de la mort. — Cette chair est *glorieuse*. Au Thabor, durant sa vie mortelle, Jésus-Christ avait voulu nous donner une idée de la splendeur que devait revêtir son corps ressuscité. Si l'image avait été si splendide que dût être la réalité (1) ?

Les *cicatrices* de sa passion. Jésus-Christ, d'après une page formelle de l'Évangile, voulut les conserver sur son corps ressuscité et glorieux (2). Saint Thomas les toucha de ses mains; elles étincellent dans le ciel et Dieu par sa puissance a su les faire concourir à la parfaite beauté de son Fils. — Jésus-Christ les garde et les montrera éternellement, car 1° Jésus-Christ remplit dans le ciel le plus auguste des ministères; il y continue l'œuvre du Calvaire, il s'immole sous un rite tout mystique approprié à sa vie glorieuse, c'est-à-dire qu'il s'offre à son Père sous les marques de sa Passion, sous les cicatrices de ses blessures. Ainsi saint Jean a pu voir au ciel « l'Agneau comme immolé (3). » — 2° Les cicatrices sont un sublime trophée de victoire; et deviennent pour le Chef et les membres, pour Jésus-Christ et tous les élus, un titre éternel de gloire. — 3° Les divines cicatrices ne sont pas moins chères ni moins précieuses à l'Église de la terre. C'est en elles que nous nous réfugions; c'est par elles qui nous implorons; c'est grâce à elles que sans cesse nous obtenons miséricorde (4). — 4° Quand

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, quæst. LIII, art. 1.
(2) Joan., XX, 27.
(3) Apoc., V, 6.
(4) S. Bernard, *Lib. de Pass. Dom.*, cap. 41.

il est dit qu'au dernier jour « apparaîtra le signe du Fils de l'homme (1), » tous entendent la croix; et par une conséquence naturelle, ce sera aussi les stigmates de la Passion, signes terribles, effroyables pièces de conviction contre les damnés. — 5° Quand Dieu accorde à quelques saints les stigmates de la Passion, il donne à la terre une image de ce qu'est au ciel le corps sacré du Rédempteur (2).

2. *Les divines apparitions.* Jésus-Christ n'entra pas au ciel le jour de sa résurrection. Cette entrée solennelle dans la gloire fut retardée de quarante jours, et n'eut lieu qu'au jour de l'Ascension. — Durant ces quarante jours d'attente, Jésus-Christ continua et acheva sa mission auprès de ses apôtres et de ses fidèles. De là les fréquentes apparitions dont il les favorisait, les entretiens qu'il avait avec eux, les miracles par lesquels il affermissait leur foi. L'Évangile ne nous dit rien des apparitions de Jésus-Christ à sa Mère. Ou ces apparitions étaient si naturelles que les évangélistes ne songèrent même pas à les relater, ou les relater était impossible tant leur nombre fut grand. N'oublions pas que les historiens sacrés nous avertissent qu'ils n'ont écrit qu'une minime partie des faits dont ils avaient été témoins. — Quant aux apparitions dont ils font mention, les voici dans leur nombre et leur ordre.

Marie Madeleine, la pécheresse, eut la *première* (3). Elle avait tant aimé! tant pleuré! tant cherché! D'ailleurs Jésus-Christ, dans la gloire, montrait que son cœur

---

(1) Matth., XXIV, 30. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LIV, art. 4.

(2) Vid. vit. S. Franc. Assis, a Sto Bonavent.

(3) Ev. Joan., XX, 14-16.

était resté le même pour le pécheur repentant et transfiguré par la pénitence (1).

La *seconde apparition*, le jour même de la résurrection, fut accordée aux saintes femmes. Intrépides, quand les apôtres avaient fui, elles avaient suivi le douloureux cortège, affronté les insolences des bourreaux, et assisté à la mort de l'Homme-Dieu.

Le chef du collège apostolique, le fondement visible de l'Église, saint Pierre, fut favorisé de la *troisième* (2). Le soir de la résurrection Jésus-Christ apparut pour la *quatrième* (3) fois à deux disciples qui se rendaient tristement à Emmaüs, ayant perdu l'espoir et presque la foi au Rédempteur. Jésus-Christ les éclaire, les console, les communie.

Les apôtres venaient tous, à l'exception de Thomas, de se réunir au Cénacle, quant Jésus y entra toutes portes closes, leur accordant ainsi sa *cinquième* (4) apparition. « Lents à croire, » comme le leur reprochait leur divin Maître, les apôtres ne pouvaient se persuader la réalité de l'apparition. C'était bien leur Maître, mais était-ce autre chose qu'un fantôme? Jésus mange devant eux une nourriture qui se consomme d'elle-même miraculeusement.

Huit jours après, une *sixième* (5) fois, Jésus-Christ apparaît. Les Douze sont réunis, et l'apôtre incrédule, saint Thomas, est obligé de toucher les plaies du divin Maître. Il les touche, il tombe à ses pieds, il confesse à la fois sa faute et la divinité du Rédempteur.

---

(1) Matth., XXVIII, 1.
(2) I Corinth., XV, 5.
(3) Luc, XXIV, 13.
(4) Ev. Joan., XX, 19.
(5) Ev. Joan., XX, 25.

Les apôtres, que l'apostolat n'absorbait pas encore, trouvaient dans leur métier de pêcheur leur quotidienne subsistance. C'est durant une de ces pêches que Jésus leur apparaît une *septième* (1) fois, sur le rivage du lac de Tibériade, ainsi qu'à plusieurs disciples. Cette septième apparition a une importance et une solennité toute exceptionnelles. Jésus-Christ fait définitivement de Pierre le Chef de toute son Église, et lui abandonne, en retour d'une triple protestation d'amour, les brebis comme les agneaux de son bercail.

La *huitième* (2) apparition ne le cède pas à la précédente. Le théâtre s'agrandit : ce n'est plus devant les seuls apôtres, c'est devant une multitude que Jésus-Christ démontre la réalité de sa résurrection et achève de vaincre l'obstination des plus incrédules. — Autre circonstance capitale : Jésus-Christ ouvre à ses apôtres le monde entier comme champ d'action et comme conquête : *Allez, enseignez tous les peuples.* Parole prodigieuse qui, réalisée, démontre à elle seule la vérité du christianisme et la divinité de son Auteur.

Saint Paul nous révèle une *neuvième* (3) apparition à l'apôtre saint Jacques le Mineur. — Enfin nous parlerons plus loin de la *dixième* en déroulant la majestueuse scène de l'Ascension.

N'y eut-il que ces dix apparitions? En nous souvenant que les saintes Écritures ne sont qu'un journal très abrégé des actions du Sauveur, nous sommes autorisés à penser que beaucoup d'autres accompagnèrent celles qui précèdent (4). — Jésus-Christ apparut-il à ses ennemis? C'est

(1) Ev. Joan., XXI, 1.
(2) Matth., XXVIII, 16-20.
(3) I Corinth., XV, 7.
(4) S. Thom., *Sum. theol.,* III P., quæst. LV, art. 6.

douteux. Leur haine persistante et leur parti pris d'étouffer son œuvre comme de mépriser ses bienfaits éloignait d'eux presque invinciblement Celui qui leur avait fait cette menace : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous m'acclamiez de nouveau (1). »

II. *L'Ascension de Jésus-Christ.* — Durant quarante jours Jésus-Christ avait instruit son Église naissante « en lui parlant du royaume de Dieu (2) » et il l'avait aguerrie en l'habituant peu à peu à la soustraction de sa présence visible. Le temps était venu, prédit par Jésus-Christ, où le Saint-Esprit, la troisième personne de la Très Sainte Trinité allait se répandre dans le monde comme un torrent de flammes, de lumière, de force et d'amour (3).

Le moment suprême où Jésus va prendre possession de son trône éternel dans les cieux, est enfin venu. Il fait partir pour Jérusalem la multitude de ses disciples. Les voici tous, Marie et les apôtres à leur tête, qui, dix jours avant la fête de la Pentecôte, quittent la Galilée et se mettent en marche pour la Ville sainte (4). Peut-être Jésus cheminait-il avec eux. En tout cas c'est lui qui les mena vers la bourgade de Béthanie (5), et la pieuse troupe s'arrêta conduite par l'Homme-Dieu sur la montagne des Oliviers (6). — Les dernières instructions étaient données, la promesse du Saint-Esprit venait d'être faite ou

(1) Matth., XXIII, 39.
(2) Act., I, 3.
(3) Luc, XII, 49.
(4) Luc, XXIV, 50-53. — Marc, XVI, 19-2. — Act., III, 3-12.
(5) Luc, XXIV, 50.
(6) Luc, XXIV, 50.

plutôt renouvelée, Jésus-Christ debout, majestueux, bénissant, étend les mains sur la multitude et s'élève lentement, avec une splendeur incomparable, au plus haut des cieux (1). — Telle était la suave volupté de ce spectacle que longtemps tous les yeux suivirent cette marche triomphale de l'Homme-Dieu. — Il avait disparu dans l'immensité que tous attachaient encore à ce ciel refermé leurs insatiables regards : il fallut que deux anges sous forme humaine vinssent leur dire : « Hommes de Galilée, que restez-vous ainsi regardant au ciel? Ce Jésus qui vient de s'y élever en reviendra dans la même gloire avec laquelle vous l'y avez vu monter (2). »

Jésus-Christ avait dit aux siens qu'ils iraient témoigner de lui dans Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre : ils le feront quand la force de l'Esprit-Saint leur aura été communiquée, et ce sera l'éternel miracle de l'apostolat, de l'indéfectibilité, de l'invincible puissance de l'Église catholique.

III. *Le règne de Jésus-Christ dans les cieux.* — Le symbole catholique ajoute à l'énoncé de la divine Ascension ces paroles grandioses : « Et il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. »

Ces paroles consacrent plusieurs grandes réalités. — 1° Par ce mot « assis » nous entendons le Triomphateur qui se repose, dans la gloire, de ses luttes, de ses fatigues, de ses souffrances. — 2° « Assis à la droite. » Jésus-Christ comme Homme-Dieu domine donc à une hauteur

(1) Act., I, 9.
(2) Act., I, 11. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LVII, art. 1.

infinie toutes les créations réalisées ou possibles. Il occupe et occupera éternellement le premier rang, le trône à côté de Dieu. — 3° « Assis : » c'est-à-dire immobile, éternel, sans fin. « Son règne sera sans fin. »

Gardons-nous de confondre ce règne immuable avec l'immobilité de l'inaction. Jamais la vie de l'Homme-Dieu n'a été plus active qu'à son retour dans la gloire. — C'est là qu'il est l'âme de ce culte céleste que l'Église des bienheureux ne cesse de rendre au Très-Haut (1). — Là qu'il fait le bonheur, la gloire, la vie des élus. — C'est de là qu'il gouverne le monde, et régit tous les peuples qui lui ont été donnés comme héritage. — Là qu'il exerce son pouvoir judiciaire, sur les individus, les familles, les sociétés. — Là qu'il continue sa rédemption, « toujours vivant pour intercéder toujours (2). »

Quelle gloire à la race humaine! Par son Chef elle « a pénétré les cieux (3); » elle siège, à la droite du Très-Haut, elle règne sur toutes les œuvres divines (4). Adorons, bénissons, aimons, servons de toute l'ardeur de nos âmes, le Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme, qui est descendu des cieux, a vécu, a souffert, est mort, est ressuscité, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père tout-puissant, tout cela pour nous racheter, nous sanctifier, nous exalter.

---

(1) Hebr., IX, 11; VIII, 2. — Apoc., V, 6. — I Corinth., XV, 24.
(2) Hebr., VII, 25.
(3) Hebr., IV, 14.
(4) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. LVIII, art. 3.

II.

Le second avènement de Jésus-Christ.

Dans le *Credo* nous chantons : « Il viendra juger les vivants et les morts. » — Le seul juge des hommes, des anges, de tous les êtres raisonnables et libres, c'est Dieu ; c'est le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la sainte et indivisible Trinité. — Mais Dieu « a remis au Fils tout jugement (1). » La sainte humanité a conquis cette magnifique prérogative de devenir le juge universel. Comme homme Jésus-Christ est devenu le juge de tous les hommes : « tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ (2). » — 1° C'est pour l'humanité sainte le fruit de sa généreuse rédemption, des vertus qui ont ravi le cœur du Père, des humiliations qu'il a subies, du jugement dont il s'est laissé flétrir (3). — 2° Par sa passion et sa mort Jésus-Christ a acquis sur l'humanité entière des droits souverains : il est naturel et juste qu'il en soit constitué le juge. — 3° Jésus-Christ reste en but durant le cours des siècles aux insultes des impies : il est juste qu'il les cite en retour à sa barre vengeresse (4). — 4° Jésus-Christ s'est sacrifié à l'honneur de son Père : il est juste que ce Père le comble du plus haut honneur, celui de tout régir et de tout juger (5).

---

(1) Ev. Joan., v, 22.

(2) Rom., xiv, 10.

(3) Isaïe, liii, 12. — Matth., xxv, 66. — Luc, xi, 18. — Joan., vii, 20. — Matth., xxvi, 63.

(4) II Thess., viii, 9.

(5) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. lix, art. 1, 2, 3.

Jésus-Christ exerce sa souveraine judicature : 1° au jugement particulier ; 2° à la fin des temps, à son second Avènement, au jugement général.

Quelle certitude avons-nous du *second Avènement* de Jésus-Christ? — Quelles en seront les circonstances?

1. *Certitude du second Avènement.* — Cette certitude repose avant tout sur les promesses formelles et explicites de Jésus-Christ. Jésus-Christ est Dieu, ses paroles sont vérités, ses prophéties ont eu toutes leur complet accomplissement. Or il affirme que si le ciel et la terre passeront, ses paroles sont immuables et leur réalisation infaillible. En de nombreuses circonstances Jésus-Christ a annoncé son retour visible, triomphal, sur la terre, à la fin des temps. La plus solennelle de ces circonstances est celle où, devant la double puissance juive et romaine, il s'exprime ainsi : « Le jour viendra où vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite de la puissance de Dieu, et venir porté sur les nuées du ciel (1). » Auparavant, Jésus-Christ avait fait avec plus de détails la même grandiose prophétie. « Alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel ; alors pleureront toutes les tribus de la terre et elles verront le Fils de l'homme venir dans les nuées du ciel, plein de force et de majesté (2). » Dans d'autres endroits Jésus-Christ décrit la scène du jugement qui accompagnera sa venue (3). — Les apôtres inspirés connaissent et annoncent le même Avènement de l'Homme-Dieu. Saint Paul en fait une description su-

(1) Matth., xxvi, 64.
(2) Luc, xxi, 27.
(3) Matth., xv.

blime (1); pour saint Pierre, c'est le fondement de toute l'espérance chrétienne (2); saint Jean, dans l'Apocalypse, le donne comme le magnifique dénouement de l'histoire humaine tout entière (3). — Ainsi nous sont expliqués les nombreux passages des Prophètes où la venue du Fils de Dieu sur la terre ne nous est plus montrée ni humble, ni silencieuse, ni imperceptible comme la rosée qui tombe durant la nuit, mais bien foudroyante, majestueuse, pleine de puissance et de splendeur, « précédée de la tempête, » « du feu dévorant, de la flamme impétueuse (4), » de la commotion de l'univers, de l'ébranlement des mondes. Dans tous ces textes il ne peut s'agir que d'un second Avènement du Fils de Dieu (5).

La parole divine est sans doute l'inébranlable fondement de cette croyance. Remarquons aussi qu'elle seule satisfait la raison. Comment comprendre que le Fils de Dieu ne soit venu sur la terre que pour y subir l'humiliation, et que le dernier mot y soit resté à ses insulteurs? Comment admettre que cette œuvre de la rédemption du monde se passe au milieu de la race humaine sans y être couronnée d'un triomphe proportionné à l'héroïsme du sacrifice et à l'immensité du bienfait? Comment croire que Dieu laisse privé d'honneurs ce Fils bien-aimé dont il a reçu de si infinies louanges? Comment enfin concilier la sagesse et la justice divines avec une sorte d'impunité des ennemis du Christ, qui, sur cette terre, durant le cours des siècles, ont profité de sa patience

(1) I Thessal., IV, 15-18. — II Thessal., I, 6, 7; II, 3-13. — I Corinth., XV, 51-57.

(2) I Petr., I, 4; V, 4.

(3) Apoc., XXII.

(4) Apoc., XXII.

(5) Psal., XXV, XXVI, XLIX, 3.

et de son silence pour remporter sur lui tant d'insolents triomphes (1)? — Le jour doit venir où Jésus-Christ recueillera une immense gloire sur le théâtre de ses immenses douleurs.

2. *Circonstances du second Avènement.* Dieu n'a pas voulu nous laisser ignorer le second Avènement; et lui-même a daigné nous en faire la complète description, nous marquant 1° ce qui précédera; 2° ce qui accompagnera; 3° ce qui suivra la venue glorieuse de Jésus-Christ (2).

Ce qui précédera. — « Quand vous verrez ces choses arriver, dit Jésus-Christ, levez la tête, votre rédemption est proche (3). » Il y aura donc des signes manifestes. — D'autre part, le moment précis nous est tenu absolument caché. « Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, personne ne les connaît, ni les anges qui sont au ciel, ni le Fils lui-même (4), » qui, sans l'union hypostatique, ignorerait ce secret comme tous les hommes.

Ignorant donc jusqu'au dernier moment la subite venue de Jésus-Christ, les fidèles en sauront néanmoins à des signes certains la proximité. Il en sera alors, disait Jésus-Christ, « comme aux jours de Noé (5). » Si le moment de la première pluie resta caché, le déluge n'en fut pas moins annoncé longtemps d'avance.

---

(1) Rom., II, 3-10.

(2) Nous avons, dans *S. Paul étudié*, exposé toute la Révélation du dernier jour d'après le Grand Apôtre, tom. I, p. 299. — Dans *Jésus-Christ étudié* l'on trouvera sur ce même sujet la doctrine de S. Thomas d'Aquin.

(3) Luc, XXI, 28.

(4) Sur ce jour inconnu même « au Fils, » voir Bossuet, *Médit.*, dern. sem., 78e jour. — Marc, XIII, 32.

(5) Matth., XXIV, 37.

Quels événements précéderont le second Avènement? — 1° Jésus-Christ nous fait pressentir une diminution effrayante de la foi dans le monde : *Croyez-vous que quand le Fils de l'homme reviendra il trouve encore de la foi sur la terre* (1)? Ailleurs il nous donne la raison de cet attiédissement universel de l'esprit chrétien : « Il en sera alors comme aux jours de Noé. » Une société sensuelle, matérialisée, livrée sans réserve aux préoccupations et aux jouissances terrestres, des peuples envahis par la soif de l'or et des plaisirs, des âmes éloignées du surnaturel à force de se jeter en pâture aux choses sensibles : tel sera le monde aux approches du dernier Avènement. — 2° Mais Dieu réveillera les endormis. « Comme aux jours de Noé » il fera passer ses fidèles par les terreurs de la souffrance. Alors il ouvrit les cataractes du ciel : aux approches du dernier jour, il ouvrira « les puits de l'abîme (2). » Il permettra à Satan de réunir des forces extraordinaires, de former un immense empire (3). De cet empire anti-chrétien il fera surgir un être impie et pervers, qui, aidé des prestiges diaboliques, jouant avec audace la puissance divine, élévera son monstrueux orgueil jusqu'à se faire Dieu et prétendre aux adorations de toute la terre (4). Ce sera l'*Ante-Christ* et sa grande persécution. La violence en sera extrême; le sang coulera à flots; toutefois le caractère spécial de cette crise suprême, ce sera le déploiement inouï des forces diaboliques (5). Les prestiges de Satan seront si universels

(1) Voir Bossuet, dern. sem., 80e jour et suiv. — S. Thom., Opuscul. *De Hum. Christ.*, art. 25.

(2) Apoc., IX, 2.

(3) II Thess., II, 8.

(4) II Thess., II, 4.

(5) II Thess., II, 9.

et si extraordinaires que « les élus eux-mêmes seraient séduits si c'était possible (1). » Les hommes, dit saint Paul, n'auront plus voulu de la vérité, Dieu leur enverra l'esprit d'erreur (2), » il déchaînera Satan, le père du mensonge, qui multipliera toutes les ruses, pour tromper et séduire les hommes. Lutte effroyable qui réveillera les tièdes et fera des autres restés fervents de prodigieux héros de la foi. — 3° Cette tempête sera terrible comme aucune ne l'aura été : les secours aussi dépasseront en intensité et en nombre ceux de tous les autres âges. La prédication évangélique prendra un essor immense; les saints surgiront de toutes parts, les miracles effaceront par leur éclat invincible tous les prestiges du démon; et à l'Ante-Christ Dieu opposera la venue d'*Enoch* et d'*Élie*. Ces deux saints, dont le premier fut contemporain des premiers âges du monde, et le second fut un des grands prophètes d'Israël, ne sont pas morts; Dieu les a retirés du monde et les fait vivre dans un lieu connu de lui qui n'est ni la terre, ni le ciel, ni le purgatoire. Où? Il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler. Tenus en réserve pour la lutte suprême de l'Église (3), destinés à combattre les séductions et la violence de l'Ante-Christ, ils seront l'un des principaux soutiens de l'Église à cette heure terrible. — Leur venue sera ainsi l'un des signes les plus précis de la fin du monde. — 4° Alors arrivera un immense événement prédit par Jésus-Christ en termes assez couverts (4) et ensuite avec la dernière précision (5) par l'apôtre saint

(1) Marc, XIII, 22.
(2) II Thess., II, 10, 11.
(3) Marc, XI, 11.
(4) Matth., XXIII, 39.
(5) Rom., XI, 25, 26. — II Cor., III, 16.

Paul inspiré de Jésus-Christ : la conversion du peuple Juif. — 5° La persécution terrible des ennemis de l'Église, d'autre part la prédication et les miracles des milliers de saints, surtout d'Énoch et d'Élie, l'immense joie de retour des Juifs (1), ramèneront à la pénitence et à la ferveur la multitude de ceux que le luxe, la mollesse, le sensualisme, l'incrédulité générale auront un instant égarés. Toute cette Église rajeunie et vigoureuse, aura clairement reconnu la proximité de l'avènement du Christ et s'y préparera. — Quant aux autres, ils s'endurciront, ils se pervertiront, ils se moqueront des menaces du dernier jour, ils s'enfonceront de plus en plus dans la fausse sécurité de leurs jouissances, dans la paix fatale de leurs affaires et de leurs plaisirs ; « ils diront : c'est la paix, c'est la paix, c'est la pleine sécurité (2) ! » Ainsi ira le monde jusqu'au moment suprême, jusqu'à bord de l'abîme : les bons seront dans l'attente, et d'heure en heure, d'instant en instant, se tiendront prêts. Tout à coup, comme « l'éclair qui brille (3), » comme « le clin d'œil (4), » comme le « filet qui tombe (5), » comme « les douleurs de l'enfantement (6), » viendra la fin du monde, et se déroulera le formidable et magnifique drame du second Avènement (7).

Ce qui accompagnera. Autant la préparation aura pu

(1) Rom., xi, 15.

(2) I Thessal., v, 3. — Vid. *Jésus-Christ étudié*, etc., tom. III, p. 436. — *S. Paul étudié*, tom. I, p. 309. — Luc, xxi, 34. — Ephes., ii, 12. — Matth., xxiv, 37. — I Petr., iii, 20.

(3) Matth., xxiv, 27.

(4) I Cor., xv, 52.

(5) Luc, xxi, 35.

(6) I Thessal., v, 3.

(7) S. Thom., *Sum. theol. Sup.* — *Id.*, Opuscul. *De Hum. Christi*, art. 25. — S. Thom., *In Magistr. Sent.*, Dist. xlvii, quæst. ii, art. 3.

être longue, et les signes précurseurs se seront déroulés lentement et progressivement pour donner à tous le loisir de revenir à Dieu et au salut, autant le moment précis de la fin du monde sera imprévu et subit; autant l'apparition du Fils de l'homme sera foudroyante. « Comme l'éclair sort de l'Orient et paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme (1). » Ne nous figurons rien de lent, de successif, dans cette immense scène; les parties diverses que nous décrivons l'une après l'autre se réuniront en une seule action qui ne comptera que la durée de l'éclair. Ainsi apparaîtra Dieu dans sa gloire et sa force. — Et quelles seront ces scènes diverses dont se composera l'ensemble du second Avènement (2)?

D'abord la complète transformation de l'univers. Les astres du ciel sont ébranlés, la terre avec ses océans et ses montagnes entre dans d'effroyables convulsions; « une vaste tempête (3) » emporte dans ses tourbillons l'univers tout entier; le feu dissout les mondes, un nouveau ciel et une terre nouvelle apparaissent : c'est le premier signal de la venue glorieuse de Jésus-Christ. Et peut-être que cet épouvantable craquement de l'univers sera le bruit même, le son même de cette mystérieuse trompette dont parlent les Écritures. — A ce son, à ce signal, s'est opérée la résurrection des corps. La multitude des hommes qui ont vécu depuis le premier jusqu'au dernier instant du monde, est debout; non pas

---

(1) Matth., XXIV, 27.

(2) L'on trouvera dans notre Livre : *Jésus-Christ étudié*, ces détails exposés par S. Thomas d'Aquin, tom. III, p. 438. — *S. Paul étudié*, etc., tom. I, p. 313.

(3) II Petr., III, 10.

semblables (1), mais lumineux ou obscurs, ressuscités pour la gloire ou pour le châtiment. Les Anges on fait le discernement des élus et des réprouvés (2).

A ce moment Jésus-Christ apparaît dans les cieux, dans les airs, « porté sur les nuées (3) » angéliques, environné de gloire et de puissance. Les Anges l'environnent, Marie étincelle dans le cortège, la majesté divine plane sur tout cet immense et brillant théâtre.

Saint Paul complète ces révélations magnifiques de l'Évangile. Au moment où Jésus-Christ s'avance majestueusement dans les airs, « avec son signe (4), » sa croix, son étendard, la multitude des saints ressuscités prend son essor et va le rejoindre dans les hauteurs du ciel (5).

Vraisemblablement les damnés restent en bas, tremblants, épouvantés, en proie à une indicible angoisse (6), versant à la vue du Fils de l'homme des larmes désespérées (7). Le jugement se tient : les sentences se prononcent : « Venez les bénis ; » « allez les maudits (8). » Les damnés sont précipités dans l'enfer avec les démons. C'est le premier acte du triomphe de Jésus-Christ. C'est alors qu'en un instant que l'éternité doit suivre, il se venge de ses ennemis, de ses insulteurs, de ses négateurs, de tous ceux qui depuis le commencement du monde ont outragé Dieu sans se vouloir repentir (9). — Nous est-il

(1) I Cor., xv, 51.
(2) Matth., xxiv, 31. — *S. Paul étudié*, tom. I, p. 316.
(3) Luc, xxi. — II Thess., i, 10. — I Corinth., xv. — I Thess., iv, 16.
(4) Matth., xxiv, 30.
(5) I Cor., xv, 23. — I Thess., iv, 16.
(6) Sagesse, v, 2.
(7) Matth., xxiv, 30.
(8) Matth., xxv, 41.
(9) Psal. 109. — II Thessal., i, 9.

donné d'aller plus loin, et Dieu a-t-il daigné nous illuminer d'autres scènes du dernier avènement de Jésus-Christ? Oui, Dieu nous a donné de pénétrer avec l'Église triomphante jusque dans le secret des cieux.

Ce qui suivra. « Nous serons alors tous, dit saint Paul, emportés dans les cieux (1). » Jésus-Christ, entouré de tous ses élus, se présente à son Père, et lui fait hommage de sa conquête; il remet tout entre les mains du Très-Haut, tout son corps mystique, son Église, et aussi sa sainte humanité. — Ainsi tout est soumis à Jésus-Christ qui lui-même soumet tout à son Père (2).

Dieu est alors « tout en tous. » Tout, « dans cette terre nouvelle et ces nouveaux cieux » « est » enfin « rempli de toute la plénitude de Dieu. » Le monde périssable a fini ses jours d'épreuve, et, pour notre création, l'immobile éternité est venue (3).

III.

Les droits de Jésus-Christ.

Telle est, dans l'avenir, l'incomparable gloire de Jésus-Christ. Or s'il retarde un pareil triomphe, et si, en attendant, il voile sa gloire, dissimule sa puissance, continue dans son invisible présence et sa frêle existence

---

(1) II Thessal., IV, 16.

(2) I Corinth., XV, 28.

(3) Que deviendra le monde matériel? On peut librement croire ou qu'il sera anéanti, ou plutôt que transfiguré et glorieux Dieu le conservera comme le théâtre des grandes œuvres de Jésus-Christ et des élus.

eucharistique, à se conformer aux deuils et aux obscurités de notre exil, il n'en reste pas moins, comme Dieu et comme Homme, notre maître, notre roi, notre guide, notre docteur suprême; celui auquel « dans la vie et dans la mort nous appartenons tout entiers (1). » — Cette domination est le fait capital du monde depuis dix-huit siècles : 1° elle repose sur d'inébranlables fondements; 2° elle crée d'invincibles devoirs; 3° méprisée, elle entraîne à d'inévitables ruines.

1. *Les titres de Jésus-Christ.* — Jésus-Christ est *Dieu.* Les preuves en sont si nombreuses, si puissantes, si irrésistibles; Jésus-Christ est tellement Dieu dans sa préexistence, sa vie, sa résurrection, sa survivance, son œuvre; sa divinité déborde si invinciblement du christianisme entier, qu'il est impossible à tout esprit droit qui contemple et étudie de s'y soustraire et de la nier. — Mais s'il est Dieu il est donc Créateur, Maître absolu, souverain Dominateur de toutes choses. Il nous possède plus que l'ouvrier ne possède son travail, l'artiste son chef-d'œuvre. Nier les droits de Jésus-Christ, c'est rejeter toute logique et violer toute conscience. Aucun homme, qui aura refusé de reconnaître, d'adorer, de servir Jésus-Christ, de se rendre à sa parole, de se plier aux prescriptions de son culte, de recevoir ses sacrements, ne peut ni se rassurer, ni fonder son honneur sur son titre d'*honnête homme* : la première honnêteté consistera toujours, en dépit de toutes les fausses maximes du monde, « à rendre à Dieu ce qui est à Dieu (2). » — 2° Mais de plus, Jésus-Christ est le *Dieu rédempteur*. Nous étions ven-

(1) Rom., XIV, 8.
(2) Matth., XXII, 21.

dus au péché, et par le péché, vendus à la mort éternelle, au démon, à l'enfer. Jésus-Christ nous a rachetés à ces effroyables maîtres, et, dit l'Apôtre, il nous a rachetés de tout son sang, *in sanguine*. Sur quel principe nous appuyerions-nous pour refuser à ce divin acheteur la jouissance de son acquisition, à ce divin bienfaiteur la reconnaissance de son bienfait?

Même comme *homme* nous sommes possédés par Jésus-Christ. De gré ou de force, nous lui appartenons. Lui seul fixe notre sort et en est devenu l'arbitre et le maître absolu. Car, en retour de ses souffrances endurées par obéissance, par amour et par dévouement pour Dieu et pour les hommes, son Père lui a tout remis entre les mains (1); Jésus-Christ possède tous les hommes, toutes les familles, tous les peuples, et rien ne peut plus échapper à sa domination souveraine (2).

2. *Les devoirs correspondants à ces titres* (3). — 1° Le premier devoir est la *foi :* Jésus-Christ s'est prouvé lui-même avec une telle profusion d'arguments, il a démontré sa divinité, sa mission, sa puissance, avec une si irrésistible clarté, que tout esprit droit qui étudie ces preuves doit se rendre à leur force. Résister, c'est se priver de toute excuse; nier, c'est se livrer à une condamnation certaine et d'autant plus rigoureuse que Jésus-Christ a plus fait pour fonder cette foi (4). — 2° Vient ensuite l'*adoration*. Sans elle, non-seulement les respects et les admirations sont stériles, mais se tournent en outrage. Que nos incrédules affectent, tout en niant sa

(1) Ev. Joan., v, 22.
(2) Psal., II.
(3) Vid. l'appendice au chapitre XV.
(4) Marc, XVI, 16.

divinité, d'exalter Jésus-Christ comme sage, comme génie, comme bienfaiteur de l'humanité, etc., ils ne font que montrer ou leur mauvaise foi ou la pauvreté de leur logique. Jésus-Christ s'est partout et toujours donné comme le Dieu véritable : il est ou Dieu ou imposteur. Le moyen terme est impossible : un imposteur ne sera jamais ni un sage, ni un bienfaiteur des hommes. — 3° Troisième devoir aussi impérieux que les deux autres : le *service :* Jésus-Christ n'est pas un prodige à admirer, ni même un Dieu à adorer et à glorifier des lèvres et platoniquement. Jésus-Christ est un maître. Il a parlé en maître et il entend être obéi. Quand Jésus-Christ enseigne des vérités, il faut les croire. Quand Jésus-Christ impose des lois il y faut obéir. Quand Jésus-Christ fonde un culte sur la prière, sur les sacrements, sur le sacrifice, nous devons accepter ce culte et en remplir toutes les obligations. — Nous devons le servir non pas seulement par un culte intérieur et privé, mais par un culte extérieur et public. — Nous ne devons pas seulement le servir nous-mêmes, mais le faire servir par ceux qui dépendent de nous. — Nous ne pouvons scinder le chrétien en deux parts, l'un qui servira Jésus-Christ dans la vie privée, l'autre qui le trahira dans la vie publique (1). Le service de Jésus-Christ est essentiellement *un*. Le même maître qui fixe nos devoirs secrets, dirige aussi notre conduite politique. — Enfin il est impossible de servir Jésus-Christ si nous refusons notre obéissance à l'*Eglise* qu'il a constituée et qui, animée, vivifiée, sanctifiée, régie par son esprit, tient sa place, continue sa mission et hérite de ses droits (2).

(1) Matth., XII, 30. — Luc, XVI, 12. — Vid. Encycl. *Immortale Dei* de Léon XIII.

(2) Matth., XVIII, 17.

3. *La sanction de ces droits.* — Jésus-Christ qui par sa divinité et même comme homme, possède les pouvoirs les plus absolus, règne sur nous de deux manières différentes : par l'*amour* et par le *châtiment.* — 1° Quand l'homme accepte la miséricorde de Dieu et le pardon que lui mérite le rédempteur; quand il se montre digne des destinées divines et éternelles que Dieu lui prépare en Jésus-Christ, et qu'il monte au rang sublime que l'ordonnateur de toutes choses lui assigne : Jésus-Christ règne sur lui par l'amour. Entre Dieu et l'homme se noue cette ineffable union qui fait de l'homme comme un autre dieu; le ciel reçoit un ornement de plus, la volonté divine se confond avec le bonheur éternel de sa créature; tout devient harmonie, c'est « la paix aux hommes de bonne volonté (1). » — 2° Quant « aux fils de contradiction (2), » quant à ceux « en qui est le mauvais cœur de l'incrédulité (3), » ils n'ont à attendre de Jésus-Christ qu'un règne de rigueur et de châtiment. Durant les courts instants de l'épreuve ils peuvent sans doute, abusant de leur liberté, blasphémer, rire et nier : Jésus-Christ, vrai Dieu, restera toujours le plus fort, et l'insensé négateur « expiera dans une flamme ardente (4) » le crime d'avoir abusé de tant de grâces, de gloire et d'amour.

---

(1) Luc, II, 14. — Vid. Encycl. *Immortale Dei.*
(2) Philip., I, 15. — Rom., II, 8.
(3) Hebr., III, 12.
(4) II Thessal., I, 8.

CHAPITRE XVI.

Marie, Mère de Dieu.

I.

La divine Maternité.

I. Si des hérésies persistantes et impies ont essayé de découronner Jésus-Christ de sa divinité, d'autres non moins pernicieuses ont voulu lui enlever l'*humanité* pour en faire un fantôme, une simple apparence humaine sans réalité. Depuis dix-huit siècles, l'Église écrase ces erreurs sous le poids de son Credo. *Je crois en Jésus-Christ....., qui est né de la Vierge Marie.* Saint Jean, afin de nous faire apparaître la sainte humanité du Verbe d'une façon plus saisissante, avait dit : *Et le Verbe s'est fait chair* (1). Toute l'économie de l'Incarnation repose sur la réalité de la nature humaine de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ n'est pas véritablement homme comme nous, il n'a pu nous sauver par son intercession, ni nous élever jusqu'à l'union avec Dieu, ni expier pour nous, ni triompher pour notre gloire ; tout s'écroule et le monde n'est pas racheté.

(1) Ev. Joan., I.

Jésus-Christ devait donc être *homme*, naître de nous, devenir « l'os de nos os, et la chair de notre chair. » — Mais allait-il naître comme nous, et le pouvait-il? Non. Le péché originel, qui devait lui rester absolument étranger, se transmet par la voie de la génération ordinaire; il lui fallut donc échapper à cette génération. Si d'une part, homme véritable, il devait être conçu et avoir une mère, d'autre part, sa génération devant être immaculée (1), son sang entièrement pur, sa chair (2) entièrement virginale, il fallait qu'il naquît d'une vierge et d'une vierge immaculée. Au ciel, il a Dieu pour père; sur la terre, il n'a qu'une mère, dont il est né, dont il a pris notre nature humaine, par une opération toute divine, par une fécondité toute miraculeuse, sans aucun contact de l'homme, sans aucune souillure de la chair.

Marie est *mère de Dieu*. C'est d'elle que naît Jésus-Christ, et, comme en Jésus-Christ les deux natures divine et humaine s'unissent en une personne unique, et que cette personne est la personne d'un Dieu, Marie est dans la plus entière réalité *mère de Dieu*. Celui qui est son Fils est un Dieu; Jésus-Christ, dont elle est véritablement la mère, est un Dieu. — Tel est le dogme que l'Écriture formule en de nombreux passages (3), auquel la raison même ne peut se soustraire, que la tradition catholique de tous les siècles a tenu sans variation ni incertitude, que l'Église a défini dans ses conciles (4) et qu'elle a défendu contre les audaces de l'hérésie.

---

(1) Isaïe, LIII, 8.

(2) Hebr., IV, 15. — Isaïe, VII, 14.

(3) Matth., I, 23. — Luc, I, 27. — Matth., I, 16. — Galat., IV, 4. — Luc, XI, 27.

(4) *Concil. d'Ephes.*, contre les blasphèmes de Nestorius.

L'Écriture nous fait pénétrer dans l'ineffable mystère de la maternité divine, quand l'Ange dit à Marie : *L'Esprit-Saint viendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et ce qui naîtra de vous sera le Saint, le Fils de Dieu* (1). — A quelle hauteur incommensurable cette parole et ce mystère élèvent la Vierge Marie ! Dieu même devient le principe de sa miraculeuse fécondité. La chair disparaît avec ses vulgarités et ses souillures, Dieu la remplace. L'Esprit-Saint forme en Marie le corps virginal de l'Homme-Dieu; Dieu partage avec Marie ses droits de Père. Marie s'approche de la Divinité comme pas une créature n'approchera jamais. Elle « confine à la Divinité, » ainsi qu'on a bien osé le dire. Dieu ne peut réaliser une œuvre plus belle, il ne peut donner une dignité plus haute, ni favoriser plus magnifiquement une créature. La *maternité divine* donne à Marie la plus éminente place après Dieu (2).

---

(1) Luc, I, 35.

(2) Cyril. Alexandr., *Anath.*, I. — Joan. Damasc., *De fide*, orth. III, 12. — *Epiph. Hæres.*, LXXVIII, 5. — Proclus, orat. I, *in Deipar.* — S. Athan., *De Incarn.*, p. 516. — S. Aug., *De civit. Dei*, X, 29. — *Concil. Ephes.*, III, c. 9. — Luc, I, 26-39. — Matth., I, 18-21. *Quæ et unigenitum tuum Spiritus sancti obumbratione concepit, et virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum.* Præf. Miss. Cf. *Concil. Lateran.* (649), can. 3. Tous les saints Pères s'expriment de même. — Ambros., *in Luc.*, I, 11. — Ephrem., *serm. in nativ. Domin.* — Iren., *adv. Hæres.*, I, 26. — Justin, *Dialog.*, C. Tryp., c. XLVIII; *Ep. ad Diogn.*, c. XII : Croire la Vierge est de l'essence de la foi chrétienne. — Ignat., *ad Ephes.*, c. XIX; *ad Smyrn.*, c. I; *ad Trall.*, c. IX. — Augustin, *Enchirid.*, c. XXXIV. — Hieron., *adv. Helvid. pass.* Les catacombes, notamment celle de Prisulla, sur la Via Salaria, montrent dès le commencement du deuxième siècle des images de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. Voy. Rossi, *Immagini scelte della B. Vergine Maria tratte dalle catacombe Romane.* Roma, 1863. — Hetting., *Apolog.*, tom. III.

Admirons d'autres merveilles de la Sagesse divine dans la maternité de Marie. Dieu fait servir à la rédemption du monde tout ce qui avait concouru à sa perte. Ève nous a perdu en nous faisant perdre Dieu : une autre Vierge nous rend Dieu en en devenant la Mère. — Adam est par sa chute le principe de notre déchéance : Jésus-Christ, le second Adam, l'Homme nouveau, devient le principe d'un salut bien plus magnifique que la chute n'avait été funeste. Un fruit nous perd; un autre fruit, le fruit divin que pousse et fait éclore la divine maternité nous donne bien plus de vie que l'autre ne nous avait donné de mort. Le démon est infiniment plus vaincu en Jésus-Christ qu'il n'avait été vainqueur en Adam (1).

II. *Comment fut préparée la maternité divine.* — **1.** Dieu, élaborait dès l'éternité le plan de l'Incarnation : dès l'éternité Marie mère de Dieu était donc dans la pensée divine; elle faisait partie de ce grand dessein où s'absorbaient la sagesse, la puissance l'amour de Dieu. La même volonté qui décrétait un homme-Dieu,

(1) Ainsi se découvre à nous la grandeur de Marie, et la place importante qu'elle occupe dans le plan divin qui a le salut du genre humain pour objet. De même que Adam et Ève sont les deux colonnes sur qui s'appuie l'humanité dans l'ordre naturel, et que l'humanité tombe avec eux sous le coup du péché originel, de même l'ordre surnaturel, l'ordre de la rédemption et de la grâce repose sur Jésus et Marie. Sa grandeur est une conséquence de la grandeur de Jésus-Christ, sa beauté un reflet de la beauté de Jésus-Christ; c'est comme le nuage du soir qui s'empourpre et s'illumine non d'une lumière qui lui soit propre, mais d'une lumière réfléchie et empruntée de Celui qui est l'éternel soleil des esprits. Hettinger, *Apolog.*, tom. III.

décrétait une vierge-mère, — Marie était donc unie à son Fils dès « ces siècles éternels (1) » durant lesquels Dieu méditait son grand œuvre.

2. Aussi, dans tout le cours des âges Marie nous apparaît-elle, « appuyée sur son Bien-aimé (2), » sur son Fils, sur le Verbe fait chair, dont elle tire toutes grâces et qui lui doit à son tour sa sainte humanité. Marie nous est montrée dès le paradis terrestre. Elle est cette femme qui, par le Fruit né d'elle, écrasera la tête du serpent infernal. — Dieu a esquissé de Marie les figures les plus gracieuses et les plus magnifiques (3). — Les prophètes qui montraient au monde la merveille de l'Incarnation, n'ont eu garde d'oublier Marie. David aperçoit la gloire de cette reine sublime (4) : Isaïe nous présente « la fleur de Jessé (5) » qui poussera de cette tige mille fois bénie. Jérémie annonce ce que l'enfantement de la Vierge aura de miraculeux et de divin (6). L'Écriture entière trace dans ses images ou ses prophéties la radieuse figure de Marie, Mère de Dieu.

3. La Mère de Dieu sera une *Vierge*. — Quatre raisons s'offrent naturellement à nous de ce choix de Dieu. — 1° La génération par le mariage a, depuis la faute originelle, contracté une secrète et inévitable souillure qui ne pouvait convenir à la sainteté infinie du Verbe. — 2° Marie devait être « couverte par la puissance du Très-Haut, et » Dieu voulait devenir le seul principe actif

(1) Ephes., III, 9.
(2) Cantiq. Cantiq., VIII, 5.
(3) On les trouvera réunies dans l'Hom. de S. Taraise, *De Præs. Deiparæ*.
(4) Psal., XLIV, 10.
(5) Isaïe, XI, 1.
(6) Jérém., XXXI, 22.

dans la naissance humaine de son Fils. C'est donc dans le sein d'une Vierge, sans aucune autre intervention, que l'Esprit-Saint forma le corps virginal de l'Homme-Dieu. — 3° Un ordre nouveau s'inaugurait dans le monde. « L'Adam céleste (1) » se substituait à l'Adam terrestre et le jour est venu où l'on adorerait le Père « en esprit (2). » Les sens qui ont perdu l'homme sont refoulés, et, dominant sur eux, « la loi de l'esprit (3) » va apparaître. Cette révolution immense, cette revanche glorieuse de l'esprit sur la chair est admirablement annoncée par la virginité féconde de Marie. — 4° Enfin, comme son Fils, Marie venait expier et souffrir : co-rédemptrice du genre humain Dieu la disposait à un rôle de victime, à une mission de combat. Or, qui ignore que la virginité, en terrassant les sens, prédispose à tous les héroïsmes et rend apte à tous les martyres?

4. La Mère de Dieu sera une *Vierge immaculée*. Tous les siècles chrétiens ont cru et acclamé l'Immaculée Conception de Marie; l'Écriture, dès sa première page en contient des arguments inébranlables (4). Il était réservé à notre siècle de la recevoir, comme dogme de foi, du siège infaillible de Pierre. En 1854, en présence d'un grand nombre d'évêques, le pape Pie IX a proclamé comme vérité à croire pour être et rester catholique, le privilège de *l'Immaculée Conception*. Non pas certes que ce fût un dogme nouveau dans l'Église comme l'ignorance l'a tant répété. Cette vérité, crue dans tous les siècles chrétiens, a été, pour la première fois à notre époque, définie comme vérité de foi.

---

(1) I Corinth., xv, 47, 48.
(2) Ev. Joan., iv, 23.
(3) Rom., viii, 2.
(4) Genèse, iii, 15.

Ainsi donc Marie, qui devait naturellement comme tous les hommes « être conçue dans l'iniquité » et contracter la tache originelle, en a été miraculeusement préservée par la grâce de son Fils. Jésus-Christ, qui dès sa naissance la regardait comme sa mère, a magnifiquement usé pour elle de ses pouvoirs de Rédempteur et les lui a appliqués dans toute leur plénitude. L'iniquité originelle prête à saisir Marie a été repoussée par Dieu, et Marie fut conçue sans cette souillure : elle fut conçue et elle naquit « toute pure, toute immaculée (1). »

Nous ne chercherons ni longtemps ni loin les raisons de ce glorieux privilège, elles s'imposent toutes avec une irrésistible force. — 1° Sa maternité nous fournit la première. Le sang et la chair de Marie devaient devenir le sang même et la chair du Fils de Dieu. Conçoit-on ce sang impur? Conçoit-on cette chair souillée, ne fût-ce qu'un instant, par le péché? Conçoit-on que Satan ait pu réclamer cette chair comme lui ayant appartenue? —

(1) La merveille de son origine n'a plus lieu de nous étonner, du moment que sa maternité et sa virginité, la naissance de son divin Fils qu'elle a donné au monde par la vertu de Dieu dans un enfantement virginal, toute sa vie enfin, a été un miracle de la grâce. Le Père éternel qui l'a exemptée de la malédiction, qui pèse encore sur tout son sexe, d'enfanter dans la douleur, pouvait-il ne pas l'exempter de ce qui a été la cause de cette malédiction, du péché? C'est donc avec raison que saint Sophrone dit : « Vous avez surpassé tous les ordres « angéliques, éclipsé l'éclat des archanges, laissé au-dessous de vous « les trônes, vous êtes montée plus haut que les dominations et les « principautés, vous êtes plus forte que les puissances, supérieure « aux vertus, vous avez le pas sur les Chérubins et les Séraphins. » « Elle est, » dit saint Pierre Chrysogone, « plus grande que le ciel, « plus forte que la terre, plus vaste que le monde, car elle a contenu « Dieu que le monde ne saurait comprendre. Elle a porté celui qui « porte le monde, enfanté son Créateur, nourri le père nourricier de « tout ce qui vit. »

2° La maternité divine fait de Marie une création à part, plus haute, plus parfaite que toutes les autres, la sainte humanité exceptée. Par sa divine maternité Marie domine les anges, elle est leur Reine, et ils s'inclinent tous devant elle. Mais que deviennent ce règne et cette suréminence si Marie a été abaissée sous l'ignominie du péché? — 3° En suivant ce même ordre d'idées : Marie l'emporte en grâce et en sainteté sur tous les saints; or, plusieurs de ceux-ci ont été sanctifiés dès avant leur naissance; la supériorité de la grâce en Marie doit donc consister dans une conception immaculée. — 4° Songeons aux rapports ineffables de Marie avec les trois personnes divines. Elle est la fille du Père; elle partage pour ainsi dire avec le Père la puissance de la génération. Elle est la Mère du Fils; le Verbe réside en elle, il fait d'elle son sanctuaire. Quoi! ce sanctuaire aurait eu le démon pour premier occupant! Le Verbe prend d'elle son corps : quoi! cette chair qu'il assume aurait été d'abord une chair souillée! Le Verbe aime sa mère d'un infini amour, d'un amour jaloux et qui ne peut souffrir de partage : quoi! et il se serait laissé ravir par le démon cette « unique » Bien-aimée! Enfin Marie est l'épouse du Saint-Esprit, dont l'ineffable opération produit en elle la très sainte humanité du Fils de Dieu : quoi! le Saint-Esprit s'unirait à une créature que le péché aurait déshonorée et flétrie (1)! — 5° Dieu est, dans toutes ses

(1) « Et il parut un grand signe dans le ciel; c'était une femme revêtue du soleil et qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête... Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux, qui avait sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses sept têtes... Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée. Et elle enfanta un fils... Et il se donna une grande bataille dans

paroles, la vérité absolue. Or, dans la grande scène de la Genèse, quand il joint au châtiment de nos premiers parents la miséricordieuse annonce d'un Sauveur, il dit que la femme, la seconde Eve, Marie, « lui écraserait la tête. » Mais si Marie n'est pas immaculée, absolument exempte de tout péché, du péché originel comme des autres, c'est le démon qui écrase la tête de Marie, bien loin que Marie écrase la sienne! — 6° Jésus-Christ a dû remporter sur le péché une victoire *complète*, or, sa victoire ne peut être complète que dans une créature dont Satan n'aura jamais pu même approcher pour la ternir. — 7° Une tradition non interrompue, des monuments les plus solennels de la croyance des peuples, une immense « nuée de témoins, » forment un inébranlable témoignage. Comment se tromper avec l'Église entière? Comment être plus sages que la multitude des docteurs? — 8° Mais, nous l'avons dit plus haut, c'est Dieu même, Dieu dont l'Église est le porte-voix et l'organe, qui nous a fixé irrévocablement notre croyance sur cette belle et capitale vérité. Cette vérité est de foi.

5. Dieu a préparé la maternité divine par la conception immaculée d'une Vierge toute pure : Dieu exige de plus à la gloire de cette maternité ineffable qu'elle soit *volontairement acceptée*. Marie ne sera pas entre les mains de Dieu une matière inerte, un instrument in-

---

le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon... Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé diable et Satan, qui séduit le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui... Et le dragon se voyant précipité en terre, commença à poursuivre la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle... Et le dragon irrité contre la femme, alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardent les commandements de Dieu, et qui demeurent fermes dans la confession de Jésus-Christ » (Apocalypse, XII).

conscient : elle est appelée à l'honneur de coopérer à cette grande œuvre : Dieu agit avec elle comme avec un être assez grand pour *vouloir*, assez noble pour donner un *fiat* spontané. Sans doute Marie dira ce *fiat* sous l'impulsion de la grâce dont Elle est pleine, mais elle le dira librement. — Les raisons de cette demande de consentement que Dieu fait à Marie sont toutes d'un ordre supérieur et d'une profondeur magnifique. — 1° Dieu a fait l'homme créateur : mais ce grand acte de la paternité est libre; l'homme peut créer, mais l'homme aussi peut laisser cette redoutable puissance inactive. C'est cette liberté que Dieu respecte tout d'abord en Marie. — 2° Mais la maternité divine ne pouvait pas être confondue avec les autres maternités. Sans doute elle était un immense honneur, mais elle était aussi un fardeau redoutable. La Mère de Dieu devait être la Reine des martyrs; et, devenue co-rédemptrice du genre humain, la frêle Vierge assumait sur elle l'épouvantable poids des expiations de l'Homme de douleurs. Dieu demande à Marie si elle consent à cet héroïsme, car, fatal et sans liberté, cet héroïsme cesserait de l'être et perdrait tout son prix. — 3° Considérée à un point de vue différent, comme une incomparable gloire, la maternité divine réclamait aussi le libre consentement de Celle que Dieu en daignait honorer. Cette gloire sans doute venait de Dieu, mais elle devait être aussi une conquête; Marie devait y mettre du sien et par conséquent, faire valoir le don de Dieu par sa libre coopération. — 4° Nous pouvons aussi dans Marie considérer le mandataire du genre humain tout entier. Dieu « qui a, dit saint Augustin, créé l'homme sans lui ne le sauvera pas sans lui; » Dieu exige que l'homme accueille librement sa rédemption; et Marie, en son nom et comme son am-

bassadeur, donne à Dieu son libre consentement au salut du monde.

Telle est la profondeur et l'étendue des paroles de Marie, quand l'archange Gabriel lui annonce la divine maternité : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (1).

6. Le mystère de la Maternité divine devait être revêtu du voile d'un pieux et saint *mariage*. Celle qui jamais « ne connaîtra d'homme (1), » et enfantera l'Homme-Dieu par « la vertu du Très-Haut (2), » doit néanmoins recouvrir un aussi grand mystère sous les humbles dehors d'un mariage ordinaire. Un homme, « un juste (3), » le plus saint et le plus grand des hommes, *Joseph*, sera son Époux, son protecteur, le nourricier de l'Enfant-Dieu, le chef de la sainte Famille. — Approfondissons ce dessein de Dieu et les raisons de ce *mariage* de la Très Sainte Vierge avec saint Joseph. — 1° Les premières regardent *Marie*. La jeune Vierge ne peut, sans soutien, se faire la gardienne de cet Homme-Dieu qui veut entrer dans la vie par la route des anéantissements, des faiblesses, des persécutions, des douleurs. — Eve pécha par révolte lorsque, au lieu d'être soumise à Adam, elle le domina assez pour l'entraîner dans sa faute et sa perdition. Marie réparera par la soumission la rébellion de la première femme. — La punition d'Ève avait été terrible dans ses filles; de la chute jusqu'à Jésus-Christ, la femme tomba sous l'intolérable joug de l'homme; l'épouse n'était plus qu'une esclave livrée aux caprices

(1) Luc, I, 38.
(2) Luc, I, 34.
(3) Luc, I, 35.
(4) Matth., I, 19.

et aux violences de son époux transformé en tyran. Marie relève la femme, en devenant le type sacré plein de vénération et d'honneur sur lequel les épouses chrétiennes seront désormais formées. — 2° D'autres raisons regardaient *Jésus*. Un père nourricier lui est donné pour protéger sa faiblesse, faire apparaître ses vertus exquises d'obéissance, de piété, d'affection filiale. — 3° Les dernières ont trait à l'*œuvre sociale* de Jésus-Christ. L'Homme-Dieu venait sauver le monde en restaurant dans ce monde en ruine toutes les institutions tombées et avilies. Entre toutes, la famille avait sombré dans la honte et le sang. Le mariage avait péri, étouffé sous la cruauté, l'avarice et la luxure; la dignité paternelle était sans force comme sans honneur; le respect filial n'était plus même un souvenir. Écrasé aux jours de son enfance, l'homme reprenait vite une revanche impitoyable; tout était désordre et décomposition dans le mariage et la famille où Dieu ne régnait plus. La rédemption apparaît dans cet intérieur sacré de Nazareth que la langue chrétienne a nommé *la sainte Famille,* où Jésus, Marie, Joseph, reconstituent silencieusement l'institution divine souillée depuis tant de siècles.

Quand nous voyons saint Joseph chargé par Dieu de la plus sacrée des missions, entouré de l'amour de Jésus et de Marie, chef obéi par un Homme-Dieu et sa Mère, quels honneurs lui pourrions-nous refuser? Et comment nous étonner de l'extraordinaire dignité dont Dieu le revêt au ciel et dans l'Église de la terre? Comment trouver étrange le culte que lui a voué l'univers catholique, et l'immense confiance que placent en lui les âmes pieuses?

7. Déjà préparée par tous les mystères qui précèdent, la *divine Maternité* reçoit dans la *perpétuelle virginité* de

Marie sa dernière auréole. Marie est toujours restée Vierge. Telle a été la croyance catholique sanctionnée par le saint concile de Chalcédoine, l'unanime enseignement des Pères, des Docteurs, des théologiens, appuyée sur l'Écriture et sur les plus invincibles raisons. — Marie, l'épouse du Saint-Esprit, la Mère du Verbe, ne pouvait pas être la femme vulgaire d'un homme : le sanctuaire de Dieu ne pouvait être possédé par aucun autre, la chair dont le Verbe avait pris sa substance corporelle appartenait irrévocablement à Dieu. Ferions-nous, sans sacrilège, servir les vases sacrés de l'autel à quelque profane usage? Combien moins le vase d'or dans lequel Dieu même s'était communiqué?

L'objection tirée des *frères* de Jésus dont parle saint Mathieu, ne saurait être sérieuse puisque saint Marc prend soin de nous nommer la mère de ces parents du Sauveur, « Marie, épouse de Cléophas (1). » Cette Marie avait deux fils, Jacques et Joseph, les *cousins* de Jésus.

II.

Les dons jaillis en Marie de la Maternité divine.

Dès que nous avons prononcé ce mot : *Mère de Dieu*, disons hardiment que la Créature mille fois bienheureuse qui est honorée de ce titre, qui a contracté avec les trois personnes de la Sainte Trinité une pareille alliance, Celle dont on peut dire qu'elle « confine à la Divinité, » deviendra comme un océan de la grâce, comme un foyer ardent de toutes les divines splendeurs.

(1) Marc., IV, 3; XV, 40.

L'ange la salue *pleine de grâce*. Tout est dans ce mot dont il nous faut essayer de sonder les profondeurs et de recueillir les richesses. — Cette grâce toute extraordinaire rayonne 1° dans la personne même de Marie; 2° elle rayonne aussi dans ses œuvres.

I. — **1.** Marie qui ne pouvait vivre dans une condition différente et supérieure de celle de Jésus-Christ, n'eut pas plus que son Fils tous les dons surajoutés à la nature par la munificence de Dieu. Comme Jésus-Christ, Marie eut une chair passible, mortelle, douloureuse, sujette à la fatigue, au dur contact des éléments devenus nos bourreaux. Son âme fut triste, son cœur fut brisé, ses yeux s'inondèrent de larmes; elle aussi « participa aux mêmes choses (1) » que nous, sauf nos péchés.

2. Mais si en Marie la nature est privée de ces dons qui embellissaient l'existence d'Adam innocent, cette même nature resplendissait des grâces les plus merveilleuses. — 1° Le péché originel n'ayant pas en elle accumulé les ruines de l'intelligence et de la volonté, Marie, dès le moment de sa conception, jouit de sa raison; et cette raison ne fut jamais obscurcie par l'erreur, ni hantée par le doute, ni rendue chancelante comme la nôtre par l'ignorance et l'indécision. — 2° Marie fut exempte de la *concupiscence*. Elle ne connut pas cette « loi (2) » terrible des membres qui soumet la volonté et la raison à des impulsions si formidables; Marie ne connut pas cette lutte intime qui nous est si igno-

(1) Hebr., II, 14.
(2) Rom., VII, 23.

minieuse, et qui dépose en nous, comme un fleuve débordé, un épais limon. — 3° Marie connut bien probablement comme Jésus-Christ les suggestions du démon ; elle put être tentée, mais jamais la lutte satanique ne pénétra pour la troubler dans la partie intime de son âme. — 4° La volonté conserva en Marie une rectitude que rien ne put jamais faire fléchir.

3. Nous devons reconnaître en Marie le *don de science*. La science fut infuse dans son âme dès le moment de sa conception. Marie adhéra à l'ineffable mystère de cette conception immaculée, et dès cet aurore de la vie elle rendit à Dieu un culte dont nul ne peut connaître la perfection. — Il nous est impossible de préciser quel fut en Marie l'exercice de cette science infuse; mais comme la Mère de Dieu résumait en elle la perfection des saints et des anges, jamais, ce semble, nous n'exalterons assez la perfection et l'étendue des lumières de cette âme bienheureuse.

4. La volonté avait, comme l'intelligence, sa perfection extraordinaire. Énumérons tous les héroïsmes, rassemblons tous les dévouements, nommons tout ce que nous pouvons connaître de sentiments forts, suaves, ardents, magnanimes : la volonté de Marie est un océan immense dont nous pouvons à peine compter quelques flots.

5. Marie fut prévenue de la grâce d'*impeccabilité*. Comment eût pu pécher Celle qui était « pleine de grâce, » et qui, Mère de Dieu, « confinait à la Divinité, » régnait sur les anges, résumait les perfections des saints, livrait au démon une guerre si victorieuse qu' « elle lui écrasait la tête (1)? » — Tel est l'enseigne-

(1) Genèse, III.

ment catholique fondé sur l'Écriture et les plus invincibles raisons, sanctionné par les plus formelles déclarations des souverains pontifes. « Bien au-dessus de tous les esprits angéliques, dit le pape Pie IX, Marie a été si merveilleusement comblée de tous les dons célestes tirés du trésor de la divinité, que, préservée entièrement et toujours de toute souillure du péché, toute belle, toute parfaite, elle a été ornée d'innocence et de sainteté dans une telle plénitude, qu'elle reste après Dieu sans égale et que personne ne peut en mesurer l'étendue (1). »

6. *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée.* Ces paroles de l'Écriture impliquent-elles que Marie ait été d'une beauté singulière? — Laissons-là la beauté purement plastique, dont aucune révélation ne nous a été faite. — Mais soyons assurés que si la véritable et exquise beauté vient avant tout de la *physionomie*, c'est-à-dire du rayonnement de l'âme sur les traits, la beauté de Marie a dû être ravissante, puisque jamais, après Jésus-Christ, pareille âme ne rayonna sur des traits humains.

7. Bien que l'Église n'en ait pas fait un dogme de foi, la croyance universelle est que Marie, morte des langueurs de l'amour, a été ressuscitée aussitôt, et que son très saint corps règne dès maintenant dans la gloire. Cette résurrection glorieuse, cette triomphale entrée dans le ciel, cette élévation au-dessus des anges et des saints, ce règne auprès de Dieu font l'objet du mystère et de la fête de l'*Assomption*.

II. Le rayonnement de la grâce divine a été magni-

(1) Bulle *Ineffabilis*.

fique en sa personne : il ne l'a pas été moins dans ses œuvres.

1. Les expressions telles que celles-ci qui reviennent constamment chez les Pères et les Docteurs : « Il fallait que le genre humain condamné à mort par une vierge fût aussi délivré par une vierge (1). » « Par une femme la mort, par une autre femme la vie; par Eve la ruine, par Marie le salut (2). » Ces expressions ouvrent, sur le rôle et la mission de Marie, une merveilleuse perspective et font d'elle la *co-rédemptrice* du genre humain. Son divin Fils l'associe au salut du monde. — Le très saint corps du Christ, victime pour le genre humain dans les douleurs et la mort du Calvaire, a été tiré de Marie. — L'âme de Marie ne fit qu'un avec l'âme de son Fils, et elle vécut des mêmes pensées et des mêmes sentiments que lui. — Au pied de la croix elle offrait à Dieu la victime divine avec une perfection que Dieu seul a connue. — Enfin n'oublions pas que dans l'œuvre de la rédemption, Marie n'a pas été un instrument inconscient et inerte, mais qu'elle y a volontairement coopéré.

2. Peut-on dire de Marie qu'elle est *médiatrice?* — Il faut poser avant tout cette vérité qu'entre Dieu et l'homme il n'y a qu'un médiateur qui est Jésus-Christ. — Cette réserve faite, rien ne s'oppose à ce que nous fassions de Marie une médiatrice puissante, une avocate toujours accueillie, « une toute-puissance en prières, comme l'appellent les Docteurs. Nous ayant donné le bien par excellence qui est Jésus-Christ, comment serait elle impuissante à nous obtenir les autres dons?

---

(1) Saint Irénée, *contra hæreses*, lib. V, c. XIX.
(2) Saint Augustin, *de Symbol.*, III, C. A.

3. Peut-on dire de Marie qu'elle fut *prêtre*, qu'elle fut *pontife?* Non sans doute si on l'entend du sacerdoce fondé par Jésus-Christ; mais, dans un sens très sublime Marie n'a-t-elle pas offert au Très-Haut la grande et sainte Victime? Que faisait-elle au pied de la croix sinon offrir son Fils, le fruit de son sein, à la gloire du Père et pour le rachat du genre humain (1)?

4. Reine des prophètes (2), elle a porté dans son sein Celui qui « est la lumière éclairant tout homme venant en ce monde; » elle a salué les espérances messianiques, elle a chanté les générations chrétiennes; elle a connu l'immense gloire dont elle-même serait couronnée durant tous les siècles.

5. Marie est la *mère des hommes.* — Comme Ève renfermait toute l'humanité déchue, Marie renferme en elle toute l'humanité régénérée. — Mère du vrai corps de Jésus-Christ, elle est aussi la mère de ses membres, de son corps mystique, de cette immense église fondée en Jésus-Christ et qu'elle porta pour ainsi parler dans son sein. — Mais si ces idées paraissent trop générales, re-

---

(1) « Elle s'avance portant dans ses bras la grande et éternelle Victime, et, pénétrant dans le sanctuaire, elle la dépose sur l'autel du Calvaire en ce grand jour marqué de toute éternité pour la rédemption du monde » (Hettinger, *Apologétique*, III, p. 565).

(2) Elle est le dernier prophète et *la Reine des prophètes;* car non-seulement le Verbe de Dieu se communique à elle, mais elle conçoit et porte dans son sein le Verbe fait chair; c'est pourquoi, saisie de l'Esprit prophétique, elle s'écrie : *Voici que maintenant toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* Et, magnifique accomplissement de cette prophétie, trois fois par jour depuis des millions de jours, des millions de cœurs, au signal donné par des millions de cloches, disent tous ensemble par toute la terre : *Ave, Maria!* Elle a été l'unique témoin et le seul possible du mystère de l'Incarnation; c'est de sa bouche que les apôtres l'apprirent pour en publier la merveille (Hettinger, *Apol.*, III).

portons-nous au Calvaire où, avant de mourir, Jésus-Christ nous donne authentiquement Marie pour mère : « voilà votre mère ! » Toute parole divine produit avec plénitude ce qu'elle énonce : ces paroles de Jésus-Christ mourant, ce testament, cette donation, déposèrent dans l'humanité chrétienne un immense amour filial et en Marie un incompréhensible amour maternel. Et comment en douter la voyant pour nous sacrifier son fils Jésus; l'aîné pour les plus jeunes?

6. Marie est le bouclier, la forteresse, le triomphe de l'Église. — La force divine de l'Église, sa vie, son âme, c'est Jésus-Christ, que Marie elle-même a donné au monde. — Marie est, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, la triomphatrice du démon. En elle, le genre humain a repris la lutte. C'est entre elle et Satan que « des inimitiés ont été posées; » c'est par le Fruit de son sein que la tête du serpent a été écrasée. — Ne cherchons pas ailleurs la haine atroce que l'incrédulité et l'hérésie ont vouée à Marie.

III.

Les vertus de Marie.

1. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, « a illuminé la vie, » lui seul est venu nous apprendre quelle vie nouvelle, céleste, divine, digne de Dieu, méritoire du salut éternel nous devions mener sur la terre. — Le péché avait horriblement déformé notre nature; la philosophie humaine loin de la relever avait achevé sa dégradation; le judaïsme projetait sur la perfection une lumière incomplète, froide, sans fécondité et sans vie : Jésus-Christ seul est le

Soleil de Justice qui éclaire « toute vérité, » fait fructifier toute vertu et épanouir tout héroïsme.

Nous plaindrons-nous de ce que Jésus-Christ n'étant pas seulement homme mais étant Dieu ce Soleil tout divin projette une lumière trop vive? Un autre astre plus doux se lève, qui, s'illuminant lui-même du soleil ne nous renvoie ensuite sa lumière que reflétée et amoindrie, *pulchra ut luna*. — Tout fidèle peut lire en Marie l'Evangile entier, la suite entière des préceptes et des conseils de Jésus-Christ. Marie est pour nous le *miroir de justice*.

2. Dans quelle perfection trouvons-nous en Marie les trois vertus théologales! — 1° La *foi* (1). Par la foi,

---

(1) Apud. Petav., *De Incarn.*, II, 17. Cf. Basil. M., Hom. XXI. *De nativ. Dom. opp.*, tom. I, p. 598. — *Fide concepit Filium* (Augustin, *Contr. Faust., Manich.*, XXIX, 4. Cf. Tract., X, *in Joan.*, c. II). *Inde felix, quia custodit verbum Dei.* — Justin, *Dialog., c. Tryph.*, n. 100; Iren., *adv. Hæres.*, III, 22; V, 19; Tertullian., *De carne Christ.*, c. XVII; Augustin, *De symb. ad catechum.*, c. IV; Hesychius Presb. Hierosolym., *De Laudib., B. M. V.* — Bibl. PP., tom. XII, p. 667; Epiphan., *Hæres.*, LXXV, 18.

Le principe, la raison et la source de sa médiation fut avant tout sa foi. « Heureuse êtes-vous, parce que vous avez cru. » Aucune foi ne fut plus parfaite que la sienne; elle crut, sur la parole du Père que l'ange lui annonçait, qu'une merveille inouïe devait s'accomplir en elle; elle crut, quand toute la nature demeurait dans l'étonnement. Et ayant cru, elle conçut du Saint-Esprit. Par sa foi au message de l'ange, nous disent les saints Pères, elle a recouvré ce que l'incroyance de la première femme avait perdu; elle a donc rendu la vie à ceux à qui la première femme avait autrefois donné la mort.

Principe de sa vocation, la foi en fut aussi le glorieux couronnement. Ses yeux voient un enfant qui pleure dans une crèche; mais sa foi aperçoit en lui Celui qui a fait les cieux; dans cet enfant nu elle reconnaît Celui à qui appartient la terre ainsi que toutes les richesses de la vie éternelle; elle a devant elle un faible enfant avec lequel elle s'enfuit devant les satrapes romains, et elle croit que c'est Celui dont

nous dit saint Augustin, elle enfanta le Christ dans son âme, bien avant que de le concevoir dans son sein. — Si toute l'ancienne loi était remplie de l'attente du Messie et l'appelait de sa foi ardente, combien plus ardente mille fois fut cette foi en Marie? — Quelle foi Marie donne aux paroles de l'Ange! — Avec quelle foi elle adore son Dieu sous la forme du petit pauvre de Bethléem! — Quelle foi à tous les enseignements de Jésus-Christ! — Enfin, au Calvaire, et en face de la résurrection, et devant l'ascension glorieuse, Marie contemple tous les mystères; elle les conserve dans son cœur, elle les médite avec la foi la plus haute et la plus pure qui fut jamais. — 2° Marie est appelée la « Reine des Patriarches, » et « des prophètes. » Plus qu'eux tous elle nourrissait en son âme l'*espérance* de ce Messie dont elle devait être la Mère. — Marie n'avait qu'une aspiration ardente, son espérance ne connaissait qu'un objet unique : Dieu, Dieu à posséder éternellement par la grâce, par le secours de sa miséricordieuse munificence. — 3° Que dire de la *charité* en Marie? Comment circonscrire dans notre faible pensée cet incommensurable océan d'amour? Marie vécut et mourut d'amour. L'amour fut tout ensemble son paradis et son calvaire. Qui nous dira les ardeurs de cet amour quand elle pressait sur son cœur ce Fils qui était son

---

les anges exécutent les ordres; un enfant inerte et muet, et elle adore en lui les trésors de la sagesse éternelle; c'est pourquoi « elle conservait toutes ces paroles dans son cœur, » c'est pourquoi au commencement de la vie publique de son Fils, elle disait en parlant de lui : « Faites tout ce qu'il vous dit. » Elle le voit mourir sur la croix et elle croit en lui comme au Rédempteur du monde, qui doit vaincre la mort par sa mort, et nous rendre la vie par sa résurrection. Qui a jamais cru comme la Reine des confesseurs? (Hett., *Ap.*, III.)

Dieu? Qui nous dira son indicible martyre quand il fallut livrer ce Fils unique et uniquement aimé aux effroyables exigences d'une vie d'expiateur et de victime? — Mais en Marie l'*amour de Dieu* engendrait avec une force inouïe *l'amour de l'homme*. Jamais cœur humain n'aima plus l'humanité que cette Mère des enfants de Dieu.

3. Parlerons-nous de la *vertu de religion* en Marie? Que fit Marie durant sa vie entière qu'adorer, servir, vaquer au culte divin? — Ses prières étaient incessantes, sa fidélité aux prescriptions cérémonielles de la loi la mène à Jérusalem pour les fêtes, aux synagogues pour l'instruction. — Mais quoi! son âme était le plus auguste des sanctuaires, le plus sacré des tabernacles. Le Verbe y était prêtre éternel, et Marie priait, adorait, rendait grâces, implorait avec lui et par lui. — Laissée sur la terre, gémissante colombe, après l'Ascension de son Fils, Marie priait avec les apôtres, communiait de leurs mains, servait l'Église naissante de son travail et l'embaumait du parfum de sa piété.

4. La *résignation*, la *soumission* à la volonté de Dieu fut l'exercice de toute sa vie; et sa grande parole : *Je suis la servante du Seigneur* (1) retentit de sa Conception immaculée jusqu'à son héroïque mort. Cette parole magnanime ne s'effraya ni des terreurs de la persécution, ni des détresses de la pauvreté, ni des épouvantes du Golgotha. — Cette même devise marque son *obéissance* comme elle marque son humilité.

5. L'*humilité* de Marie! qui en sondera les profondeurs? — Remarquons d'abord qu'elle entrait comme élément essentiel dans la rédemption du monde. La première Eve se perd par un audacieux et extravagant

(1) Luc, I, 38.

orgueil : la seconde Eve, Marie, se sauve par une héroïque humilité. — Remarquons de plus que Marie, unie parfaitement comme elle l'était avec Jésus-Christ, dut le suivre dans l'insondable abîme de ses anéantissements. — Aussi, voyons-la : plus Dieu l'élève, plus elle s'abaisse; elle s'épouvante au salut de l'ange; elle ne voit que sa bassesse quand Dieu et la cour céleste exaltent sa perfection. — Cette humilité de Marie n'est pas spéculative : sa pratique lui coûte tout une vie d'abaissement, d'humiliation, d'ignominie, d'injures. A la crèche, elle est chassée de partout comme trop pauvre; au Calvaire elle est abreuvée de hontes comme mère d'un malfaiteur!

6. En Marie la *pureté d'intention* ne fut obscurcie par aucune ombre d'amour propre, ni mélangée d'aucun retour d'intérêt et de vaine gloire. Marie voulait Dieu, allait à Dieu, ne cherchait à plaire qu'à Dieu, en se renonçant elle-même.

7. Quel *mépris du monde* en Marie! Son Fils devait maudire le monde : Marie le méprisa, le délaissa et en fut dédaigneusement délaissée. Sa vie entière comme celle de Jésus était l'opposé de la vie du monde. Où le monde met son bonheur et sa gloire, Marie plaçait son mépris et son aversion. Le monde se plonge dans le plaisir, Marie fit de la *douleur* sa volupté. Au bien-être du monde Marie opposa toute une vie de dur travail, de pauvreté, de privations, d'austérités. — Le monde s'enivre d'orgueil et de richesse. Marie reste dans les angoisses du dénûment et subit les humiliations de la faiblesse. — Le monde est avide de curiosités et de spectacles; Marie s'enveloppe de silence et se cache dans la solitude. — Le monde vit de causeries frivoles, de critiques malicieuses, de dénigrements homicides : Marie

converse en elle-même et nourrit son âme des œuvres et des paroles de Dieu. — Tout dans le monde abaisse les âmes vers la terre : Marie garde la sienne dans les hauteurs divines de la contemplation.

8. Sa *patience* lui fit supporter tous les genres de contradicteurs et d'ennemis, tous les chagrins de l'existence, tous les désastres de l'infortune. Sa *mansuétude* la rendit constamment aimable et souriante : rien en elle d'amer et d'irrité, rien de sombre, rien de brusque, rien de violent (1). — Si elle fut simple, inoffensive et douce comme la colombe, elle eut aussi la *prudence* du serpent. Ève s'était montrée follement présomptueuse avec l'ange apostat; Marie traitant avec l'archange fidèle du rachat du monde montre une prudence consommée, qu'elle met au service de son inviolable virginité. — Parlerons-nous de la vertu de *justice* en Marie? Avec quelle fidélité se donna-t-elle à Dieu sans réserve! Juste envers le monde, elle sacrifia héroïquement le Fils que Dieu destinait au salut commun. Et quand elle se rend à Bethléem pour obéir aux ordres de l'empereur Auguste, ne rend-elle pas « à César ce qui est à César? »

9. Sa *miséricorde* est inépuisable. — La source en est dans le cœur même de Jésus, océan d'amour. — Elle l'exerça durant sa vie mortelle : bonne, charitable, serviable à tous. — Elle l'exerce maintenant au ciel avec une profusion que l'œil humain ne peut mesurer. — C'est avec raison que l'Église l'appelle la *Mère de la miséricorde.*

---

(1) S. Bernard, Serm. *de duodec. Stellis.*

IV.

Le culte de Marie.

I. — **1**. Est-il possible de traiter sérieusement cette question : *Faut-il honorer la Mère de Dieu d'un culte spécial?* Tout nous pousse, du ciel à la terre, au culte de Marie. — 1° L'*exemple de Dieu :* qu'a fait Dieu le Père, quand il a élevé Marie à une dignité aussi extraordinaire, quand il l'a rendue, par l'effusion prodigieuse de la grâce, apte à l'incomparable dignité de Mère de son Fils? Qu'a-t-il fait en la plaçant sur un trône d'où elle domine tous les saints et tous les anges? — L'Homme-Dieu obéit à cette femme bienheureuse; il lui fait dire par la voie de la prophétie que : « Elle est bénie entre toutes les femmes; » il lui rend toutes sortes d'honneurs sur la terre durant sa vie mortelle, au ciel durant sa vie glorieuse. — Dieu le Saint-Esprit forme d'elle l'humanité du Verbe; c'est en elle qu'il descend et qu'il repose; c'est elle qu'il couvre de sa vertu; c'est elle qu'il nomme « son Épouse. »

2. *Les titres de Marie.* — Telle est l'incomparable dignité de Mère de Dieu, que si Dieu pouvait créer un être plus parfait que Marie, il ne pouvait pas créer une dignité plus haute que la sienne. Marie, *Mère de Dieu,* restera donc la créature la plus élevée après Dieu. — A la dignité joignez la suréminente sainteté de Marie. — A cette sainteté joignez les dons de Marie. — A ces dons ajoutez la suite infinie des biens versés sur nous par l'entremise de Marie.

3. *La pratique de l'Église.* — Le culte de Marie n'est

pas l'invention anonyme de quelques âmes pieuses; il est voulu, ordonné, sanctionné par l'infaillible Église de Jésus-Christ. Dès la première heure, dès les temps apostoliques, dès les catacombes, les plus authentiques monuments nous montrent l'Église entière aux pieds de la Mère de Dieu. — Après la paix conquise, son culte se fait magnifique; les temples s'élèvent, les basiliques se couvrent d'or, les chants retentissent, le culte de Marie est partout, et partout célébré avec une splendeur digne de cette Reine du ciel.

4. *La voix de l'antiquité.* — Depuis les premiers docteurs jusqu'à nos jours, les louanges les plus explicites, les panégyriques les plus ardents, sont sortis de la bouche et de la plume, ou plutôt de la foi et du cœur des Pères de l'Église. Nos louanges actuelles sont, non pas des innovations enthousiastes et téméraires, mais l'écho fidèle d'une séculaire tradition.

5. *L'immense universalité des fidèles.* — Admettre que depuis tant de siècles Dieu laisse le monde catholique tout entier errer dans un culte qu'il désapprouve est une pure absurdité. Or, tel est bien le fait qui s'offre à nos yeux. « Tant que les générations des hommes se succéderont, elles accompliront la prophétie de la Vierge : « Voici que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. » Chaque matin sa louange s'éveille dans des millions de cœurs, et des millions de langues l'exaltent sur la surface de la terre. Telle était Marie au milieu de l'Église naissante, à Jérusalem, telle elle est encore et telle elle demeurera dans tous les âges (1). »

---

(1) Voici l'un des plus grands crimes et des plus grands malheurs du protestantisme : il répudie et il insulte Marie, Mère de Dieu. « Dans une réunion de protestants, même de ceux qui ont encore de la foi,

II. Mais autant le culte de Marie est légitime et nécessaire, autant, à cause de sa splendeur même, il est indispensable d'en fixer la nature et les limites.

1. Dieu seul peut être *adoré*. — Nous adorons Jésus-Christ qui est Dieu. Son corps est adorable; son cœur est adorable parce qu'ils sont hypostatiquement unis à la Divinité. — Indirectement nous adorons la croix, non pas en arrêtant au bois notre adoration, mais en la faisant monter jusqu'au Dieu qui s'y est identifié. — Ce culte d'adoration dont Dieu seul peut être l'objet s'appelle le culte de *latrie* (adoration).

2. Aux saints nous ne pouvons adresser qu'un culte de *dulie* comme à des serviteurs de Dieu. Nous les prions, nous les louons, nous les remercions, sans les adorer jamais.

3. Or, où placer le culte de Marie? 1° infiniment au-dessous de l'adoration due à Dieu, 2° bien au-dessus du culte des autres saints.

---

on s'exprime sur le compte de la sainte Vierge avec une irrévérence faite pour blesser le sentiment chrétien. Ils n'ont pas un mot de respect pour celle que l'Ange a saluée, à laquelle son Fils mourant a témoigné son amour, et donné le titre de sa Mère à l'heure même qu'il invoquait son Père céleste, pour Celle que le ciel a honorée du nom de pleine de grâces, et sur qui le Père a reposé son regard dès l'éternité, puisque dès l'éternité il avait décrété l'Incarnation de son Fils. Ils donnent un démenti à l'Esprit-Saint qui a fait entendre par l'organe de la Vierge cette belle prophétie : Voici que désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. Un sentiment profond nous dit que, qui veut honorer le Fils ne doit pas manquer de respect à la Mère. Cette voix de la nature, le protestantisme la méconnaît, lorsqu'il semble craindre que le respect témoigné à la Mère ne diminue l'*honneur dû à Notre Seigneur, seul Médiateur et Sauveur* (Hetting., Ap., III).

Notre culte envers Marie sera un culte d'*hyperdulie;* vénération plus profonde, amour plus ardent, admiration plus enthousiaste, dévouement plus entier, obéissance plus filiale, servage plus absolu. — Autant Marie l'emporte sur les saints et les anges, autant son culte l'emportera sur le culte que nous leur rendons (1).

---

(1) La religion et la morale empruntent au culte de Marie les plus puissants motifs; l'art et la poésie n'ont pas de plus beau sujet que cet idéal, et c'est en le reproduisant qu'ils remportent leurs plus glorieux triomphes. Car il comprend tout ce que la terre peut concevoir de sublime et de divin, d'aimable et de gracieux. Toutes les situations de la vie, tous les degrés de civilisation, il les pénètre de sa salutaire influence; depuis le dôme majestueux qui s'élance dans la région des nuages, jusqu'à l'humble image de la Madone qui protège la chaumière du pauvre ou se cache dans le creux d'un chêne dans la forêt; depuis les plus éclatantes fleurs de la poésie, guirlandes précieuses suspendues aux autels par le génie, depuis les litanies, formules de prière si primitives, si antiques dans le christianisme et si profondément psychologiques, jusqu'à l'*Ave Maria* que bégaie l'enfance; le culte de Marie est partout; et qui peut dire quelle puissance il a eue pour tirer les peuples des bas-fonds de la vie sensuelle, mondaine et terrestre, pour les faire sortir des grossièretés du matérialisme, pour les ennoblir, les spiritualiser, les moraliser! La Vierge! Mais c'est pour l'âme une si délicieuse vision, une beauté si pure, si supérieure à tout ce qui est terrestre, que toute autre beauté pâlit à côté d'Elle (Hetting., *Apol.*, III).

CHAPITRE XVII.

La grâce.

Dieu nous donne à la fois une *grâce habituelle* et une grâce *actuelle*. — Si nous voulions faire comprendre ce que ces grâces, jaillies de la même source, ont à la fois de commun et de différent, peut-être y arriverions-nous par la comparaison suivante.

Un roi tire de son infinie misère et de sa grossière ignorance un pauvre, le plus pauvre, le plus obscur de ses sujets. Il l'appelle à la cour, il le fait vivre de sa vie, il le fait prince du sang. Ce n'est pas là un don transitoire, un bienfait passager, c'est un *état*. Ce pauvre a changé d'état; il est prince, il est héritier du trône. Tant qu'il ne déméritera pas il sera ce que l'adoption royale l'a fait. — Voilà la *grâce habituelle*.

Suffit-elle à ce pauvre devenu prince? Non; car il faut maintenant qu'il agisse en prince. Tâche ardue! exigence difficile! pensées, langage, sentiments, œuvres, grandeur, magnanimité d'âme, tout en lui doit fuir la roture et revêtir la distinction des rois. — Il y parviendra par les secours de conseil, de force, de sagesse, de direction que lui donnera son père adoptif dans les mille cir-

constances où ces secours lui seront nécessaires. — Voilà la *grâce actuelle*.

I.

La grâce habituelle ou sanctifiante.

I. *Ce qu'est la grâce habituelle ou sanctifiante.* — Nous en donnerons d'abord la définition, puis nous nous efforcerons de pénétrer « dans ses inscrutables richesses (1). »

La grâce est un don surnaturel et purement gratuit, que Dieu nous fait en Jésus-Christ, et par lequel il nous rend participants de sa propre existence.

Chaque mot de cette définition cache un abîme; chaque partie renferme pour nous d'infinis trésors de grandeur et de gloire.

1. *Un don surnaturel.* — Nous sommes donc, en Jésus-Christ et par la grâce, élevés à un ordre de choses qui dépasse la nature. Nous sommes faits plus grands que l'humanité. Une vie plus haute, une lumière plus transcendante, des œuvres surhumaines, des sentiments, des aspirations, un langage, qui ne sont plus de la terre, des mérites qui dépassent les récompenses terrestres, en un mot une destinée supérieure et absolument divine, deviennent notre sublime partage. Saint Paul, et avec lui toute la Révélation, voulant définir cette élévation de la nature humaine, nous appelle *des êtres célestes* (2).

---

(1) Epnes., III, 8.
(2) I Corinth., XV.

Par notre naissance naturelle, nous sommes faits « des êtres terrestres : » par une seconde et mystérieuse naissance, nous sommes faits, « des êtres célestes, » *de terra terreni, de cœlo cœlestes.*

Cette élévation est-elle possible? pouvons-nous franchir les bornes de notre nature et participer à un ordre supérieur? qui peut douter que Dieu, créateur des êtres, ordonnateur des règnes, puisse à son gré élever qui il lui plaît à une vie et à des actes dépassant sa nature? Voici une fleur que j'aime, avec laquelle je voudrais converser, dont je voudrais obtenir la correspondance de la pensée et de l'amour. Si j'avais la puissance créatrice, j'élèverais cette fleur jusqu'à moi; je lui ferais part de ce que je suis moi-même; je la rendrais pensante et aimante; je lui donnerais le regard qui comprenne le mien, le langage qui me réponde. Tout en restant fleur, cette fleur aurait un être nouveau, supérieur, *surnaturel.* — Ainsi a fait Dieu pour l'homme. Il a, par la grâce, surajouté à son être naturel un être divin. Il l'a rendu capable de s'élever par-dessus sa nature jusqu'à la participation de la divinité.

Par là, nous voyons la nécessité de la grâce. Si je ne transformais pas cette fleur, si je ne lui donnais pas un être nouveau qui est le mien, jamais elle ne pourrait entrer en communication directe et vivante avec moi. Si Dieu ne commençait par nous donner dans la grâce un être nouveau, surnaturel, divin, jamais nous n'arriverions à le voir en lui-même, à le posséder tel qu'il est.

Sans doute, ce phénomène est invisible, comme l'âme qui en est le premier sujet. Mais, de même que le vent invisible en lui-même se montre dans ses effets, la grâce invisible se fait voir dans l'humanité chrétienne à des

signes multiples et extraordinaires (1). Contemplez, non pas seulement les saints, mais les simples fidèles. Les actes de leur intelligence, de leur volonté, de leur cœur; leur foi, leurs vertus, leurs luttes, leurs victoires, tout en eux est plus haut que la nature, tout appartient à un ordre de choses surnaturel et divin.

2. *Un don purement gratuit.* — Énoncer, ici, c'est prouver. — Dieu ne nous devait pas l'existence, comment nous devrait-il l'être surnaturel, qui couronne si divinement en nous la nature? — Quand Dieu tire du néant une créature, il lui donne tout ce que réclame sa condition d'existence. Mais qui oserait dire que Dieu lui doit ce que sa nature ni ne réclame, ni ne comporte en elle-même? — Enfin, n'oublions pas ce qu'est la grâce. La grâce, c'est l'exaltation d'un être intelligent jusqu'à la nature et la vie de Dieu; c'est le fini élevé jusqu'à l'infini par une communication toute ineffable; l'atome, la poussière, glorifiés jusqu'à vivre de la vie même du Très-Haut. — Jamais un être créé, quelque parfait qu'on le suppose, ne méritera de posséder Dieu, et d'être en quelque manière transfiguré en un être divin. Si Dieu fait ce chef-d'œuvre de munificence, s'il dispense une pareille grâce, cette grâce sera absolument gratuite et imméritée.

3. *Que Dieu nous fait en Jésus-Christ.* — La grâce sanctifiante qui nous déifie découle directement de l'Incarnation, selon ce mot magnifique de saint Léon le Grand : « Dieu s'est fait homme pour faire de nous des dieux. » Suivons ce beau mystère. En Jésus-Christ, Dieu élève la nature humaine jusqu'à la plénitude de la vie divine; Jésus-Christ n'est pas seulement *divin*, il est Dieu; c'est

(1) Ev. Joan., III, 8. — I Corinth., XII, 4-12. — I Cor., XIII.

Dieu même « agissant corporellement. » Dieu et l'homme ne font qu'une seule personne divine : telle est l'union hypostatique (1).

Or, le complément du mystère de l'Incarnation est notre incorporation en Jésus-Christ. Nous formons avec lui un même corps mystique ; dont il est la tête et nous les membres. Que s'ensuit-il? Que de lui la vie divine s'écoule en nous. Nous vivons de sa vie ; c'est le Christ qui vit en nous ; « non, s'écrie saint Paul, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2). » Une vie divine circule en moi, qui ajoute à mon être naturel un autre être surnaturel et divin.

Ainsi nous sont expliquées tant d'expressions employées par Jésus-Christ et les écrivains sacrés inspirés par lui. Parlant de nous, Jésus-Christ disait : « Ils vivront de moi (3). » Et encore : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une plus abondante vie (4). » Et encore : « Je suis la vigne et vous êtes les branches (5), » vous vivez donc de ma vie, je suis en vous comme une divine sève qui vous fait produire des fruits divins. « Nous sommes, dit le grand Apôtre, incorporés à Jésus-Christ (6) ; » « nous sommes en lui une nouvelle créature (7), » créature céleste, surnaturelle, divine. C'est par lui que le divin entre en nous, nous emplit, nous transfigure en des êtres nouveaux, et que « nous sommes pleins de toute la plénitude de Dieu (8). »

(1) Coloss., II, 9.
(2) Galat., II, 20.
(3) Joan., VI, 58.
(4) Joan., X, 10.
(5) Evang. de saint Jean, XV, 5.
(6) Aux Ephésiens, III, 6.
(7) Ad Corinth., V, 17.
(8) Ephésiens, III, 19.

4. Un don..... par lequel Dieu nous rend participants de son existence. — L'union avec Dieu que la grâce sanctifiante établit en nous est tellement étroite, à ce point extraordinaire, que les termes nous manquent pour l'exprimer dans sa vraie force. — L'Écriture nous affirme que « nous sommes faits participants de la nature de Dieu (1). » Qu'est-ce que cette participation? Ce ne peut être l'union *hypostatique* qui de Dieu et de nous ne ferait plus qu'une personne et par laquelle nous serions Dieu. — Ce n'est pas non plus une simple union *morale*, comme par exemple l'union de deux cœurs qui s'aiment, de deux intelligences qui se comprennent. — C'est entre ces deux unions qu'il faut placer l'union toute mystérieuse que produit la grâce. Par la grâce nous ne devenons pas Dieu, mais nous sommes des êtres *divins*. Ce que Dieu est par nature et en lui-même nous le devenons par qualité accidentelle, par reflet. Il y a réellement en nous le divin de Dieu, « et le reflet de sa lumière, » de son essence, « illumine nos fronts (2). » Voyez ce miroir : tant qu'il reste dans l'ombre, il est obscur. Que le soleil le frappe, le voici étincelant, il est tout éclat, il est soleil. Sans doute le verre n'a pas changé de nature, mais le soleil, en s'y unissant, le fait, par accident, ce qu'il est lui-même. A le voir c'est comme un autre soleil. Voyez ce morceau de fer froid et terne. A peine l'avez-vous jeté dans la fournaise, que, sans cesser d'être fer, il est devenu feu. Il en a l'éclat, la chaleur, les propriétés. Il brule, il dévore, il étincelle comme le feu. Ainsi est l'âme quand Dieu, par la grâce, se communique à elle, le fait vivre de sa vie, étinceler de son éclat.

---

(1) II Petr., I, 4.
(2) Psal., IV, vers. 7.

La grâce, nous faisant participer à la vie de Dieu, nous fera en quelque manière reproduire cette vie intime de Dieu; et ce sera une des sublimités de la grâce. Par la foi que nous donne la grâce nous aussi nous enfantons en nous le Verbe. Par la charité qui nous fait aimer Dieu et le Verbe nous reproduisons l'acte ineffable par lequel l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils.

Les trois personnes divines nous sont données par la grâce habituelle, et c'est la vie de la Trinité toute entière à laquelle nous participons. Dieu lui même nous donne cette magnifique assurance, lorsque parlant de l'âme en état de grâce, il dit : « *Nous* viendrons en elle et *nous* ferons d'elle notre demeure (1). »

Quand l'Écriture dit que « l'Esprit-Saint nous est donné (2), » nous devons évidemment entendre que ses vertus et ses dons nous sont communiqués en même temps que lui. Avec la grâce sanctifiante nous recevons donc les dons et les vertus infuses.

« Infuses..... » Voici ce que nous entendons par ce mot. De même que la plante entière est renfermée dans sa semence, de même les vertus et les dons sont, en germe, renfermés dans la grâce. L'enfant qui sort des eaux baptismales ne peut encore mettre en acte les vertus et les dons : ils n'en sont pas moins en lui comme un germe divin.

II. *Nécessité de la grâce sanctifiante pour le salut.* — Des analogies frappantes nous montreront cette néces-

(1) Ev. Joan., XIV, 23.
(2) II Corinth., V, 5.

sité. Qu'exige-t-on d'un homme qui se présente aux carrières libérales? Que son esprit soit orné de toutes les connaissances relatives à ces carrières. L'ignorance absolue, une nature absolument inculte l'excluera-t-elle? Oui, très certainement et très justement. — La carrière, telle que Dieu l'a disposée pour nous et qu'il la veut, est une carrière, une destinée divine ; il veut d'une absolue volonté nous unir à lui, nous faire vivre de sa propre vie, nous exalter dans sa propre gloire. Parviendrons-nous à un but divin sans des moyens *divins* (1)? Nullement. On entre dans une carrière intellectuelle intellectuellement préparé : on entre dans une carrière divine divinement préparé. — Nous venons de le voir, notre sort est intimement lié à Jésus-Christ. Ce n'est que par Jésus-Christ que « nous avons accès auprès du Père (2). » Nous devons être « vêtus de Jésus-Christ (3) » pour être admis dans la gloire. Or « ce vêtement » divin n'est autre que la grâce sanctifiante. Sans lui nous sommes dans un état de nudité déshonorante qui nous fait chasser de la salle du céleste banquet : « Amice, quomodo hùc intrasti non habens vestem nuptialem? (4)» — Dieu est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps. Sans Dieu, sans la grâce qui nous donne la vie de Dieu, nous sommes des cadavres rejetés « dans les ténèbres extérieures (5). »

La formidable conséquence de ces vérités est d'arracher à l'*honnête homme* son orgueilleuse et fatale prétention. Il affirme que sans la Rédemption, sans le

(1) Card. Pie, *Œuv.*, t. III, p. 173.
(2) Rom., v, 2. — Ephes., II, 18 ; III, 2.
(3) Galat., III, 27.
(4) Matth., XXII, 12.
(5) Matth., XXII, 13.

Christ médiateur, sans la grâce, sans les sacrements, il sert Dieu et peut parvenir à sa destinée. Jésus-Christ lui répond : « Quiconque ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme la branche coupée, et il se desséchera, on le prendra, et on le jettera au feu, et il brûlera (1). » Terrible sort de la créature ingrate et insolente qui aura refusé la fin divine que Dieu avait décrétée pour elle, et les moyens surnaturels d'atteindre cette fin!

III. *Comment l'homme reçoit la grâce sanctifiante.* — Quand Dieu créa Adam il le créa dans la splendeur surhumaine de la grâce. En prévariquant Adam perdit cette grâce, tomba dans un état de déchéance et de déformation qu'il transmit à ses descendants; et ainsi d'un père dégradé et coupable nous naissons coupables et dégradés. — Nul ne naît avec la grâce sanctifiante. Et la question doit désormais se poser ainsi : comment nous est rendue cette grâce sanctifiante perdue en Adam, reconquise par Jésus-Christ? — Dieu la rend à l'enfant inconscient encore de ses actes : Dieu la rend à l'adulte maître de sa raison et de sa volonté. Comment Dieu agit-il dans l'un et dans l'autre cas?

1. *Justification de l'enfant.* Dans le baptême conféré à l'enfant et qui lui rend la grâce sanctifiante, Dieu agit seul. La grâce est déposée dans l'âme de l'enfant comme la semence dans le champ. Toute la moisson est dans la semence; le temps seul est nécessaire à son

(1) Ev. Joan., xv, 6.

développement. Ainsi l'âme de l'enfant jouit de la vie divine, des vertus infuses, des dons de l'Esprit-Saint; les trois personnes divines font de cette âme leur demeure : c'est le germe qui dort dans le sillon en attendant la floraison et la maturité.

2. *Sanctification de l'adulte.* Quand ce n'est plus l'enfant mais l'adulte que Dieu appelle aux gloires de la vie divine, les conditions sont différentes, et Dieu, respectant la liberté et l'activité humaines, n'agit plus seul, mais exige notre coopération. — La grâce que reçoit le pécheur est la même que la grâce de l'ange et d'Adam innocent. C'est la grâce qui déifie la substance même de l'âme, qui par les vertus infuses rend les facultés de l'âme capables de produire des actes surnaturels, et par les dons du Saint-Esprit apporte à l'âme une onction et une force qui lui font produire ces actes avec facilité et avec joie. — La grâce que reçoit le pécheur c'est aussi la grâce qui lui remet ses péchés (1), lui rend l'amitié de Dieu, le fait fils bien-aimé, héritier avec Jésus-Christ des biens éternels (2).

Tels sont les biens immenses que procure à l'adulte le don de la grâce sanctifiante. Mais, comme nous l'avons dit, ce don réclame sa fidèle coopération. 1° Quand Dieu, faisant les premières avances, touche le cœur de l'homme : l'homme doit correspondre à ce mouvement intérieur. 2° Il doit se rendre à la vérité qui s'est montrée à lui; il doit croire (3) : la foi sera toujours la première et la plus indispensable condition du salut. 3° Dès que Dieu lui est révélé par la foi, l'homme doit tout

(1) Rom., VIII, 1.
(2) Rom., VIII, 17.
(3) Rom., III, 25 et passim.

à la fois s'avouer pécheur, redouter la justice, espérer en la miséricorde, commencer à aimer la divine bonté qui l'appelle à la réconciliation (1). 4° La détestation du péché lui devient alors facile autant qu'elle est nécessaire. 5° L'adulte doit à cette pénitence ajouter le désir du sacrement. 6° Enfin sa vie doit être nouvelle, et très ferme sa volonté d'obéir aux commandements de Dieu.

IV. *Dans quelles conditions l'homme possède ici-bas la grâce sanctifiante.* — 1° Dieu, pour tenir l'homme dans une crainte et une vigilance salutaires a refusé de lui faire connaître la présence de la grâce en lui par une révélation spéciale (2). — Or, en dehors de cette révélation divine l'homme ni doit ni ne peut être absolument certain de son état de grâce (3). Nous ne pouvons donc que conjecturer et nous appuyer sur la bonté divine, sur nos œuvres de pénitence, nos vertus, le témoignage de notre conscience. — Malheur à ceux qui reconnaissent en eux les traits que Jésus-Christ réprouve : tels que l'amour du monde (4), le dégoût de la religion, le mépris de la parole de Dieu (5), la lâcheté qui trahit la confession de la foi (6), la négligence des sa-

(1) Rom., II, 3 et seq.
(2) Philip., XI, 12. — I Cor., X, 12. — II Cor., I, 12. — I Cor., IV, 5. — Hebr., IV, 12.
(3) *Id., id.*
(4) Ev. Joan., XVII, 9.
(5) Ev. Joan., VIII, 47.
(6) Matth., X, 32 et seq.

crements, etc. (1)! 2° La grâce, ici-bas, est *amissible*, ainsi que nous le dirons plus loin. 3° La grâce est *inégale*, c'est-à-dire que Dieu ne la donne pas à tous dans la même mesure (2). Aux mieux disposés la grâce est dispensée plus largement (3), il plaît à Dieu de suivre dans sa création surnaturelle la même variété que nous admirons dans la perfection des êtres naturels. Cette inégalité restant un profond mystère mérite et réclame notre filiale adoration. C'est un Dieu infiniment sage et bon qui agit. 4° La *conservation jusqu'à la fin* de la grâce sanctifiante, que l'on appelle persévérance finale, est un bien tellement excellent et divin, que l'homme ne le peut mériter et qu'il reste toujours le don suprême et exclusif de Dieu. 5° Bien que la persévérance finale soit au-dessus du mérite humain, l'homme peut néanmoins, durant sa vie, *augmenter* en lui la grâce sanctifiante. Les sacrements, les vertus les bonnes œuvres, etc., produisent dans l'âme cette croissance opulente. C'est là « croître en Jésus-Christ (4), » « devenir riches en toutes sortes de biens, » comme nous le recommande l'Apôtre.

V. *Comment se perd la grâce sanctifiante.* — La grâce avons-nous dit, est la vie de l'âme. Or, cette vie est sujette aux mêmes vicissitudes que la vie corporelle. Elle augmente, elle diminue, elle dépérit, elle se perd enfin tout à fait. — Un seul coup violent nous arrache la vie

(1) Hebr., II, 3.
(2) I Cor., X, 12. — Hebr., III, 14.
(3) Matth., XIII, 12.
(4) Matth., XXIV, 3.

du corps : un seul péché mortel tue notre âme en lui arrachant la grâce. — Cette vérité formidable nous est à la fois attestée par l'expérience : Adam a perdu la grâce d'un seul coup, à la suite d'un seul péché (1); par l'Écriture : saint Jean nous affirme que haïr notre semblable suffit à faire périr en nous la vie éternelle, dont la grâce est la semence (2); par la raison : le péché mortel nous constitue dans l'état de révolte et de haine envers Dieu; dans un pareil état comment concevoir cette participation à la vie et à la nature de Dieu qui fait toute l'essence de la grâce habituelle?

Si un seul péché mortel fait périr en nous la vie divine, dans quelle épouvantable mort nous jette, hélas! l'habitude du péché?

II.

La grâce actuelle.

1. *Nature de la grâce actuelle.* — **1.** La grâce actuelle est un *secours transitoire* que Dieu nous accorde, et sans lequel nous ne pourrions accomplir les actes du salut. — La grâce habituelle est un *état;* la grâce actuelle est un secours qui passe avec l'action dont elle ménage l'accomplissement. La grâce habituelle affecte la substance même de l'âme pour la déifier; la grâce actuelle s'attache seulement aux actes que notre âme produit. Elle meut notre intelligence et notre volonté pour leur

(1) Jacob, II, 10.

(2) I Joan., III, 14.

faire produire les actes nécessaires au salut (1). La grâce habituelle fait de nous des êtres divins : par la grâce actuelle nous devenons capables de *divinement* agir. — Nous ne pouvons arriver à la grâce habituelle que par la grâce actuelle; tandis que, même en dehors de la grâce habituelle, nous recevons de Dieu des grâces actuelles. — La grâce habituelle nous constituant dans un état divin, nous rendant chers à Dieu, et faisant de nous des « fils bien-aimés de Dieu (2), » nous vaut par là même le ciel : la grâce actuelle n'a d'autre mission que de nous aider à le conquérir.

2. La grâce actuelle est un don *surnaturel*. Ce don vient de Dieu immédiatement; il est un rayon de sa lumière, une force, une impulsion de son amour. Dans cette grâce, « nous sommes mus par l'Esprit de Dieu (3). » — D'ailleurs la mission même que cette grâce vient remplir, nous affirme sa surnaturalité. C'est pour agir *divinement* qu'elle nous est donnée. C'est pour nous élever à un but surnaturel que Dieu nous la dispense.

3. La grâce actuelle est *nécessaire*. — 1° Dans un sens général Dieu est tellement le principe de toutes choses et la vie de tous les êtres, tout dépend à ce point de sa volonté et de sa puissance souveraines, que l'homme ne peut rien, en aucune manière, sans un secours de Dieu. Sans ce secours ni le corps ne peut subsister, ni l'âme ne peut agir. Dieu, dit l'Apôtre, porte tout sur la parole de sa puissance (4), » tout dépend de

(1) II Cor., III, 5. — Ephes., III, 14-20. — II Thess., II, 16. — Philip., II, 13. — I Cor., XII, 3. — II Thess., II, 16. — Ephes., II, 10. — I Thess., V, 24. — II Thess., I, 11.

(2) Rom., VIII, 17.

(3) Rom., VIII, 14.

(4) Hébreux, I, 3.

son « *fiat* » divin. Et le prophète s'écriait : « Si je prends mes ailes dès l'aurore et que j'aille habiter au delà des mers : c'est votre main elle-même qui m'y porte, ô mon Dieu (1). » 2° Cependant l'homme, même dans son état de brisement et de déchéance, n'est pas privé de toute initiative et de toute force pour opérer un bien purement naturel. Les *vertus naturelles*, le *bien naturel* existent; nous pouvons parler d'*honnête païen*, et nous ne devons pas, comme le faisait Luther, jeter l'anathème au bien que peut faire l'*honnête homme* resté en dehors de la foi. L'homme, dans l'ordre naturel, peut distinguer encore le bien du mal, et, dans certaines limites, mener une vie naturellement honnête. Nous disons « dans certaines limites, » car s'agit-il de connaître la loi naturelle entière, d'en observer tous les préceptes, de renverser tous les obstacles, de résister à toutes les tentations, l'homme a l'indispensable besoin du secours de Dieu. 3° Dans l'ordre surnaturel, l'homme ne peut absolument rien sans la grâce. — Il ne peut y parvenir. Cet ordre étant divin et infini, et lui pure créature, un abîme infranchissable l'en sépare, que Dieu seul peut lui faire traverser. C'est une grâce qui va chercher le pécheur, le prodigue, dans sa terre lointaine, remue son âme, forme sa prière, lui fait crier : « Surgam et ibo ad Patrem (2). » — Il ne peut y persévérer. Sans la série des grâces actuelles dont Dieu est pour lui l'inépuisable source, le juste ne peut se soutenir dans la justice surnaturelle et le salut. « Sans moi, lui dit Jésus-Christ, vous ne pouvez rien faire (3). » Rien : ni vouloir, ni penser,

(1) Psal., CXXXVIII, 9.
(2) Luc, XV, 18.
(3) Ev. Joan., XV, 5.

ni prier, ni agir, ni résister, ni triompher. Rien : « pas même prononcer le nom de Jésus (1). » — Il ne peut y mourir. Nous avons vu plus haut que la persévérance finale, non-seulement est l'effet d'une grâce, mais que cette grâce est divine, qu'elle ne tombe même pas sous le mérite humain *de condigno*.

4. La grâce actuelle est un secours, mais non une *fatalité*. L'homme mu par la grâce divine ne perd pas pour cela de son libre arbitre. Nous le sentons invinciblement, puisque mille fois nous résistons à la grâce, et alors que la grâce nous attire au bien, nous poursuivons notre route à l'opposé, vers le mal. — Donc la damnation de l'homme n'est nullement imputable à Dieu. Dieu qui veut le salut de tous, qui donne à tous les grâces de salut, mais n'anéantit pas dans l'homme le libre arbitre, source de toute grandeur et de tout mérite, Dieu ne peut être rendu responsable du refus obstiné et impie que fait l'homme du bonheur éternel qui lui était offert.

5. La grâce actuelle est *multiple*. Les étoiles sont moins variées, les fleurs ont moins de splendeurs et de propriétés diverses que les innombrables grâces répandues par Dieu dans le monde. — Chaque créature est dotée des grâces divines. — Chaque âge, chaque condition, chaque circonstance de notre vie, bien plus! chacun de nos actes sont entourés des grâces divines. — Le pécheur est circonvenu par la grâce ; le juste la trouve dans toutes ses voies comme son ange gardien le plus vigilant et le plus fidèle.

La première et la plus universelle des grâces est la *grâce de la prière* (2). Dieu donne avant tout à sa créature

(1) I Cor., XII, 3.
(2) Zach., XII, 10.

cette clef d'or, avec laquelle tous les autres trésors sont facilement et perpétuellement ouverts. Que l'homme ne méprise pas cette grâce et l'homme est sauvé. Et qu'elle est touchante et belle cette grâce de la prière telle que nous la dépeint l'Apôtre! « L'Esprit-Saint lui-même prie pour les saints avec des gémissements inénarrables (1). » L'Esprit-Saint commence par remuer profondément nos âmes, puis il dirige, soutient, fait triompher notre prière. — Aussi, malheur à ceux qui « éteignent (2) » ou même « contristent (3) » l'Esprit-Saint, en se montrant négligents et dédaigneux en face de la prière!

Sans pouvoir entrer dans le détail infini des grâces actuelles, disons, en général, qu'elles sont la vive lumière de notre esprit, l'impulsion puissante de notre volonté. — La grâce nous préserve de tout mal. — La grâce nous sollicite à tout bien. — La grâce nous fortifie dans toute tentation. — La grâce nous console dans toute épreuve. — La grâce nous relève de toute défaillance (4).

II. *Distribution de la grâce.* — **1**. *Distribution de la grâce aux individus.* — 1° La distribution de la grâce, touchant à l'un des plus intimes attributs du gouvernement divin, nous restera toujours essentiellement mystérieuse; et toujours, en face de tous les secrets de cette distribution, nous devons en adorant Dieu nous souvenir qu'il est infiniment juste, sage et bon. Peu im-

(1) Rom., VIII, 26.
(2) I Thess., V, 19.
(3) *Id.*
(4) Psal., CXLIV, 7-10.

porte que les œuvres de cette justice nous échappent et que son fonctionnement nous soit impénétrable. Il suffit que nous sachions que Dieu ne peut pas exister sans une sagesse, une justice, une bonté infinies; et qu'il n'est pas possible de nier ces attributs sans nier Dieu lui-même (1). — 2° Dieu veut et a toujours voulu le salut de tous les hommes; Jésus-Christ est le Sauveur et le Médiateur de tous, et il les a tous, dans tous les temps, prévenus de ses grâces. — 3° Dieu a largement pourvu, par des moyens connus de lui, à ce que, durant les quatre mille ans qui précédèrent la rédemption, tous les hommes pussent jouir prématurément du bienfait de cette rédemption. — 4° Actuellement encore, Dieu pourvoit au salut des infidèles, dans les plus profondes solitudes de leur barbarie. Il meut leur volonté pour qu'ils accomplissent la loi naturelle; et, cette loi naturelle accomplie, il sait, par des routes connues de lui, les amener jusqu'à la participation de Jésus-Christ et jusqu'aux splendeurs surnaturelles de la grâce sanctifiante. — 5° Il nous est absolument interdit, sauf révélation, de prononcer sur le sort éternel de ceux qui meurent, même en dehors des sacrements de l'Église : la raison en est que nous ignorons, à cet instant suprême, quel a pu être le dernier travail de la grâce de Dieu.

2. *Distribution de la grâce aux nations.* — L'immense océan de la grâce qui embrasse l'humanité dans son ensemble a des flux et des reflux gigantesques. Elle délaisse les nations prévaricatrices; elle se creuse dans d'autres parties du monde des lits nouveaux. La gentilité délaissée pour le crime de son idolâtrie fit bénéficier de la grâce le peuple juif. Ce peuple une fois révolté et

(1) Rom., III, 5. — Rom., IX, 14.

déicide, la grâce retourna à la gentilité. — A la fin des temps, rendue à Israël, la grâce recouvrira les deux portions de l'humanité. — En attendant, les mêmes grands mouvements de la grâce s'opèrent parmi tous les peuples. Quand l'Orient se dessèche, l'Occident est inondé. A mesure que l'Europe apostasie, la grâce baigne le nouveau monde. Hélas! si la France, jouisseuse et impie, chasse Dieu tout à fait, Dieu apportera à d'autres nations redevenues fidèles sa grâce qui ne s'altère, ne vieillit, ne périt jamais.

III. *Coopération à la grâce.* — **1**. Que penser de la *résistance* à la grâce? — 1° En elle-même, cette résistance n'est pas un péché. La grâce est une invitation : elle n'est pas un précepte. — 2° Mais si la résistance à la grâce n'est pas en soi un péché, elle mène droit au péché, car elle affaiblit le bien en nous, elle développe les ferments du mal, elle donne pied au démon. — 3° Du côté de Dieu cette résistance devient un véritable désastre. Selon sa menace, « avec le pervers Dieu se fait pervers (1). » Vous vous détournez, il se détourne; vous refusez, il refuse; vous méprisez, il méprise : « Malheur à toi qui méprises, est-ce que tu ne seras pas toi-même méprisé (2)? — D'où est venue la réprobation de Judas sinon du mépris de la grâce? D'où a fondu sur le peuple juif la longue suite de ses épouvantables calamités, sinon de ce qu' « il n'a pas connu le jour où il fut visité (3)? »

(1) Ps., XVII, 27.
(2) Isaïe, XXXIII, 1.
(3) Luc, XIX, 44.

Combien d'âmes sont en enfer dont la damnation n'a pas d'autre cause?

2. Comment *coopérer* à la grâce? — 1° En s'attachant fortement aux fins dernières et aux autres grandes vérités de la foi. L'âme devenue paresseuse par l'oubli de la vérité divine se réveille quand cette vérité darde sur elle ses éblouissants rayons. — 2° En se dépouillant de l'esprit du monde et en faisant taire au dedans d'elle-même les voix tumultueuses de la dissipation. Au sein de ces bruits l'Esprit de Dieu ne se fait plus entendre, sa voix se perd, ses inspirations sont étouffées, et mille oiseaux du ciel viennent enlever la semence sainte à mesure que Dieu la répand (1). — 3° En se préservant de la paresse et de l'égoïsme. « Dieu n'habite pas dans la région de ceux qui vivent voluptueusement. » Sans le courage « de semer dans les larmes (2) » jamais l'âme ne recueillera la moisson des grâces de Dieu.

---

(1) Matth., XIII, 4.
(2) Psal., CXXV, 5.

CHAPITRE XVIII.

Le mérite.

I. *Existence du mérite.* — « Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. » Cette parole de saint Augustin nous fixe tout d'abord sur la première grave question relative au mérite, et nous explique en même temps une multitude de passages de nos divines Écritures. — Le salut éternel est une grâce, un don que l'homme ne pouvait mériter; mais ce don, l'homme ne doit pas moins le faire valoir. Dieu seul pouvait lui donner ce talent, mais si l'homme ne le fait pas fructifier, il ne lui servira en aucune manière au salut (1). En un mot, l'homme *mérite.* — 1° Il mérite parce qu'il est un être intelligent et libre, qu'il doit comme tel être soumis à une épreuve, et que le support courageux de l'épreuve est précisément le mérite. 2° Il mérite parce que Dieu veut l'exalter dans la gloire, ce qui ne pourrait être si l'homme, en quelque manière et en certaine mesure, n'était pas le fils de ses œuvres. 3° Il mérite parce que la gloire divine trouve dans le mérite de l'homme sa propre satisfaction : « Dans gloriam Deo (2). »

(1) Matth., xxv, 18 et seq.
(2) Rom., iv, 20.

L'existence du mérite a toujours été niée plus ou moins par l'hérésie et l'incrédulité. Gnostiques, quiétistes, protestants, déistes, nièrent opiniâtrément la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. Luther poussait l'effronterie de cette négation jusqu'à anathématiser les bonnes œuvres et ne reculait pas devant la folie de les déclarer pernicieuses (1). — L'Écriture dans d'innombrables passages, l'Église dans ses décisions et tout spécialement dans les décrets du Concile de Trente, après l'Église, le bon sens humain font justice de ces extravagances mises au service des passions, et proclament l'existence et la nécessité du *mérite*.

II. *Sources et conditions du mérite.* — **1.** Les deux *sources* du mérite, sont 1° la grâce, 2° la promesse. — « Sans moi vous ne pouvez rien faire (2), » nous dit Jésus-Christ. Si la branche ne reçoit du tronc la sève, comment pourrait-elle se couvrir de feuillage, de fleurs et de fruits? Ainsi en est-il de l'homme dans l'ordre de son salut éternel. Il doit mériter ce salut, nous l'avons vu; pour le mériter, il doit produire des actes agréables à Dieu; mais ce sont ces actes mêmes qui lui seraient impossibles sans la grâce. — Il faut de plus une promesse de Dieu. Nous ne pouvions ni aspirer à un bien qui dépasse infiniment notre nature, ni le mériter, ni même y élever notre pensée. Mais Dieu nous en a fait la promesse formelle. Il nous a promis « son repos (3), » sa

(1) Luther, Epitre à J. Aurifaber. — Id. *de Capt. Babyl.*
(2) Ev. Joan., xv, 4 et seq.
(3) Hebr., iii, 11.

gloire, son éternelle béatitude. Il affirmait aux patriarches que « lui-même serait notre récompense, immense à l'excès (1). » Tous les prophètes nous ont fait entrevoir au-delà des récompenses temporelles, la récompense éternelle qui est la possession même de Dieu. Mais c'est le Fils de Dieu lui-même qui est venu donner à la grande promesse ses dernières clartés. Ouvrez l'Evangile, étudiez les écrits des apôtres, écho de l'Évangile : la promesse divine fait le fond unique de tous les enseignements, et c'est à elle que tout aboutit.

2. Les *conditions* du mérite sont imposées à l'homme en même temps que la promesse lui est faite. Tout homme n'accomplit pas des actions méritoires pour le ciel, et toute action n'est pas propre à une telle récompense. — 1° Du côté de l'*homme qui agit*, deux conditions sont nécessaires. — La première, l'homme doit être dans le temps de l'épreuve. La vie présente est le seul champ laissé au mérite; quand vient « la nuit, » la mort, le sépulcre, « l'homme ne peut plus rien opérer (2). » « Du côté où l'arbre tombe, il demeurera. » — La seconde : l'homme doit être dans l'état de grâce. D'après le Concile de Trente, c'est « l'homme justifié » qui mérite. Jésus-Christ nous le fait surabondamment entendre quand il nous dit que c'est en lui que nous porterons du fruit comme le cep uni à la vigne. Séparé de lui le rameau se dessèche, meurt, est coupé et jeté au feu (3). — Est-ce à dire que le pécheur qui prie ou fait quelque bien le fait absolument en pure perte? Ses bonnes actions ne lui méritent pas le ciel ni la grâce, ni aucune faveur

(1) Genèse,
(2) Ev. Joan., XII, 35 et seq.
(3) Ev. Joan., XV, 6.

surnaturelle, mais elles lui sont nécessaires et précieuses pour fléchir la colère divine, intéresser la miséricorde et préparer la conversion et par elle le salut. — 2° Du côté de *l'acte lui-même*, trois conditions sont requises. — L'acte doit être *bon*. Il est trop clair qu'un acte entaché et vicieux ne pourra ni plaire à la sainteté même, ni mériter d'elle une récompense. — L'acte doit être *libre;* quel mérite prétendrait-on tirer d'un acte où la volonté n'aurait aucune part? — L'acte doit être *surnaturalisé*. Il doit l'être, d'après le sentiment très commun des théologiens, par la *grâce* qui l'inspire et le soutient. C'est par Dieu que nous agissons divinement, de façon à mériter des récompenses divines. Jésus-Christ ne nous disait-il pas : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire? » Quand nous prions, n'est-ce pas « l'Esprit-Saint qui prie en nous avec d'ineffables gémissements (1)? » N'est-ce pas Dieu « qui opère en nous le vouloir et le faire (2)? » Enfin, le Concile de Trente n'a-t-il pas dit que « la grâce de Jésus-Christ influe sans cesse sur les actions des justes? » Surnaturalisé dans son principe, l'acte doit l'être aussi dans son motif. S'il n'est pas rigoureusement nécessaire que nos actions, pour mériter, soient faites par « amour de Dieu, » il l'est qu'elles le soient par un motif surnaturel quelconque, comme d'obéir à Dieu, de lui plaire, d'obtenir la rémission de ses péchés, de gagner le ciel. Faire le bien par humeur, tempérament, routine, motifs de vanité, de jalousie, etc., tue le mérite ou l'amoindrit étrangement. S'il n'est pas nécessaire que le motif surnaturel préside *actuellement* à chacune de nos actions, il faut au moins qu'il embrasse nos actes d'une influence

(1) Rom., VIII, 26.
(2) Philip., II, 13.

virtuelle, et il est expédient de renouveler assez fréquemment l'offrande à Dieu de nos actions, comme il est naturel et précieux de les accomplir surtout pour son amour.

III. *Objet du mérite.* — Nous venons de voir *comment* nous méritons. Mais *que* méritons-nous?

1. *La grâce habituelle.* — Non point la grâce habituelle *première*, celle qui nous élève pour la première fois à l'ordre surnaturel et nous confère l'adoption divine. Jésus-Christ seul a mérité pour nous une telle grâce. — Mais nous méritons par nos bonnes œuvres l'*augmentation* de la grâce habituelle. « Le juste se fait plus juste encore (1), » et nous augmentons « la moisson de notre justice (2), » nous croissons en toute manière (3).

2. *La vie éternelle.* — Partout, dans sa révélation toute entière, Dieu nous propose le ciel comme la récompense de notre fidélité. Le ciel est le prix de notre course, la couronne immortelle de nos combats, couronne que le « juste juge doit nous rendre (4). » — Quand Jésus-Christ viendra chercher ses élus pour les introduire dans le ciel, il leur rappellera les œuvres par lesquelles ils l'auront mérité (5). — Saint Paul écrivait aux Romains : « A ceux qui dans la patience de leurs œuvres saintes

(1) Apocal., XXII, 11.
(2) Corinth., IX, 10.
(3) Ephes., IV, 15.
(4) II Tim., IV, 8.
(5) Matth., XXV, 30 et seq.

cherchent l'honneur et l'incorruptibilité, à ceux-là la vie éternelle (1). »

3. *Une augmentation de gloire éternelle.* — Parlant de la gloire des élus, saint Paul nous révèle que l'un dépasse l'autre en éclat et en beauté : « une étoile diffère d'une autre étoile. » Or, il nous affirme d'autre part que Dieu « rendra à chacun selon ses œuvres, » que celui qui aura bâti « avec l'or et le diamant » jouira d'une splendeur plus grande que celui qui n'aura « bâti qu'avec l'argent. » Toutes ces expressions et ces figures nous font foi de l'augmentation de gloire éternelle que des œuvres plus saintes peuvent nous mériter.

4. Pauvres pécheurs que nous sommes, nous n'avons pas à songer seulement au ciel et à ses récompenses, la vue des peines qu'ont méritées nos péchés doit nous jeter dans de salutaires terreurs. Or, Dieu, par une délicate attention de sa miséricorde, accepte nos bonnes œuvres comme *expiation*. Toutes nos actions méritoires déchargent la dette de souffrance que nous paierons à sa justice et allègent d'autant le fardeau de nos douleurs expiatrices.

5. Enfin nos actions, faites dans les conditions voulues pour être méritoires, ont une dernière vertu, celle d'*impétration*. Nos bonnes œuvres prient pour nous. Les œuvres de charité de Tobie (2) étaient autant de puissantes prières. L'ange révélait au centurion que « les aumônes montent au trône de Dieu et y intercèdent (3). » Les bonnes œuvres du juste lui obtiennent toute sorte de grâces excellentes; opérées par le pécheur, elles préparent sa conversion et lui rendent l'espérance du salut.

(1) Rom., II, 7.
(2) Tob., XII, 12.
(3) Act. des Apôt., X, 31.

IV. *Particularités relatives au mérite.* — **1**. Ce que nous avons dit plus haut des conditions du mérite nous fait conclure à cette vérité désolante que toute œuvre faite par celui qui est en état de péché mortel est une œuvre *morte :* c'est « le mort qui ensevelit le mort. » Cette œuvre est éternellement perdue pour le ciel.

2. Mais que penser des œuvres qui ont été *vivantes*, c'est-à-dire faites en état de grâce, puis anéanties tout à coup par le péché mortel? Quand celui dont le péché a fait perdre ce riche trésor recouvre la grâce, ce trésor lui est-il aussi rendu? Oui, c'est le sentiment unanime des théologiens que nos bonnes œuvres et nos mérites tués par le péché mortel revivent par notre rentrée en grâce. — Cette consolante vérité nous est insinuée dans la parabole de l'enfant prodigue. A son retour il nous est montré reprenant la place, les biens, les honneurs que sa chute lui avait fait perdre. — Saint Paul parle, dans son épître aux Hébreux, des infortunés qui par l'abus de la grâce sont tombés dans le péché et ont abandonné complètement Dieu et son service; puis il ajoute comme consolation : « Mais Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres et la dilection qu'en son nom vous avez montrée à vos frères (1). » C'est en ce même sens que parle Ezéchiel : « En quelque jour que l'impie se convertisse, son iniquité ne lui sera point préjudiciable (2). »

3. Inutile, après ce qui précède, d'établir que par le péché mortel, par un seul, tous nos mérites sont anéantis. Toute une vie de sainteté et de bonnes œuvres terminée par une mort impénitente resterait éternellement

(1) Epit. ad Hebr., IV.
(2) Ezech., XXXIII, 12.

sans souvenir devant Dieu. « Vous n'en aurez plus, ô Dieu, le moindre souvenir (1). » Un seul incendie détruit un amas de richesses. Un seul naufrage précipite au fond de la mer la plus opulente cargaison. Un chef d'œuvre qui a dévoré les années et le génie d'un artiste peut périr subitement et d'un seul coup. — Un seul péché nous précipite en enfer : que ferions-nous d'un patrimoine de sainteté dans ce hideux repaire du vice impénitent.

4. Les mérites sont *inégaux*. — Cette inégalité prend, pour ainsi dire, les proportions de l'infini, quand nous avons en vue les mérites de Jésus-Christ. Les mérites de la très sainte Vierge sont eux-mêmes un insondable abîme. Des causes multiples d'inégalité surgissent dans les nôtres. Un motif plus élevé, une intention plus pure, une ferveur plus intense, influe grandement sur nos œuvres. Souvent l'œuvre la plus humble et en apparence la plus chétive, revêt pour Dieu une très haute excellence; et aussi l'action la plus sublime peut perdre pour Dieu presque tout son mérite.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

V. *Conclusions pratiques*. — **1**. *Importance* du mérite. Avant tout conservons une haute idée des œuvres méritoires et de leur incalculable importance. — Sans elles, au moment de la mort, nous subirons toutes les horreurs du dénûment (2); nous nous verrons seuls, dépouillés, méprisés; nous passerons, vils et nus, devant les mépris

(1) Psal., LXXXVII, 6.
(2) Psal. LXXV, 6.

de la terre et du ciel. — Avec elles « nous aurons notre trésor dans le ciel (1). » Dans le ciel encore « nous nous serons fait des amis (2). » — Ayons horreur de la vie inutile des gens du monde, insensés et misérables qui jettent leurs richesses à tous les vents et se préparent la plus désolante détresse. — Conservons-nous soigneusement en état de grâce, et si nous avons le malheur de tomber en quelque faute grave, que l'état de grâce soit aussitôt recouvré que perdu.

2. *Facilité du mérite.* — Pour remplir nos jours, nos années, notre vie entière de mérites, nous n'avons rien d'autre à faire que de les laisser, sans les rejeter, venir à nous. Ils affluent de toutes parts. Que d'œuvres ! que de devoirs d'état ! que d'actes de charité ! que de paroles bonnes ! que de procédés chrétiens ! que de dévouements nécessaires ! que d'actes de piété ! que de peines ! que d'épreuves ! que de croix sanglantes ! oh ! si nous faisions argent de tout !

3. *Précautions que réclame le mérite.* — Avant tout, celle de nous tenir dans la grâce habituelle. — Puis, évitons la routine dans nos actions ordinaires; ayons en tout l'intention de servir Dieu. Disons avec Marie : « Je suis la servante du Seigneur (3). » Poussons cette disposition de servir Dieu jusqu'à ce point de lui rapporter nos actes les plus indifférents, selon ce précepte de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelqu'autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (4). » — Enfin surveillons de très près nos intentions afin d'en chasser tout mélange d'amour-propre.

---

(1) Luc, XVIII, 22.
(2) Luc, XVI, 9.
(3) Luc, I, 38.
(4) I Cor., X, 31.

CHAPITRE XIX.

Les fins dernières de l'homme.

I.

La mort.

I. *Ce qu'est la mort.* — L'homme est un être immortel : immortel dans son âme, immortel dans son corps. L'homme le sent ; il le comprend à l'horreur que la mort lui inspire (1). — Dieu lui a maintes fois révélé l'immortalité de son être. — Dieu qui s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, « n'est pas le Dieu des morts (2). » — Jésus-Christ n'est certainement pas venu donner son sang pour des cadavres, ni fonder sa rédemption sur des tombeaux. — En vain dira-t-on que, composé d'éléments dissolubles, le corps doit fatalement se dissoudre : Dieu qui l'avait créé pour une âme immortelle pouvait à son gré donner à ces éléments une immortelle vitalité dans une cohésion sans fin.

Pourquoi donc l'homme meurt-il? et qu'est-ce que la mort?

(1) II Cor., v, 4.
(2) Matth., xxii, 32.

1. La mort est la séparation violente et momentanée de l'âme d'avec le corps. Violente : nous ne le sentons que trop par les affres de l'agonie, et ce n'est qu'après une douloureuse résistance que notre âme quitte le corps pour lequel elle se sent créée. Momentanée : tout notre être réclame la future rédemption de notre corps (1), et Dieu nous a fait, dès les siècles les plus lointains, de la résurrection de notre corps une promesse qu'il a confirmée et magnifiquement réalisée en Jésus-Christ.

2. La mort est donc 1° un *châtiment*. « Elle est, dit l'Apôtre, la solde du péché (2). » Du jour où la race humaine devenait prévaricatrice en Adam, elle était condamnée à mourir. Adam ne nous a plus transmis qu'un corps réduit à ses seules forces et aux conditions de sa nature, sujet à la douleur et à la mort. Nos corps étaient immortels par privilège ; ce privilège, notre révolte nous en a privés à jamais. 2° La mort est un châtiment *universel*. « Il est décrété que tous les hommes meurent (3). » Et, depuis Adam ce décret formidable s'exécute sans qu'aucune force humaine ait jamais pu en arrêter la marche (4). Dieu est là ! Quand Jésus-Christ voulut prendre notre nature déchue, il prit aussi notre mort, pour en « goûter (5) » toute l'amertume. La Très Sainte Vierge est morte ; tous les saints sont morts. Dieu a voulu que ses enfants subissent la sentence de mort, car c'est par elle surtout qu'il brise, durant tout le cours des siècles, la révolte insensée de ses ennemis.

---

(1) Job., XIX, 25.
(2) Rom., VI, 23.
(3) Hebr., IX, 27.
(4) Rom., V, 14.
(5) Hebr., II, 9.

— Les hommes que la fin du monde surprendra mourront-ils? Oui, sans aucun doute et probablement dans la conflagration même de l'univers. 3° La mort est un châtiment *approprié*. — Approprié au *péché* de l'homme. C'est par la mort que Dieu brise notre orgueil, étouffe la flamme de nos voluptés, purifie les souillures de notre chair, réduit à néant les tyrannies humaines. A toutes les audaces de la révolte, la mort oppose des remèdes et des expiations. — Approprié à la *rédemption* de l'homme. La même mort qui dissout le corps au sein de la terre prépare par sa dissolution même le magnifique travail de sa résurrection, et Dieu ne dépose notre chair dans la terre que comme une semence dont il surveille la germination. La loi universelle trouve son cours en nous comme en tout le reste : la vie jaillit du sein même de la mort.

3. La mort est aussi une *miséricorde*. — 1° Miséricorde pour l'Église entière et le peuple des élus. N'est-ce pas elle qui toujours les a délivrés de toutes les violences et de toutes les tyrannies, affermi invinciblement leur puissance sur les tombes de leurs persécuteurs? — 2° Miséricorde pour chacun de nous en particulier. — Quand Dieu accordait aux premiers hommes une vie si longue afin de propager le genre humain et de transmettre plus sûrement les traditions primitives, Dieu rendait leur épreuve plus difficile et leurs souffrances plus interminables. Pour nous il abrège, avec le temps de notre vie, la longueur de notre martyre. — 3° Notre mort plus prochaine nous détache plus puissamment des perfides douceurs de ce monde, nous fait supporter avec plus de vaillance les douleurs expiatrices exigées de nous, nous devient une perpétuelle excitation à la vigilance. Les apprêts sont plus négligemment faits quand trop longue est l'attente.

II. *Ce que nous devons faire de la mort.* — **1**. Nous devons en faire un *héroïsme*. 1° Depuis que cette extraordinaire parole a été jetée à la terre : « Dieu est mort! » la mort a changé d'aspect et comme de nature. Elle est devenue grande et sainte. L'Homme-Dieu a élevé la mort jusqu'aux sublimités de l'holocauste; c'est par elle qu'il a fondé le vrai culte, et procuré la vraie gloire de Dieu. Or il nous est proposé de nous associer à cet holocauste, et par notre mort de continuer le grand hommage du Calvaire. Nous pouvons et devons faire de notre mort un acte par excellence de religion. — 2° La mort est de plus l'acte fort, l'acte puissant entre tous. Là se donnent rendez-vous les vertus les plus sublimes, les dévouements les plus féconds, les protections les plus sûres. Celui qui sait mourir est capable de tout bien. — Mais d'autre part, malheur au peuple où s'est perdue la science des grandes morts. Quand un peuple tombe dans une décadence qui présage l'abrutissement, on voit en lui une double profanation de la mort : ou bien on la fuit par lâcheté, ou bien on s'y plonge par désespoir. — Malheur aussi aux particuliers qui n'ont plus la générosité de la mort! tous les devoirs seront trahis et toutes les ignominies seront commises dans cette unique pusillanimité en face de la mort.

2. Faisons de la mort une *préparation*. — 1° La mort est le souverain arbitre de notre sort éternel. Comme nous serons morts nous demeurerons éternellement, puisque la mort termine le temps de l'épreuve, et qu'il n'y a plus au-delà que l'immuable et immobile éternité. — 2° La nécessité de cette préparation se tire aussi des caractères de la mort, à la fois très certaine et pleine d'incertitudes. — Rien n'est certain comme elle; à chaque heure elle nous apparaît; nous succédons aux morts;

tout ce que nous foulons est le débris et la cendre des morts, et c'est dans un vaste système de mort que se meut notre vie. Nous allons donc et tout prochainement mourir. — Mais ici commence l'incertitude. Quand mourrons-nous? Dieu et l'expérience nous révèlent seulement que la mort viendra nous saisir à l'improviste. Où mourrons-nous? mystère aussi profond. De quelle manière mourrons-nous? Lentement, subitement, d'accident, de maladie? Nul ne le peut dire. Mais surtout dans quel état mourrons-nous? O effroyable incertitude! Quand la mort nous saisira, est-ce un damné ou un élu qu'elle saisira pour le précipiter dans l'expiation éternelle ou l'éternelle récompense? — 3° A tout prix il nous faut donc bien mourir. Et qu'est-ce qu'une bonne mort? Une mort soigneusement préparée; une mort accomplie en état de grâce. Et cet état de grâce qui décidera seul de notre éternité, comment nous en donner l'assurance? Par une vie chrétienne, par l'habitude des sacrements, par l'entourage chrétien, par la fuite des sociétés impies et incroyantes, par le soin que nous aurons eu de nous entourer de tous les derniers secours qui font mourir chrétiennement.

3. Faisons de la mort un *triomphe*. — 1° Habituons-nous à considérer la mort comme le véritable et précieux triomphe du chrétien (1). Au lieu d'en repousser le souvenir comme les gens du monde si pusillanimes et si imprudents, tournons vers elle notre regard et même notre désir (2). N'est-elle pas la fin du travail? N'est-elle pas le couronnement éternel de la vertu? N'est-elle pas le retour dans la patrie? N'est-elle pas l'adoption de notre

(1) Philip., I, 21.
(2) Philip., I, 23. — II Cor., V, 1.

héritage? N'est-elle pas la cessation de tous nos maux? — 2° Pour qui, au lieu d'être un triomphe infiniment désirable, la mort est-elle une défaite éternellement désastreuse? Pour les incrédules qui ont rejeté Dieu. Pour les hommes de plaisir qui ont mis leur seule espérance en ce monde (1). Pour les chrétiens qui ont vécu toute leur vie dans l'état du péché en résistant à la grâce et en étouffant leurs remords. Pour ceux qui n'acceptent les secours de la religion qu'à contre cœur, au dernier souffle, sans l'ombre de disposition chrétienne.

4. Faisons de la mort un *antidote* et un *remède*. « O mort, que tu es bonne conseillère (2)! » 1° Comme tu nous préserves bien du péché, quand nous pensons à toi, à tes surprises, à ta proximité, à tes suites! — 2° Comme tu refrènes puissamment les véhémentes revendications de la volupté! Quoi! C'est à cette beauté dont la mort va faire une vision d'horreur que je vendrais mon âme? C'est ce corps rongé par la mort dont j'espérerais faire le long instrument de mes plaisirs? — 3° Comme je découvre vivement dans les tombes que tu creuses, les fortunes que tu renverses, les bonheurs que tu brises, le néant de toutes les choses de ce monde! — 4° Enfin (3), dans la rapidité de tes délivrances comme je vois clairement le peu d'instants que durent les sacrifices et les peines de la vertu (4).

---

(1) Psal., XLVIII, 15.

(2) Eccli., XLI, 3.

(3) II Corinth., IV, 10.

(4) On trouvera d'amples développements à cette doctrine sur la mort dans nos *Conférences aux Dames du monde*, t. I, p. 95.

II.

Les deux jugements.

I. *Le jugement particulier.* — **1.** *La certitude du jugement.* — Que l'homme soit jugé par Dieu après sa mort, c'est là un des grands dogmes que le genre humain porte avec lui depuis son berceau. Nous en retrouvons les traces vives à toutes les époques de l'histoire, dans les traditions de tous les peuples. L'idolâtrie qui a corrompu tant d'autres traditions primitives a à peine défiguré celle-ci. Poètes, philosophes, Platon, Virgile, Sophocle, tous consignent cette vérité redoutable, dont les peuples les plus barbares gardent eux aussi l'impérissable souvenir (1). — La tradition primitive fut par Dieu lui-même consignée dans l'Ancien Testament (2). Tous les justes de l'ancienne alliance connaissaient et attendaient le jugement; tous le redoutaient et suppliaient Dieu d'y mêler « la multitude de ses miséricordes (3). » David, terrifié, implore l'oubli de la divine justice (4). Les prophètes ont presque tous décrit la majesté redoutable du jugement général, suite et confirmation du jugement particulier. — Le Nouveau Testament est plein de ce dogme, dont Jésus-Christ et les apôtres formulent la certitude

(1) Virg., *Æneide.* — Soph., *Trag.* — Plat., *Les Lois.* — Voir Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. XII.

(2) Psal., I, 5; LXXV, 10; CXLV, 7. — Sap., VI, 6. — Eccle., III, 16.

(3) Psal., L, 3.

(4) Psal., CXLII, 2.

avec la plus invincible clarté. « Il est décrété, dit saint Paul, que tous les hommes mourront, et après la mort le jugement (1). » « Nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ (2). » — C'est la grande vérité que l'Église catholique annonce au monde depuis dix-huit siècles et dont les théologiens et les docteurs exposent les saisissantes péripéties.

2. *La tenue du jugement particulier.* — Le *moment* du jugement. L'âme sortie du corps dans le dernier soupir se trouve, au lieu même de la mort, en face de Jésus-Christ, et c'est alors qu'elle subit son jugement. Telle a été de tout temps la croyance universelle de l'Église, et les Grecs schismatiques qui prétendent que les âmes ne seront jugées qu'au temps même du jugement général ont toujours été convaincus d'erreur. — S'il plaît à Dieu de ressusciter un mort et de le laisser, comme Lazare, vivre de nouveau un certain temps sur la terre et y continuer l'épreuve, ce n'est qu'après cette dernière épreuve et sa seconde sortie de ce monde qu'il sera jugé.

Le Juge. — Le juge est Jésus-Christ, car « tout jugement a été remis au Fils (3), » et quoique cet acte souverain soit commun aux trois Personnes divines, la Révélation l'attribue spécialement au Fils » qui est la lumière (4), » « la splendeur du Père (5), » le rayonnement de sa pensée et de sa science. — Mais ne croyons pas que ce soit comme Dieu seulement que Jésus-Christ possède la puissance judiciaire : il la possède comme

---

(1) Hebr., IX, 27.
(2) Rom., XIV, 10.
(3) Joan., V, 22.
(4) Joan., I.
(5) Hebr., I, 3.

homme (1). En retour de sa rédemption et des honneurs infinis dont cette rédemption a glorifié le Père, le Père lui a remis tout jugement entre les mains et l'a constitué le Maître absolu de tous les hommes.

3. *La matière du jugement.* — La matière de notre jugement n'est autre que notre vie entière, notre vie dans tous ses actes; actes de l'âme, actes du corps, tout ce que nous aurons fait, dit, pensé. — Nous rendrons compte de toutes les grâces reçues, car telle est la vérité cachée sous les paraboles des talents, que Jésus-Christ aimait à redire. — Nous rendrons compte de tous les péchés commis; tous jusqu'à « la parole inutile, » « jusqu'à la dernière obole de la dette, » « jusqu'au point et à l'iota (2). » — Nous rendrons compte de toutes nos omissions coupables, de tous nos devoirs trahis. Le serviteur paresseux qui renferme l'argent en dépôt sans le faire valoir est condamné. Le Juge fulmine sa sentence de réprobation contre ceux qui ne l'ont ni nourri, ni vêtu, ni visité dans ses pauvres. — Nous rendrons compte de nos diverses fonctions. Le prêtre, l'évêque, le religieux, le magistrat, le prince, les parents, les enfants, les serviteurs, chaque état, chaque condition, rendra compte de son administration spéciale : « *Redde rationem villicationis tuæ* (3). » — De là nous pouvons conclure à une grande inégalité dans le jugement. Le sauvage ignorant n'est pas jugé comme le catholique instruit, ni le prêtre comme le fidèle, ni le pauvre comme le riche, ni le déshérité des facilités du salut comme celui que la grâce aura prévenu avec toutes sortes de sollicitudes. « Il sera

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., q. LIX, art. 1.
(2) I Tim., VI, 9. — Matth., V, 26.
(3) Luc, XVI, 2.

beaucoup demandé à ceux qui auront beaucoup reçu (1). » Et « les habitants de Tyr et de Sidon seront traités moins rigoureusement (2) » que nous, les familiers et les enfants.

4. Le *mode* du jugement. — Dès qu'elle est sortie du corps, en face de Jésus-Christ dont elle aperçoit l'humanité glorieuse, l'âme est enveloppée de lumière. Sa vie entière, ses œuvres, ses mérites, ses crimes, lui apparaissent, d'un coup, dans un même ensemble, d'un seul coup d'œil. Elle se voit, elle se connaît, elle se juge. Si elle est coupable elle fuit d'instinct « de la présence de la colombe irritée (3); » elle se jette d'elle-même dans l'expiation infernale. Si elle est souillée encore, quoique juste, la honte la saisit en même temps que l'amour; elle emporte dans le purgatoire qu'elle choisit et qu'elle désire le bonheur d'aimer Dieu et l'immense douleur de le devoir quitter. Si elle est pure toute entière, avec d'indicibles transports et l'ardeur impétueuse de la flamme, elle se précipite en Dieu et « elle entre dans la joie de son Seigneur (4). » Et tout cela mesure la durée du clin d'œil, de l'éclair : « *In ictu oculi.* »

5. Les *devoirs* qu'entraîne après elle la certitude du jugement. — 1° Le bon état de la conscience. Les païens eux-mêmes tiraient cette conclusion : « N'admets pas le sommeil à ta paupière avant d'avoir examiné trois fois dans ton âme les œuvres de ta journée (5). » « Chaque jour, dit Sénèque, je me fais à moi-même mon procès.

---

(1) Luc, XII, 48.
(2) Matth., XI, 22.
(3) Jerem., XLVI, 16.
(4) Matth., XXV, 23.
(5) Pythagore, *Les Lois*.

Je m'observe dans l'attente du jour qui jugera toute ma vie. » — L'Écriture est pleine d'avertissements sur la pureté vigilante de la conscience. Lisez les paraboles de l'Evangile, il en est bien peu où Jésus-Christ ne nous rappelle à la nécessité de préparer notre futur jugement. « Si nous nous jugions nous-mêmes, dit saint Paul, nous éviterions d'être jugés par Dieu (1). » — 2° La confession fréquente et bien faite est, on le conçoit sans peine, le premier et le plus efficace préservatif contre les rigueurs futures du jugement. Abîmés dans le sang de la Rédemption nos péchés y disparaissent et Dieu déclare qu'ils sont plus loin de son souvenir que le Midi ne l'est du Septentrion. — 3° Les bonnes œuvres, par dessus tout l'aumône, « couvrent la multitude de nos péchés. » Qui ne savourerait cette parole du divin Maître : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés? » Soyons charitables, miséricordieux, et « nous obtiendrons miséricorde. » — 4° La docilité aux inspirations saintes allège autant notre jugement que le refus opiniâtre de la grâce l'appesantit. Malheureux, « ignores-tu donc que tu thésaurises la colère pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu (2)? »

II. *Le jugement général.* — **1**. Quant aux *circonstances* du jugement général nous les avons déjà fait connaître au chapitre XV, paragraphe 2. — Il en est une importante et glorieuse entre toutes pour la nature humaine et que nous étudierons tout à l'heure, c'est la *résurrection des corps.*

(1) I Corinth., XI, 31.
(2) Rom., II, 5.

2. Nous avons aussi touché au même lieu les motifs du jugement général. Nous n'y ajouterons plus ici qu'un mot. — 1° Le jugement général est la *grande révélation :* c'est l'idée (1) que nous en donne plus particulièrement saint Paul, après l'Evangile. Et ne croyons pas qu'il s'agisse seulement de la révélation du secret des consciences ; ce mot d'illumination, de révélation a une portée plus large et une toute divine étendue. — A cette heure suprême tous les mystères de la conduite de Dieu s'éclairent magnifiquement ; toute son œuvre dont tant de points nous sont demeurés obscurs se déroule dans la clarté la plus saisissante. Ses perfections et sa gloire apparaissent, sa bonté étincelle et sa justice la couronne alors sans mystère ni incertitude. Tout ce qui dans la foi déconcertait notre raison, tout ce qui dans l'histoire humaine nous semblait incohérence et désordre ne montrera plus alors que sagesse, force et bonté. — Jésus-Christ, la Très Sainte Vierge, l'Eglise, les saints dont l'humilité aura voilé l'immense gloire, nous seront alors montrés dans toute la splendeur de leurs perfections. — 2° Le jugement général est aussi la *restauration* de toutes choses. Tant qu'a duré le temps de l'épreuve, tant que tous, individus, familles, nations, ont pu, grâce au libre arbitre nécessaire à l'épreuve et au mérite, adorer ou blasphémer Dieu, accueillir ou persécuter Jésus-Christ, repousser l'Eglise ou y chercher le salut, le désordre a paru remplir l'histoire humaine toute entière. Au jour des suprêmes justices tout rentre dans un ordre éternel : le bien sur le trône, le mal anéanti à ses pieds, Dieu exalté et tout-puissant, son Christ, devenu roi de la création entière, son Eglise

(1) I Cor., IV, 5.

triomphante, ses élus magnifiquement vengés du mépris et des persécutions du monde (1).

Résurrection des corps.—Quand l'Apôtre dit : « *Tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ* (2), » il entend que tous les hommes s'y tiendront alors avec leurs corps ressuscités. C'est ce dogme que nous faisons profession de croire, quand nous chantons dans le symbole : « Je crois la résurrection de la chair.... » Et c'est ce dogme dont nous allons étudier la certitude, les convenances, les circonstances diverses.

1. *A la fin du monde nous ressusciterons*, c'est-à-dire que nos âmes se réuniront de nouveau par la toute-puissance de Dieu à nos corps. — 1° C'est l'objet d'une formelle *promesse de Dieu*. Dans tout le cours des siècles antiques, d'Adam à Moïse, l'Église patriarchale garda cette solennelle promesse de Dieu; nous en avons dans le cri du patriarche Job un monument authentique. Job, abîmé de douleurs, trouve dans sa foi en la résurrection future de sa chair, sa suprême et toute-puissante consolation : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai *dans ma chair* (3). » — L'Église mosaïque garde la même croyance fondée sur les attestations divines. Daniel annonce cette résurrection (4); les héroïques Macchabées meurent dans la vivifiante croyance au même dogme (5). — Jésus-Christ l'inculque profondément à son Église (6). Saint Paul est chargé par Dieu de

(1) Sap., v, 2. — Psal., lxxii. — II Thessal., i, 5-11.
(2) Rom., xiv, 10.
(3) Job, xix, 26.
(4) Daniel, xii, 22.
(5) Macchab., vii, 9, 14.
(6) Joan., xi, 24; v, 28, 29 — Matth., xxii, 23, 33 et passim.

nous donner les dernières et les plus solennelles affirmations de cette grande vérité, et il le fait sans ombre, sans la moindre incertitude, avec une force incomparable et les plus splendides détails (1).

2° C'est la *conséquence* rigoureuse de la résurrection de Jésus-Christ. Comme Adam, Jésus-Christ est chef de race. De même qu'Adam nous enfante tous dans la mort, Jésus-Christ nous enfante tous pour la résurrection. Nous mourons tous en Adam pour ressusciter tous en Jésus-Christ (2). — De plus nous sommes les membres dont la tête est Jésus-Christ. Impossible que la tête ressuscite et que les membres demeurent dans la mort. — En un mot si Jésus-Christ, ce qui est hors de tout doute possible, est ressuscité, nous devons en lui ressusciter à notre tour (3).

3° Si peu que nous étudiions notre être, il nous apparaîtra que l'union de l'âme et du corps n'est pas en nous une union accidentelle ni de hasard, mais fondamentale, profonde, essentielle. Notre âme, sans doute, ne tient pas du corps son existence, elle vit sans le corps; mais elle veut vivre avec lui. Elle ne le quitte qu'avec une douloureuse opposition : « *Nolumus expoliari* (4); » elle aspire à le reprendre (5), elle pousse vers le jour où il lui sera rendu de mystérieux gémissements. — Dieu n'a pu se jouer de notre nature, et s'il engendre ces gémissements d'attente, c'est qu'il a dessein d'en remplir l'objet.

4° D'ailleurs il nous est aisé de montrer que le domaine souverain, les perfections et les attributs de Dieu

(1) I Cor., xv. — Ephes., II, v. — Thessal., IV, 14. — Philipp., III, 21.
(2) Saint Paul, I Corinth., xv.
(3) I Corinth., xv.
(4) II Corinth., v, 4.
(5) II Corinth., v, 2. — Rom., VIII; 23.

sont liés eux-mêmes à notre future résurrection. — Son *domaine*. « Notre corps est à Dieu, dit saint Paul (1). » Et ne croyons pas que Dieu traite comme chose vile et méprisable cette chair qu'il a créée et façonnée de ses mains. Tout au contraire, elle lui est un précieux et magnifique domaine, et chaque personne divine la revendique à des titres spéciaux. Dieu le Père l'a créée. « Voyez, dit Tertullien, ce grand Dieu tout absorbé dans la création de cette chair (2). » Dieu le Fils l'a prise, il l'a divinisée dans sa personne, il l'a employée au grand œuvre de la rédemption, il l'emploie maintenant au perpétuel holocauste de l'autel et à la nourriture du monde; elle brille avec lui dans le ciel d'un incomparable éclat. Dieu le Saint-Esprit en fait son sanctuaire : « Ignorez-vous que vos membres sont les temples de l'Esprit-Saint (3)? » — Sa *bonté*. La bonté de Dieu est sans bornes pour cette chair de l'homme. Admirez comme il la traite ici-bas, alors même qu'elle porte encore si vives les traces de sa déchéance. Comme il l'exalte! C'est elle qui reçoit comme un calice sacré les flots de la grâce que versent les sacrements. C'est en elle que se dépose l'Eucharistie; c'est elle dont Dieu fait le théâtre de ses merveilles et le dépositaire de ses dons les plus précieux. — Sa *sagesse*. Comment supposer en Dieu le manque de proportions et d'harmonie, lui « qui fait tout avec poids, nombre et mesure (4)? » Comment croire qu'il traite si magnifiquement la chair pour n'en plus faire tout à coup qu'une éternelle pourriture, et qu'après avoir élevé des fondations si splendides il n'y pose qu'un ignominieux amas

(1) I Corinth., VI, 13.
(2) *De Resurr. Carn.*
(3) I Corinth., VI, 19.
(4) Sap., XI, 21.

de fumier et de boue? — Sa *justice*. La chair du saint est doublement sacrée; elle l'est dans l'onction des sacrements, elle l'est dans le noble sang de la mortification et du sacrifice. Elle a été l'intrépide compagne des travaux, des vertus, des héroïsmes, des dévouements, des martyres de l'âme chrétienne. Elle a partagé sa sainteté, et elle serait exclue de la récompense! Puis encore, la chair révoltée et impie, celle qui, au mépris de Dieu, s'est couverte de toutes les hontes et s'est souillée dans tous les crimes, cette chair n'aurait pas son châtiment? Puis encore, Dieu confondrait dans le même éternel sépulcre la chair du saint et la chair du scélérat! — Sa *puissance*. Qu'est-venu faire le Fils de Dieu en ce monde? Détruire l'œuvre du démon et refaire l'œuvre de Dieu. Aussi le voyons-nous successivement livrer contre tous les ennemis de Dieu ses héroïques et victorieux combats. Mais quoi? La mort, que saint Paul appelle « sa dernière ennemie (1), » au lieu d'être à son tour vaincue par lui, demeurera éternellement son vainqueur? Jésus-Christ aura tout arraché au démon, et il lui devra laisser notre chair, sans la pouvoir délivrer? Qui acceptera une pareille absurdité? Qui ne s'écriera avec l'Apôtre : « La dernière ennemie, la mort, sera détruite à son tour » par l'universel vainqueur Jésus-Christ. Ce sera sa dernière conquête, et il n'aura garde de laisser un aussi précieux butin entre les mains de son ennemi vaincu.

2. *Nous ressusciterons avec notre même corps.* — Ce n'est pas un corps tiré de nouveau du néant, c'est notre corps propre, le corps avec lequel nous aurons vécu, opéré le bien et le mal, servi ou trahi la loi de Dieu, reçu ou

(1) I Corinth., xv, 26.

repoussé Jésus-Christ, honoré ou souillé les saints mystères, que nous ressusciterons.

Mais cette résurrection de nos corps est-elle possible (1)?

Il n'y a contre la possibilité de la résurrection de nos corps au dernier jour qu'une objection, et sa frivolité est éminemment propre à réjouir et à fortifier notre croyance. — 1° On dit : où Dieu prendra-t-il pour les ressusciter les débris de nos corps, quand la loi de la mort les aura dispersés, évanouis, changés mille fois en d'autres substances? Objection ridicule surtout en face des axiomes modernes de la science. Quel est le savant qui ose, à l'heure qu'il est, s'écarter de l'affirmation de Lavoisier que rien ne périt dans la nature, que pas une parcelle de matière n'est anéantie? Toutes circulent dans le fleuve immense de la vie; elles se transforment, elles se modifient de mille manières, mais elles ne périssent pas, elles sont là toujours. Les parcelles de ce qui fut notre corps sont donc présentes, et l'œil tout-puissant de Dieu, qui n'a cessé de les suivre dans leurs évolutions diverses, n'aura qu'à les distinguer, comme sa main toute-puissante n'aura qu'à les réunir (2).

2° Que s'il nous semblait incroyable que d'un débris informe, d'une parcelle, d'un atome, Dieu refasse notre corps : nous oublierions trois œuvres identiques : notre création première, la germination des plantes qui surgissent d'une semence dissoute dans la terre, la manière dont nos corps, tout en restant les mêmes numérique-

---

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. LXXVIII, art. 1. — S. Thom., *Sum. contr. Gent.*, cap. 79.

(2) *Dogm. cath.*, Laforest. — Résurrect.

ment, se déforment et se reforment dans un flux et un reflux perpétuel de la matière (1).

3° Nous ressusciterons à l'âge adulte, « à l'âge de la plénitude (2), » de l'entière perfection, « du Christ. » — Le simple bon sens nous dit que Dieu ne reprendra de toute la matière qui aura été nôtre que ce qui sera nécessaire à la perfection du corps (3). Rien dans nos corps après la résurrection ne restera des défectuosités et des manques de proportion qui peuvent maintenant les défigurer (4).

3. *Nous ressusciterons tous : les uns pour la gloire.* — Pour la récompense comme pour le châtiment nous ressusciterons tout entiers, corps et âme, tels que Dieu nous a créés.

Si nous voulons nous faire quelque idée de la gloire et des jouissances du corps ressuscité, nous devons prendre garde : — 1° Au but de la résurrection : elle est la récompense, elle est l'œuvre divine, elle est la consommation de toutes les grâces de Dieu. — 2° A la source même de cette résurrection : nous ressuscitons en Jésus-Christ, sur le modèle de sa propre résurrection. Comme Jésus-Christ a voulu partager toutes les misères de nos corps passibles, il veut nous faire partager toutes les jouissances et les gloires de son corps ressuscité (5). — 3° Aux qualités de son corps glorieux (6), qui deviendront les nôtres après notre propre résurrection (7)? — Comme le

(1) *Dog. cath.*, Laforest. — Resurrect.

(2) Eph., IV, 13. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Sup., quæst. LXXXII, art. 2.

(3) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. LXXXIII, art. 4, 5.

(4) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. LXXXIII.

(2) Philip., III, 21.

(6) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. LXXXIV et seq.

(7) I Corinth., XV.

corps de Jésus-Christ nos corps seront *impassibles;* la douleur n'aura plus aucune prise sur eux. Ils seront immortels. Ils seront plongés dans des jouissances dont notre état présent ne peut nous fournir la moindre idée ni la moindre image. Nos sens auront leur jouissance propre; une beauté exquise nous revêtira, et nous trouverons dans celle des autres d'inénarrables plaisirs. — A l'abri de toute douleur nos corps le seront à jamais de la mort, ils seront *immortels.* — Comme le corps de Jésus-Christ nos corps seront doués d'une *agilité* merveilleuse. Sans doute, ils ne cesseront pas d'être matière; mais dépouillés de tout le poids grossier de la matière, devenus comme spirituels, ils auront l'agilité même de la pensée, et franchiront comme elles toutes les distances. — Comme le corps de Jésus-Christ nos corps seront doués de *subtilité.* Participant pour ainsi dire des qualités de la pensée ils ne connaîtront plus d'obstacles et traverseront tous les milieux sans en être arrêtés jamais. — Enfin nos corps, comme celui de Jésus-Christ, seront *lumineux*, jetant un éclat doux et brillant à la fois et apparaissant vêtus de splendeur. — Tous les corps ressuscités auront ces qualités glorieuses; tous reproduiront l'éclat de celui de Jésus-Christ. Tous seront ressuscités à l'âge adulte, mais tous auront leur physionomie particulière, leur cachet propre, leur beauté spéciale, car au ciel plus encore que dans ses œuvres préparatoires, Dieu unira à l'unité de la gloire tous les charmes de la variété.

4. *Les autres ressusciteront pour l'ignominie et la douleur.* — Nous verrons plus loin que la situation des damnés dans l'enfer a ceci d'effrayant, qu'elle est toute entière vouée au mal et à la souffrance. Le damné hait Dieu, il blasphème, et il ne se repent pas de haïr : le

damné souffre et il souffre dans tout son être. — D'où il suit que son corps ne peut lui être rendu que pour la souffrance et le châtiment. Ecartons donc de ces corps tout ce qui fait la gloire et le bonheur des corps des bienheureux. Autant ceux-ci sont splendides, autant les autres sont obscurs et horribles à contempler. A l'impassibilité des premiers, il faut opposer l'universelle douleur qui pénètre et dévaste les seconds. Les premiers sont rapides comme la pensée, les seconds sont de vivants et éternels cadavres, jetés sans monvement dans les gouffres de l'expiation. Le corps de l'élu est subtil et il pénètre à la manière des esprits. Le corps du damné a gardé sans changement toute la grossièreté native de la matière. « Tous, dit l'Apôtre, nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous changés (1). »

5. *Il y a déjà au ciel des corps ressuscités.* — La foi nous y montre le Corps très glorieux de Notre Seigneur Jésus-Christ. — Une tradition constante et l'affirmation de l'Eglise dans la fête de l'Assomption nous rendent certaine la présence en corps et en âme, au ciel, de la Très Sainte Vierge Marie. — Nous savons par l'Evangile que, à la résurrection de Jésus-Christ, les corps de plusieurs saints ressuscitèrent (2). Comment croire que ces glorieux associés au triomphe de Jésus-Christ soient ensuite redevenus la proie du tombeau? — Enfin une pieuse et solide croyance place en tête de ces glorieux ressuscités le père nourricier de l'Homme-Dieu, saint Joseph.

---

(1) I Corinth., xv, 52. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. LXXXIX.

(2) Matth., XXVII, 53.

III.

L'éternel bonheur du ciel.

I. *La certitude du ciel.* — 1° La parole de Jésus-Christ, si formelle, si claire, si répétée, fixe sur ce point notre croyance, sans qu'il nous soit laissé la moindre incertitude possible. La promesse d'une autre vie, vie éternelle, immuable, vie de récompense, vie de gloire et de félicité, n'a cessé de faire le fond de la Révélation toute entière. Le Nouveau Testament a jeté sur ce grand dogme des torrents de lumière. Jésus-Christ nous parle à satiété de cette éternité bienheureuse. Saint Paul ne cesse de nous la faire apparaître, et veut que la vie chrétienne en soit la perpétuelle attente (1). Saint Pierre y ramène toute gloire et tout devoir (2). Saint Jean essaye de nous en décrire les magnificences et la donne comme le terme et la consommation de toutes les œuvres de Dieu (3).

2° C'est là assurément la grande et pure lumière. Ne méprisons pas néanmoins les clartés qui jaillissent de notre raison elle-même, et qui nous découvrent dans les joies d'une seconde existence l'unique conclusion logique des vertus et des bonnes œuvres de celle-ci.

3° Puis, étendons notre regard. Le dogme du ciel et du ciel éternel est un de ces dogmes fondamentaux que nous retrouvons partout et toujours, que le genre hu-

(1) Act. I, 11. — Philip., III, 11. — I Petr., I, 5. — I Petr., V, 1.
(2) *Id.*, I Petr., V, 1 ; I, 5.
(3) Apoc., XXII.

main conserve dès son origine, et qui ne peut venir que d'une révélation primitive (1).

II. *Nature de la félicité du ciel.* — Pour nous en faire quelque idée nous devons distinguer entre le bonheur premier et fondamental dont jouissent les élus, et leur bonheur secondaire et accidentel.

1. Ce qui fait le ciel, c'est Dieu. « Dieu y est tout en tous (2); » Dieu y est toutes choses, Dieu y est la source inépuisable de toutes les jouissances, Dieu y est l'océan de toutes les joies. Quand l'âme entre au ciel « elle entre dans la joie de Dieu (3). » Parole courte et de bien simple apparence : en réalité formule sublime de ce qu'est le ciel. Le ciel est le partage de la joie de Dieu (4); or que Dieu, non-seulement ait un bonheur infini, mais soit lui-même le bonheur vivant et substantiel; que Dieu étant l'être parfait soit par là même la jouissance parfaite, excluant toute limite et tout mélange, c'est ce qui ressort invinciblement de l'idée même et de la définition de Dieu. — Dieu contemplé : Dieu possédé : Dieu inénarrablement goûté : voilà le ciel (5).

1° *Dieu contemplé.* Ne passons pas légèrement sur ce bonheur de contempler Dieu, car là est le fondement même de toute la félicité céleste et c'est pour parvenir à cette vision béatifique que Dieu, dans le mystère de

(1) Voy. Nicolas, *Études philos.*, t. II, 2e p., ch. VI.
(2) I Corinth., XV, 28.
(3) Matth., XXV, 21.
(4) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. XCV, art, 1.
(5) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. XCVIII, art. 5.

la grâce sanctifiante, a surajouté à notre nature une qualité et des puissances surnaturelles. Toutes les grandes œuvres de Dieu aboutissent à cette béatifique vision de son essence. Et que cette vision soit pour nous comme un océan de béatitude, il nous est possible de le concevoir. Quelle est, dès ici-bas, notre ardente convoitise, le but de nos efforts, le terme de notre félicité? Voir, connaître, contempler. Depuis l'intelligence supérieure pâmée de joie devant la vérité conquise par son regard; depuis le cœur qui trouve dans la contemplation de ce qu'il aime son extase et son délire, jusqu'au plus insignifiant plaisir d'une curiosité satisfaite, nous trouvons partout la nature humaine tourmentée du besoin de savoir ou délicieusement rassasiée du bonheur d'avoir découvert. Au ciel, c'est l'infini, c'est l'inépuisable, c'est la source même de toute vérité, de tout bien, de toute beauté, c'est l'océan du bon et du beau qui s'étend sous notre regard ravi. « Ils verront Dieu (1)! » tout le ciel est dans ce mot. — Et l'effet produit par la vision béatifique de Dieu en augmente encore infiniment la jouissance. Quand l'élu contemple Dieu, il en reçoit en lui-même la saisissante et délicieuse empreinte. « En contemplant la lumière il se fait lumière (2), » et « nous lui deviendrons semblables, parce que nous le verrons (3), » et « celui qui adhère au Seigneur devient un même esprit avec Lui (4). » Comprenons, s'il nous est donné, la jouissance de refléter en nous-mêmes toute lumière, toute science, toute vérité, toute beauté!

(1) Matth., v, 8.
(2) II Cor., III, 18.
(3) I Joan., III, 2.
(4) I Corinth., VI, 17.

Concevons, dès lors, si nous le pouvons, l'activité prodigieuse de cette vie du ciel par l'immensité du champ où elle est destinée à se mouvoir. Le corps se transporte comme la pensée dans le domaine brillant et sans borne qui lui est attribué. Et ce n'est là que le tout petit côté de la question. L'intelligence, élevée à une extraordinaire puissance, trouve dans l'infini une inépuisable carrière à parcourir. Le cœur se plonge dans un amour sans fond; la volonté se délecte dans toutes les immensités du bien suprême; toutes nos facultés épurées et actives trouvent au ciel, dans le sein de Dieu, d'inépuisables sujets d'opérations. — Que deviennent les objections saugrenues du rationalisme? Écoutons l'une d'elles et jugeons des autres. « La vie est éteinte, le monde est anéanti : la loi de l'immobilité est désormais la loi unique de l'univers. Voici sur les gradins de ce ciel étrange les élus assis en ordre, l'un près de l'autre, absorbés sans que rien les doive jamais distraire dans la rigidité de leur contemplation (1). » Voilà la force de conception de nos penseurs modernes! Il semble vraiment que boire, manger, procréer, sont les seuls actes possibles, avec la chasse, les voyages et le commerce!

2° *Dieu possédé.* Ce qui prouve le prix que nous attachons à la possession d'un bien, c'est le tourment, le malaise, les efforts désespérés qui précèdent sa conquête, ou les cuisants désespoirs que sa perte nous fait éprouver. Et si c'est vrai des plus insignifiants objets de nos convoitises, combien sera-ce plus vrai des biens d'où notre vie entière dépendrait? Que sera-ce du bien suprême, infini? Dans le ciel l'élu possède Dieu; la vie

(1) Reynaud, *Terre et ciel*, p. 271.

de Dieu est sa vie; la science de Dieu sa science, les tressaillements de l'amour de Dieu sont à lui; il est riche de tous les biens de Dieu, et la splendeur qui le couronne est un reflet de la gloire de son Dieu. Jésus-Christ disait avec un ineffable accent de bonheur : « Mon Père, tout ce qui est à toi est à moi (1). » Voilà, proportion gardée, la béatitude de l'élu. Il possède toute la fortune d'un Dieu!

Et ce qui rend cette possession plus délicieuse c'est sa complète sécurité, et l'assurance qu'elle est à jamais inamissible. L'élu, sûr que son trésor est l'éternité même, jouit à chaque moment de cette éternité toute entière, « ayant dans l'âme, selon l'admirable mot de David, les années éternelles (2). »

3° *Dieu goûté.* Que de la vision et la possession de Dieu, et, en Dieu, de tous les biens imaginables, résulte pour l'élu une joie pleine, et pour ainsi dire infinie : est-il besoin de le démontrer? Comment vivre de bonheur parfait sans être heureux? Comment « boire au torrent des délices » sans être délicieusement rassasié (3)? Aussi est-ce toujours sous les images de la joie que Jésus-Christ, les prophètes et les apôtres nous représentent le ciel. C'est « un torrent de voluptés (4), » c'est « un fleuve de joie (5), » c'est « l'harmonie joyeuse d'un festin (6), » ce sont les joies de divines fiançailles; c'est l'assemblage de toutes les délices, c'est la gloire, c'est la paix, c'est

(1) Ev. Joan.
(2) Psal., LXXVI, 6.
(3) Psal., XXXV, 9.
(4) *Id., id.*
(5) Psal., XLV, 5.
(6) Psal., XLI, 5.

l'ennivrement de la jouissance, en un mot c'est « l'indicible joie. »

2. *L'objet secondaire et accidentel de la félicité céleste.* Assurément quand nous avons affirmé que l'élu, en possédant Dieu, jouit de tous les biens infinis de Dieu, que Dieu lui dit, comme ce père : « Mon fils, tu es avec moi toujours et tous mes biens sont à toi (1), » nous avons révélé le ciel dans ce qui est son inépuisable fond de bonheur. — Cependant il ne nous faut pas négliger d'autres biens, qui pour être moindres, n'en sont pas moins précieux et immenses.

1° Dans le ciel nous serons affranchis de toute douleur, à l'abri de toute privation et de toute peine. « A cause, dit saint Thomas, de la perfection de leur béatitude, il n'y aura rien dans les élus qui ne soit matière de joie. » — Dans le ciel nous serons délivrés de toute tentation, de toute épreuve, de tout danger d'offenser Dieu. Jamais l'ombre d'un nuage ne refroidira notre cœur et ne déconcertera notre amour. — Nos corps, après la résurrection, associés au bonheur de notre âme et inondés de sa gloire, augmenteront par leurs jouissances le bonheur que d'ailleurs nous goûterons. — Nous avons vu plus haut que de même que chaque faculté de l'âme goûtera ses joies propres, chaque sens du corps ressuscité aura ses délices spéciales.

2° La société incomparablement brillante dont nous ferons partie au ciel deviendra pour nous la source d'inexprimables charmes (2). — Sans parler du bonheur goûté dans l'intimité de Jésus-Christ, de la Très Sainte Vierge, des anges et des saints, quelle joie de nous retrouver!

(1) Luc., xv, 31.
(2) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. iv, art. 8.

quelles délices de revoir ceux que nous avons chéris ici-bas! Arrière la pensée d'un bonheur égoïste et solitaire. Rien ne peut donner une idée de l'activité des élus dans le commerce de leur mutuelle perfection et de leur mutuelle félicité; rien non plus ne peut nous révéler ce que les élus goûtent de jouissances dans ces plaisirs partagés et cette fête célébrée ensemble.

3° Et ne pensons pas que l'activité de la vie céleste s'arrête à l'enceinte du ciel, l'élu franchit sans cesse cette enceinte pour envoyer à la terre toute sa pensée et tout son cœur. Ne doutons pas que, dans la divine lumière qui les inonde, les élus ne voient sur la terre ceux qu'ils aiment et qui les ont aimés. Sans doute les secrets de la conscience restent ouverts à Dieu seul, mais nos frères du ciel nous voient, nous aiment, nous protègent. En ce sens ils sont toujours nos amis les plus tendres et les plus dévoués. Oh quelles fortes et suaves amitiés nous pouvons nouer et entretenir avec eux! Si leur paix est inaltérable ce n'est pas une paix inerte qui leur ravit l'amour, la sollicitude, le dévouement.

4° Il est de foi que le bonheur des élus n'est pas égal pour tous mais proportionné aux mérites acquis sur la terre et préparés par la grâce. « Il y a beaucoup de demeures différentes dans la maison de mon Père (1), » disait Jésus-Christ; c'est-à-dire beaucoup de degrés différents dans la vision et la possession de Dieu (2). — Mais éloignons toute idée de jalousie douloureuse dans les élus. Tous ces vases d'élection sont pleins et débordants de bonheur, et les différences de capacité ne peuvent

(1) Joan., XIV, 2.

(2) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæstio XCVI, art. 1, 2, 3.

rien sur le sentiment qu'a chacun d'eux de sa délicieuse plénitude.

3. *Intensité du bonheur du ciel.* Gardons-nous de croire que, dans tout ce qui précède, nous ayons donné du ciel une notion adéquate. Cette notion est impossible, parce que nous ne pouvons apprécier ni la vision intuitive, ni l'état magnifiquement agrandi de nos propres puissances. « L'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur pu comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (1). » Force nous est donc de raisonner.

1° Remarquons d'abord que le ciel est la consommation, la perfection suprême de toutes les œuvres de Dieu. Quelles œuvres que la création, la rédemption, la grâce, les sacrements, l'Église, la marche providentielle du monde en vue des élus! Or tout gravite autour d'un point fixe, le ciel. Tout n'est que la préparation du ciel (2).

2° Une seconde remarque sera peut-être plus lumineuse encore. Le ciel n'a pas été conçu et exécuté pour nous, mais pour l'Homme-Dieu. Nous ne possédons le ciel que comme membre de Jésus-Christ et parce que Jésus-Christ a daigné dire : « Là où je serai, là sera aussi mon serviteur avec moi (3); » et encore : « Au vainqueur je donnerai de s'asseoir sur mon propre trône (4). » — Cec change toute la question et donne au bonheur du ciel, à ses magnificences et à ses ivresses, des proportions immenses. C'est un Dieu, c'est un Père, c'est le Tout-Puissant déployant toutes les ressources de son infinie

(1) I Cor., II, 9.
(2) Lire le magnifique sermon de Bossuet, 1er pour la Toussaint.
(3) Ev. Joan., XII, 26.
(4) Apocal., III, 21.

nature pour récompenser, glorifier, béatifier la sainte Humanité de son Fils (1).

3° Les noms par lesquels l'Écriture désigne le ciel nous en font entrevoir les délices. — Le ciel c'est la *consommation*. Telle est cette plénitude que l'éternité n'y ajoutera rien, mais ne fera qu'en dérouler les richesses. L'élu n'acquiert plus rien, il jouit. — Le ciel c'est le monde « *nouveau*, les cieux nouveaux et la nouvelle terre (2). » Notre être entier, sans perdre son identité, se fait Dieu pour jouir de l'infini ! — C'est l'*immobile royaume* (3) : « royaume, » symbole de gloire, de puissance, de commandement; « immobile, » pour nous donner la joie d'une pleine sécurité dans un avenir sans fin. — C'est la *cité* (4), la patrie céleste, où se trouve réuni pour l'élu tout ce qu'il aime, où il jouit de biens éternels avec les êtres qu'il a le plus chéris. — C'est la *lumière* (5), parce que la vision de Dieu illumine tout à son regard. — C'est le *repos* (6), car c'est la jouissance pleine et sans inquiétude de tous les biens à la fois. — C'est la *couronne de gloire* (7), car l'élu, par le concours que la grâce exigeait et que le libre arbitre lui rendait possible, contemple ravi une fortune qui est sienne et des œuvres dont il est le fils. — Le ciel surtout c'est la *vie* (8); c'est le mouvement, c'est l'activité merveilleuse

---

(1) Bossuet, 1er Serm. pour la Toussaint.
(2) Apoc., XXI, 1.
(3) Hebr., XII, 28.
(4) Hebr., XI, 10. — II Cor., V, 1, 2.
(5) I Petr., II, 9. — Coloss., I, 12. — « *In loco luminis.* » Messe, Memento des morts.
(6) Hebr., IV, 9.
(7) Jacob, I, 12.
(8) Joan., X, 10. — Matth., XXV, 46.

de l'âme et du corps; c'est le jeu de leurs facultés les plus nobles, rendues plus nobles infiniment par la divine transfiguration de la gloire.

III. *La pensée du ciel.* — 1° Est-il possible de négliger impunément la pensée du ciel? Non. Sans elle nous restons privés d'allègement sous un fardeau qui nous écrase, sans remèdes au sein des miasmes qui nous tuent, sans contre-poids devant les forces de nos convoitises et les attractions du monde, sans consolation au milieu des infortunes et des douleurs qui nous brisent.

2° Jésus-Christ a usé, selon son Humanité sainte, de la pensée du ciel (1). — Les apôtres, et, plus que tous, saint Paul fait du ciel le centre de toutes ses prédications (2). — C'est la pensée du ciel qui a suscité et soutenu les martyrs. Tous, après saint Étienne (3), supportaient leurs horribles tortures les yeux levés vers le ciel. — Avant eux toute la longue suite des patriarches et des saints de l'ancienne Église ont traversé la terre « en pèlerins et en étrangers, » « regardant et saluant de loin la cité permanente (4). » — C'est aussi la même pensée qui a enfanté tous les saints de l'Église chrétienne. — C'est elle encore qui tous les jours arrache au monde l'élite des âmes, et les pousse dans la solitude des cloîtres; elle qui préserve de toute défaillance, au sein même du monde, les chrétiens qui y demeurent et y combattent intrépidement.

(1) Hebr., XII, 2.
(2) D. Paul, *passim*.
(3) Act., VII, 55.
(4) Hebr., XI, 10.

3° Cette même pensée doit nous servir à nous-mêmes; elle peut accomplir en nous des merveilles de conversion et de sainteté. — Hélas! rendons-nous ce témoignage que c'est l'éloignement constant de cette pensée vivifiante qui nous laisse à toutes nos froideurs, à toutes nos lâchetés, à toutes nos fascinations et nos erreurs. Pensons au ciel et nous serons des saints.

III.

Les châtiments éternels de l'enfer.

I. *Il y a un enfer : Qu'est-ce que l'enfer?* — **1.** Avant d'entendre l'affirmation de Dieu même sur cette fondamentale question de l'existence de l'enfer, préparons-nous par d'autres affirmations. — 1° Etrange chose! Ce dogme, le plus effrayant de tous, celui que les passions humaines repoussent avec le plus d'horreur, est celui qui a été cru avec le plus de force par le genre humain tout entier. Ce dogme, semblable à un roc immense est resté debout, immobile, inébranlable. Toutes les générations l'ont vu et l'ont confessé; partout nous retrouvons la croyance à l'enfer et à l'enfer éternel, à toutes les époques, chez tous les peuples. Ce ne sont pas seulement les poètes qui consignent ce dogme dans leurs drames et leurs épopées; ce ne sont pas seulement des symboles devenus fameux dans l'antiquité entière qui en font foi, les philosophes l'enseignent comme la suprême vérité; Platon écrit : « Ceux qui meurent coupables de grands crimes tombent dans le Tartare, d'où ils ne sortent ja-

mais (1); » et encore : « Les vils scélérats dont l'âme perverse a mérité d'être incurable sont réduits à servir d'épouvantail, et leurs châtiments qui les tourmentent sans les guérir ne sont utiles qu'aux témoins de leur effroyable éternité (2); » et encore : « Les âmes qui ont commis des crimes plus grands sont précipitées dans l'abîme qu'on appelle enfer ou d'un nom semblable...., jeune homme, tel est le jugement (3). » Et Platon n'est que l'écho de l'antiquité entière (4). — Les passions se sont ruées sur ce dogme, et leurs efforts inutiles pour l'anéantir n'ont fait que mieux prouver sa divine origine et son invincible immortalité. L'impie Lucrèce poussait des cris désespérés : « A tout prix il faut arracher cette terreur du cœur des hommes et la bannir à jamais de l'univers! » A deux mille ans de là nos philosophes impies du XVIII^e^ siècle jetaient les mêmes cris d'alarme et tentaient aussi inutilement les mêmes efforts. L'immuable vérité de l'enfer les écrasait à leur tour et leur arrachait en dépit de leurs sophismes et de leurs plaisanteries atroces de formidables aveux. Acculé par des questions pressantes, J.-J. Rousseau finissait par un *je n'en sais rien;* Diderot avouait; il répondait à ceux qui prétendaient prouver la non-existence de l'enfer : « Je vous en défie bien! » On écrivait à Voltaire : Je crois enfin avoir trouvé une preuve de la non-existence de l'enfer; et Voltaire : « Vous êtes bien heureux, moi j'en suis loin! » — Le genre humain croit et a toujours cru à l'enfer : quelles négations solitaires auront raison de la foi du genre humain?

(1) Platon, *Phédon*, 113.
(2) Platon, *Gorgias*, 526-528.
(3) Platon, *Livre des Lois*.
(4) Voir l'appendice au chapitre XIX, page 411.

2° Mais écartons l'homme : voici venir Dieu. Dieu avait inculqué cette croyance au cœur du genre humain, sans lui permettre de la détruire ou de l'effacer. Dieu avait, dans la loi écrite, renouvelé les mêmes affirmations. « On verra, avait-il fait dire par Isaïe, les cadavres des violateurs de ma loi : leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas (1). » « Et qui de vous pourra habiter dans le feu dévorant? qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles (2)? »

Le Fils de Dieu s'incarne, vient vivre au milieu de nous, ayant mission de nous enseigner toute vérité. Dieu parle en Jésus-Christ, il parle avec son autorité infinie, sa toute-puissance, son absolue véracité. Enseigne-t-il l'enfer? Affirme-t-il l'enfer? Donne-t-il à l'antique révélation du genre humain sa divine et irréfragable sanction? Ah! inutile de contester, inutile de raisonner, inutile de nous débattre dans des objections vaines : IL Y A UN ENFER. « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel (3). » Telle est la sentence de Dieu. — Le mauvais riche « est enseveli dans l'enfer (4). » C'est « dans les ténèbres extérieures que le mauvais serviteur est jeté (5). » — C'est « dans le feu éternel qu'est précipité » celui qui scandalise. — Les pécheurs « souffriront les tourments d'une damnation éternelle. » — Les apôtres, organes divins de la vérité, affirment le même dogme. — L'Église l'inscrit dans ses symboles et le proclame dans ses conciles (6). — Tel est l'éclat de cette vérité

(1) Isaïe, LXVI, 24.
(2) Isaïe, XXXIII, 14.
(3) Matthieu, XXV, 41.
(4) Luc, XVI, 22.
(5) II Thessal., I. — Jude, V, 6. — Apocalypse, XX, 10.
(6) Symb. S. Athan. — Concil. Constantinople. — Concil. de Latran.

que l'hérésie, négatrice de tant d'autres, n'a jamais osé toucher à celle-ci. — La tradition entière, tous les Docteurs, tous les Pères enseignent l'enfer dans la plus absolue unanimité.

3° Sans doute là où Dieu a parlé, la raison humaine peut se taire et son témoignage est superflu : acceptons cependant ce superflu. D'accord avec le genre humain, d'accord avec Jésus-Christ, Dieu vivant et parlant sur terre, la raison réclame l'existence de l'enfer, et on l'anéantirait plutôt que d'étouffer son affirmation intime. La raison humaine n'acceptera jamais 1° ni la similitude et l'identité du bien et du mal; 2° ni l'impunité éternelle de celui-ci; 3° ni la confusion du juste et du scélérat dans une même issue de la vie; 4° ni la complicité de Dieu dans le crime par l'impunité; 5° ni l'humiliation et la défaite éternelle de Dieu en face du crime qui le brave.

2. *Qu'est-ce que l'enfer?* — Jésus-Christ nous fait cette simple mais terrible réponse : l'enfer est « un supplice éternel (1). » L'enfer est un *supplice*. Telle est donc la situation du damné, telle est sa vie, telle est son occupation unique, universelle, immuable : souffrir. Le grand théologien, saint Thomas d'Aquin, commente ainsi le mot de Jésus-Christ : « Rien dans les damnés ne subsiste qui ne leur soit matière ou cause de tristesse, aucune douleur ne leur fait défaut, parce que leur état est un état de supplice consommé. » — Si nous essayons d'analyser et de classer ces douleurs, nous devons les rapporter à deux chefs : celle de l'âme, celle des sens (2).

1° L'immense douleur de l'âme, celle qui l'emporte

(1) Matth., xxv, 46.

(2) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. c, art. 1 et seq.

infiniment sur toutes les autres est la *perte* et la *privation* de Dieu. — Rien n'est affreux pour nous comme la séparation violente, totale, sans ressource, de l'objet qui a possédé et fasciné notre cœur. — Mais les biens de ce monde, pour lesquels nous ne sommes pas créés et auxquels nous ne nous attachons que par erreur, provisoirement, avec notre nature faible et étroite, ne peuvent quand nous les perdons produire dans notre cœur que des déchirements mesurés. — Que sera-ce de perdre le bien infini, la beauté éternelle? L'âme entrée dans l'éternité a contemplé l'humanité sainte, les charmes de Jésus-Christ lui sont apparus, elle a pressenti Dieu. Un immense amour a voulu s'allumer en elle, et la haine de Dieu qu'elle porte et qui la torture lui cause d'épouvantables déchirements. Telle sera éternellement cette inexprimable souffrance. Savoir que Dieu est tout pour elle, que sans lui nul bonheur n'est possible, que lui seul était sa béatitude et sa fin : et l'avoir perdu, le perdre sans cesse, le blasphémer et le haïr!

De cette source de souffrances toutes les souffrances découlent à la fois. Réunissez toutes les amertumes, les déceptions, les désespoirs; accumulez dans un seul cœur les flots de douleurs répandus sur le monde entier et durant tous les siècles : ce n'est pas la douleur de l'enfer, ce n'est pas une goutte de cet incommensurable océan! — Si l'invasion de toutes les douleurs est terrible, leur continuité ne l'est pas moins. La douleur du damné est une douleur sans trève, sans allégement, sans distraction, sans intermittence. — Et la pensée que cette douleur est *éternelle* vient y ajouter un effroyable poids. — Jésus-Christ nous parle « du ver qui ne meurt point (1), »

(1) Marc, IX, 43. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. C, art. 2.

qui ronge, qui dévore le damné; c'est le remords, c'est le souvenir de ses crimes, des grâces reçues, des bontés de Dieu, des facilités du salut. — Jésus-Christ parle « des ténèbres (1) » où le damné « est jeté pieds et mains liés. » La lumière est si douce au malade! L'enfer est obscur; et dans ces ombres l'âme réprouvée est livrée aux frayeurs qui la bouleversent, à tous « les épouvantements de la mort. » — « Les mains et les pieds liés (2). » — L'enfer est un repaire, c'est un bagne, c'est le rendez-vous de toutes les hontes, de toutes les horreurs, de toutes fureurs homicides. Le damné est à jamais le prisonnier, la victime, le jouet des démons qui s'acharnent sur lui en haine du Fils de Dieu.

2° La peine du sens c'est le feu, le plus actif, le plus pénétrant, le plus douloureux des éléments. Peu importe comment on explique le « feu » de l'enfer : toujours est-il qu'il existe, qu'il torture; que les damnés en ressentent sans relâche les épouvantables morsures, et que c'est le genre de supplice que Dieu nous a partout et constamment révélé. C'est « au feu éternel (3) » que sont jetés « les maudits. » C'est « dans la flamme du feu (4) » que sont punis les contempteurs de Jésus-Christ. Les damnés « seront torturés dans le feu et le soufre, et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles sans qu'ils aient de repos ni jour ni nuit (5). »

Après la fin du monde les damnés seront brûlés épouvantablement dans leurs corps. — En attendant, de

(1) Matth., XXV, 30. — S. Thom., *Sum. theol.*, quæst. c, art. 4.
(2) Matth., XXII, 13.
(3) Matth., XXV, 41. — S. Thom., *Sum. theol.*, III P., quæst. c, art. 5, 6, 7.
(4) II Thess., I, 8.
(5) Apoc., XIV, 10.

même que notre corps peut agir sur notre âme qui en est si différente, de même le feu peut agir sur elle et lui faire éprouver les plus cuisantes douleurs. — Quant à la nature même de ce feu infernal, l'Église n'a rien décidé et la Révélation est muette.

3° Les tourments de l'enfer sont-ils les mêmes pour tous les damnés? — Oui, quant à la nature et la durée : tous sont privés de Dieu et condamnés au feu; et l'enfer est éternel pour tous également. — Mais quant à l'*intensité* de la peine, sachant que « Dieu rend à chacun selon ses œuvres, » il nous est permis de conclure, que moins coupable, le damné souffrira moins.

4° Mais hélas! la moindre peine de l'enfer dépasse l'ensemble de toutes les peines imaginables ici-bas. Insensés sommes-nous si nous ne pensons pas à l'enfer, ou si, y pensant, nous le bravons.

II. *L'enfer est éternel.* — **1.** Supposé que le dogme de l'*éternité* des peines dépasse tellement la portée actuelle de notre raison qu'elle n'ait, dans cet océan formidable de la vérité divine, aucune épave pour se retenir, aucune lueur pour se guider, en quoi notre impuissance à comprendre infirmerait-elle le droit de Dieu à affirmer? Si Dieu affirme, quelle possibilité logique nous reste-t-il de nier? Or, Dieu affirme. Il affirme l'éternité des peines comme il affirme tous les autres dogmes. — Niez Dieu, niez la divinité de Jésus-Christ, niez la divinité de son Église : à la bonne heure! Mais si vous ne le pouvez, vous ne pouvez pas plus nier l'éternité de l'enfer qu'ils affirment.

2. Est-il vrai cependant que l'éternité des peines soit

un dogme où la raison ne trouve qu'une obscurité désespérante impossible à déchirer?

L'enfer est éternel parce que Dieu est grand, parce qu'il est juste, parce qu'il est bon, parce qu'il est sage. 1° Parce que Dieu est *grand*. Étrange aberration! Dans la question des peines éternelles, nous ne voyons que nous, atomes insulteurs de Dieu. Et si nous consentons à songer à Dieu, c'est un Dieu débonnaire, inoffensif, insensible, une sorte « de Dieu des bonnes gens » que nous nous forgeons follement. Mais non! Dieu est une Majesté infinie : toute insulte qui lui est faite acquiert par là même je ne sais quoi d'infini. Or, l'éternité seule peut donner à une telle offense son caractère infini. 2° Parce que Dieu est *juste*. De même qu'il récompense le bien là où il le trouve, il punit le mal où le mal est. Et comme dans l'éternité le mal subsiste éternellement ainsi que nous le verrons tout à l'heure, éternellement Dieu le doit punir. 3° L'enfer est éternel parce que Dieu est *bon*. Un grand orateur a osé dire : il y a un enfer éternel, non pas tant parce que Dieu est juste, mais parce qu'il a aimé. Ce n'est pas la rigueur qui fait l'enfer, c'est l'amour. Dieu a aimé l'homme avec excès, avec passion; il s'est attaché à l'homme avec toute la divine et infinie impétuosité de l'amour. Pour l'homme il a créé les mondes; pour l'homme il a disposé les éternelles magnificences des cieux. Aux insultes de l'homme et à ses ingratitudes monstrueuses, il a opposé les plus infatigables pardons. Quoi! il est venu lui-même en personne à sa créature, il a expié pour elle; pour elle, il s'est laissé traîner jusqu'à la mort, jusqu'au gibet. Pour vaincre son refus obstiné de reconnaissance et d'amour, il s'est placé sanglant devant elle, il lui a tendu du haut d'une croix des bras que dilatait le plus in-

compréhensible amour. Il a inondé chaque âme de ses grâces; il l'a nourrie de sa chair, il l'a déifiée, il l'a étreinte dans une tendresse dont aucune tendresse de ce monde ne peut donner l'idée. Et l'homme se jouera impunément d'un tel amour? Et cet amour méprisé, déshonoré, foulé aux pieds, n'aura pas, un jour, pour représaille trop juste d'abandonner à tout jamais le misérable qui s'est jusqu'au dernier moment joué de lui? Oui, il l'abandonnera et l'abandon définitif, éternel de Dieu, c'est l'enfer (1).

4° Enfin l'enfer est éternel parce que Dieu est *sage*. Il faut une fin, une conclusion à l'œuvre de Dieu qui est le bonheur éternel de sa créature après un temps laissé à l'épreuve et au mérite. Il faut cette fin et cette conclusion à Dieu, comme nous voyons qu'il la faut sur la terre. Un temps d'épreuve est fixé pour l'entrée des carrières; des examens sont indiqués qu'il faut subir victorieusement. On peut échouer une fois, deux, trois, dix fois, si vous le voulez, mais encore faudra-t-il toujours finir par une conclusion : un moment viendra où l'échoué perpétuel ne pourra plus se représenter à des épreuves nouvelles et où l'exclusion définitive sera venue pour lui.

C'est ainsi que l'ordre divin réclame sa définitive conclusion. Et ceux qui demandent pour les damnés des épreuves nouvelles, oublient que reculer ce n'est pas conclure, et qu'il faut qu'un temps vienne où le définitif succède au provisoire, l'éternité au temps, l'état fixe à l'épreuve.

Cet état fixe, cette conclusion, arrive pour l'homme

(1) Voir Lacordaire, *Conf. de N.-D.*, tom. III : *La sanction du gouvern. div.*

à la mort. Jusque-là la liberté et la grâce lui rendent toujours possibles des épreuves réussies, Dieu l'accueille toujours et toujours l'attend avec un inépuisable amour. Mais une épreuve vient qui doit être la dernière, et quand l'éternité succède au temps, les deux éléments de l'épreuve, qui sont le libre arbitre et la grâce, cessent entièrement pour l'homme, et avec elles la conversion et le repentir (1).

La situation nécessaire du damné c'est donc la confirmation définitive et par conséquent éternelle dans le mal. Le damné continue éternellement son crime, et ce crime, Dieu le doit punir éternellement (2).

III. *Qui est en enfer?* — **1**. Saint Paul dépeint ainsi l'acheminement des pécheurs vers l'enfer et leur chute définitive dans ses gouffres éternels. « Dieu commence par supporter avec une inépuisable patience ces vases de colère, aptes à la perdition (3). » Puis enfin, quand ils s'obstinent et n'opposent à sa miséricorde que le dédain, la haine et l'impénitence, il les brise, « il en fait des exemples et des monuments éternels de sa justice et de sa puissance » et par le contraste de leur supplice relève les magnificences de la gloire et les trésors de la miséricorde qu'il déploie dans ses élus (4).

Arrière donc la pensée d'un Dieu pressé, pour ainsi dire, de profiter du crime de sa créature, et la jetant

(1) S. Thom., *Sum. theol.*, III P., Suppl., quæst. ci, art. 1, 2, 4, 5.
(2) S. Thom., *Sum. contr. Gent.*, l. IV, c. xcv.
(3) Rom., ix, 22.
(4) Rom., ix, 23, 24.

dans l'expiation aussitôt qu'elle a péché. Ah ! tel n'est pas Dieu ! Contemplez-le dans l'Écriture, lui « et la multitude de sa miséricorde. » Étudiez son cœur dans l'Évangile ; surprenez ses larmes, écoutez les cris désespérés de son amour rappelant avec une longanimité invincible des fils rebelles. « Oh ! que de fois j'ai voulu vous réunir, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu (1) ! » Non, ce n'est qu'après mille efforts que Dieu, contraint par une obstination intraitable, abandonne enfin à sa justice ceux qui refusent jusqu'au dernier instant l'appel de sa miséricorde. — Il est sans doute très vrai de dire que n'eût-on sur la conscience qu'un seul péché mortel, on tombe en enfer. Mais sachons que Dieu a multiplié ses efforts, jusqu'au dernier instant pour obtenir du pécheur qu'il demande pardon et rentre en grâce avec lui.

2. Telle est la miséricorde de Dieu, telles sont les infinies ressources de son amour, qu'il nous est absolument, et toujours, et en toutes circonstances, interdit de nous prononcer sur la damnation d'un pécheur. Sauf Judas, à cause des termes dont use l'Écriture, nul ne peut être réputé en enfer. — Bien plus, il n'est personne pour qui nous ne devions prier. Quand l'Église prive certains de ses enfants des honneurs de la sépulture ecclésiastique, elle le fait par nécessité de bienséance, de sanction, d'exemple, mais elle n'entend nullement par là préjuger de la sentence de Dieu. — Tout au contraire elle veut que nous prions pour tous les défunts, sans que les plus déplorables circonstances de leur mort doivent nous arrêter. — Ses formules de

(1) Matth., XXIII, 37.

prières ne nous rappellent jamais que « l'immense bonté de Dieu, » « sa miséricorde sans mesure (1). »

Attachons-nous surtout à contempler Dieu auprès des âmes, à cette heure décisive où elles quittent le monde pour l'éternité. Tout est caché, tout reste mystérieux aux yeux humains. Ce malade est frappé mortellement, il ne donne plus, pour nous, signe de vie, le prêtre n'est pas là, le sacrement de l'Église arrivera trop tard, ou n'a pas été même demandé; les antécédents sont déplorables..... Damnerons-nous ce malheureux? Ah! sans doute, nous éloignerons de nous, par d'ardentes prières, de semblables morts, mais en nous gardant de prononcer sur elles un jugement désespéré. Dieu a été là : Dieu a fait mille efforts, Dieu a illuminé, supplié, appelé cette âme à grands cris; il a sollicité son repentir de toutes manières, et qui osera dire s'il a échoué? — Bien plus, Dieu a pu avoir égard non-seulement aux longues prières déjà faites pour lui, mais même à celles qu'il prévoyait devoir être faites. « La compassion de Dieu pour les mourants passe toute idée, » a dit le Père de Condren.

3. Nous traiterions ici volontiers la question du grand nombre ou du petit nombre des élus, si cette question ne nous avait toujours semblé aussi téméraire qu'inutile et dangereuse. Quand Massillon, dans son fameux sermon sur « le petit nombre des élus » se montra impitoyable jusqu'à l'exagération et même l'erreur, il mérita la réprobation de tous les vrais théologiens. Mais ouvrir sans discrétion les portes du ciel, et prouver, comme le font certains, qu'il est presque impossible à un catholique de se perdre, est une exagération pernicieuse à un autre égard. — Rappelons-nous que Dieu veut le

(1) « *Misericordiæ non est numerus*. » Or.

salut de tous les hommes (1) et qu'il y travaille par les mille industries connues et secrètes de sa grâce. — Cette grâce sauva et sauve encore beaucoup de païens de bonne foi et de bonne vie, en les élevant à la notion suffisante de la Rédemption. — Parmi les hérétiques beaucoup peuvent appartenir à l'âme de l'Église. — Parmi les catholiques les moyens de salut sont si innombrables que ceux-là seuls périssent éternellement qui veulent obstinément périr.

IV.

Le purgatoire.

I. *L'existence du purgatoire.* — 1° A défaut de révélation divine notre raison nous en démontrerait invinciblement l'existence. Le saint qui expire après une vie entière héroïquement consumée au service de Dieu, et le scélérat dont une grâce suprême vient au dernier momoment d'obtenir un acte suffisant de repentir, ne peuvent pas avoir le même sort et jouir de la même entrée immédiate dans la gloire. La sagesse et la justice de Dieu se doivent à elles-mêmes cette différence. — S'il est évident qu'il faut être pur pour entrer dans le ciel et s'y unir à la sainteté infinie, que deviennent les fautes légères qu'une âme emporte avec elle par delà le tombeau? A cette âme qui n'est pas destinée à l'enfer, qui ne peut se présenter au ciel avec ses souillures, que reste-t-il sinon, un lieu de purification et d'attente? Ajoutons à cette conclusion du bon sens la tradition univer-

(1) I Tim., II, 4.

selle sur la purification des âmes par la douleur au delà de la mort.

2° La Révélation divine est formelle sur le dogme du *purgatoire*. Dès avant Jésus-Christ, Dieu l'inculquait à la Synagogue ; les héroïques Macchabées font offrir des sacrifices et des supplications pour leurs morts, « afin, dit le texte sacré, qu'ils soient délivrés de leurs péchés (1). » — Quand Jésus vint il fixa ce dogme et l'illumina comme tous les autres. Jésus-Christ parle d'une sorte de péchés que Dieu ne remettra « ni en ce monde *ni en l'autre* (2). » Quoi de plus clair et de plus formel ? Il y a des péchés remis dans l'autre monde : où ? ce n'est pas dans le paradis qui est sans péché, ce n'est pas non plus dans l'enfer où tous les péchés sont irrémissibles puisque les peines y sont éternelles et les âmes éternisées dans le mal : où donc ? sinon dans un troisième lieu où les âmes achèvent d'expier et de se purifier ; dans ce lieu « d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole (3). »

Saint Paul nous montre ce lieu d'expiation : c'est un lieu de souffrances et de flammes ; les âmes qui expient « seront sauvées, mais en passant par le feu (4). » — L'Église catholique a toujours tenu et défendu le dogme du purgatoire ; ses conciles de Florence et de Trente l'ont affirmé. — Les docteurs de tous les siècles l'ont enseigné et aucune négation n'en a jamais été permise.

Aucune âme en qui il reste quelque souillure n'entre au ciel sans passer par le purgatoire. — La génération que

(1) II Macchab., XII, 45.
(2) Matth., XII, 31.
(3) Matth., V, 26.
(4) I Corinth., III, 15.

surprendra toute vive la fin du monde se purifiera par la même expiation. Dieu tient en sa puissance le secret de cette expiation, qui pourra se faire dans l'embrasement même de l'univers et compenser le manque de durée par une intensité terrible de souffrance. — Quant au lieu du purgatoire, Dieu nous en a refusé la révélation et nos suppositions seraient puériles (1).

II. *Les peines du purgatoire.* — 1° Leur nature. Ces peines sont de deux sortes. — La plus terrible, la plus cuisante est la privation de Dieu. Les âmes détenues dans le purgatoire ont vu probablement la figure ravissante de l'Homme-Dieu; ce regard les a blessées au cœur; l'amour dans ce qu'il a de plus véhément est allumé en elles, et dans l'exil où elles vivent cet amour les torture. — Ce supplice est augmenté encore de leur solitude, qui les laisse absolument à leurs pensées et à leurs peines. Là, la vue de leurs souillures leur est insupportable, surtout par ce sentiment profond et amer qu'elles blessent Dieu leur Bien-aimé. — Les âmes du purgatoire souffrent le supplice du feu. Qu'est-ce que ce feu? Comment agit ce feu? questions oiseuses parce qu'elles sont insolubles, Dieu s'étant réservé ce secret de sa justice.

2° Leur intensité. Les peines du purgatoire dépassent en violence tout ce que l'homme peut souffrir ici-bas. De grands théologiens sont d'avis que le feu du purgatoire n'est pas d'autre nature que celui de l'enfer.

3° Leur durée. La pratique de l'Église nous laisse croire que pour certaines âmes cette durée peut être longue,

(1) *Énéide*, VI l. — Gorgias. — S. Thom., *Sum. cont.*, l. VI, c. 94.

renfermer des siècles, et se prolonger même jusqu'à la fin des siècles. — D'ailleurs c'est cette durée bénie qui nous permet d'espérer le salut de tant d'âmes que la grâce a saisies au dernier moment après toute une vie d'indifférence, d'irréligion, peut-être de crimes.

4° Leur allégement. Sans doute ces âmes souffrent de très vives douleurs : mais leurs consolations sont d'autre part immenses. — D'abord elles aiment leurs souffrances; elles bénissent les flammes qui enlèvent peu à peu la rouille de leurs péchés et les rendront bientôt dignes de revoir leur Dieu bien aimé. — Mais déjà elles se sentent en union de grâce avec ce Dieu qui les traite comme ses filles chéries et ses épouses. — Elles sont assurées de leur salut éternel, et le ciel leur appartient avec son éternité de jouissance et de gloire. — Des amitiés tendres et fortes leur apportent les plus délicieux allégements. Jésus-Christ verse avec amour son sang eucharistique, dont la rosée retombe sur ces âmes qu'il aime infiniment et dont il est tant aimé. Marie est leur douce mère pleine de sollicitudes et d'intercessions. Les anges ne cessent de s'interposer en leur faveur. L'Église de la terre fait descendre vers elles, comme la plus pénétrante rosée, les vœux, les prières, les bonnes œuvres, les indulgences, les mérites des êtres toujours chers qu'elles ont quittés et qu'elles ne cessent de porter dans leur souvenir. — Nous avons, en traitant de la *Communion des Saints* (1), indiqué les rapports très intimes que les fidèles des trois Églises conservent entre eux; appliquons ici ces données.

---

(1) Tome II, chap. IV, § 4.

III. *Le pouvoir des âmes dans le purgatoire.* — 1° Pour elles-mêmes ces âmes ne peuvent rien. L'éternité n'est plus le lieu du *mérite;* l'expiation seule agit sur leurs souillures qui leur interdisent momentanément l'entrée des cieux. — 2° Mais si elles sont impuissantes pour plaider leur propre cause, elle conserve en notre faveur une étonnante force d'intercession. Leur état de grâce les fait favorablement accueillir de Dieu qui les aime tendrement. D'autre part elles donnent à leurs prières un élan, une ardeur, une persévérance, dont les nôtres sont trop ordinairement dépourvues. Enfin, dépouillées des voiles et des appesantissements de la vie mortelle, elles voient nos besoins, nos détresses, nos dangers, dans une lumière toute vive et avec un inexprimable élan du cœur.

IV. *Le soulagement des âmes du purgatoire.* — 1. C'est là l'une de nos œuvres de charité les plus excellentes, soit que nous la considérions du côté de Dieu, de ces âmes, de nous-mêmes. — 1° Nous glorifions Dieu par notre charité. Nous touchons son cœur de Père en nous montrant si empressés au service de son Église souffrante. Nous intéressons sa gloire en embellissant son paradis de la splendeur de ces astres que nous y faisons monter. Nous touchons surtout son cœur en lui unissant ses épouses. — 2° Ces âmes nous sont unies à tous les titres, de la grâce, du sang, de l'amitié, peut-être du mal que nous leur avons causé. — Nous sommes en face d'une immense douleur. Quoi! laisserions-nous des êtres chéris dans les flammes d'un incendie? Demeurerions-nous impassibles devant une catastrophe où nous les ver-

rions s'engloutir? Supporterions-nous leurs cris de douleur et leurs appels déchirants sans tenter ardemment leur délivrance? — Nous sommes à même de les soulager avec la plus extrême facilité, et sans qu'il nous en coûte. — 3° Enfin le bien que nous faisons aux âmes du purgatoire nous vaut à nous-mêmes les plus riches bénédictions. — La bénédiction d'un acte de foi et de charité suréminents. — Les opulentes grâces de l'aumône. — Par là, « nous nous faisons dans le ciel les amis les plus dévoués (1). »

2. Quels sont nos moyens de soulager les âmes du Purgatoire? — 1° Avant tout la *sainte messe*. Par elle, nous faisons prier Jésus-Christ; nous leur appliquons les mérites de la rédemption, le sang divin coule pour leur délivrance. Quelle puissance aura sur Dieu la voix de ce sang? — 2° Les *indulgences* de l'Eglise appliquées par nous à ces âmes leur sont un très puissant moyen de soulagement et de délivrance. — 3° Ajoutons nos prières, nos communions, nos bonnes œuvres, nos vertus, nos souffrances.

Si nous prenions la question par son côté opposé : quelle dureté de cœur, quel défaut de foi, quelle perte de grâce, quelles menaces pour l'avenir, en tous ceux qui oublient les défunts et ne prennent jamais garde à les soulager! Leur long martyre criera vengeance, et comme nous les délaissons nous serons délaissés.

---

(1) Luc, XVI, 19.

APPENDICE AU CHAPITRE XIX.

Tradition universelle sur l'enfer et ses peines éternelles.

Aux incrédules qui opposent la raison à l'éternité des peines, M. Nicolas montre comment la raison universelle a cru à ces peines et à leur éternité.

Promenez votre scepticisme dans tous les pays, dans tous les siècles : vous allez voir s'accroître et arriver à son comble la vérité qui vous poursuit. Pas un temps, pas un lieu, où la croyance à l'enfer n'ait constitué le fonds de toutes les religions. Nos philosophes modernes reconnaissent eux-mêmes et ont formellement énoncé dans leurs livres que, du temps de Moïse et des Hébreux, et, dans les temps subséquents, les Chaldéens, les Assyriens, les Égyptiens, croyaient à des peines éternelles. — « Depuis ce temps, dit Voltaire, nous « trouvons les mêmes croyances chez les Grecs, chez les « Romains, en un mot, chez toutes les nations de la « terre (1). » — « La doctrine d'un état futur de récom- « pense et de châtiment, dit Bolingbroke, paraît se per- « dre dans les ténèbres de l'antiquité : elle précède tout

(1) Voltaire cité dans les *Lettres de quelques Juifs*, etc.

« ce que nous savons de certain. Dès que nous commen-
« çons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous
« trouvons cette croyance établie, de la manière la plus
« solide, dans l'esprit des premières nations que nous
« connaissions (1). »

Dans tous les pays découverts par la navigation, des extrémités de l'Orient à celles de l'Occident, et jusque dans les îles les plus éloignées et les plus inconnues, on a trouvé tout cœur d'homme pénétré de la crainte d'un enfer éternel.

Qui a soufflé cette crainte au genre humain tout entier? et comment, à travers tant d'espaces, de degrés, de variétés infinies de temps, de lieux, de mœurs, de coutumes, de lumières, tous les hommes auraient-ils été également persuadés de la même croyance, si elle n'était qu'une *invention?* D'où peuvent-ils la tenir, si ce n'est d'une révélation primitive, et de la même source d'où leur vient déjà la conscience et ses imprescriptibles vérités?

Et qui aurait forgé cette invention? — Les rois, dira-t-on. Lisez les poètes du paganisme, et vous verrez que presque tous les réprouvés qu'ils citent avaient été rois : les Sisyphe, les Tantale, les Ixion, les Danaüs, et tant d'autres. Ce ne sont donc pas eux qui ont inventé cet enfer contre eux-mêmes. Comment d'ailleurs cette invention se serait-elle communiquée, comme en un clin d'œil, d'une extrémité du monde à l'autre?... L'incrédulité doit savoir se borner elle-même enfin, si elle ne veut tomber dans l'*absurde* pour échapper à l'*incompréhensible*, et perdre la raison pour éviter la foi.

Mais, direz-vous, dois-je en croire une multitude in-

(1) Bolingbroke, *Works*, vol. V, p. 237, in-4°.

sensée? et le genre humain, dont je ne peux décliner le témoignage, n'est-il pas mieux représenté par les intelligences d'élite, par les penseurs en qui viennent se redresser toutes les erreurs, s'épurer tous les préjugés? ne puis-je pas faire appel au tribunal de la philosophie de la décision du vulgaire?

Je vous l'accorde : allons donc au tribunal de la philosophie.

Je ne vous citerai pas les grands génies qui ont honoré l'humanité depuis Jésus-Christ. Ils sont déjà récusés comme chrétiens; et cependant quels noms!... depuis Justin jusqu'à Pascal. — Mais passons.

Les plus anciens philosophes de l'antiquité furent les poètes; or, tous ont enseigné et décrit le Tartare et les enfers : Orphée, Musée, Linus, Hésiode, Virgile, Ovide, Horace. Et qui ne se rappelle ces vers du poète romain que nous avons étudié dans notre jeunesse?

> ..... *Sedet, ÆTERNUM que sedebit,*
> *Infelix Theseus* (1).

Voilà un réprouvé cloué pour une éternité sur un siège de douleurs, dont il est condamné à ne se relever jamais. Voyez encore Titye livré à la fureur d'un vautour qui le ronge éternellement :

> *IMMORTALE jecur tondens, fecundaque pœnis*
> *Viscera* (2).

Ce qui fait dire à l'impie Lucrèce : « Comment les vau-« tours pourraient-ils trouver en Titye un aliment *éter-*

(1) Virg., *Æneid.*, lib. VI.
(2) Virg., *Æneid.*, lib. VI.

« *nel?* comment lui-même pourrait-il souffrir *éternelle-*
« *ment?* »

Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
PERPETUAM ætatem poterunt reperire profecto...
Non tamen ÆTERNUM poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de corpore SEMPER (1).

Même éternité dans le supplice de Sisyphe :

Sisyphon aspiciens, Cur hic e fratribus, inquit,
PERPETUAS PATITUR POENAS (2)?

Encore une fois, tous les sages de l'antiquité rendent témoignage à ce dogme que vous osez rejeter.

Ne verriez-vous dans tout cela que des exagérations poétiques? Voici venir Platon, le grave Platon, qui chasse les poètes de sa république, mais qui retient

---

(1) Lucret., lib. III.

(2) Ovid., *Metamorph.*, IV, 465. — Perse a peint d'une manière admirable les préludes de l'enfer dans l'âme du méchant : « Grand Ju-
« piter, dit-il, père des dieux, quand vous voudrez punir les tyrans
« les plus cruels; quand ces monstres de nature se seront abandonnés
« aux plus abominables crimes, ne les punissez pas autrement qu'en
« leur faisant ouvrir les yeux aux charmes de la vertu, afin qu'en la
« voyant ils sèchent de regrets de l'avoir abandonnée.

Virtutem videant, intabescantque relicta!

« Les supplices les plus horribles, les bœufs d'airain, tout rouges
« de feu; cette épée pendante à un superbe lambris, ne tenant qu'à
« un fil, et qui menace continuellement Damoclès de sa dernière
« heure : tout cela n'est-il pas moins affreux que les mortelles frayeurs
« qui troublent un impie et le font pâlir, sans qu'il ose s'en expliquer
« à qui que ce soit, pas même à sa femme; livré seul et tout entier à
« ces cruelles réflexions qu'il ne peut s'empêcher de faire : Ah! mal-
« heureux que je suis! je cours, je cours au précipice : *Imus, imus*
« *præcipites* (Satire, III, vers 35 et suiv.). »

leurs vérités. — « Les vils scélérats, dit-il, dont l'âme « perverse a mérité d'être incurable, sont réduits à servir « d'épouvantail; et leurs châtiments, *qui les tourmentent « sans les guérir,* ne sont utiles qu'aux témoins DE LEUR « EFFROYABLE ET DOULOUREUSE ÉTERNITÉ (1). » — « Les âmes qui ont commis des crimes plus grands, « dit-il ailleurs, sont précipitées DANS L'ABÎME QU'ON « APPELLE L'ENFER, ou d'un nom semblable..... Jeune « homme, tel est le jugement des dieux qui habitent le « ciel; des dieux que tu t'imagines ne pas s'occuper de « toi. Les bons seront réunis aux bons, et les méchants « aux âmes des méchants (2). »

Socrate enseignait aussi qu'il y a des chemins divers pour les âmes, lorsqu'elles sortent du corps : celles des méchants prennent un chemin détourné, qui les conduit loin des assemblées des dieux (3).

Enfin, dans les premiers temps du Christianisme, un philosophe païen, ennemi ardent de cette religion, Celse, écrivait : — « Les Chrétiens ont raison de penser « que ceux qui vivent saintement seront récompensés « après la mort, et que les méchants subiront des SUP- « PLICES ÉTERNELS. Du reste, ajoute-t-il, ce senti- « ment leur est commun *avec tout le monde* (4). »

Tout le monde donc, poètes, philosophes, sujets, rois, anciens, modernes, civilisés, barbares, tout le monde croit également à la vérité de l'enfer; vérité terrible cependant, et que tout le monde a intérêt à secouer. « Il

---

(1) *Gorgias.*

(2) *Liv. des Lois.*

(3) *Gorgias.*

(4) Orig., *c. Celse.* — « L'opinion d'un purgatoire ainsi que d'un « enfer, dit Voltaire, est de la plus haute antiquité » (*Addit. à l'Hist. génér.*).

« n'y a plus de repos, écrivait l'impie Lucrèce ; il est « impossible de dormir tranquille : pourquoi ? parce « qu'on est forcé de craindre, après la vie, des PEINES « ÉTERNELLES, et qu'aucun mortel ne peut être heu- « reux avec la crainte de ces peines... Il faut à tout prix « arracher cette crainte du cœur des hommes, et la ban- « nir à jamais de l'univers ; car elle trouble toute la « paix du genre humain ; elle ne permet de goûter au- « cune sécurité, aucune joie, aucun plaisir (1). »

Vaine rage qui ne peut que secouer, sans la rompre, cette chaîne de la justice éternelle qui retient le monde dans ses lois !... Le cœur des hommes a continué, depuis Lucrèce comme avant, et il continuera jusqu'à la fin, à porter le joug de cette crainte salutaire, qui est pour lui le fondement de la sagesse et le rempart de la félicité (*Étude philosoph. sur le Christianisme*, t. II).

FIN DU TOME PREMIER.

---

(1) *Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;*
Æternas quoniam poenas in morte timendum :
. . . . . .
Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

(T. Lucretii, *de Natur. rer.*, lib. I, III.)

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

Dieu.

I.

Dieu existe.

Pages.

I. *Premières preuves tirées de l'existence des êtres*..... 1

1. N'y eut-il qu'un seul être, il prouverait Dieu invinciblement. — En dehors de Dieu il n'y a plus que les extravagances du Matérialisme et du Panthéisme.

2. L'Univers, la multitude des êtres créés prouve Dieu plus invinciblement encore. — Nécessité de remonter à un premier Être.

3. Tout est en mouvement dans l'univers : de là l'absolue nécessité d'un premier moteur, qui est Dieu.

4. Chaque être offre une merveilleuse sagesse : de là l'absolue nécessité d'une Intelligence organisatrice.

II. *Deuxièmes preuves tirées de l'assentiment unanime des peuples.* 4

— Le genre humain a toujours et partout reconnu et adoré un Dieu suprême. — L'idolâtrie n'est que la déviation de cette foi. — L'athéisme est resté à l'état de monstrueuse exception.

III. *Preuves tirées de l'examen de notre être lui-même*..... 5

L'homme sent en lui-même une invincible aspiration vers Dieu. — Impossible que ce phénomène soit sans cause.

L'homme s'élève à la connaissance de Dieu. — Impossible que cette notion soit sans objet.

Pages.

L'homme perçoit la notion du bien, du juste, etc. — Impossible que cette notion soit sans réalité correspondante.

Impossible que les prêtres aient inventé Dieu.

Impossible que les forces de la nature aient fait naître la croyance à Dieu.

II.

Qu'est-ce que Dieu?

1. *Dieu est l'Être infini et infiniment parfait*..... 7

Dieu est la source de toute perfection. — Or toute perfection est possible. — Donc Dieu est toute perfection.

Dieu est l'Être par Lui. — Il a donc l'être dans la plénitude, il est l'Être sans limite, l'Être infini.

2. *Dieu est pur Esprit*..... 8

Il est infini, donc impossible qu'il soit matière, laquelle est divisible et finie.

Les attributs matériels que nous prêtons à Dieu n'ont aucune réalité, mais nous sont nécessaires à nous pour exprimer Dieu.

3. *Dieu est un*..... 8

Dieu étant infini ne peut être qu'unique.

Dieu ayant la plénitude de l'être, aucune autre plénitude n'est possible.

Dieu étant souverainement parfait, aucune autre perfection ne peut être conçue en dehors de Lui.

L'étendue et la durée du Polythéïsme ne peut infirmer le dogme de l'unité de Dieu. — Le Polythéïsme est manifestement né de la corruption humaine. — D'ailleurs la croyance à un Dieu *supérieur* n'a jamais péri dans le monde.

L'unité n'est nullement opposée à la Trinité des personnes en Dieu.

4. *Dieu est immuable*..... 10

Dieu étant infini, ayant la plénitude de l'être, ne peut subir ni accroissement, ni diminution, ni altération.

Dieu étant éternel fait tout éternellement. — Ce qui nous semble changement dans la volonté divine est en Dieu parfaitement un, éternel, immuable.

Pages.

5. *Dieu est éternel*..... 10

Dieu étant l'Être infini n'a jamais pu être le *non-être*.

Dieu est un éternel présent. — La succession créée se meut autour de lui sans l'atteindre. — Tout est pour Dieu *maintenant*.

6. *En Dieu est l'immensité*..... 11

Si l'immensité manquait à Dieu, il ne serait plus ni infini, ni souverainement parfait. — Image de l'âme présente dans tout le corps à la fois. — Dieu voit tout, entend tout, est présent partout.

7. *Dieu est intelligence, science, sagesse*..... 11

Dieu étant souverainement parfait, ne peut rien ignorer, ni se tromper en rien. — Dieu connaît tous les êtres créés, sans que rien de ce qui est en eux lui échappe. — Dieu connaît tous les possibles. — Dieu ne peut agir qu'avec une infinie sagesse.

8. *Dieu est la Toute-puissance*..... 12

Dieu, sauf la contradiction et l'absurde, peut tout. — Dieu crée. — Dieu opère le miracle. — Dieu gouverne le monde. — Dieu règle la marche de toute chose. — Dieu ramène à l'ordre final toute révolte des créatures.

9. *Dieu est souverainement libre*..... 13

Dieu n'est nécessité dans aucune de ses œuvres. — Dieu veut ce qu'il veut pour des raisons infiniment justes et saintes. — Dieu veut par un acte éternel et immuable. — Il est des choses que Dieu veut conditionnellement.

10. *Dieu est souverainement bon*..... 13

La bonté de Dieu est universelle. — Cette universalité n'en comporte pas moins des différences dans les dons et les perfections accordés aux créatures. — La bonté de Dieu est parfaitement conciliable avec sa souveraine justice.

11. *Dieu est Providence*..... 14

Le sens commun nous révèle et nous prouve la Providence. — Le spectacle de l'univers nous montre invinciblement la Providence. — L'assentiment du genre humain établit la Providence.

Objections contre la Providence. — Inanité du mot : hasard. — Absurdité du fatalisme. — Faiblesse de l'objection tirée de

Pages.

la prétendue incohérence dans le monde créé. — Nullité de l'objection tirée de l'inégalité dans les êtres. — La douleur ne légitime aucune attaque contre la Providence. — Le mal moral est lui-même parfaitement conciliable avec la Providence.

Telles sont les notions de Dieu auxquelles parvient notre raison naturelle.

LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Dieu a daigné ajouter aux notions naturelles les magnifiques données de la Révélation. Dieu nous a révélé ce qu'Il était en Lui-même et dans l'intime de son essence.

I. *Notion de la Très Sainte Trinité*..... 19

1. Dieu est *un en nature :* il n'y a qu'un Dieu. — Mais en Dieu il y a *trois Personnes distinctes.* — Dieu engendre un Fils qui est sa vivante et consubstantielle Image. — Ce Père et ce Fils s'aiment d'un amour infini, et cet amour infini, procédant de l'un et de l'autre, est la troisième Personne de la Très Sainte Trinité.

Les trois divines Personnes se distinguent entre elles par des propriétés, des relations. — Les trois divines Personnes se compénètrent. Tous les attributs de la Divinité, toutes les œuvres du dehors leur sont communes, sauf l'Incarnation qui est personnelle au Fils.

La Très Sainte Trinité est un mystère. — En quoi?

Elle est un mystère, mais elle n'implique nullement contradiction.

2. Les *erreurs* contre la Très Sainte Trinité. — Le Monarchianisme. — L'Arianisme. — Le Déïsme moderne.

II. *La Révélation divine de la Très Sainte Trinité*..... 24

Comment ce mystère fut révélé plus obscurément à l'Église judaïque, dans l'Ancien Testament. — Pleine et éclatante lumière par Jésus-Christ.

III. *Les images de la Très Sainte Trinité*..... 25

— Images dans la nature.

— Image beaucoup plus parfaite au dedans de nous.

— En quoi l'image qui est en nous concorde, en quoi elle diffère.

CHAPITRE II.

Les erreurs sur Dieu.

Pages.

I. *L'Athéisme*..... 28

1. L'athéisme ne peut être qu'une monstrueuse exception. — Jamais un peuple athée ne s'est rencontré. Témoignages irrécusables.

2. Si l'athée convaincu est impossible à découvrir; — l'homme, entraîné par ses passions, peut tomber dans l'athéisme pratique. — Conséquences effroyables de l'athéisme : pour l'individu, la famille, la société.

II. *Le Matérialisme*..... 30

1. Première absurdité du matérialisme : l'on prétend tout expliquer par la matière, et la matière est elle-même absolument inexplicable.

2. Deuxième absurdité : les atomes ont communiqué à l'univers tout ce dont ils étaient eux-mêmes totalement dépourvus.

3. Troisième absurdité de vouloir franchir l'abîme qui sépare la matière de l'esprit; supposer la matière pensante.

4. Quatrième absurdité de rendre compte par la matière de tout ce qu'il y a d'immatériel dans le monde, par exemple, la vertu.

5. Absurdité, enfin, d'expliquer par la seule matière l'univers matériel lui-même.

III. *Le Panthéisme*..... 32

1. Le panthéisme est un système absolument faux.
2. Le panthéisme est un système immoral et pernicieux.

IV. *Le Dualisme*..... 33

Exposé et réfutation du dualisme.

V. *Le Déisme*..... 34

Le déisme répugne à la raison naturelle. — Le déisme répugne aux attributs de Dieu. — Le déisme répugne à la certitude des faits sur lesquels la Révélation est fondée. — Le déisme livre l'homme à toutes les misères et à tous les désespoirs.

CHAPITRE III.

La création.

I.

La création.

Pages.

Dieu seul est l'auteur de la création.

I. *Ce que comprend la création*..... 37

La création connue de nous comprend trois séries d'êtres : les *esprits purs* ou *anges*, la *créature matérielle*, au centre l'*homme* composé à la fois d'esprit et de corps.

II. *Le Créateur*..... 38

La Sainte Trinité tout entière a créé les mondes. — Par une appropriation naturelle, la création est particulièrement attribuée au Fils.

II.

La création matérielle.

I. *Dieu a créé le monde*..... 38

De quoi Dieu l'a-t-il créé? — Absurdité d'une matière préexistante. — Qu'est-ce à dire : Dieu a créé le monde de « rien? » — Créer est l'acte divin par excellence.

II. *Comment Dieu a-t-il créé le monde?*..... 39

1. Ecoutons, comme prélude, la réponse de la science humaine. — Description que fait la science de l'origine du globe.

2. Réponse *divine*. Moïse admirable narrateur de la création. — Précision. — Profondeur. — Victorieuse exactitude du récit mosaïque.

III. *Dans quel but Dieu a-t-il créé le monde?*..... 45

1. La gloire de Dieu, but premier et nécessaire de la création.

2. La manifestation des attributs et des perfections de Dieu, but sublime de la création.

3. Troisième sublimité : la création pour le Christ.

CHAPITRE IV.

L'homme.

I.

L'homme considéré en lui-même.

Pages.

I. *Idée générale de la création de l'homme*..... 48

L'homme, centre mystérieux des mondes. — Grandeur de sa création. — Son empire sur la création. — Perfection de son corps.

II. *L'âme humaine*..... 49

1. L'âme est *spirituelle*. — Preuves multiples contre les matérialistes d'une âme spirituelle au dedans de nous.

2. *Union* de l'âme et du corps. — Explication des phénomènes de cette union. — Aucun de ces phénomènes ne peut servir de base au matérialisme.

3. L'âme humaine est *libre*. — Preuve de cette liberté. — Nature de cette liberté. — Objections impuissantes contre cette liberté. — Conciliation de cette liberté avec la prescience et le souverain domaine de Dieu.

4. L'âme humaine est *immortelle*. — Assentiment du genre humain à cette vérité. — Rien en nous ne s'oppose à l'immortalité ne notre âme. — Tout en nous proclame l'immortalité de notre âme. — Dieu réclame cette immortalité. — La justice réclame cette immortalité.

II.

L'homme considéré dans sa fin.

Fin *naturelle* de l'homme. — Par la Révélation, nous savons que Dieu a créé l'homme dans une grandeur et pour une fin *surnaturelles*. — Idée générale de cet état surnaturel. — Prérogatives de l'homme encore innocent : dans son âme, dans son corps, dans son règne sur la création..... 55

III.

L'homme considéré dans les circonstances de sa création.

1. Création de son corps. — Création de son âme..... 57

Pages.

2. Création d'Ève. — Pourquoi Dieu tire-t-il de l'homme le corps de la première femme. — Image de la sainte Trinité dans la famille. — Image de l'Église dans la création d'Ève.

3. Question de l'*unité de la race humaine*. — Confirmation des sciences au récit de la Bible. — Inanité des objections..... 57

CHAPITRE V.

L'Ange.

I.

Existence des anges.

I. *Certitude divine de l'existence des anges*..... 61

Les anges dans l'Écriture. — Les anges dans l'histoire du peuple élu. — Les anges dans les mystères du christianisme. — Les anges et Jésus-Christ.

II. *Les anges devant la raison humaine et l'histoire*..... 62

Tous les peuples ont conservé la croyance aux anges. — La raison humaine trouve dans la création des anges le nœud d'une insoluble difficulté.

II.

La vie des anges.

I. *Le temps d'épreuve pour les anges*..... 63

1° Les anges furent créés avant l'homme.

2° Dieu les créa librement, par pure bonté; il les constitua dans la grandeur surnaturelle, et les destina à une félicité éternelle.

3° Les anges furent soumis à une épreuve.

4° Cette épreuve quelle fût-elle?

II. *Les bons anges*..... 64

1° Victoire des bons anges. — Révolte des mauvais.

2° Nombre et hiérarchie des bons anges. — Les neuf chœurs des anges.

3° L'*ange gardien*. — Existence des anges gardiens. — Leur ministère. — Pendant notre vie. — A notre mort.

III.

Les mauvais anges ou démons.

Pages.

I. *L'existence des démons*..... 67

La Révélation est si formelle sur ce point, qu'il faudrait, pour nier l'existence des démons, la nier elle-même la première. — L'Évangile, Jésus-Christ et les démons. — Témoignages de l'histoire profane. — Témoignage des faits.

II. *Ce que sont et ce que font les démons*..... 68

1. Quel fut le crime qui perdit les mauvais anges?
2. État des anges après leur chute.
3. Occupation des démons : éprouver, châtier les hommes. — Tentation, obsession, possession.
4. Le démon et l'âme en péché mortel.
5. Le démon et les âmes justes.

CHAPITRE VI.

La Religion.

I.

Nécessité et nature de la Religion.

C'est avec nos lumières naturelles que nous étudions ici la religion.

I. *Nécessité de la religion*..... 71

1. Nécessité du côté de *Dieu*. — La religion est nécessaire parce que Dieu est souverainement parfait. — Parce que Dieu est souverainement maître. — Parce que Dieu est souverainement bienfaisant. — Parce que Dieu est la Fin suprême de l'homme.
2. Nécessité du côté de l'*homme*. — Le genre humain a toujours été religieux. — Toutes les aspirations de l'homme réclament la religion. — L'exil de l'homme réclame la religion. — La vertu de l'homme réclame la religion.
3. La nécessité de la religion démontrée par les faits de l'histoire humaine.
4. La nécessité de la religion tirée du rang et de la mission de l'homme dans l'univers.

Pages.

II. *La religion naturelle*..... 76

En dehors de la religion révélée, l'homme a toujours été et est toujours soumis à la religion naturelle. — Qu'est-ce que la religion naturelle ?

1. L'homme a toujours dû *croire* en Dieu, l'adorer, le reconnaître.
2. L'homme a toujours dû *pratiquer* des préceptes imposés par Dieu.
3. L'homme a toujours honoré Dieu par le *culte*. — Par le culte intérieur. — Par le culte extérieur. Raisons profondes de la nécessité du culte extérieur. — Par le culte public. Raisons du culte public.

II.

Crime et désastre de l'indifférence religieuse.

1. L'indifférence religieuse est une *impiété*. — Comment l'indifférent ose traiter Dieu..... 79
2. L'indifférence religieuse est une *erreur*. — Erreur de se croire juste en outrageant Dieu. — Erreur de se faire à soi-même sa religion. — Erreur de se retrancher dans l'indifférence des religions.
3. L'indifférence religieuse est un *désastre*. — Elle est pour l'homme une dégradation. — Elle est une impuissance. — Elle est une désolation. — Elle est une effroyable attente.

CHAPITRE VII.

La Révélation.

Sans la croyance à la Révélation, l'histoire humaine n'est plus explicable, tant Dieu a profondément gravé sa parole sur la terre.

I.

Possibilité d'une Révélation.

Il est aussi possible qu'il est naturel que Dieu, Intelligence, parle aux êtres intelligents qu'il a créés..... 85

Dieu parlant à l'homme, il est naturel que plusieurs de ses révélations soient plus hautes et plus profondes que ne l'est l'intelligence humaine.

Pages.

Il est naturel que l'homme se fie à Dieu dans cet ordre de vérités transcendantes.

Il est naturel que l'homme fasse de cette foi un hommage au Très-Haut.

Il est naturel que Dieu impose à sa créature l'épreuve de cette foi.

Il est naturel que Dieu révèle des *préceptes* à pratiquer, en même temps que des vérités à croire.

Il est utile et sage que Dieu, outre la loi naturelle, ait donné à l'homme une religion révélée et des préceptes positifs.

II.

Nécessité d'une Révélation.

Vrai sens du mot *nécessité*.

I. *Nécessité d'une Révélation par rapport à l'homme*..... 89

1. Dégradation affreuse, ignorance invincible où était tombée la presque *universalité* du genre humain. — L'esprit. — Le cœur. — Les œuvres.

Vices, impuissance, mauvais vouloirs des *sages* de l'antiquité.

2. Ces faits sont probants. — Le raisonnement amène à une conclusion aussi formelle. — Sans une Révélation, le genre humain resterait privé des lumières du salut. — Comment la parole de Dieu a seule les prérogatives et les puissances nécessaires.

II. *La Révélation par rapport à Dieu*..... 93

La Révélation procurera à Dieu une gloire immense.

La Révélation restaurera magnifiquement la création.

La Révélation, point de départ de toutes les perfections de l'homme.

CHAPITRE VIII.

Les signes divins de la Révélation.

Si Dieu daigne parler à l'homme, il faut qu'il rende cette parole reconnaissable à jamais. — Des signes absolument divins doivent en manifester l'origine.

Le double signe de Dieu c'est le *miracle* et la prophétie.

I.

Le miracle comme signe divin de la Révélation.

Pages.

1. Le miracle est un *fait visible :* il peut être partout, toujours, partout constaté.
2. Le miracle est un fait *exclusivement divin.* — Impossibilité pour l'homme et pour le démon d'opérer le vrai miracle. Aussi le miracle aura-t-il une force probante absolue.
3. Le miracle étant un fait *exceptionnel* ne saurait entraver l'ordre général des choses, pas plus qu'il n'implique en Dieu changement.
4. La foi au miracle et son attente font partie de la croyance inébranlable du genre humain.
5. Le miracle est, dans le sens qui nous occupe, un fait *nécessaire* comme sceau divin, comme attestation de la divinité des paroles de Dieu..... 93

II.

La prophétie comme signe divin de la Révélation.

1. L'impossibilité pour l'homme de faire une prophétie véritable. — Où s'arrêtent sa perspicacité et son expérience. — Dieu seul prophétise..... 102
2. Conséquence inébranlable : là où est la prophétie, là est Dieu.

CHAPITRE IX.

La transmission des signes divins.

I.

Valeur du témoignage en général.

I. Par lui seul l'histoire est possible. Par lui seul l'humanité vit et se connaît elle-même. — C'est du témoignage que naît et vit la famille comme l'individu. — En dehors du témoignage il n'y a plus que ténèbres et chaos..... 108

Nous avons, sans doute, à contrôler le témoignage; — mais le rejeter comme source de certitude est absolument impossible.

II. Le témoignage a la même force dans les faits divins que dans les faits humains..... 108

Pages.

Le miracle et la prophétie sont des *faits* tout aussi constatables que les faits ordinaires. — L'homme peut donc les constater, et le témoignage les transmettre.

II.

Le témoignage appliqué à la Révélation.

Le témoignage affirme que Dieu a parlé et que la divinité de cette parole s'est manifestée dans le miracle et la prophétie. Quel est ce témoignage? La BIBLE.

I. *Aperçu général des Livres Saints*..... 111

1. Ces Livres sont entre les mains d'un peuple extraordinaire et surhumain.

2. Ces Livres dominent les Livres de tous les peuples de toute la hauteur des cieux.

3. D'innombrables multitudes de génies et de saints se sont nourris et se nourrissent de ces Livres.

4. Depuis deux mille ans, ces Livres sont le Code sacré de l'innombrable famille chrétienne.

5. Avant ces deux mille ans, tout un peuple est incarné dans la Bible et vit exclusivement d'elle.

6. Par ce peuple Juif, la Bible illumine les nations idolâtres elles-mêmes.

II. *Garantie absolue des Livres Saints*..... 115

Les Livres Saints se présentent à nous avec toutes les garanties possibles :

1. D'authenticité;

2. De véracité;

3. D'intégrité.

III.

Les signes divins marquent ces Livres, cette Révélation.

I. *Les miracles dans la Bible*..... 122

1. Dieu se révèle par le miracle durant toute l'histoire du peuple Juif. — Profusion du miracle sous Moïse. — Sous les Juges. — Sous les Rois.

2. Inanité des efforts du Rationalisme pour échapper à la force probante de ces miracles. — Le Naturalisme. — Le Mythisme.

Pages.

II. *Les prophéties dans la Bible*..... 125

1. Éclat et continuité des prophéties. — Prophéties sous les Patriarches. — Prophéties sous Moïse et les Juges. — David grand prophète. — Épanouissement de la prophétie sous les Rois.
2. Toutes les prophéties avaient leur dernière fin en Jésus-Christ.

CHAPITRE X.

La suite de la Révélation.

Il importe de faire comme l'historique de la divine Parole donnée à la terre.

I.

La Révélation primitive.

I. *L'ensemble de cette Révélation*..... 128

Elle s'étend d'Adam à Moïse et comprend un triple dépôt sacré.

1. Des vérités à croire. — Vérités fondamentales gravées par Dieu dans l'âme du genre humain. — L'antiquité païenne a gardé en partie ce dépôt primitif. — La promesse d'un *Rédempteur* première et solennelle vérité de la Révélation primitive.
2. Des devoirs à pratiquer. — La loi naturelle. — Le repos du septième jour. — La transmission de la promesse du Rédempteur.
3. — Le Culte religieux à observer. — Le Sacrifice, fond de ce culte.
4. Des Sacrements à recevoir. — Différence avec nos Sacrements chrétiens. — Leur mission.

II. *L'Histoire Sainte durant la Révélation primitive*..... 132

1. Adam et Eve. — Leur postérité. — Les crimes se multiplient. — La promesse du Rédempteur ne cesse de se transmettre.
2. L'Église primitive d'Adam à Noé. — Justes et pécheurs.
3. Noé et le déluge. — Traditions universelles sur le déluge. — Lois données par Dieu après le déluge. — Dispersion des peuples à Babel.
4. La suite des Patriarches. — Abraham, Isaac et Jacob. — L'Église primitive en Égypte.

II.

La Révélation mosaïque.

Pages.

Dieu écrit sa loi sur la pierre, au Sinaï, au milieu d'un appareil grandiose et formidable. — Cette loi écrite est la loi naturelle elle-même précisée et augmentée..... 135

1. *Caractères de cette loi.* — Caractère d'union à la loi primitive. — Caractère de séparation d'avec les autres peuples. — Caractère de préparation messianique. — Caractère tout terrestre de ses sanctions.
2. *Son objet.* — Des dogmes, moins élevés que les vérités chrétiennes, mais infiniment supérieurs aux symboles religieux et moraux de tous les autres peuples. — Beauté et grandeur du culte. — Perfection relative des lois morales. — Excellence de la législation mosaïque. — Suréminence de l'état politique et social du peuple Juif.
3. *Son mode de transmission.* — C'est l'Écriture. — Mais c'est aussi la Tradition.
4. *Son résultat.* — Elle constitue définitivement le *peuple Juif.* — Miracle permanent dans ce peuple. — Sa mission au milieu des peuples. — Sa mission par rapport au Messie.

III.

Préparation du Messie.

Tout, dans l'histoire juive, se rapporte au Christ. — Préparation du Messie sous les Juges, sous les Rois. — David, Salomon, le ministère des Prophètes, le temps qui avoisine la venue de Jésus-Christ..... 141

CHAPITRE XI.

Le péché originel.

I.

Nécessité de la croyance au péché originel.

I. *Seul le dogme du péché originel explique l'homme*..... 144

1. État primitif de l'homme. — Innocence et bonheur : telle est la révélation divine : telles sont les traditions de tous les peuples.

Pages.

2. État actuel de l'homme. — Tout en lui révèle une créature coupable et frappée. — Intelligence ; — volonté ; — corps ; — humanité prise dans son ensemble.

II. *Seul le péché originel explique les traditions universelles*..... 147
Résumé des traditions antiques. — Les traditions. — Les philosophes. — Les poètes. — Les rites religieux.

III. *La Révélation divine sur le péché originel*..... 148
Révélation dans l'Ancien Testament. — Révélation dans le Nouveau. — Définition de l'Église catholique.

IV. *Seul le dogme du péché originel nous fait éviter d'extravagantes erreurs*..... 149
Celle des Manichéens qui du mal faisaient une divinité. — Celle des Stoïciens qui le niaient follement. — Celle du Matérialisme qui nie tout mal moral dans le monde. — Celle du Rationalisme qui refuse de le voir pour n'avoir pas à l'expliquer. — Celle de J.-J. Rousseau qui le rejette sur la société.

II.

Exposition catholique du péché originel.

I. *Qu'est le péché originel?*..... 150
Après son péché actuel, que devint l'*état* d'Adam coupable? — C'est dans ce même état que nous naissons de lui.

II. *Dans quel état nous constitue le péché originel?* — Les pertes que nous avons faites. — Les peines que nous avons encourrues. — L'état de « pécheurs » dans lequel nous naissons d'Adam pécheur..... 151

III. *La transmission du péché originel*..... 152
1. Le dogme de la transmission du péché originel n'est pas contraire à la raison.
2. Ce que l'Église permet de croire des enfants morts sans baptême.
3. La transmission du péché originel ne doit pas se séparer de la transmission de la justice en Jésus-Christ. — La grâce surabonde en Jésus-Christ.

IV. *Marie, exception glorieuse à la loi du péché originel*..... 154
Marie ne pouvait encourir la souillure commune. — Raisons profondes et solides. — Définition de l'Église.
Jésus-Christ, seul fondement du privilège de Marie.

III.

Le récit biblique de la chute de l'humanité.

Pages.

1. État d'Adam et Ève encore innocents au paradis terrestre.. 155
2. Raisons et nature de l'épreuve à laquelle Dieu les y soumettait.
3. La tentation. — L'ange déchu.
4. De la forme que prend le démon pour tenter Ève. — Le serpent. — Les trois traits principaux de la tentation.
5. Analyse du péché d'Adam et d'Ève.
6. Effets terribles et immédiats du péché commis.
7. Attitude pitoyable des deux coupables devant leur Juge. — La sentence.
8. Le Rédempteur promis. — Marie montrée à Ève. — Pénitence et salut d'Adam et Ève.

CHAPITRE XII.

Jésus-Christ vrai Dieu.

Dieu voulant une réparation et une rédemption infinies veut par là même un Homme-Dieu réparateur.

Conséquences de cette volonté de Dieu. — Que sera l'Homme-Dieu?

I.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans son œuvre.

Cette œuvre immense est la transformation du monde. — Or cette œuvre est absolument surhumaine, elle est divine..... 161

I. *Cette création d'un monde nouveau est divine*..... 163

1. Créer un nouvel univers physique serait manifestement d'un Dieu.
2. Or créer un monde des intelligences et des volontés est une création plus difficile, partant plus divine. — Analyse de cette merveilleuse création.

L'étendue, l'universalité de l'œuvre la rend plus divine.

La durée de l'œuvre la rend plus divine.

L'inanité des moyens la rend plus divine.

Pages

II. *Cette création au sein des impossibilités et des obstacles est plus divine encore* 167

1. Exigences terribles du règne de Jésus-Christ. — Sur l'intelligence. — Le cœur. — Les vertus. — L'héroïsme.

2. Or Jésus-Christ a renversé tous les obstacles et obtenu toutes ces exigences. — Tableau du monde catholique.

III. *Inanité des objections* 168

Le rationalisme prétend que Jésus-Christ trouva partout des auxiliaires. — Réfutation éclatante de l'histoire.

IV. *Preuve suprême de divinité, la perpétuité de l'œuvre de Jésus-Christ* 169

Comment, en dehors de l'œuvre de Jésus-Christ, tout tombe et disparaît. — Jeunesse et force éternelles de cette œuvre.

II.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans ses miracles et ses prophéties.

I. *Jésus-Christ, pour prouver sa divinité, a fait d'innombrables miracles* 171

1. Partout et toujours Jésus-Christ s'est affirmé Dieu.

2. Jésus-Christ a basé cette affirmation sur d'innombrables miracles. — La prophétie, seconde base de son affirmation.

II. *Les miracles et les prophéties de Jésus-Christ sont irrécusablement démontrés* 176

1. Témoignages du paganisme.

2. Témoignages du judaïsme.

3. Témoignages des sectes hérétiques.

4. Mais avant témoignage des *écrivains sacrés*, de l'*Évangile*.

Authenticité, intégrité des Évangiles. 180

Véracité des Évangiles.

III.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans les prophéties qui l'annoncent et la divine préparation de son avènement.

Jésus-Christ remplit tous les siècles : ce qui est le grand signe de Dieu.

Il s'est fait annoncer au monde : 186

Pages.

I. *Par une longue suite de prophéties*..... 188

1. Antiques promesses du Messie.
2. Images du Messie montrées aux siècles.
3. Saisissante peinture du Christ par les Prophètes. — Sa personne. — Sa double nature. — Sa vie. — Ses souffrances. — Son triomphe. — Son règne. — Son œuvre. — Les grandes lignes et les plus minces détails.

II. *Par des traditions universelles*..... 194

Le monde romain. — La Grèce. — L'Orient. — L'Inde. — La Germanie. — Philosophes. — Poètes. — Historiens.

III. *Par une préparation politique*..... 196

1. Les prophéties et les traditions tenaient le monde en éveil.
2. La paix universelle.
3. Le monde entier sous la même autorité.
4. Cette préparation *matérielle* n'amoindrit en rien le miracle de l'établissement du christianisme.

IV.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans sa vie et sa doctrine.

I. *Efforts du rationalisme contre cette preuve*..... 198

Le juste milieu cherché. — Inanité de cette recherche. — Ou Jésus-Christ est Dieu, ou c'est un imposteur : milieu impossible.

II. *Invincible réfutation du rationalisme*..... 198

1. La doctrine de Jésus-Christ est d'une élévation, d'une sainteté, d'une force qui ne sont pas de la terre.
2. Les vertus de Jésus-Christ n'ont ni la nature ni la mesure de celles d'ici-bas.

V.

Jésus-Christ s'est montré Dieu dans le miracle de sa Résurrection.

I. *Force décisive de cette preuve*..... 203

Là est avant tout ce qui sépare Dieu de l'homme. — Jésus-Christ donnait avant cette preuve de sa divinité.

II. *Cette preuve est invinciblement établie*..... 204

1. La mort de Jésus, juridiquement établie.
2. La résurrection invinciblement établie.

Pages.

3. Le peuple Juif témoin de cette résurrection. — Ses aveux formels. — Ses machinations pour étouffer l'éclat de ce fait en témoignent plus hautement encore.
4. Les Apôtres, les disciples, les saints personnages, premiers témoins, n'ont été ni trompés ni trompeurs. Impossibilité absolue qu'ils l'aient été.
5. A leur suite, des milliers d'autres témoins se lèvent.
6. Derrière eux le monde entier qui n'a pu être abusé par une imposture.
7. L'examen des Apôtres suffit à garantir la réalité de la résurrection.
8. Enfin, l'attitude des ennemis et des incrédules achève de rendre ces preuves invincibles. — Attitude des Juifs. — Des païens.
9. Pitoyable attitude des incrédules. — Leur explication extravagante du fait de la Résurrection.

CHAPITRE XIII.

Le mystère de l'Incarnation.

I.

Jésus-Christ étudié dans les fruits de son Incarnation.

I. *L'Incarnation glorifie Dieu infiniment*..... 210
1. Un Dieu réparateur. — Un Dieu adorateur. — Un Dieu pontife. — Par lui la création entière adoratrice du Très-Haut.
2. Par l'Incarnation, une immense famille d'êtres divins adorateurs, est constituée. — Élévation des anges et des hommes en Jésus-Christ.
3. L'Incarnation a manifesté Dieu. — Ses attributs. — Ses puissances.
II. *L'Incarnation sauve l'homme magnifiquement*..... 213
1. Jésus-Christ Rédempteur de l'*individu*. — Jésus-Christ le rapproche de Dieu, le délivre, le comble.
2. Jésus-Christ restaurateur de la *famille*.
3. Jésus-Christ restaurateur de la *société*. — Jésus-Christ refait le pouvoir; — la sujétion; — la vie sociale; — les relations internationales.

II.

Jésus-Christ étudié dans sa divine Personne.

Pages.

I. *C'est le Fils de Dieu qui s'est incarné*..... 222
1. Les preuves.
2. Les motifs. — Pourquoi il convenait que ce fût le Fils.

II. *Sous quels noms le Fils de Dieu nous est envoyé*..... 224
1. Le nom de *Jésus*. — Le nom de *Christ*.
2. Les noms appropriés que Jésus-Christ se donnait lui-même, et ceux sous lesquels l'Écriture l'avait désigné.

III. *Notions théologiques de Jésus-Christ*..... 226
1. En Jésus-Christ sont deux natures. — Jésus-Christ vrai Dieu. — Jésus-Christ vrai Homme.
Les deux volontés en Jésus-Christ.
Les deux opérations en Jésus-Christ.
2. En Jésus-Christ les deux natures ne font qu'une seule Personne.
3. Cette unique Personne est une Personne divine.
4. Du rôle de la Sainte Trinité entière dans l'œuvre de l'Incarnation.

CHAPITRE XIV.

Le mystère de la Rédemption.

Mot prodigieux de saint Paul à propos des souffrances d'un Homme-Dieu : « *Cela convenait!*..... »..... 236

I.

Les convenances de la Rédemption.

I. *Pour Dieu*..... 238
1. Une gloire plus haute.
2. Une réparation plus excellente.
3. Une manifestation plus sublime de ses perfections.

II. *Pour l'homme*..... 241
1. L'homme est plus amplement racheté.
2. L'homme est plus puissamment converti.

III. *Pour Jésus-Christ*..... 245
1. Un plus magnifique triomphe au ciel.
2. Un règne plus complet sur la terre.
3. Une victoire plus glorieuse et plus efficace sur l'enfer.

II.

Résumé de la vie du divin Rédempteur.

Pages.

I. *La naissance et l'enfance de l'Homme-Dieu*..... 248

1. Bethléem et Noël.
2. Les événements merveilleux de la crèche.
3. Les mystères sacrés. — Circoncision.
4. Présentation au temple. — Merveilles au temple.
5. Première douleur. — La fuite et l'exil. — Les anges de l'Homme-Dieu. — Nazareth.

II. *La vie cachée de l'Homme-Dieu*..... 253

1. Portée immense de cette vie. — Révolution qu'elle opère dans l'humanité.
2. A douze ans.

III. *La vie publique de l'Homme-Dieu*..... 256

1. Jésus-Christ est annoncé par un précurseur : saint Jean-Baptiste.
2. Manifestation du Dieu et de l'homme en Jésus-Christ au Baptême.
3. Immense portée de la tentation de l'Homme-Dieu. — Etude de cette tentation.
4. Dans la vie publique, le Dieu et l'homme ne cessent d'apparaître. — Prodigieuse puissance de Jésus-Christ.
5. Jésus-Christ ne cesse d'affirmer qu'il est Dieu.
6. Nombre prodigieux, extraordinaire éclat des miracles de Jésus-Christ.
7. La toute divine doctrine de Jésus-Christ.
8. Les vertus pratiquées par Jésus-Christ.
9. L'œuvre par excellence de Jésus-Christ : la formation de son Église.

IV. *La vie douloureuse de l'Homme-Dieu*..... 269

1. Les mystères du dimanche des Rameaux.
2. L'institution de la sainte Eucharistie.
3. Les divines douleurs. — Universalité. — Intensité.
4. Les théâtres des divines douleurs.

Pages.

5. Les signes de divinité dans les douleurs et la mort du Christ.

6. La sépulture de Jésus. — Raisons multiples de cette sépulture. — Significations mystiques dans cette sépulture.

7. Jésus-Christ aux Limbes. — Qu'est-ce que les Limbes? — Que fit Jésus dans les Limbes?

CHAPITRE XV.

La vie glorieuse de Jésus-Christ.

Triple conséquence de l'Incarnation : 1° Jésus-Christ devait ressusciter et régner au ciel; 2° sur la terre, il devait continuer une vie humble et dissimulée; en retour, mais à la fin des temps, compenser ces humiliations séculaires par un extraordinaire triomphe; 3° en attendant, sous ces humbles apparences, exercer sur la terre un irrésistible pouvoir..... 281

I.

Résurrection et Ascension.

I. *La Résurrection*..... 283

1. La Résurrection en elle-même. — Son but. — Son mode.

2. Les divines apparitions.

II. *L'Ascension*..... 289

Circonstances diverses du mystère.

III. *Le règne de Jésus-Christ dans les cieux*..... 290

Le « siège » à la droite de Dieu. — Ce que fait Jésus-Christ dans le ciel. — Gloire extraordinaire accordée à la nature humaine.

II.

Le second Avènement de Jésus-Christ.

1. Certitude du second Avènement..... 293

2. Circonstances du second Avènement. — Ce qui précédera. — Ce qui accompagnera. — Ce qui suivra..... 295

III.

Les droits de Jésus-Christ.

Pages.

1. Les titres de Jésus-Christ. — Comme Dieu. — Comme Homme.
2. Nos devoirs correspondants à ces titres.
3. Les sanctions formidables de ces droits..... 301

CHAPITRE XVI.

Marie, Mère de Dieu.

I.

La divine Maternité.

I. *Pourquoi une Mère de Dieu*..... 306

Raisons profondes de la divine Maternité. — Son mode ineffable. — Harmonies divines : Eve et Marie : Les deux fruits.

II. *Comment fut préparée la divine Maternité*..... 309

1. Marie dans la prescience divine.
2. Marie dans les prophéties et les figures.
3. La Virginité, préparation céleste de la Maternité divine.
4. L'Immaculée Conception, préparation nécessaire de la Maternité divine.
5. Le *fiat* de Marie, préparation admirablement convenable de la divine Maternité.
6. Le virginal mariage, préparation divinement sage de la Maternité de Marie.
7. La perpétuelle Virginité, condition nécessaire de la Maternité divine. — Inanité de l'objection des prétendus « frères » de Jésus.

II.

Les dons jaillis en Marie de la Maternité divine.

I. *La grâce et les dons en Marie elle-même*..... 319

1. Marie eut une chair passible, comme son divin Fils.
2. Marie jouit d'une nature exempte de toute concupiscence.
3. Le don de science en Marie.
4. La perfection de la volonté en Marie.

Pages.

5. Le privilège de l'impeccabilité en Marie.
6. La question de la beauté physique de Marie.
7. L'Assomption glorieuse de Marie.

II. *Rejaillissement de la grâce et des dons de Marie sur le monde.*. 321

1. Marie co-Rédemptrice du genre humain.
2. Marie Médiatrice. En quel sens, et avec quelle restriction?
3. Peut-on dire de Marie qu'elle fut prêtre et pontife?
4. Marie, Reine des prophètes.
5. Marie, Mère des hommes.
6. Marie, Bouclier de l'Église.

III.

Les vertus de Marie.

1. Marie, parfaite image de Jésus-Christ.
2. Les trois vertus théologales en Marie.
3. La vertu de religion en Marie.
4. L'obéissance et la résignation en Marie.
5. L'humilité en Marie.
6. La pureté d'intention en Marie.
7. Le mépris du monde en Marie.
8. La patience en Marie.
9. La miséricorde en Marie..... 324

IV.

Le culte de Marie.

I. *Fondements de ce culte*..... 330

1. L'exemple de Dieu, des trois Personnes divines.
2. Les titres de Marie.
3. La pratique de l'Église.
4. La voix des Docteurs.
5. L'universalité des fidèles.

II. *Nature de ce culte*..... 332

Dieu seul peut être adoré. — Le culte de la Très Sainte Vierge est le culte d'*hyperdulie*.

CHAPITRE XVII.

La grâce.

Pages.

Qu'est-ce que la grâce en général? Sous quelles images essayer de la comprendre?

I.

La grâce habituelle ou sanctifiante.

I. *Ce qu'est cette grâce*..... 334
1. Elle est un don surnaturel.
2. Purement gratuit.
3. Ce don nous est fait en Jésus-Christ.
4. Par ce don nous participons à la nature divine. — Nature de cette participation. — Présence de la Très Sainte Trinité. — Les vertus infuses.

II. *Nécessité de cette grâce*..... 340
Comparaisons et analogies.— Qu'est-ce que «l'honnête homme?» sans la grâce?

III. *Comment nous recevons cette grâce*..... 342
1. L'enfant.
2. L'adulte.

IV. *Dans quelles conditions possédons-nous ici-bas cette grâce?*.... 344
Cette grâce est incertaine, — amissible, — inégale. — Persévérance finale.

V. *Comment perdons-nous cette grâce?*..... 345
Effet terrible d'un seul péché mortel. — Acheminement vers ce péché.

II.

La grâce actuelle.

I. *Nature de la grâce actuelle*..... 346
1. Elle est un secours transitoire.
2. Elle est un don surnaturel.
3. Elle est nécessaire.
4. Elle n'entraîne aucune fatalité.
5. Elle est diverse, multiple, appropriée à tous nos besoins.

Pages.

II. *Distribution de la grâce*..... 350

1. Distribution de la grâce aux individus.
2. Distribution de la grâce aux nations.

III. *Notre conduite envers la grâce*..... 352

1. Malheur et danger de la résistance à la grâce.
2. Comment coopérer à la grâce.

CHAPITRE XVIII.

Le mérite.

I. *Existence du mérite*..... 354

Comment le mérite est la gloire de Dieu. — Comment la Révélation nous certifie le mérite.

II. *Sources et conditions du mérite*..... 355

1. Les sources : — la promesse, — la grâce.
2. Les conditions. — Du côté de l'homme qui agit. — Du côté de l'acte lui-même.

III. *Objet du mérite*..... 358

1. La grâce habituelle.
2. La vie éternelle.
3. Une augmentation de gloire éternelle.
4. Une expiation de nos fautes.
5. Une impétration.

IV. *Particularités relatives au mérite*..... 360

1. Les œuvres mortes; c'est-à-dire celles qu'un péché mortel est venu détruire.
2. Les œuvres mortes peuvent revivre.
3. Effet du péché mortel sur nos mérites.
4. Inégalité des mérites.

V. *Conclusions pratiques*..... 361

1. Importance du mérite.
2. Facilité du mérite.
3. Précautions que réclame le mérite.

CHAPITRE XIX.

Les fins dernières de l'homme.

I.

La mort.

Pages.

I. *Ce qu'est la mort*..... 363

1. Elle est une séparation violente mais momentanée de l'âme et du corps.
2. La mort est un châtiment.
3. La mort est une miséricorde.

II. *Ce que nous devons faire de la mort*..... 366

1. Nous devons en faire un héroïsme.
2. Nous devons en faire une préparation.
3. Nous devons en faire un triomphe.
4. Nous devons en faire un antidote et un remède.

II.

Les deux jugements.

I. *Le jugement particulier*..... 369

1. Certitude de ce jugement. — Révélation. — Traditions universelles.
2. La tenue de ce jugement.
3. La matière de ce jugement.
4. Le mode de ce jugement.

II. *Le jugement général*..... 373

1. Les circonstances ont été vues au chapitre de la vie glorieuse de Jésus-Christ.
2. Le jugement général sera une immense Révélation. — Il sera une universelle restauration.

RÉSURRECTION DES CORPS.

1. Les preuves de la résurrection générale. Preuves d'autorité. — Preuves de raison.
2. Identité des corps ressuscités. — Faiblesse des objections contre cette identité.

Pages.

3. La résurrection à la gloire. — Qualité des corps bienheureux.

4. Ce que seront les corps des damnés..... 375

III.

Le ciel.

I. *La certitude du ciel*..... 383

1° La Révélation toute entière nous parle du ciel. — Jésus-Christ parlant du ciel.

2° La raison humaine réclame le ciel.

3° Traditions universelles des peuples sur le ciel.

II. *Nature de la félicité du ciel*..... 384

1. Le ciel, c'est la possession de Dieu. — Dieu vu. — Dieu possédé. — Dieu goûté.

2. L'objet secondaire de la félicité du ciel. — Affranchissement de toutes les douleurs. — Sensation de tous les plaisirs. — Activité merveilleuse de toutes les facultés. — Joies d'une société délicieuse.

3. Intensité du bonheur du ciel. — Le ciel est la consommation de toutes les merveilles divines. — Le ciel a été fait pour Jésus-Christ. — Les noms divers qui désignent le bonheur du ciel.

III. *La pensée du ciel*..... 392

1° Immenses avantages de la pensée habituelle du ciel.

2° Jésus-Christ, et après lui tous les saints, ont pensé au ciel.

IV.

Les châtiments éternels de l'Enfer.

I. *Il y a un enfer*..... 393

1. La croyance à l'enfer enracinée profondément dans l'humanité. — Aveux des impies célèbres.

La Révélation est formelle sur l'enfer.

2. Qu'est-ce que l'enfer? — Supplice de l'âme : plus tard supplice du corps. — Supplice du dam. — Supplice du sens.

II. *L'enfer est éternel*..... 399

1. C'est un mystère, mais la parole de Dieu est inébranlable.

Pages.

2. Ce que la raison peut comprendre à l'éternité des peines. — L'enfer et l'épreuve de l'homme. — L'enfer et les attributs de Dieu.

III. *Qui est en enfer?* 402

1. Il faut obstinément vouloir l'enfer pour y tomber.
2. Il est interdit de damner qui que ce soit.
3. Sage milieu entre le rigorisme qui damne trop et le laxisme qui ne damne pas assez.

V.

Le Purgatoire.

I. *Existence du purgatoire* 405

La Révélation. — Jésus-Christ. — Saint Paul. — L'Église.

II. *Les peines du purgatoire* 407

Leur intensité. — Leur durée. — Leur nature. — Leurs consolations.

III. *Le pouvoir des âmes du purgatoire* 409

1° Pour qui elles peuvent obtenir. — 2° Ce qu'elles peuvent obtenir.

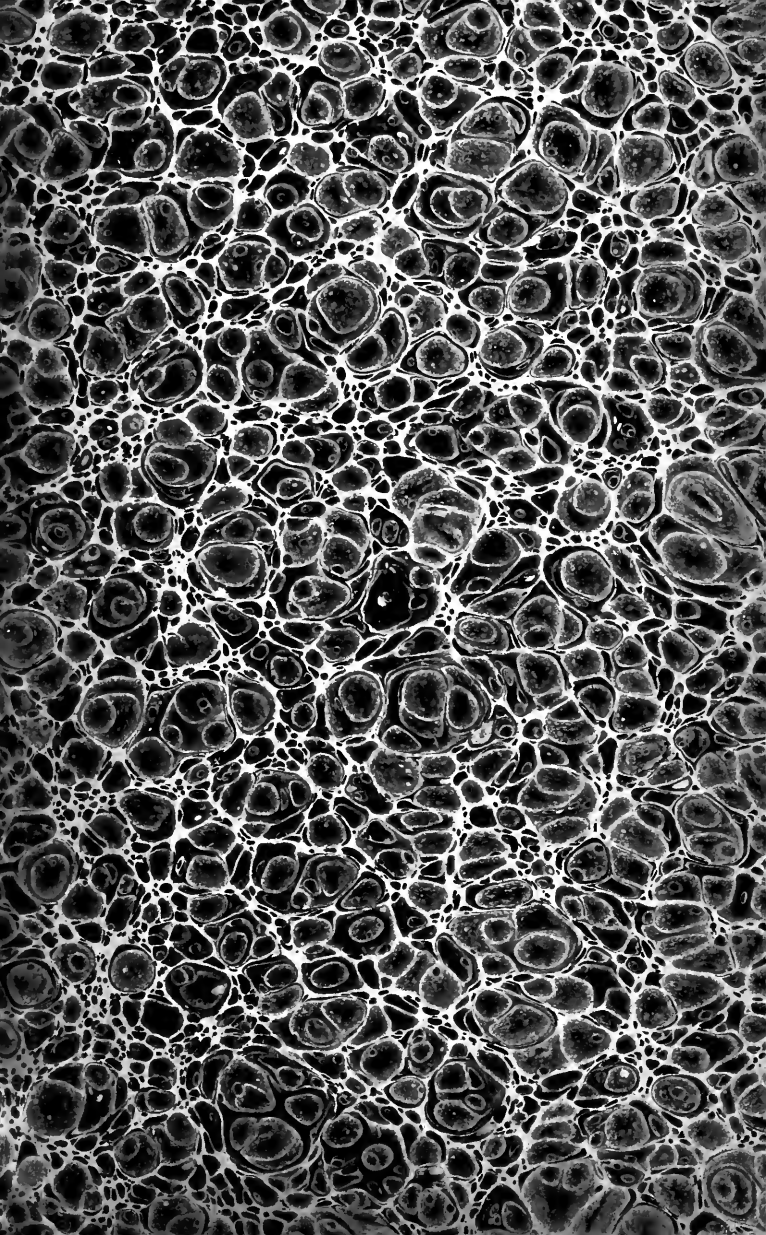
IV. *Soulagement des âmes du purgatoire* 409

Les titres qu'elles ont à notre commisération. — Moyens divers de les soulager.

APPENDICE sur l'enfer 411

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME I.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.



BX 1753 .D675 1887 v.1 SMC
Doublet, Jules,
Etude complete du
christianisme a l'usage des
47231288 AWR-7402